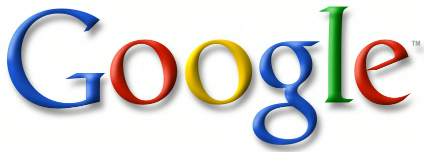
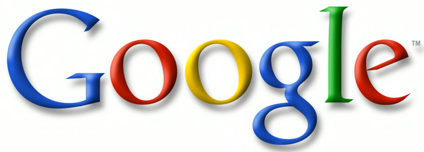
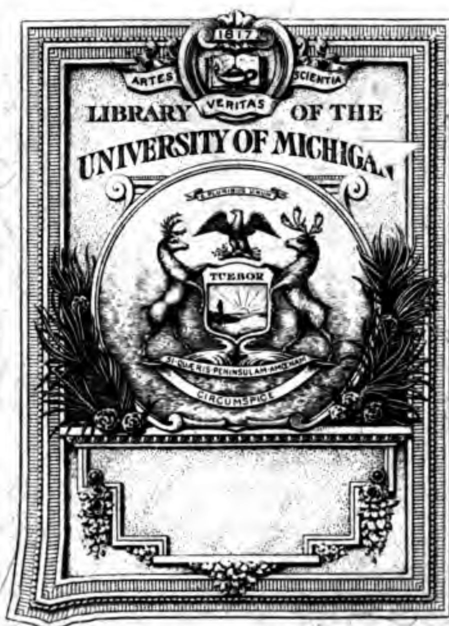
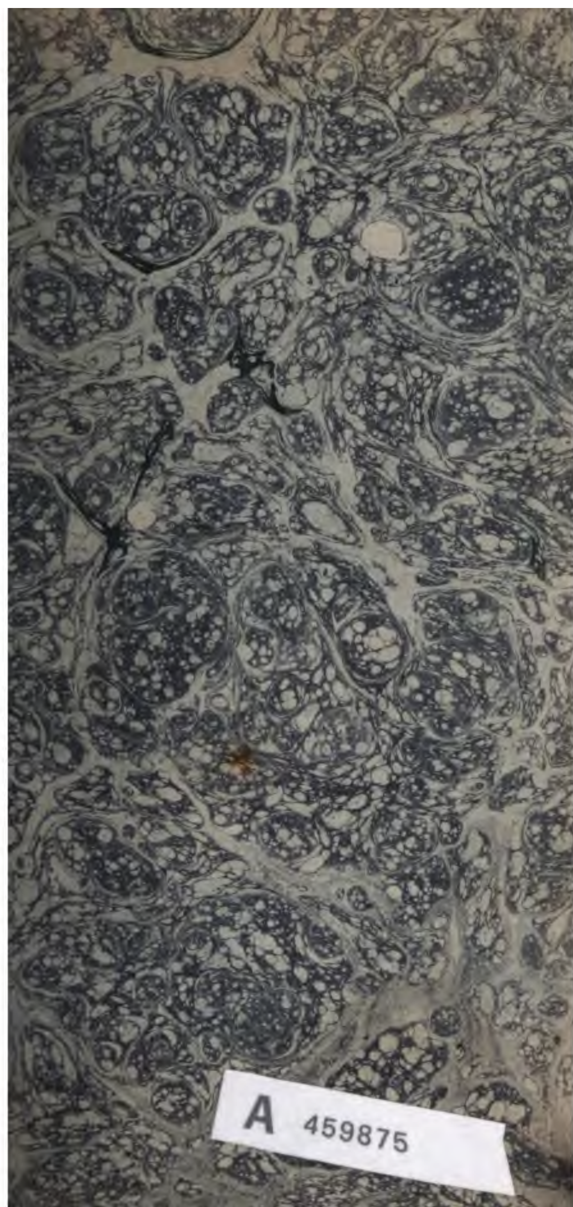







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


A 459875

LES FONDEMENS
DE LA FOI.

LES FONDEMENS
DE LA FOI,

MIS A LA PORTÉE

DE TOUTES SORTES DE PERSONNES;

Ouvrage principalement destiné à l'instruction des Jeunes Gens qui sont à la veille d'entrer dans le Monde.

Par AYMÉ, Chanoine de l'Eglise d'Arras.

NOUVELLE ÉDITION.

Et nimiæ quidem stultitiæ vel pertinaciæ nec istos, nec ullos alios, quanticumque numeri libros satis esse posse, quis nesciat? *Quandò ea putatur gloria vanitatis, nullis cedere viribus veritatis.*

S. Aug. Lib. 6, de Civ. Dei.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ONFROY, Libraire, rue St-Jacques.

Et à LYON,
Chez RUSAND, grande rue Mercière.

M. DCCC. VII.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

DEPUIS nombre d'années, l'irréligion a fait chez nous les progrès les plus effrayans. De la Capitale, où elle prit naissance, on l'a vue se communiquer de proche en proche jusqu'aux Provinces les plus éloignées ; elle a fait de funestes conquêtes dans la plupart des classes de Citoyens. Autrefois les impies cherchaient les ténèbres ; aujourd'hui ils affectent de se montrer au grand jour, et lèvent effrontément la tête : autrefois ils débitaient leur pernicieuse doctrine dans le secret et en tremblant ; aujourd'hui ils la publient sur les toits. Tout retentit de leurs blasphèmes contre Dieu et contre son Christ. Etre impie, c'était autrefois parmi nous une distinction affreuse ; aujourd'hui c'est une distinction honorable, et qu'on ambitionne. Autrefois on n'osait faire profession d'impiété ; on eût passé pour un monstre : aujourd'hui, au moins dans un certain monde, on n'ose se

dire Chrétien; on serait regardé comme un imbécille.

Hélas ! ai-je souvent dit en moi-même, en gémissant à la vue de ce désolant spectacle, est-ce que ce temps fatal annoncé dans les saints Livres ; « où satan sera délié et délivré de sa » prison, et en sortira pour séduire » les Nations, » est arrivé pour nous ? Ou bien est-ce que le peuple Français se lasse d'être Chrétien ? Ou est-ce enfin que Dieu lui-même se lasse de supporter ce peuple ingrat ?

D'une part, les nouveaux Philosophes attaquent la Religion avec fureur ; ils emploient, pour la rendre odieuse et méprisable, tout ce qu'ils ont de subtilité d'esprit, d'érudition et d'éloquence ; ils s'arment contre elle de sophismes captieux, de noires calomnies, de dérisions amères, de sarcasmes atroces. La passion la plus envenimée est peinte dans leurs discours et dans leurs écrits. D'autre part, les docteurs Chrétiens défendent leur Religion avec le zèle le plus ardent et le plus courageux ; ils démontrent qu'elle vient de Dieu ; que par sa sagesse et sa sainteté, elle mérite d'en

venir ; que son établissement dans le monde ne peut être que l'ouvrage de Dieu ; qu'elle est le plus beau présent que Dieu ait jamais fait aux hommes ; que les biens qu'elle leur a procurés sont d'un prix inestimable. La vérité brille par-tout dans leurs prédications et dans leurs Livres ; la sincérité s'y montre sous ses couleurs naturelles : tout y respire la plus pure vertu. Ce combat entre les Apôtres de la Religion et ceux de l'impiété, dure depuis un demi-siècle ; et cependant j'ai vu le peuple Français demeurer neutre entre les deux partis, et attendre de sang froid de quel côté se déclarerait la victoire. Ah ! dis-je alors en moi-même, ce peuple est donc indifférent pour sa Religion ; et puisque ce peuple est indifférent pour sa Religion, il mérite de la perdre ; et puisqu'il mérite de la perdre, il la perdra en effet bientôt, si Dieu écoute moins sa miséricorde que sa justice : car il est de cette justice de permettre que l'Enfer suscite au milieu d'un peuple digne de perdre la Foi, des séducteurs dignes de la lui ôter.

La révolution n'est que trop avancée.

LES FONDEMENS
DE LA FOI.

Royauté et des Rois ; que les Rois n'étant que par eux, ils ne sont que pour eux ; que les Rois n'étant que leurs ministres, ils sont par conséquent leurs justiciables : en un mot, tous ces écrits où l'on soumet les têtes augustes des Rois à l'ostracisme le plus infâme comme le plus barbare, sont des productions de la nouvelle philosophie.

Les Rois doivent donc trembler, je le répète, lorsque l'irréligion s'introduit dans leurs États, et commence à y faire des prosélytes : et j'ajoute que les peuples ne doivent pas être moins alarmés que les Rois. C'est la Religion qui forme les liens qui unissent entr'eux tous les peuples de la terre ; dans chaque peuple, tous les particuliers au corps de l'État, le corps de l'Etat à chaque particulier, et enfin tous les particuliers entr'eux.

S'il n'y a point de Religion, il n'y a donc point de Dieu ; ou s'il y en a un, c'est un Dieu qui ne prend aucune part aux choses humaines, et qui voit d'un œil indifférent tout ce qui se passe sur la terre. S'il n'y a point de Dieu, ou s'il n'y a qu'un Dieu tel que je viens de le dépeindre, ma destinée toute

entière est donc renfermée entre le moment qui me vit naître, et celui qui me verra expirer. Si ma destinée toute entière est renfermée entre le moment qui me vit naître, et celui qui me verra expirer, je ne dois donc craindre et espérer que pour cette vie. Si je ne dois craindre et espérer que pour cette vie, je n'ai donc qu'un seul intérêt, qui est celui d'être heureux dans cette vie; qu'un seul devoir, qui est celui de travailler sans cesse à me rendre heureux dans cette vie: et si mon unique devoir est de travailler à me rendre heureux dans cette vie, tout m'est donc permis contre mes semblables; je ne dois rien à aucun d'eux; je ne les envisagerai donc désormais que comme des êtres capables de contribuer à mon bonheur, ou d'y mettre obstacle; je serai toujours prêt à immoler chacun d'eux, à les immoler même tous ensemble, quand mon bonheur demandera de moi ce grand sacrifice. Voilà comment chaque homme pourra, et devra même raisonner, dans la supposition qu'il n'y a point de Religion; et c'est ainsi en effet que raisonnent plusieurs de nos nouveaux Philosophes, leurs livres en

font foi ; et quand chaque homme raisonnera ainsi, dès-lors plus de patrie, plus de bien public, plus d'intérêt général, plus d'amitié, plus de bienfaisance, plus de reconnaissance. Ce farouche égoïsme, dont le nom a pris naissance chez nous avec la chose qu'il signifie, s'emparera de toutes les ames; la société ne sera plus qu'un affreux brigandage, et le genre humain qu'un amas immense de monstres.

L'intérêt qui pousse les Apôtres du Christianisme à défendre leur Religion contre les attaques des Apôtres de l'impiété, est le plus honnête de tous les intérêts, celui de la vertu. Tout le monde en convient : le caractère de leurs écrits, et leurs mœurs personnelles, en sont les preuves. L'intérêt qui pousse les Apôtres de l'impiété à attaquer la Religion chrétienne, est le plus honteux de tous les intérêts, celui du vice. Chacun en tombe d'accord : le caractère de leurs écrits, et leurs mœurs personnelles, rendent là-dessus le témoignage le plus authentique. Toutes les présomptions sont donc contre les seconds et pour les premiers.

Pour avoir droit de nier la divinité de la Religion chrétienne, les nouveaux Philosophes sont forcés de nier les vérités les plus évidentes, et d'admettre les absurdités les plus inouies. Je démontrerai cette proposition.

Les nouveaux Philosophes n'en viendraient jamais à cette affreuse extrémité, s'ils n'y étaient poussés par quelque puissant intérêt. Cette proposition est évidente par elle-même.

L'intérêt qui pousse les nouveaux Philosophes à cette affreuse extrémité, ne peut être et n'est en effet que celui du vice, ou de l'impunité du vice. C'est de quoi j'espère de vous convaincre. Lisez avec attention et sans préjugé.

1.° Pour avoir le droit de nier ou de révoquer en doute la divinité de la Religion chrétienne, nos nouveaux Philosophes sont obligés de s'inscrire en faux contre la vérité et l'authenticité des Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, contre toutes les histoires des Juifs et des Chrétiens, et cela pendant qu'ils admettent toutes les autres histoires; il faut qu'ils nient les miracle de Jesus-Christ, ceux des Apôtres, ceux des premiers Chrétiens, ces mi-

racles qui ont été faits à la face des nations, et dont les nations en corps ont rendu témoignage; il faut qu'ils donnent le démenti aux Auteurs les plus graves et les plus irréprochables, qui assurent avoir vu ces miracles, les Ambroise, les Augustin et mille autres.

2.° Il faut qu'ils disent que les Apôtres et avec eux des milliers de Martyrs se sont résolus à endurer l'infamie, les tourmens et la mort, pour attester comme vrais des faits dont ils connaissaient parfaitement la fausseté, et auxquels ils n'avaient plus aucun intérêt dès qu'ils étaient faux.

3.° Il faut qu'ils disent qu'une Religion qui a répandu sur la terre la lumière de la vérité, et en a chassé les ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition; qui a donné aux hommes des idées si pures, si belles, si sublimes de l'Etre divin, et des notions si justes du bien et du mal moral, qu'aujourd'hui les Chrétiens les plus grossiers pensent mieux sur tous ces points que les plus grands Philosophes de l'antiquité; il faut qu'ils disent qu'une Religion qui a fait cette étonnante révolution dans le

monde, n'est cependant fondée que sur le mensonge et sur l'imposture.

4.° Il faut qu'ils disent que la Religion Chrétienne a pu s'établir dans tout l'univers par la prédication de douze hommes grossiers, obscurs et sans lettres, s'y conserver sans altération dans ses dogmes et dans sa morale pendant près de dix-huit siècles, malgré les persécutions, les schismes, les hérésies, les révolutions des Empires, la corruption de ceux qui la professaient, et trop souvent de ceux qui l'enseignaient ; et cela par des moyens purement humains, et sans que Dieu s'en soit mêlé, si je puis m'exprimer ainsi.

5.° Ce n'est pas tout : comme nous démontrons aux nouveaux Philosophes qu'il est nécessaire de recevoir la Religion Chrétienne, ou de rejeter toute Religion, parce que, d'un côté, le Mahométisme et l'Idolâtrie sont absurdes, et que de l'autre la Religion naturelle et le Judaïsme conduisent au Christianisme ; il faut qu'ils rejettent toute Religion, et par une suite inévitable, tout culte de l'Etre suprême et toute règle de mœurs ; qu'ils regardent la justice, la tempérance, la chasteté, la

probité, comme de beaux noms qui ne signifient rien, et qu'ils ne reconnaissent point d'autre différence entre la vertu et le vice, que celle que la politique de chaque gouvernement ou l'intérêt de chaque particulier y met.

Il faut qu'ils nient la spiritualité et l'immortalité de l'ame, et qu'ils fassent de l'homme une machine composée de sang et de boue, dont il ne reste, après la dissolution des pièces qui la composent, qu'une vile cendre. Il faut qu'ils fassent de Dieu un être sans sainteté, qui voit du même œil le plus insigne scélérat et l'homme de bien le plus accompli; un être sans sagesse, puisque n'ayant donné aucune loi à l'homme, et ne lui ayant prescrit aucun devoir, il est le Dieu de la confusion et du trouble, et non le Dieu de l'ordre; un être sans bonté, puisqu'il abandonne au hasard la partie la plus précieuse de son ouvrage, le genre humain; un être non seulement sans justice, puisqu'il n'a ni récompenses pour les bons, ni punitions pour les méchans; mais encore un être souverainement injuste, puisqu'il est le tyran des bons, qu'il livre en cette vie à la fureur des

méchans, sans leur réserver aucun dédommagement en l'autre, et le père des méchans, qu'il comble de biens en ce monde, et dont il fait les maîtres et les Dieux des bons, sans leur préparer en l'autre aucun châtiment. Voilà le Dieu des impies; et comme l'idée d'un tel Dieu fait horreur, il faut, pour que leur système se soutienne, qu'ils disent qu'il n'y a point de Dieu; et c'est aussi ce qu'ils disent.

Tel est l'amas de monstrueuses absurdités que nos nouveaux Philosophes doivent admettre, et qu'ils admettent en effet. Tous ceux d'entr'eux qui sont conséquens vont jusque-là; et ceux qui n'osent pas aller jusque-là, on leur démontre qu'ils sont inconséquens. Or, que doit-on penser d'un homme qui aime mieux avouer toutes ces absurdités que de convenir de la Divinité de la Religion Chrétienne, sinon qu'il veut être impie à quelque prix que ce soit? N'est-il pas évident qu'un tel homme n'est impie que parce qu'il est poussé par quelque puissant intérêt à prendre cet affreux parti? Or, quel peut être cet intérêt, sinon cet intérêt d'impunité du crime, que j'ai déjà exposé?

Quand la chose ne parlerait pas d'elle-même, les déclamations furieuses de nos nouveaux Philosophes contre l'enfer; les efforts qu'ils font pour prouver que l'enfer répugne à la justice et à la bonté de l'Etre suprême, et sur-tout leurs mœurs personnelles, le diraient assez haut. Je l'ai toujours dit, et je le dirai toujours: que Dieu éteigne aujourd'hui les feux de l'enfer, et dès aujourd'hui il ne restera peut-être plus d'impies dans le monde; que Dieu fasse publier aujourd'hui dans l'univers une amnistie générale en faveur des pécheurs, et dès aujourd'hui les plus furieux adversaires de la Religion Chrétienne en deviendront les plus zélés défenseurs et les plus éloquens panégyristes.

Si la Religion Chrétienne est une Religion Divine, il faut, ou que je combatte toutes mes passions en ce monde, ou que je sois éternellement malheureux en l'autre. Or, je suis fermement résolu de suivre mes passions, et je veux encore, s'il est possible, les suivre sans crainte et sans remords. Je tâcherai donc de me persuader que la Religion Chrétienne n'est qu'une invention des hommes, et pour cela je prendrai deux

moyens qui ne peuvent manquer de me réussir : car, d'un côté, j'emploîrai toute la sagacité de mon esprit pour affaiblir les preuves qui établissent la Divinité de la Religion Chrétienne, et quand ces preuves seraient autant de démonstrations, à force de chicaner et de subtiliser je les réduirai à rien ; et de l'autre je ferai valoir, avec tout l'art dont je suis capable, tout ce que je pourrai trouver contre cette Religion, et quand ce ne seraient que de pures subtilités et de misérables sophismes, j'en ferai autant de démonstrations victorieuses. Mon parti est pris là-dessus ; et fallût-il pour cela nier les premiers principes, renoncer aux plus communes notions du bon sens, admettre mille absurdités, je ne reculerai pas. C'est ainsi que procèdent les nouveaux Philosophes dans l'examen de la Religion chrétienne. Or, je les défie eux-memes de nier que cette manière de procéder soit inspirée par la plus insigne folie : car il est plus clair que le jour que, procéder ainsi, c'est se trahir soi-même, c'est être fourbe et perfide envers soi-même, et cela dans le point où il importe le plus à

l'homme d'être de bonne foi avec lui-même.

Si la Religion chrétienne est une Religion Divine, il faut, ou que je combatte toutes mes passions en ce monde, ou que je sois éternellement malheureux en l'autre. J'examinerai donc avec la plus profonde attention les preuves sur lesquelles les Chrétiens établissent la Divinité de leur Religion ; et si ces preuves sont concluantes, je ne balancerai pas un seul moment à prendre mon parti, et quoi qu'il m'en coûte je combattrai courageusement toutes mes passions. C'est ainsi que nous procédons dans l'examen de la Religion chrétienne ; et je défie tous les Philosophes du monde de ne pas avouer que ce procédé est inspiré par le bon sens.

Il est donc vrai que nos Incrédules, car je ne saurais trop insister sur ce point, ne se déchaînent avec tant de violence contre la Religion chrétienne, que parce qu'elle enseigne le dogme des peines éternelles. Mais enfin que gagnent-ils à s'aveugler ainsi eux-mêmes? L'exemption de tout remords ? la paix dans le crime ? je n'en sais rien ; mais quand cela serait, ils n'en

seraient pas plus sages pour cela, puisqu'ils n'en seraient pas moins en danger : car, après tout, il est évident qu'on n'anéantit pas l'enfer en s'opiniâtrant à nier qu'il existe; il est évident qu'on ne tombe pas moins dans l'enfer, parce qu'on s'est toujours obstiné à fermer les yeux pour ne le point voir.

O Esprits forts ! ô grands génies ! ô lumière de notre siècle ! j'en appelle ici à votre propre jugement. De deux hommes, dont l'un croit qu'il y a un enfer, parce que la Religion l'enseigne, et l'autre nie la Religion, parce qu'elle enseigne qu'il y a un enfer ; lequel de ces deux hommes raisonne mieux? lequel de ces deux hommes est plus sage et entend mieux ses vrais intérêts? J'en appelle ici à votre propre jugement, est-il plus démontré que l'enfer répugne aux attributs de Dieu, qu'il n'est démontré que Dieu a révélé l'existence de l'enfer? Est-il bien démontré sur-tout que celui qui vit comme s'il n'y avait point d'enfer, ne risque pas plus que celui qui vit comme s'il y en avait un, et que celui qui vit comme s'il y en avait un, n'a rien de

plus à espérer que celui qui vit comme s'il n'y en avait point ?

Raisonnez tant qu'il vous plaira : malgré tous vos raisonnemens, il sera toujours vrai que c'est au jugement de Dieu et non au vôtre qu'il faut s'en rapporter touchant la malice de vos péchés ; que c'est à Dieu et non pas à vous qu'il appartient d'arbitrer la peine qui est due à vos péchés : donc si Dieu juge que vos péchés méritent l'enfer, il a incontestablement le droit de vous y condamner, et il n'est point du tout obligé à vous faire grace, parce que vous osez penser là-dessus autrement que lui. Raisonnez tant qu'il vous plaira : malgré tous vos raisonnemens, s'il y a un enfer, il doit y en avoir un ; s'il doit y avoir un enfer, il y en a un. Enfin, raisonnez tant qu'il vous plaira : malgré tous vos raisonnemens, s'il y a un enfer, et que vous ne changiez pas de vie, Dieu vous y précipitera sans vous consulter, comme il l'a créé sans prendre votre avis.

J'ai toujours détesté l'impiété ; j'ai toujours eu les impies en horreur. J'avoue cependant que je me sens quelquefois comme forcé de remercier

Dieu de ce qu'il m'a fait naître dans ce siècle malheureux. Que la Religion Chrétiénne me paraît vraie, qu'elle me paraît belle, qu'elle me paraît sainte et vénérable, quand je la vois triompher avec tant d'avantage des attaques que lui livrent nos prétendus esprits forts! S'il n'y avait point d'incrédules, je croirais peut-être moins; je pourrais peut-être imaginer que ma Religion ne s'est établie que par hasard, et qu'elle ne se conserve que parce qu'elle s'est établie; je pourrais peut-être me figurer qu'elle ne se soutient que par la vénération que son âge lui concilie; je pourrais peut-être soupçonner qu'il y a en elle quelque faible que je ne puis découvrir, et que des esprits plus pénétrans découvriraient mieux que moi: mais quand je vois tant d'hommes célèbres dans le monde par la beauté de leur génie, par leur savoir, par leur éloquence, échouer d'une manière si pitoyable dans les efforts qu'ils font pour renverser cette auguste Religion; quand je les vois s'égarer et se perdre dans leurs raisonnemens comme dans un labyrinthe, se contredire de la manière la plus palpable,

donner dans des erreurs dont des Païens eussent rougi, entasser les unes sur les autres les absurdités les plus révoltantes ; ah ! dis-je en moi-même, la Religion Chrétienne est donc souverainement vraie et souverainement raisonnable, puisqu'on ne peut l'attaquer sans renverser toutes les vérités, et sans renoncer à la raison.

Le désir de l'impunité est donc le plus puissant motif qui pousse nos nouveaux Philosophes à attaquer la Religion Chrétienne ; mais il n'est pas le seul ; ce désir est encore puissamment secondé par l'amour de la vaine gloire.

Nous croyons de la meilleure foi du monde, nous autres hommes vulgaires, esprits du second ordre, gens à qui Dieu n'a donné en partage qu'une faible lueur de raison et de bon sens ; nous croyons, dis-je, que le plus beau triomphe de l'homme c'est de se laisser vaincre par la vérité : mais il n'en est pas de même de ceux que nous appelons beaux esprits, esprits forts, beaux génies, grands génies ; ils pensent au contraire que leur plus beau triomphe est de combattre et de prévaloir contre la vérité. Tous les siècles ont eu de ces

prétendus grands génies, qui pour faire parade des forces de leurs esprits, ont osé attaquer de front les vérités les plus évidentes et les plus universellement reçues. Tout confondre dans les idées d'une Nation, lui donner de nouveaux dogmes, un nouveau culte, de nouvelles mœurs, sur-tout quand cette Nation se vante d'avoir une Religion dont Dieu est l'Auteur; c'est, pour des hommes de ce caractère, conquérir cette Nation, en devenir les législateurs, et presque les dieux.

Nos nouveaux Philosophes sont de ce nombre : mais toutes les attaques qu'ils livrent à la Religion tourneront à leur honte; les Successeurs des Apôtres détruiront d'une main puissante la forteresse qu'ils élèvent contre la Foi, qui est la science de Dieu même, pour me servir ici des paroles de Saint Paul. Un jour viendra bientôt où leur folie sera connue de tout l'univers, et où toutes les Nations confesseront que l'esprit humain ne peut rien contre la vérité.

Déjà Dieu a confondu leur langage, comme il confondit autrefois celui de ces hommes audacieux qui avaient

entrepris d'élever jusqu'au Ciel la tour de Babel pour s'en faire un rempart contre le Tout-Puissant : ils ne s'entendent point entr'eux, et jamais ils ne s'entendront ; ils ne conviennent d'aucun principe, d'aucuns dogmes ; ce que l'un édifie avec beaucoup de peine, l'autre le détruit ; il faudra donc tôt ou tard qu'ils abandonnent leur entreprise, et qu'ils deviennent la risée du genre humain, et que toutes les Nations, frappées de leur catastrophe, se réunissent enfin à cette grande et vénérable Société, qui depuis près de dix huit cents ans n'a qu'une même foi et qu'un même langage.

Quand je dis que c'est le désir d'une vaine gloire qui pousse nos nouveaux Philosophes à attaquer la Divinité de la Religion Chrétienne, je ne dis que ce que leurs propres écrits attestent hautement ; car dans ces écrits, où la bouche parle de l'abondance du cœur, et où ils se peignent eux-mêmes peut-être sans le vouloir et sans le savoir, il règne un ton d'orgueil qui provoque l'indignation du Ciel et de la terre. J'y vois des hommes pleins de confiance en eux-mêmes, dans leur savoir, dans

la pénétration de leur esprit, dans l'élévation de leur raison, qui se croient nés pour détromper le monde de ses erreurs et pour abolir le règne des préjugés; des hommes qui croient n'avoir besoin d'autre approbation que de la leur; qui comptent pour rien tout le genre humain; qui ne parlent jamais que d'un ton de maître; qui tranchent les plus grandes difficutés et décident les questions les plus importantes d'un seul mot impérieusement prononcé. J'y vois des hommes qui ne connaissent point d'autre règle de leur croyance et de leurs mœurs, que leur propre jugement; qui disent en toute occasion, *voilà ce que je pense*, et s'en tiennent là. J'y vois des hommes enfin qui osent former des prétentions contre leur Créateur; qui s'érigent en arbitres de ses droits sur ses créatures; qui lui disent: *vous pouvez aller jusque-là, mais non pas plus loin; voilà ce qui vous est dû; si vous exigez quelque chose de plus, vous n'êtes pas juste.*

C'est donc l'orgueil qui fait les apôtres de l'irréligion, et c'est encore l'orgueil qui leur attire des disciples.

Les savans et les beaux esprits dogmatisent contre la Foi pour se distinguer des ignorans et des esprits vulgaires. Les ignorans et les esprits vulgaires embrassent les opinions des savans et des beaux esprits, parce qu'ils croient par-là se rapprocher d'eux : comme si, bel esprit pour bel esprit, les Tertullien, les Origène, les Basile, les Chrysostome, les Augustin, les Bossuet, les Bourdaloue, les Fénélon, ne valaient pas les raisonneurs de nos jours ; comme, si de ce qu'il y a de beaux esprits qui n'ont point de religion, il doit s'en suivre que quiconque n'a point de religion est un bel esprit.

Le système de l'incrédulité est fondé sur le renversement de toutes les vérités. Si l'incrédulité venait jamais à dominer dans le monde, elle y causerait les ravages les plus affreux. Les motifs qui engagent nos prétendus esprits forts et leurs sectateurs à se déclarer pour l'incrédulité, sont des motifs honteux et qui les déshonorent. Je crois avoir démontré ces trois propositions.

Si, par impossible, les Chrétiens se trompent, ils doivent se glorifier de leur erreur ; parce que cette erreur

porte

porte tous les caractères de la vérité; parce qu'elle est la plus honnête de toutes les erreurs, puisqu'elle est en eux le principe de toutes les vertus; la plus utile de toutes les erreurs, parce qu'elle tend à établir dans le monde le règne de la justice et de la paix, et qu'ainsi elle ne s'y est montrée que pour le bonheur du genre humain.

Si, par impossible, les Philosophes de nos jours pensent juste, ils doivent rougir d'avoir raison; parce que la vérité qu'ils ont découverte, a tous les traits et toutes les couleurs du mensonge; parce que c'est une vérité honteuse, qui est en eux le germe du vice; parce que c'est une vérité qui, ruinant tous les principes de la société, tend à tout confondre dans le monde, et qu'ainsi elle s'est montrée pour le malheur du genre humain.

Si le Chrétien est dans l'erreur, tout ce qui peut lui arriver de plus funeste, c'est de ne recevoir après sa mort aucune récompense des vertus qu'il aura pratiquées pendant sa vie, et de retomber dans le néant d'où il est sorti; et s'il a la vérité pour lui, il est assuré qu'après sa mort ses vertus seront

récompensées d'une gloire éternelle et d'un bonheur infini.

Si le Philosophe a la vérité pour lui, tout ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de ne recevoir, après sa mort, aucun châtiment des crimes qu'il aura commis pendant sa vie, et de retomber dans le néant d'où il est sorti; et s'il se trompe, il est assuré qu'après sa mort ses crimes seront punis par un opprobre éternel et des tourmens sans fin.

Ainsi, le Chrétien n'a rien à craindre s'il se trompe, et le Philosophe n'a rien à espérer s'il a la vérité pour lui.

Ainsi, le plus grand malheur qui puisse arriver au Chrétien, s'il se trompe, est le plus grand bonheur qui puisse arriver au Philosophe s'il a la vérité pour lui.

Ainsi, dans l'une des deux suppositions qu'on peut faire, le Philosophe n'a rien à gagner, et le Chretien n'a rien à perdre; et dans l'autre supposition, le Chrétien gagne tout, et le Philosophe se perd lui-même.

Voilà l'effroyable alternative de la Religion Chrétienne et de l'impiété: y a-t-il donc à délibérer entre ces

deux partis ? N'est-il pas évident que celui qui délibère, mérite de choisir le pire ?

Quelque désir que j'aie de ramener nos nouveaux Philosophes de leurs égaremens, je déclare ici que ce n'est pas pour eux que j'écris ; mais pour cette Jeunesse si précieuse à l'Eglise et à l'Etat, qu'ils s'efforcent de séduire, et qu'ils séduisent en effet tous les jours, et dont on ne saurait trop déplorer le malheur. Quand on a découvert que la peste est dans une ville, on prend plus de soin pour préserver de la contagion ceux qu'elle n'a pas encore gagnés, que pour guérir ceux qui en sont atteints : ce n'est pas que la vie des seconds soit moins chère à la Patrie que celle des premiers, mais c'est que les seconds sont ordinairement incurables.

L'âge où nous sommes introduits dans la société, est cet âge critique où les passions commencent à se réveiller ; cet âge où, au sortir de l'enfance, nous nous trouvons tout-à-coup comme transportés dans un nouveau monde, parce que nous devenons nous-mêmes d'autres hommes : ce sont, il est vrai, les mêmes objets qui nous environnent

de toute part ; mais ils nous touchent d'une autre manière, parce que tout en nous est changé, les sens, l'imagination et le cœur.

C'est dans cet âge que l'homme commence à sentir que la Loi de Dieu est un joug et un fardeau ; c'est dans cet âge que, sans cesse agité par l'effervescence des passions, il éprouve en lui-même des mouvemens continuels de révolte contre la Loi de Dieu, est continuellement tenté de demander par quelle bizarrerie la Loi de Dieu est contraire à tous les penchans de la nature, ou par quelle fatalité tous les penchans de la nature sont opposés à la Loi de Dieu.

Enfin, c'est dans cet âge, qui est pour l'homme celui de la légéreté et de l'imprudence, de l'ignorance et de la présomption, que le monde entreprend de le pervertir, et que pour y réussir plus sûrement, il livre tout à-la-fois les plus violentes attaques à sa religion et à ses mœurs. La Foi est le principe et le fondement des bonnes mœurs ; les bonnes mœurs à leur tour sont le rempart et la sauve-garde de la Foi. Il est impossible que celui qui a perdu

la Foi, conserve long-temps la pureté des mœurs ; il est bien difficile que celui qui a laissé corrompre ses mœurs, conserve long-temps la Foi. Ces deux attaques se prêtent donc réciproquement des forces, et l'on ne succombe presque jamais à l'une, sans succomber en même temps à l'autre.

Pour corrompre les mœurs d'un jeune homme, on met en œuvre tout ce que les invitations ont de plus séduisant, et tout ce que les exemples ont de plus persuasif. Pour ébranler la foi, on déclame devant lui contre la Religion, que l'on tourne en ridicule, de mille manières différentes, que l'on traite de fable et d'invention humaine. On se moque de la simplicité de ce jeune homme, qui ne sait, dit-on, penser que d'après sa nourrice et ses imbécilles instituteurs ; qui est assez bon pour croire à toutes les rêveries des Chrétiens, sur la parole de ces gens-là ; qui s'imagine sérieusement que, pour faire son salut, il faut qu'il se rende fou, et qu'il sera infailliblement damné, s'il pense et s'il vit comme les personnes raisonnables. Mais sur-tout on lui met entre les mains les livres de nos

nouveaux Philosophes, qu'on ne manque pas de vanter comme autant de chefs-d'œuvre.

Rien n'est si facile que de séduire celui qui ne demande qu'à être séduit. Le jeune homme lit donc ces livres avec une extrême avidité. Toutes les objections qu'on fait contre la Divinité de la Religion Chrétienne, frappent son esprit avant qu'il ait vu les preuves qui la démontrent. Comme il est sans expérience, aussi bien que sans lumières, tout ce qu'il lit fait de profondes impressions sur lui. Il prend des principes hasardés pour des axiomes universellement reçus; des faits ou controuvés ou altérés, pour des faits authentiques, exposés avec la plus grande sincérité; des sophismes grossiers pour des démonstrations invincibles; des bons mots pleins de blasphèmes, pour de grandes sentences. L'imprudent jeune homme secoue donc le joug de la Foi, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'après une si funeste catastrophe, il triomphe encore, et se croit élevé au rang des grands hommes, parce qu'il ose braver les jugemens de Dieu.

Beaucoup de Parens Chrétiens ont

tous les jours la douleur de voir leurs enfans, qu'ils avaient formés à la piété avec les plus grands soins, revenir auprès d'eux, après quelques années de séjour dans les grandes villes, changés en impies déclarés, se moquant hautement de la Religion, et insultant à la simplicité de ceux qui leur avaient appris à craindre Dieu.

C'est ainsi que nos nouveaux Philosophes travaillent, avec le plus grand courage et le plus funeste succès, à ôter la foi et les bonnes mœurs aux jeunes gens qui sont destinés à nous remplacer, et empoisonnent dans leurs personnes, les germes précieux de toutes les générations qui doivent peupler la France, dans toute la suite des siècles à venir.

Or, après avoir conféré plusieurs fois avec des personnes également habiles et pieuses, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour arrêter les progrès d'un si grand mal, j'ai jugé, et ç'a été aussi leur avis, qu'un des plus efficaces serait de faire employer aux jeunes personnes bien nées de l'un et de l'autre sexe, l'année qui précède immédiatement celle où ils doivent entrer dans le monde, à l'examen et à l'étude

des Fondemens de la Foi, ou des preuves de la Divinité de la Religion chrétienne. Qu'il était nécessaire pour eela de composer un Livre, où ces preuves fussent exposées dans toute leur force, et cependant d'une manière proportionnée à l'âge de ceux pour qui on le ferait. Qu'il y avait lieu d'espérer que la foi des jeunes personnes, fortifiée par la lecture et la méditation de ce Livre, dont on leur ferait apprendre la substance par cœur, se soutiendrait dans le monde contre toutes les attaques des impies, ou que, si ces attaques lui donnaient quelque atteinte, elles ne l'étoufferaient jamais entièrement; que les jeunes gens, après s'être bien remplis de la lecture de ce Livre, porteraient dans leurs ames une persuasion si profonde de la Divinité de la Religion chrétienne, que tous les sophismes des impies ne pourraient jamais l'en arracher entièrement; et que si, dans certains momens, leur foi étonnée, et comme déconcertée par la fausse éloquence de ces hommes séducteurs, venait à chanceler, elle reprendrait bientôt d'elle-meme son premier empire sur leurs esprits.

Telle est donc la fin que je me suis proposée, en entreprenant l'Ouvrage que je donne aujourd'hui au Public. O Pères et Mères de famille ! O Pasteurs des ames ! O Maîtres et Maîtresses ! O vous tous, qui êtes chargés par état de former à la piété chrétienne la jeunesse de ce grand Royaume, et d'en faire un peuple digne de Dieu, c'est à vous que j'adresse ce fruit de mon travail et de mes veilles.

Le seul titre que porte cet Ouvrage, annonce que le style doit en être naturel, simple, familier, et si clair, qu'il ne puisse pas ne pas être entendu. Ce sont ici des conversations entre un instituteur et son élève, jeune homme de quinze ou seize ans. Tout doit donc y avoir l'air et le ton de la conversation; point de grands mots, point de tours recherchés et énigmatiques, point de figures pompeuses, point de ces traits délicats qui font entendre plus qu'ils ne disent. Si l'instituteur de Théotime prenait ce ton avec lui, Théotime ne l'entendrait pas; il se défierait même de lui, parce que, tout enfant qu'il est, il sentirait qu'il se cherche lui-même, et qu'il est plus

appliqué à faire briller son esprit qu'à lui montrer la vérité.

Le sujet sur lequel roulent ces conversations, n'est pas moins intéressant qu'il est grand. Il faut donc que l'instituteur y parle en homme profondément persuadé des vérités qu'il y explique, en homme qui aime ces vérités et qui en est vivement touché, et cela sans affectation, et toujours de cet air naturel qui fait infailliblement passer les sentimens du maître dans les cœurs de ses disciples.

Tout l'édifice de la Foi est fondé sur les faits. Ce sont les faits qui prouvent que la Religion chrétienne est une Religion révélée et Divine. Ces faits composent une chaîne qui s'étend depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours, sans qu'il y ait la moindre interruption, la moindre lacune. Il faut donc exposer ces faits l'un après l'autre avec leurs preuves, et les mettre dans tout leur jour, les placer dans leur véritable suite; montrer qu'ils ont ensemble une étroite liaison, et se rapportent tous au même but; faire sentir la force probante de ces faits, en tirant de chacun les conséquences qui en suivent natu-

réllement, et montrer enfin que le dernier résultat de tous ces faits réunis et pris en corps, c'est que la Religion chrétienne est nécessairement une Religion divine. C'est au Public de juger si j'ai réussi.

Quant à la forme de cet Ouvrage, je l'ai divisé en Conférences ou Leçons, dont chacune est suivie d'un Catéchisme, où tout ce qui a été dit dans la Conférence est rappelé, en abrégé, par demandes et par réponses. L'utilité de cette méthode est connue de tout le monde. Je dois seulement faire observer ici que, dans ces Catéchismes, c'est l'Instituteur qui propose les questions à son Elève, pour lui faire rendre compte de ce qu'il a retenu de la Conférence. Que cela étant, on ne doit pas être choqué des marques d'approbation que celui qui interroge donne de temps en temps à celui qui répond. Il est naturel qu'il en use ainsi, et cela donne à ces petits Dialogues un air de vraisemblance qui les rend plus agréables.

Pour ce qui est de la manière de faire usage de ce Livre, afin qu'il soit aussi utile qu'il peut l'être, voici qu'elle est ma pensée. 1.° On fera lire dans la

famille ou dans la classe, la Conférence, une ou plusieurs fois. 2.° Celui qui présidera à cet exercice, en reprendra les principaux points en ajoutant du sien, ce qui peut leur donner plus d'éclaircissemens, et les rendre plus intelligibles. 3.° Il se fera rendre compte par les jeunes personnes de ce qu'elles auront retenu, interrogeant tantôt l'une et tantôt l'autre, pour les encourager toutes également. 4.° Il leur ordonnera d'apprendre le Catéchisme par cœur, et enfin il le leur fera réciter en les interrogeant lui-même, ou, ce qui sera encore mieux, en les exerçant à s'interroger l'un l'autre.

Comme tous les Ecoliers d'une classe, ou d'une pension, ne sont pas toujours en état d'acheter deux volumes *in*-12, j'ai fait imprimer ces Catéchismes dans un petit volume *in*-18, lequel se vend séparément.

LES FONDEMENS



LES FONDEMENS DE LA FOI,

Mis à la portée de toutes sortes de personnes; Ouvrage principalement destiné à l'instruction des jeunes Gens qui sont à la veille d'entrer dans le monde.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Sur l'existence de Dieu.

La première Vérité qu'on vous a enseignée, mon cher Théotime, c'est qu'il y a un Dieu; c'est-à-dire, un Etre éternel et infiniment parfait, qui a créé le Monde

par sa puissance, et qui le gouverne par sa sagesse. Cette vérité, qui est le fondement de la Religion et de la Morale, est si évidente, qu'elle est entrée sans peine dans votre esprit, quand on l'a énoncée en votre présence : et je ne crains pas de dire qu'il ne s'est jamais trouvé un seul homme qui l'ait entièrement ignorée, à moins qu'il ne fût stupide ; ou qui l'ait niée sérieusement, à moins qu'il ne fût insensé.

Tout ce qui est hors de nous, et tout ce qui est en nous, prouve cette vérité.

Tout ce qui est hors de nous. Contemplez, ô Théotime, le monde que nous habitons. Peut-on concevoir un édifice plus vaste dans son étendue, plus régulier dans son architecture, plus varié et plus magnifique dans ses ornemens ? Le ciel, la terre, la mer, présentent à vos yeux une infinité de merveilles ; le ciel, par la multitude, par la beauté et l'éclat des astres qui y brillent, par la rapidité et la régularité de leurs cours ; la terre, par la prodigieuse variété et par l'utilité de ses productions, par la beauté des couleurs dont elle se pare, par les richesses qu'elle renferme dans son sein ; la mer, par son immense étendue, par la majesté de ses mouvemens et de son repos, par le secours de ses eaux qu'elle envoie continuellement à la terre pour la rendre féconde, et par les avantages sans nombre

qu'elle procure aux hommes. Il n'y a aucun des êtres qui composent le monde, qui ne soit merveilleux en lui-même; mais l'art infini qui les lie étroitement entre eux et les réduit à l'unité d'un même tout, est peut-être la plus frappante de toutes les merveilles. Faites-y attention, Théotime, et vous en serez ravi. Vous verrez qu'il y a tant de proportion entre chacune des parties qui composent le monde, qu'il n'y a pas un seul être dans le monde à qui le monde entier ne soit nécessaire; pas un seul qui ne soit nécessaire au monde, du moins pour sa perfection (*a*). Quel autre être qu'un Etre éternel, tout-puissant, infiniment intelligent et infiniment sage, peut être l'auteur d'un si bel ouvrage?

Je dis un Être éternel : car celui qui a créé le monde, devait exister avant que de le créer, et exister par lui-même, c'est-à-dire, par la nécessité de sa nature. Car si cet Etre tenait l'existence d'un autre, il faudrait demander de qui cet autre la tient à son tour, et ainsi remonter de l'un à l'autre jusqu'à l'infini, ce qui choque la raison; ou si l'on trouvait enfin un premier Etre, principe de tous les autres,

(*a*) On parle ici des êtres qui composent le monde, considérés dans leurs espèces et non pas dans leurs individus.

celui-là serait incontestablement le vrai et seul Dieu.

Je dis un Etre tout-puissant: car il n'y a qu'une puissance infinie qui puisse donner l'être à ce qui était auparavant dans le néant.

Je dis enfin un Etre infiniment sage et intelligent: car ne faut-il pas une intelligence et une sagesse infinie pour concevoir le dessein d'une machine aussi vaste et aussi régulière que celle du monde; en sorte que, quoique cette machine soit composée d'un nombre innombrable de pièces toutes différentes, elles sont si bien liées entr'elles, et agissent avec tant de concert, que, depuis l'origine des choses, et en vertu des premières lois que Dieu a données, cette machine marche d'un mouvement toujours égal et toujours uniforme, et qui ne s'est jamais démenti?

Ce serait une folie, Théotime, de dire que le monde est éternel. Toutes les histoires, toutes les fables (qui ne sont pour la plupart que des histoires embellies ou obscurcies), toutes les traditions de tous les peuples, déposent contre ceux qui oseraient avancer ce paradoxe.

L'invention des arts nécessaires, utiles ou agréables, les découvertes que l'on a faites dans toutes les parties de la Physique, les connaissances qu'on a acquises en tout genre, sont encore une preuve sen-

sible et frappante de la nouveauté du monde. Car toutes ces inventions, toutes ces découvertes, toutes ces connaissances sont récentes. Il y en a plusieurs qui sont de notre temps; les plus anciennes ne datent que de quelques siècles. Le monde est donc récent lui-même, et l'on peut dire en un sens qu'il ne fait que de naître. Car si le monde était éternel, il y aurait des milliers de siècles que tous les arts seraient inventés, que toutes les découvertes seraient faites, que toutes les connaissances seraient acquises. D'ailleurs, si le monde est éternel, pourquoi le soleil, la lune et les autres astres sont-ils dans un mouvement perpétuel, tandis que la terre est dans un éternel, repos? Le soleil, la lune et les autres astres sont des corps aussi bien que la terre, et ne sont que des corps non plus qu'elle; et je voudrais bien qu'on me montrât par quelle raison un corps se meut sans cesse, pendant que l'autre est toujours en repos; par quelle raison un corps est toujours en repos, pendant que l'autre se meut sans cesse. Est-ce de concert que cela se fait? Mais ce concert suppose de la raison, et les corps n'en ont point. Est-ce par l'impression d'un être étranger? Il y a donc un être qui prescrit aux corps le mouvement et le repos, qui les tient en sa puissance et en fait ce qu'il veut; et cet Etre, c'est Dieu. Que si l'on

adopte le système des Philosophes modernes, selon lequel le soleil occupe le centre du monde et demeure immobile tandis que la terre tourne autour de lui, en tournant en même temps autour d'elle-même, etc. vous voyez sans peine que le même raisonnement revient avec la même force.

(a) Ce serait une autre folie plus grande que la première, de dire que le monde s'est formé par hasard, c'est-à-dire, par le concours fortuit des différens êtres qui le composent. Car si le monde s'est formé par hasard, comment le hasard ne l'a-t-il pas détruit ? Si le monde s'est formé par hasard, c'est donc le hasard qui le conserve : voilà donc un coup de hasard qui se répète à chaque instant depuis plusieurs milliers d'années. Cela est-il concevable, Théotime ? Si je vous disais que j'ai vu un homme qui a vécu cent ans, qui tous les jours a joué au trictrac, et qui, à chaque jet de dés, a constamment amené le sonnet, m'en croiriez-vous sur ma parole ? Et vous croiriez sur la parole d'un prétendu Philosophe, qui n'a certainement rien vu de ce qu'il avance, et qui ne le prouve par aucune raison, ni par aucun fait, que le hasard a fait le monde, et le conserve depuis tant de siècles !

(a) Voyez ci-après, *page* 23.

Si le hasard a fait le monde, d'où vient donc que depuis que le monde existe on n'a rien vu faire à ce même hasard de régulier et de suivi? Le hasard a-t-il donc épuisé son pouvoir dans la formation de cette vaste et surprenante machine? A-t-il renoncé à sa nature? S'est-il condamné à une éternelle inaction? Qu'on explique ce mystère, si on le peut. Qu'on jette un million de fois les caractères de l'alphabet sur une table, jamais d'aucun de ces jets on ne verra sortir ni un seul vers de Racine ou de Boileau, ni un vers quelconque; je n'ai jamais ouï dire qu'on ait trouvé dans les veines de marbre une figure correcte et parfaitement bien dessinée, d'homme, d'animal ou de plante. Si vous trouviez une montre enfouie en terre, quand même vous n'auriez jamais vu de montre, votre première pensée serait que cette machine est le chef-d'œuvre de quelque grand artiste: et vous pourriez croire ceux qui voudraient vous dire que le monde a été produit par le concours fortuit, ou si vous le voulez, par la rencontre des atomes ou des corps qui erraient de toute éternité dans le vide! A-t-on de la raison quand on avance de pareilles extravagances, et en suppose-t-on à ceux à qui on les débite?

Soyez attentif à ce raisonnement, Théotime; si le hasard n'a pas formé le monde,

il est évident que le monde étant aussi vaste, aussi beau, aussi bien ordonné qu'il l'est, n'a pu être fait que par un Etre infini en puissance, en sagesse et en intelligence; les impies sont forcés d'en convenir. Donc si le hasard a formé le monde, il a fait un ouvrage qui n'aurait pu avoir pour auteur qu'un Etre infini en puissance, en sagesse et en intelligence, si ce hasard aveugle, dont le caprice et la témérité sont l'essence, ne l'eût pas formé. Peut-on imaginer une alternative plus bizarre que celle-là, et qui offense davantage le bon sens?

Puisque le monde n'est ni ne peut être éternel, puisqu'il ne s'est pas formé par hasard et par le concours fortuit des êtres qui le composent, le monde est donc l'ouvrage d'un Etre éternel et infini en puissance et en sagesse; et cet Etre, c'est Dieu.

Non, Théotime, il n'est pas possible de jeter un regard sur l'Univers, sans s'écrier qu'il y a un Etre suprême qui l'a créé et qui le gouverne. L'existence de Dieu, dit Cicéron, n'a pas besoin d'être prouvée: un coup d'œil suffit pour nous en convaincre. Car quand nous contemplons les cieux, la beauté et l'harmonie des corps célestes, pouvons-nous n'être pas frappés sur-le-champ de cette idée, qu'il y a une Intelligence suprême qui gouverne l'Uni-

vers? Imaginons, dit ce même Auteur, après Aristote, des hommes qui aient passé leur vie sous terre, dans des habitations commodes et ornées. La terre s'ouvre, ils voient le soleil; le spectacle des cieux et de toute la nature frappe leurs yeux et leurs esprits: ne vous semble-t-il pas les entendre s'écrier de concert, dans le premier transport de leur admiration, qu'il y a certainement une Divinité? Ainsi s'expriment ces deux célèbres Philosophes, nés dans le Paganisme.

Ainsi, quand j'entends le Roi Prophète s'écrier, dans l'un de ses plus sublimes Cantiques, que les cieux publient la gloire de Dieu; que le Firmament annonce les œuvres de ses mains; que le jour en parle au jour, et la nuit à la nuit; que les cieux ont un langage qui leur est propre, et qui se fait entendre aux yeux; que ce langage retentit d'une extrémité du monde à l'autre; qu'il n'est point de peuple, quelque sauvage qu'il soit, et quelque langue qu'il parle, qui ne comprenne ce langage: je reconnais, dans ces paroles, le premier cri de la nature, aussi bien que l'enthousiasme inspiré par le Saint-Esprit.

Aussi, mon cher Théotime, jamais aucune nation, aucun peuple, n'a été sans Dieu. Qu'on parcoure toutes les parties

du monde, par-tout où l'on trouvera des hommes, on trouvera un ou plusieurs Dieux. La plupart des peuples ont erré grossièrement touchant la nature de Dieu, touchant son unité, touchant ses attributs, touchant le culte qui lui est dû. On a adoré des dieux ridicules, bizarres, monstrueux; on en a adoré un nombre prodigieux. On leur a rendu un culte plein d'impiété et de folie, un culte barbare et infâme; mais enfin on a adoré quelque chose. Les hommes de tous les temps et de tous les pays, ont senti qu'il y avait au-dessus d'eux une puissance, dont ils dépendaient, et à qui ils devaient leurs hommages. Ils n'ont jamais pu ni étouffer ce sentiment, ni résister à son impression. Ils ne savaient quel Dieu il fallait reconnaître; mais ils savaient qu'il y en avait un, et ils divinisaient tout, plutôt que de renoncer à toute Divinité.

Et remarquez ici, en passant, que lorsque les plus sensés d'entre les Idolâtres commencèrent enfin à ouvrir les yeux sur l'indignité des Dieux qu'on adorait dans leurs pays, et sur la vanité et l'absurdité du culte qu'on leur rendait, ils ne conclurent pas qu'il n'y avait donc ni Dieu ni Religion; mais ils en conclurent simplement que leurs concitoyens erraient touchant l'application et l'usage qu'ils faisaient de l'idée qu'ils avaient de l'existence

de Dieu, et de la nécessité de l'honorer. De sorte qu'au lieu de renoncer à tout Dieu et à toute Religion, ils s'appliquèrent uniquement à rectifier l'idée qu'ils avaient eue jusque-là de Dieu et du culte qui lui est dû. Tels furent les Socrate, les Platon, les Cicéron et plusieurs autres grands hommes de l'antiquité païenne. Tant il est vrai que l'homme entend sans cesse au-dedans de lui-même une voix qui lui dit qu'il a un Maître, et qu'il sent au fond de son ame comme un instinct qui le pousse à l'adorer.

Je vous ai montré, mon cher Théotime, que tout ce qui est hors de nous, nous annonce l'existence d'un Dieu qui a créé le monde, et qui le gouverne; je vais vous faire voir que tout ce qui est en nous, nous prouve cette vérité d'une manière encore plus sensible.

Considérez-vous vous-même, ô Théotime! vous êtes composé de deux Etres, dont l'un est un Etre pensant, que vous appelez votre ame; et l'autre un Etre privé de la pensée, que vous nommez votre corps. Le premier est un pur esprit; le second est de la matière. Je vous demande d'abord en quel temps et de quelle manière ces deux Etres, si différens dans leur nature et dans leurs propriétés, se sont réunis pour former le tout que vous appelez vous-même? Avez-vous toujours

été ? Non : tout vous atteste que vous n'existez que depuis quelques années. Est-ce vous qui vous êtes fait? Encore moins. Vous vous êtes trouvé tout d'un coup en possession de l'existence, sans savoir d'où elle vous était venue. Vous vous êtes trouvé tout fait, si je puis m'exprimer ainsi, sans y avoir jamais pensé. Vous voyez derrière vous des espaces infinis de temps qui se sont écoulés pendant que vous étiez dans le néant. Vous voyez encore devant vous des espaces infinis de temps, et vous marchez dans ces espaces, sans savoir où vous vous arrêterez. Est-ce ceux que vous appelez les auteurs de vos jours qui vous ont donné l'existence, et formé tel que vous êtes ? Ce serait une extravagance de le penser. Comment votre mère aurait-elle arrangé dans son flanc les membres de votre corps, et toutes les parties intérieures dont ces membres sont composés ? elle qui ne les connaît pas; elle qui vous a senti vous former et croître dans son sein, sans savoir pourquoi ni comment tout cela se faisait? Où aurait-elle, surtout, pris cet Esprit que vous appelez votre ame? Et comment l'aurait-elle associé à votre corps, pour ne faire de l'un et de l'autre qu'un même tout et qu'un même homme? Il y a donc un Etre invisible et tout-puissant, qui vous a fait tel que vous êtes; et cet Etre, c'est Dieu. Vous n'êtes

pas seulement son ouvrage, mon cher Théotime, vous êtes son chef-d'œuvre.

Peut-on concevoir, en effet, un ouvrage mieux dessiné que votre corps, et dont les proportions soient plus parfaites? Vous avez tous les membres et tous les sens qu'il vous faut, et vous n'en avez pas davantage. Chacun de ces membres et de ces sens est dans la place qui lui convient. Chacun de ces membres et de ces sens donne à votre corps de la force, de la grace, de la beauté et de la dignité. Otez au corps humain un de ces membres ou de ces sens, transportez ce membre ou ce sens dans une autre place, donnez à l'homme un membre de plus, vous ferez un homme manqué, ou un monstre.

C'est pour vous rendre attentif à cette vérité, que Dieu met de temps en temps sous vos yeux des hommes imparfaits, à qui il manque quelque chose, ou qui ont quelque chose de trop; et vous savez que lorsque vous en voyez quelqu'un, votre premier mouvement est un mouvement d'horreur, ou un mouvement de compassion, ou même de mépris. Enfin, par vos membres et par vos sens, vous jouissez de tout l'Univers, et vous avez en eux tout ce qui vous est nécessaire pour vous conserver et vous rendre heureux, selon la condition de votre nature.

L'intérieur de votre corps vous présente

qu'elle y eût jamais pensé, et sans qu'elle l'eût jamais prévu. Convenez donc que vous ne vous êtes pas fait vous-même ; que votre Etre, et tous les apanages de cet Être, viennent d'ailleurs ; qu'il y a donc un Etre éternel et tout-puissant qui vous a créé, qui, en vous créant, a disposé de vous, et qui en dispose encore en maître absolu : or, cet Etre est celui que nous désignons par le nom de DIEU.

Examinons encore de plus près l'union de votre ame avec votre corps. Votre corps dépend de votre ame ; votre ame, à son tour, dépend de votre corps. Cette ame commande à tous les membres du corps, et est toujours obéie. Les yeux, la langue, les pieds, les mains se mettent en mouvement, dès que l'ame le veut, et comme elle le veut ; et cependant cette ame ne connaît point les ressorts intérieurs du corps qu'il faut faire jouer, pour que les différens mouvemens qu'elle demande à ses membres s'exécutent. L'ame, à son tour, dépend du corps. C'est par son organe qu'elle reçoit presque toutes ses connaissances, toutes ses sensations, la plus grande partie de ses sentimens. Quand le corps est en bon état, une douce joie se répand dans l'ame ; dès que le corps s'altère et souffre quelque dommage, l'ame souffre à son tour. Sur-le-champ la douleur, qui est comme en sentinelle auprès

de tous les membres du corps pour veiller à leur conservation, avertit l'ame de lui porter du secours, et de l'empêcher de périr, et ces avertissemens ont toujours leur effet. En un mot, l'ame et le corps sont si étroitement unis, et tellement mêlés l'un à l'autre, quoiqu'ils soient très-différens et très-distingués, que l'ame est présente par-tout, aux dernières extrémités du corps comme au centre. Dès qu'il arrive quelque chose de nouveau dans le corps, elle en est avertie sur-le-champ ; dès qu'il se passe quelque chose de nouveau dans l'ame, le corps en reçoit la nouvelle à l'instant, si je puis m'exprimer ainsi : ces deux Etres, si peu faits, ce semble, pour être associés, sont tellement unis, qu'ils ne font qu'un même Etre et un même Tout, et qu'ils agissent non-seulement de concert, mais que leurs deux actions ne composent qu'une seule et même action. Quelle merveille ! Et quel autre que le Tout-puissant peut en être l'Auteur?

Mais, mon cher Théotime, rien ne ne doit tant vous frapper et vous faire sentir aussi vivement qu'il y a un Dieu, que les rapports que l'homme et le monde ont ensemble : le monde est essentiellement fait pour l'homme, et l'homme pour le monde.

Otez l'homme du monde, ce monde sera toujours un vaste et magnifique palais,

superbement orné, plein de commodités de toute espèce; mais un palais inhabité, et par conséquent inutile. Pour qui serait le spectacle de la nature, et la nature elle-même ? Qui est-ce qui verrait les beautés de l'Univers? Qui est-ce qui jouirait des biens qu'il renferme? Quel serait l'usage du soleil, de la lune et des autres astres? A quoi servirait le froment et tant de fruits délicieux que la terre produit? Quelle serait la destination de tant d'espèces d'animaux, sur-tout de ceux qui sont faits pour nous aider dans nos travaux, et vivre en société avec nous ? comme le cheval, le chien, etc. Je compare le monde, dans cet état, à un appartement richement meublé et parfaitement bien éclairé, mais dont les portes sont fermées à tout spectateur; à une table splendidement servie, mais sans convives; à un atelier plein de riches matériaux et d'instrumens de toute espèce, mais vide d'ouvriers. Otez l'homme au monde, vous lui ôtez son ame, vous donnez la mort à toute la nature; rendez l'homme au monde, vous le ranimez, toute la natnre revit. Chaque être a son usage, son utilité, sa destination. Je ne vois rien de trop dans le monde, et rien n'y manque.

D'un autre côté, ôtez le monde à l'homme; vous anéantissez l'homme, vous le privez de tous ses membres, de tous ses

sens, de la plupart de ses facultés. Pourquoi a-t-il des yeux, puisqu'il n'a rien à voir? Pourquoi des oreilles, puisqu'il n'y a point de sons? Pourquoi un palais, un odorat, puisqu'il n'y a ni saveurs ni odeurs? Que fera-t-il de sa laugue, de ses pieds, de ses mains, de son imagination, de sa mémoire? Remettez l'homme dans le monde; vous le rendez à lui-même, vous le créez, vous le remettez en possession de tous ses membres et de tous ses sens, et de plus de la moitié de son ame. Est-il rien de plus capable de ravir nos ames, que ces rapports si justes et si nécessaires qui se trouvent entre l'homme et le monde, et chacun des êtres que le monde renferme? Quel autre que Dieu pouvait faire tant de combinaisons, concevoir tant de rapports, et les concevoir tous ensemble et par une seule pensée? Quel autre que Dieu pouvait exécuter un si grand dessein, et l'exécuter par une seule parole, par un seul acte de sa volonté?

Vous avez considéré l'homme en lui-même, mon cher Théotime, vous l'avez considéré ensuite selon les rapports qu'il a avec le monde et les créatures dont le monde est composé. Considérez-le maintenant selon les rapports qu'il a avec ses semblables. Ici s'ouvre un vaste champ à vos réflexions; mais c'est moins pour l'âge où vous êtes, que pour celui où vous en-

trerez bientôt. Plus vous étudierez l'homme en société, plus vous trouverez à vous instruire, et à admirer la profonde sagesse de l'Etre, créateur de l'homme et de tout l'univers.

1.° Vous verrez qu'il est absolument nécessaire aux hommes de vivre en société, et que cette nécessité résulte ou naît de leurs inclinations, de leurs besoins, et du fond même de leur constitution.

2.° Vous verrez avec étonnement, que les hommes ont en eux tout ce qui peut les unir, et tout ce qui peut les diviser; toutes les qualités qui peuvent être utiles à la société, et toutes celles qui peuvent lui être nuisibles et funestes, et que cependant, par l'art infini avec lequel le Créateur a tempéré les choses, les secondes leur rendent la société au moins aussi nécessaire et aussi utile que les premières; que leurs misères mêmes, leurs travers d'esprit, leurs défauts et leurs vices, servent infiniment à former les liens de la société qu'ils ont entr'eux.

3.° Vous verrez avec transport, qu'avec un très-petit nombre de besoins et de sentimens, qui sont tous dans chaque homme, mais variés à l'infini, par la manière dont ils sont combinés et assortis, si je peux m'exprimer ainsi; Dieu met tout le genre humain dans un mouvement perpétuel, lie entr'eux tous les particuliers dans cha-

que ville, toutes les villes dans chaque nation, toutes les nations ensemble dans le monde entier, et ne fait de tant de peuples, qu'un seul peuple et une seule famille. Cet Être suprême a fait tous les hommes différens les uns des autres, pour les lier tous ensemble. Il a tout réduit à l'unité en diversifiant tout; en montant sur différens tons, si je peux m'exprimer ainsi, toutes les imaginations, tous les caractères, tous les instincts, tous les sentimens, il a produit la plus belle harmonie qu'on puisse concevoir. N'est-ce pas là un chef-d'œuvre, Théotime, et le chef-d'œuvre de la sagesse la plus vaste et la plus profonde, de la sagesse d'un Dieu?

Arrêtons-nous ici, Théotime: si je voulais entrer dans le détail, et vous faire observer toutes les beautés du monde que nous habitons, et dont nous faisons la plus noble partie, il faudrait faire un Livre aussi grand que le monde lui-même, et encore il n'y suffirait pas. C'est assez pour l'âge où vous êtes, que je vous aie fait jeter un premier coup d'œil sur le grand ouvrage de la création. La lecture des bons Livres, la conversation des hommes instruits, et sur-tout vos propres observations, vous en apprendront davantage. Je vous ai, pour ainsi dire, introduit dans le monde, chez vous-même, et dans la société des hommes. Ce sont comme trois

Livres que je vous ai ouverts, en ouvrant en même temps vos yeux, afin que vous puissiez les lire. Lisez-les sans cesse; étudiez le monde, étudiez-vous vous-même, étudiez la société des hommes, et vous verrez briller par-tout la puissance, la sagesse, la majesté et la bonté de l'Être créateur, et vous serez sans cesse porté à l'admirer, à le bénir, à l'adorer. Tout ce qui frappera vos yeux, vous fera sentir la vérité de ces paroles de S. Paul (Ep. aux Rom.) « Les perfections invisibles de » Dieu, son éternelle puissance et sa divi- » nité, sont devenues sensibles depuis la » création du monde, par la connaissance » que ses ouvrages nous en donnent; et » ainsi, ils (a) sont inexcusables, parce » qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point » glorifié comme Dieu, et ne lui ont point » rendu graces; mais ils se sont égarés » dans leurs vains raisonnemens, et leur » cœur insensé a été rempli de ténèbres; » ils sont devenus foux en s'attribuant le » nom de sages, et ils ont transféré l'hon- » neur qui n'est dû qu'au Dieu incorrup- » tible, à l'image d'un homme corruptible, » et à des figures d'oiseaux, de bêtes » à quatre pieds, et de serpens : C'est

---

(a) Saint Paul parle ici sur-tout des Philosophes Païens.

» pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de » leur cœur, aux vices de l'impureté, en » sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes » leur propre corps, eux qui avaient mis » le mensonge à la place de la vérité de » Dieu, et rendu à la créature l'adoration » et le culte souverain, au lieu de le rendre » au Créateur, qui est béni dans tous les » siècles. Amen. »

RÉFUTATION du Système d'Epicure.

(A) (Ce serait une autre folie.) J'aurais pu donner beaucoup plus d'étendue à ce morceau, et discuter à fond le système d'Epicure. Je ne l'ai pas fait : 1.° Parce que ce système est si visiblement fou, qu'il est abandonné par presque tous les Incrédules, à qui il serait néanmoins d'un grand secours. 2.° Parce que je me suis proposé, dans cet Ouvrage, de parler au bon sens, pour me mettre à la portée des jeunes personnes, et du commun de mes Lecteurs, et d'éviter, autant que je pourrais, de me jeter et de les entraîner après moi dans les profondeurs de la Métaphysique, où ils ne manqueraient pas de se perdre.

Cependant, pour donner quelque chose à la satisfaction des personnes qui ont quelque connaissance de la Philosophie, j'ai cru devoir placer ici, hors du corps de

là Conférence, une courte réfutation du système d'Epicure.

Ce Philosophe a imaginé une multitude infinie de petits corps, tous conformés d'une manière différente, qu'il appelle atomes. Selon lui, ces atomes erraient de toute éternité dans l'immensité du vide; ils se mouvaient tous en différens sens; et dans ce mouvement, qui était très-rapide, ils s'entre-heurtaient, se repoussaient, s'accrochaient, s'entrelaçaient l'un à l'autre, se séparaient ensuite, et puis se réunissaient de nouveau. Les jeux du hasard étaient variés à l'infini, comme chacun le conçoit; mais il n'en résultait rien de suivi. Enfin un moment vient, où, par la plus heureuse et la plus surprenante de toutes les rencontres, tous ces corpuscules se combinent de la manière qu'il faut pour former le monde que nous voyons. Voilà donc le monde fait, et fait tout d'un coup et dans un seul instant. Et le monde ainsi produit, a duré pendant un grand nombre de siècles, et durera pendant toute l'éternité, parce que le même coup de hasard qui l'a fait, l'a rendu propre à durer éternellement. Le hasard a trouvé le mouvement perpétuel; c'est comme une montre qui serait montée pour toute l'éternité.

La meilleure manière de réfuter ce système absurde, c'est sans doute de l'exposer: cependant, ne nous en tenons pas là.

1.° Il est démontré que les atomes d'Epicure sont des êtres chimériques. L'existence actuelle n'est point renfermée dans l'idée de la matière; car je puis avoir, et j'ai en effet une idée très-nette et très-distincte de plusieurs corps qui n'ont jamais existé : il n'est donc pas de l'essence de la matière d'exister; il faut donc qu'elle reçoive l'existence d'ailleurs, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'elle soit créée et tirée du néant par un Etre infini en puissance. La matière ne peut donc pas être éternelle dans le sens qu'Epicure l'a cru. Ces atomes infinis en nombre qu'il suppose errans de toute éternité dans l'immensité du vide, n'ont donc jamais existé que dans l'imagination de ce Philosophe.

2.° Le repos et le mouvement conviennent également à la matière; elle est indifféremment susceptible de l'un et de l'autre. Je vois cela dans l'idée de la matière. Un corps ne perd rien par le repos, il n'acquiert rien par le mouvement; il est le même dans les deux états. Que ce soit le soleil qui tourne autour de la terre, ou la terre qui tourne autour du soleil, c'est toujours le même soleil et la même terre. Pourquoi donc Epicure suppose-t-il que ses atomes ont été dans un mouvement éternel ? parce qu'il avait besoin de ce mouvement pour construire

son monde; mais s'ensuit-il delà que les atomes se soient mus en effet?

3.° Quoique la matière soit capable d'être mue, je conçois très-bien que lorsqu'elle est en repos elle ne peut se mouvoir d'elle-même, et autrement que par l'action ou l'impulsion d'une cause étrangère. Un corps en repos demeurera éternellement dans la place où il est, si l'action de quelqu'autre être sur lui ne l'en fait sortir. Cela étant, si l'on suppose qu'il a été un instant où les atomes d'Epicure ont été en repos, il est démontré que ce repos a dû être éternel, et qu'ils n'ont jamais pu se mouvoir. Or, qui m'empêche de le supposer? N'ai-je pas autant de droit de dire que les atomes ne se sont jamais mus, qu'il en a de dire qu'ils ont été agités d'un mouvement éternel, puisque les corps sont également indifférens au mouvement et au repos?

4.° Je soutiens que j'en ai beaucoup plus. Qu'est-ce que le mouvement? C'est l'existence successive d'un corps dans plusieurs lieux ou dans plusieurs points contigus de l'espace. Le corps K sort de sa place, et parcourt les points de l'espace A, B, C, D, etc. qui sont contigus, dans les instans A, B, C, D, etc. qui sont aussi contigus. Je suppose que le corps K a passé du lieu où il était dans le point A, et je demande en vertu de quelle raison

ce même corps doit encore se porter dans les points B, C, D. Il ne peut y être déterminé par sa nature, car la nature du corps n'exige pas plus qu'il existe dans un point de l'espace que dans l'autre; il ne peut s'y déterminer de lui-même, car si cela était, il pourrait aussi de lui-même sortir de l'état de repos pour se mettre en mouvement, ce qui est impossible. Il faut donc qu'il y soit déterminé par une force étrangère. Ainsi, quand on supposerait, par impossible, qu'il a été un instant où les atomes ont été en mouvement, il serait démontré impossible que ce mouvement ait duré. Et en effet, tous les bons Philosophes conviennent aujourd'hui que les corps ne se meuvent que par la volonté de Dieu, qui est la seule cause directe, physique et immédiate de tous les mouvemens qui se font dans le monde.

5.° Accordons cependant à Epicure que les atomes qu'il a créés se sont mus de toute éternité. Ces atomes se sont-ils mus en ligne droite et vers le même point du vide? Ils ont donc dû se poursuivre éternellement les uns les autres sans pouvoir jamais s'atteindre. Ces atomes se sont-ils mus en ligne droite, mais vers des points directement opposés, comme on dirait les uns vers l'orient, les autres vers l'occident? La moitié des atomes a

donc dû barrer l'autre. Les voilà tous arrêtés ; ils ne forment bientôt qu'une masse solide et impénétrable. Ce n'est pas ainsi que je le veux, répond Epicure : je dis que les atomes se sont mus durant toute l'éternité, dans tous les sens et de toutes les manières possibles ; les uns en ligne droite, les autres circulairement, les autres en spirale, etc. etc. Je vous entends, grand Philosophe ; vous donnez à vos atomes tous les mouvemens dont vous croyez avoir besoin : mais de ce que vous avez besoin de tous ces mouvemens, s'ensuit-il qu'ils aient été exécutés ? Dites-moi donc pourquoi un atome a dû se mouvoir en ligne droite, pendant qu'un autre se mouvait en ligne circulaire, et pourquoi, pendant que celui-ci se mouvoit en ligne circulaire, un troisième a dû se mouvoir en spirale, etc. etc. Je vais vous montrer, moi, qu'ils ont tous dû se mouvoir en ligne droite ; car il est démontré que le premier mouvement d'un corps se fait toujours en ligne droite, et par cela même il est encore démontré qu'un corps ne se meut jamais en ligne courbe, que parce que sa direction naturelle est interrompue à tout moment. Or, un corps ne peut interrompre de lui-même sa direction naturelle. Vos atomes n'ont donc jamais pu se mouvoir d'eux-mêmes d'un mouvement circulaire ; et si

à l'occasion de l'entrechoc quelques-uns de ces atomes se sont mus en ligne circulaire, cela n'a dû arriver que rarement, et ces mêmes atomes ont dû reprendre bientôt le mouvement en ligne droite, qui leur était naturel, et auquel ils tendaient sans cesse.

6.° Malgré tout ce que je viens de dire, je veux bien passer à Epicure que ses atomes infinis en nombre se sont mus de toute éternité dans les espaces du vide infini, et qu'ils se sont mus dans tous les sens et de toutes les manières possibles, se cherchant ainsi les uns les autres sans savoir pourquoi, et ne se rencontrant que par hasard. Quelqu'une de ces rencontres a-t-elle pu produire (je ne dis pas la vaste machine du monde), mais une machine quelconque? Non sans doute.

Qu'est-ce qu'une machine? C'est un assemblage de plusieurs pièces qui se meuvent de concert pour produire un certain effet, comme marquer les heures, enflammer la poudre renfermée dans le canon d'un fusil, etc. Cela étant, dites-moi, ô Epicure, pourquoi depuis tant de milliers d'années que le monde est formé, le hasard n'a rien produit de régulier et de suivi? Pourquoi il n'est sorti de l'atelier de ce grand Ouvrier aucune machine, même la plus simple? Pourquoi il n'est pas même sorti de cet atelier le moindre

instrument achevé dans son espèce, un couteau, des pincettes, une pelle, pas même un simple lévier ? Et vous voulez qu'un coup de hasard ait formé la vaste machine du monde, et avec lui ce nombre innombrable de machines particulières dont le monde est composé, et dont chacune renferme une infinité de pièces et de ressorts; tous les hommes, tous les autres animaux, tous les arbres, toutes les plantes ?

Depuis la naissance du monde, il y a des lois certaines des mouvemens, que les hommes connaissent, du moins en partie, et depuis la naissance du monde aussi, l'esprit humain étudie ces lois, les rapproche, les compare, s'occupe à combiner et à calculer les effets de ces lois; et cependant les hommes n'ont encore inventé qu'un petit nombre de machines, et les machines que les hommes ont inventées sont toutes très-imparfaites. Il n'y en a pas une seule qu'on puisse mettre en comparaison avec un ver de terre: et vous voulez que lorsqu'il n'y avait point encore de lois des mouvemens, le hasard, qui n'aurait pu connaître ces lois quand il y en aurait eu, ait formé tout d'un coup et dans un seul instant, et la machine du monde, et toutes les machines particulières que le monde renferme ?

7.° Supposons néanmoins que la ren-

contre fortuite des atomes a formé le monde tel que nous le voyons. Voilà la machine faite : mais ce n'est pas tout; il faut encore et la faire jouer et en faire durer le jeu pendant l'éternité. Or, je vais démontrer, 1.° que cette machine une fois formée par un coup de hasard, elle ne peut être mise en jeu que par un second coup de hasard aussi étonnant que le premier ; 2.° que le jeu de cette même machine ne pourra se soutenir un seul instant sans un troisième coup de hasard semblable aux deux autres, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

Aucune machine, et sur-tout l'immense machine du monde, ne peut ni être mise en jeu, ni conserver son jeu durant un seul instant, qu'en vertu des lois des mouvemens : ce principe est évident, et reçu de tout le monde.

Il n'y a aucune loi des mouvemens, soit parmi celles que nous connaissons, soit parmi celles qui nous sont inconnues, qui résulte immédiatement, ou de la nature, ou de la conformation, ou de la grandeur, ou d'aucune qualité des corps, ou enfin des rapports que les corps ont entr'eux. Dans le monde des corps, il n'y a naturellement et indépendamment de toute institution, ni gravité, ni gravitation, ni centre des graves, ni haut, ni bas, ni dessus, ni dessous, ni corps pesant,

ni corps léger, etc. et par conséquent toutes les lois des mouvemens sont nécessairement des lois d'institution, des lois arbitraires, des lois établies librement par un Etre éternel et tout-puissant, qui dispose des corps et les gouverne comme il veut; il n'y aurait aucune loi des mouvemens, si cet Etre ne les avait établies.

Or, nous raisonnons ici sur une hypothèse, selon laquelle il n'y a point de lois des mouvemens, puisque nous raisonnons sur une hypothèse selon laquelle Dieu n'a eu aucune part à la formation ni à la conservation du monde.

Or, dans cette hypothèse, il est plus clair que le jour que la machine du monde une fois formée par un premier coup de hasard, n'a jamais pu être mise en jeu que par un second coup de hasard aussi étonnant que le premier; qu'elle n'a pu jouer deux instans de suite que par le secours d'un troisième coup de hasard de la même force que les précédens; que, depuis la naissance du monde, le même coup de hasard a été répété au moins soixante fois par chaque minute; et que si le monde dure éternellement, ce même coup de hasard sera répété à l'infini: et comme, après tout, on ne peut compter sur le hasard, il est plus clair que le jour que le monde peut, et doit même s'écrouler à chaque instant;

que c'est le plus grand des prodiges qu'il ne s'écroule pas en effet, et que peut-être avant que j'aie achevé d'écrire ceci, les cieux tomberont sur ma tête, ou que moi-même je tomberai, avec la terre qui me porte, dans l'immense cavité des cieux. Reprenons en peu de mots.

Les atomes d'Epicure sont autant de chimères ; jamais un seul de ces atomes n'exista.

Si, pa rimpossible, les atomes ont existé, ils ont dû être éternellement immobiles.

Si, par impossible, les atomes se sont mus, ils ont dû se mouvoir en ligne droite; et si quelques-uns ont pu changer de direction, ce n'a pu être que pour peu de temps.

Si, par impossible, ces atomes se sont mus dans tous les sens possibles, jamais leur rencontre n'a pu former le monde ; ni une machine quelconque.

Si, par impossible, la rencontre fortuite des atomes a formé la machine du monde, cette machine n'a jamais pu être mise en jeu que par un second coup de hasard, aussi étonnant que celui qui l'a formée.

Si, par impossible, le second coup de hasard est arrivé, il en a fallu un troisième de la même force, pour faire durer le jeu de la machine du monde pendant deux instans, et ainsi de suite ; et par conséquent voilà un coup de hasard qui se répète à chaque seconde depuis l'origine du monde.

CATÉCHISME
DE LA I.re CONFÉRENCE.

Sur l'Existence de Dieu.

D. QUELLE est la première vérité qu'il est nécessaire à l'homme de savoir ?

R. La première vérité qu'il est nécessaire à l'homme de savoir, c'est qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre éternel et infiniment parfait, qui a créé le monde, qui le gouverne, et qui est le Maître absolu de tous les Etres.

D. Etes-vous bien assuré qu'il y a un Dieu ?

R. Comment pourrais-je en douter ? Tout ce qui est hors de moi, et tout ce qui est en moi, me le prouve évidemment.

D. Quelle est la première preuve que vous avez de l'existence de Dieu ?

R. La première preuve que j'ai de l'existence de Dieu, c'est la grandeur et la beauté du monde, et le bel ordre qui y règne ; car le monde ne pouvant pas être de toute éternité, et ne pouvant d'ailleurs s'être formé par hasard, il est évident qu'il est l'ouvrage d'un Etre infini en puissance, en intelligence, en sagesse, et par conséquent de Dieu.

D. Quelle est la seconde preuve que vous avez de l'existence de Dieu?

R. La seconde preuve que j'ai de l'existence de Dieu, c'est la nouveauté du monde, qui est attestée par toutes les Histoires, et même par toutes les Fables; par les nouvelles découvertes que les hommes ont faites dans toutes les Sciences, et par les Arts qu'ils ont inventés récemment.

D. Quelle est la troisième preuve que vous avez de l'existence de Dieu?

R. La troisième preuve que j'ai de l'existence de Dieu, c'est le consentement de toutes les nations, soit civilisées, soit barbares, qui, dans tous les temps, et dans tous les pays du monde, ont cru qu'il y avait une Divinité, et lui ont rendu des hommages souverains : car pour que toutes les nations se soient accordées en ce point, il faut nécessairement qu'elles y aient été déterminées, ou par un instinct secret imprimé dans leurs ames par l'Etre suprême lui-même, ou par la vue du monde, qui publie si hautement et si éloquemment son existence et ses perfections.

D. Vous avez dit, que tout ce qui est en vous, vous prouve qu'il y a un Dieu; quelle est donc la première preuve de l'existence de Dieu, que vous trouvez en vous-même?

R. La première preuve de l'existence de Dieu, que je trouve en moi-même,

c'est l'admirable structure du corps humain, qui ne peut être que le chef-d'œuvre d'un Ouvrier infiniment habile.

D. Quelle est la seconde preuve de l'existence de Dieu, que vous trouvez en vous-même ?

R. La seconde preuve de l'existence de Dieu, que je trouve en moi-même, ce sont les différentes modifications de mon ame, la pensée, les sensations, les sentimens : car ces modifications ne viennent pas de moi, quoiqu'elles soient en moi; j'en conclus donc qu'elles viennent de Dieu.

D. Quelle est la troisième preuve de l'existence de Dieu, que vous tirez de vous-même ?

R. La troisième preuve de l'existence de Dieu, que je tire de moi-même, c'est l'union admirable de mon corps et de mon ame, et le concert incompréhensible qui règne entre ces deux parties de moi-même, quoiqu'elles soient si différentes l'une de l'autre, et dans leur nature et dans leurs propriétés; car il n'y a qu'un Être tout-puissant qui ait pu les lier si étroitement l'une à l'autre, qu'elles ne sont qu'un seul tout.

D. Quelle est la quatrième preuve de l'existence de Dieu, que vous tirez de vous-même ?

R. La quatrième preuve de l'existence de Dieu, que je tire de moi-même, ce

sont les rapports merveilleux qui se trouvent entre l'homme et le monde ; rapports si nécessaires, qu'il est évident que le monde est fait pour l'homme, et l'homme pour le monde : car, pour établir ces rapports, il a fallu faire des combinaisons infinies, dont il n'y a qu'un esprit infini qui soit capable.

D. Quelle est la cinquième preuve de l'existence de Dieu, que vous tirez de vous-même ?

R. La cinquième preuve de l'existence de Dieu, que je tire de moi-même, c'est l'ordre qui règne dans le monde moral, dont je fais partie, et dans la société des hommes, malgré la différence, l'opposition même, et le combat continuel de leurs inclinations : car, pour faire résulter l'union des hommes de tout ce qui semble devoir les diviser, ne faut-il pas une profondeur de vues, et une sagesse qui ne peuvent convenir qu'à Dieu ?

D. N'y a-t-il pas d'autres preuves de l'existence de Dieu ?

R. Il y en a une infinité d'autres que les bonnes lectures, l'entretien des personnes pieuses et instruites, la contemplation des œuvres de Dieu, et sur-tout l'invocation continuelle de son secours, me feront connaître et sentir.

SECONDE CONFÉRENCE.

Sur l'existence du bien et du mal moral, et sur l'existence de la liberté de l'Homme.

En prouvant l'existence de Dieu, mon cher Théotime, nous avons jeté le premier fondement de la religion et de la morale ; mais, avant que de raisonner sur ce principe, nous devons l'appuyer de deux autres principes, qui ne sont ni moins nécessaires, ni moins évidens. Le premier, est la distinction du bien et du mal moral; le second, est la liberté de l'homme.

Toutes les actions des hommes sont-elles d'un mérite égal? Quand on dit d'une action, qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, dit-on la même chose dans le fond ? Y a-t-il une différence réelle entre le vice et la vertu, ou n'y en a-t-il aucune? Celui qui est droit, juste, humain et bienfaisant, ne mérite-t-il pas plus nos éloges que l'homme fourbe et injuste, que celui qui est mal-faisant et sans entrailles? Répondez-moi, Théotime. Mais vous êtes confus, vous paraissez saisi d'horreur. Je le vois bien, Théotime; quoique vous soyez encore jeune, votre esprit et votre cœur

ont déjà décidé cette question. Je n'en suis pas surpris, puisqu'il est constant que les plus méchans hommes que le monde ait vus, n'ont jamais pensé sérieusement que le vice et la vertu fussent une même chose.

N'est-il pas vrai, en effet, Théotime, que lorsque vous voyez quelqu'un de vos Condisciples mentir, jurer, s'emporter de colère, violer ses promesses, traiter les autres avec dureté, vous en concevez de l'indignation, vous vous sentez plein d'aversion et de mépris pour lui? au contraire, quand vous voyez un de vos Condisciples qui est plein de douceur, de franchise et de sincérité, qui ne trompe jamais les autres, leur rend tous les bons offices qu'il peut, et vit avec eux dans une parfaite intelligence, vous l'approuvez, vous l'aimez, vous lui êtes favorable, vous recherchez sa compagnie? Ce n'est pas tout; vous jugez de vous-même, comme vous jugez des autres. Quand vous avez menti, quand vous avez manqué à votre promesse, quand vous vous êtes porté à quelque violence, quand vous vous êtes livré à quelqu'excès, vous vous en faites des reproches à vous-même, vous êtes honteux et confus, vous vous déplaisez tellement à vous-même, que vous ne pouvez vous supporter. Et lorsque vous avez fait quelque belle action, vous vous approuvez vous-même, parce

que vous sentez que vous êtes dans l'ordre. Une joie secrète se répand dans votre ame, vous portez par-tout avec vous une paix délicieuse. Vous savez donc, Théotime, qu'il y a des actions qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises : comment le savez-vous? par vous-même. Il y a en vous une lumière vive et pénétrante, qui vous montre cette vérité si clairement, que vous ne pouvez pas ne pas la voir : or, sachez que cette lumière est dans tous les hommes, et que chacun d'eux éprouve en soi tout ce qui se passe en vous quand vous faites le bien ou le mal.

Vous ne pouvez pas dire ici, que vous ne savez pas, à proprement parler, que certaines actions sont bonnes, et que d'autres sont mauvaises ; mais que vous le croyez, parce que vos parens, vos instituteurs ou d'autres personnes vous l'ont dit. Non, mon cher Théotime, vous ne pouvez pas parler ainsi. Car, 1.° vous savez très-bien que, tout jeune que vous êtes, vous avez discerné par vous-même, (et avant que qui que ce soit vous en eût averti) la bonté et la méchanceté de certaines actions. La crainte que vous avez toujours eue de les faire, ou la honte que vous avez éprouvée malgré vous en les faisant, en est pour vous une preuve bien convaincante. En second lieu, n'est-il pas vrai que dès qu'on vous a dit que le mensonge, la trahison,

le vol, l'homicide, l'ingratitude, la désobéissance à ceux qui sont faits pour nous commander, étaient des vices, votre esprit a reçu ces vérités si promptement, et y a donné une approbation si pleine et si entière, qu'il vous semblait qu'on vous disait ce que vous aviez toujours su ? Et en effet vous l'aviez toujours su; mais vous n'y aviez point encore pensé distinctement. Quand on a énoncé ces vérités en votre présence, vous les avez approuvées plutôt que vous ne les avez apprises. Il y a donc en vous une lumière qui vous fait discerner le bien et le mal, comme il y en a une qui vous fait connaître le vrai et le faux. Ainsi, quand on vous a dit que deux et deux font quatre, vous n'avez pas donné à cette proposition un assentiment plus prompt et plus sûr que celui que vous avez donné à celle-ci, l'homicide est une méchante action, quand on l'a fait retentir à vos oreilles.

Toutes les Nations qui existent et toutes celles qui ont jamais existé sur la terre, ont toujours été et sont encore aujourd'hui d'accord sur ce point essentiel; toutes les histoires, et toutes les relations qui nous viennent des pays étrangers, en font foi, et je pourrais dire tous les hommes, sans en excepter un seul.

Il n'est point d'homme méchant, qui n'ait honte de sa méchanceté; il n'est point d'homme méchant, qui ne déteste

la méchanceté d'autrui ; et tous les hommes, soit bons, soit méchans, estiment et louent la vertu.

Quoi ! Théotime, celui qui tue un homme, et celui qui sauve la vie à un autre ; le fils dénaturé qui outrage son père, et le fils bien né qui respecte et honore le sien ; l'usurpateur du bien d'autrui, et l'homme juste ; le traître, le perfide, et l'homme droit et sincère, seraient aussi bons et aussi estimables l'un que l'autre ? Le premier ne mériterait ni blâme ni punition ; le second ne serait digne ni d'éloges ni de récompenses ? Quoique vous ne soyez encore qu'un enfant, je défie tous les hommes ensemble de vous persuader ce paradoxe.

Ils ne l'entreprendront jamais ; ils se contrediraient eux mêmes d'une manière trop choquante : car si rien n'est ni juste ni injuste ; si aucune action n'est ni bonne ni mauvaise ; si le vice et la vertu n'ont ensemble aucune opposition véritable, et ne sont différens que de nom, pourquoi donc les hommes ont-ils fait des Lois pour récompenser les belles actions et pour punir les crimes ? pourquoi les flétrissures et les supplices contre ceux qui commettent des crimes ?

Il y a donc, mon cher Théotime, une différence réelle entre le bien et le mal moral, ou, ce qui revient au même, il y

a des actions qui, par elles-mêmes et de leur fond, sont bonnes et louables, et d'autres actions qui, par elles-mêmes et de leur nature, sont mauvaises et punissables. Nous sommes obligés, malgré nous-mêmes, d'en convenir; parce que nous le sentons en nous; parce que nous le voyons dans leur essence. Nous ne regardons pas ces actions comme bonnes ou mauvaises, parce qu'on nous l'a dit ainsi; mais parce que la conformité ou l'opposition qu'elles ont avec un ordre immuable dont l'idée est en nous, frappe nos esprits, et y porte une conviction dont nous ne pouvons nous défendre. La différence qui est entre le bien et le mal moral, n'est donc pas une différence de convention ou de préjugé, mais une différence indépendante de tous préjugés et de toutes conventions; une différence inhérente à la nature de nos actions, et tirée de leur fond.

Les hommes, on en convient, peuvent regarder un vice particulier comme une vertu, et réciproquement une vertu particulière comme un vice. On en a des exemples qui ne peuvent être contestés. On sait qu'il est arrivé, non-seulement à des particuliers, mais à des peuples entiers, de tomber dans cette erreur.

Mais remarquez, 1.° Théotime, que jamais dans aucun homme, et à plus forte

raison chez aucun peuple, les idées n'ont été tellement confondues, qu'on ait pris tout vice pour toute vertu, et toute vertu pour tout vice; ou tous les vices pour des vertus, et toutes les vertus pour des vices. 2.° Que jamais on n'a vu aucun peuple, ni peut-être aucun homme, qui n'ait reconnu ni vice ni vertu, et qui ait regardé toutes les actions comme indifférentes d'elles-mêmes. 3.° Qu'il y a certaines vertus qui l'ont toujours été par-tout, et certains vices qui ont toujours été regardés comme tels chez toutes les Nations. 4.° Qu'il ne s'est jamais trouvé aucun peuple, ni peut-être aucun homme, dont on n'ait pu rectifier les idées, quand il avait changé quelque vertu en vice, ou quelque vice en vertu. Nous avons donc en nous-mêmes des notions claires, précises et ineffaçables du bien et du mal moral, du vice et de la vertu; et nous ne pouvons perdre ces idées, qu'en changeant de nature.

† De l'existence du bien et du mal moral, mon cher Théotime, il faut nécessairement conclure celle de la liberté humaine. On ne peut prouver la première vérité, sans démontrer la seconde. Car, si les hommes ne sont pas libres, c'est-à-dire, s'ils agissent toujours par nécessité et non par choix; ou, ce qui revient au même, si une force secrète, mais irrésistible, les

détermine dans tous leurs choix ; s'ils ne sont jamais véritablement les maîtres de choisir entre deux ou plusieurs partis offerts ; il est évident que c'est la nature seule, ou, si vous voulez, la fatalité, ou l'Etre créateur, qui est seul responsable de leurs actions ; les hommes ne sont plus comptables de rien. Chaque homme fait toujours ce qu'il doit faire, parce qu'il ne peut jamais faire que ce qu'il fait. Aucun d'eux n'est ni bon, ni méchant, ni coupable, ni innocent, ni vicieux, ni vertueux.

Vous avez encore ici le consentement de tous les peuples. Le genre humain n'a jamais varié, dans ses opinions, sur ce point. S'il s'est trouvé quelques Philosophes qui aient écrit ou parlé contre la liberté de l'homme, soit par vanité ou pour paraître au-dessus des préjugés vulgaires, soit par un travers d'esprit qu'on a de la peine à concevoir, ils n'ont certainement persuadé aucun peuple, et ils ne se sont pas persuadés eux-mêmes. On les a toujours vus, dans la pratique, se conduire en conséquence du dogme de la liberté, et comme des personnes qui en supposaient l'existence.

Toutes les lois supposent la liberté comme reconnue et avouée de tout le monde. Sans cela, elles seraient ridicules, injustes et cruelles ; sur-tout celles qui prononcent des peines contre les malfaiteurs. Que diriez-vous, Théotime, si vous voyiez un

tribunal de Juges s'assembler, avec un grand appareil, pour prononcer la sentence de mort contre un lion ou un loup qui aurait égorgé une brebis? Vous les traiteriez de foux. Or, si les hommes ne sont pas libres, voilà ce que sont nos Tribunaux quand ils s'assemblent pour juger un assassin ou un voleur de grand chemin. Car enfin, quelque différence qu'il y ait entre l'homme et le lion, si l'homme n'est pas libre, il n'en est pas moins vrai de dire que le meurtrier est déterminé à tuer son semblable, par une impulsion aussi nécessitante que celle qui porte le lion à égorger la brebis. Qu'on tue le meurtrier, si l'on veut, comme on tue le lion, sans le reprendre, sans le blâmer, sans le diffamer; qu'on le tue en plaignant son malheur, et non en lui reprochant son crime.

Mais pourquoi chercher hors de vous des preuves de votre liberté, tandis que vous en avez au-dedans de vous, auxquelles vous ne pouvez pas ne pas vous rendre? Il me semble que je fais ici comme un homme qui vous amènerait des témoins pour vous certifier que vous voyez le soleil, que vous vivez, que vous pensez, que vous marchez, etc. Car vous sentez que vous êtes libre, et il n'est rien que vous sentiez mieux, rien dont vous fassiez une plus fréquente expérience; et si je voulais vous persuader, ou que ce sentiment n'est pas

en vous, ou qu'il vous trompe, vous me mépriseriez. La connaissance de sentiment, mon cher Théotime, est la plus forte et la plus persuasive de toutes les connaissances. Si le sentiment que vous avez de votre liberté vous trompait; si l'approbation intérieure que vous vous donnez à vous-même quand vous faites le bien, et la condamnation que vous prononcez aussi contre vous-même, malgré vous, quand vous faites le mal, était une illusion, ce serait certainement Dieu qui en serait la cause, et qui vous tromperait. Or, rien ne serait plus indigne de sa sainteté, de sa justice, de sa bonté et de sa majesté, que de se jouer ainsi de vous et de tout le genre humain avec vous.

Terminons cette Conférence, mon cher Théotime, par une observation qui répandra un grand jour sur tout ce qui vient d'être dit, et qui vous fera d'autant plus de plaisir, qu'elle ne sera que le développement de ce qui s'est passé en vous jusqu'ici, sans que vous l'ayez remarqué, ou du moins sans que vous vous en soyez rendu compte à vous-même.

L'homme éprouve sans cesse en soi-même une double impression, dont l'une le pousse à désirer le bonheur en général, et dont l'autre le porte à désirer les biens particuliers qu'il se représente comme pouvant contribuer à son bonheur. La

seconde de ces impressions naît de la première ; mais quoique la première soit invincible, la seconde ne l'est pas pour cela. Comment le savons-nous? Parce que nous le sentons. Je sens en moi-même très-distinctement que l'impression ou l'instinct qui me pousse à désirer le bonheur en général, est insurmontable, que je ne puis me dérober à son empire, et que je ferais de vains efforts pour cela. Je sens en moi-même, très-distinctement encore, que l'impression qui me porte à désirer les biens particuliers, est soumise à ma volonté, et que je suis le maître de la modérer, de la réprimer, souvent de l'étouffer entièrement ; et qu'enfin, quelque violente que soit cette impression, je suis toujours le maître de ne lui pas obéir, et il m'est impossible de me faire illusion là-dessus.

C'est parce que Théotime veut être heureux, qu'il a embrassé le parti de la vertu. C'est parce que Cléante veut être heureux, qu'il s'est abandonné au vice. Cependant le premier n'est point nécessité à mettre son bonheur dans la vertu, ni le second à placer le sien dans le vice. Comment le prouverais-je? Par leur propre témoignage. Car Théotime, à qui je parle, sent en lui-même qu'il n'a tenu, et qu'il ne tient encore qu'à lui d'être vicieux, et il a là-dessus des expériences qui doivent le faire trembler. Cléante sent très-bien, de son côté, qu'il

qu'il n'a tenu et qu'il ne tient encore qu'à lui d'être vertueux, et il a là-dessus des expériences qui doivent lui causer la plus juste confusion. Théotime connaît, comme Cléante, les douceurs du vice; Cléante connaît les charmes de la vertu, comme Théotime. Pourquoi donc le premier a-t-il préféré la vertu au vice? Parce qu'il l'a voulu. Pourquoi le second a-t-il préféré le vice à la vertu? Parce qu'il l'a voulu. Quand ils seront de bonne foi, ils ne pourront jamais, l'un et l'autre, répondre autrement à ceux qui leur demanderont la raison de la diversité de leurs choix; parce que leur propre conscience ne leur répond pas autre chose à eux-mêmes.

Que si vous me demandez pourquoi l'impression qui nous porte à désirer les biens particuliers, est soumise à notre volonté; je vous répondrai, que c'est parce que ces biens se présentent toujours à notre esprit comme sous deux faces, et comme étant tout-à-la-fois des biens sous un certain rapport, et des maux sous un autre. Par exemple, la vertu nous offre des charmes qui ravissent notre ame: la gloire marche sur ses pas; mais, pour la pratiquer, il en coûte des combats très-pénibles et de grands sacrifices. Le vice nous présente une difformité qui fait horreur: il entraîne après lui l'opprobre et l'infamie; mais aussi il a des douceurs et des attraits qui

séduisent. C'est ce qui fait que l'homme peut délibérer, et qu'il délibère en effet si souvent entre la vertu et le vice. C'est ce qui fait que le choix que l'homme fait de la vertu, est louable et méritoire, et que celui qu'il fait du vice est condamnable et digne de châtiment : en un mot, c'est ce qui fait que l'homme est libre.

Reprenons en peu de mots, mon cher Théotime, tout ce que nous venons de dire. L'homme connaît évidemment qu'il y a des actions qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises : il voit entre le vice et la vertu une différence qui est dans la nature de l'un et de l'autre.

L'homme est libre, c'est-à-dire, qu'il est le maître de ses déterminations et de ses choix ; qu'il peut, à son gré, embrasser le vice ou la vertu, faire le bien ou le mal.

L'homme a la conscience du mérite ou du démérite de ses actions. Malgré qu'il en ait, il s'approuve quand il fait le bien, et il se condamne quand il fait le mal. Enfin, il est évident que c'est Dieu qui a donné à l'homme ces lumières et ces sentimens.

Que s'ensuit-il de-là, mon cher Théotime, sinon que Dieu a fait l'homme pour faire le bien et éviter le mal, pour pratiquer la vertu et fuir le vice ? Tout cela est de la dernière évidence ; et par cela même il est évident encore qu'il y a une loi de

nature qui n'est autre chose que la lumière de notre raison et la voix de notre conscience, qui nous montre clairement ce qui est conforme à l'ordre, et ce qui y est opposé; et qui nous apprend en même temps que nous devons toujours être dans l'ordre : loi aussi ancienne que le monde; loi gravée dans nos ames en caractères ineffaçables. Nous pouvons bien obscurcir quelques-uns des préceptes de cette loi; mais nous ne pouvons en effacer entièrement un seul, au moins des principaux, et encore moins les effacer tous.

CATÉCHISME

DE LA II.e CONFÉRENCE,

Sur l'existence du bien et du mal moral, et sur l'existence de la liberté de l'Homme.

D. Tout est-il également permis aux hommes ?

R. Non, tout n'est pas également permis aux hommes; il y a des actions qui sont bonnes de leur nature, et d'autres qui sont mauvaises par elles-mêmes.

D. Comment savez-vous qu'il y a des actions qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises de leur nature?

R. Je sais qu'il y a des actions qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises de leur nature, parce que la lumière de la raison me le montre évidemment. Je le sais par l'estime et par l'amour que j'ai, malgré moi, pour les bons, et par le mépris et la haine que je ressens pour les méchans. Je le sais par ma conscience, qui m'approuve toujours quand je fais le bien, et qui ne manque jamais de me condamner quand je fais le mal.

D. Si vous croyez que certaines actions sont bonnes, et certaines autres mauvaises, c'est parce que vos parens et vos maîtres vous l'ont dit ainsi ?

R. Non; car j'ai très-bien compris de moi-même que certaines actions étaient mauvaises, et qu'il ne fallait pas les faire; et quand on m'a dit que certaines actions étaient mauvaises, quoique je n'y eusse jamais pensé, il m'est presque toujours arrivé de voir sur-le-champ, par ma propre raison, que cela était vrai.

D. L'homme est-il libre ?

R. Oui, Monsieur, l'homme est libre; c'est-à-dire, qu'il est le maître de ses déterminations et de ses choix, et qu'il peut à son gré agir ou n'agir pas, faire le bien ou le mal, agir d'une façon ou d'une autre.

D. Comment savez-vous que l'homme est libre ?

R. Je sais que l'homme est libre, d'abord par moi-même, parce que je sens très-bien que je le suis. 2.° Parce que c'est une vérité dont tous les hommes, sans exception, conviennent du moins dans la pratique. 3.° Parce que si l'homme n'était pas libre, il n'y aurait aucune différence entre le bien et le mal; ou plutôt parce que rien ne serait ni bien ni mal, chacun faisant par nécessité tout ce qu'il ferait. 4.° Parce que si les hommes n'étaient pas libres, toutes les lois qui ont été faites pour réprimer et pour punir les méchans, seraient injustes et cruelles.

D. Mais peut-être que le sentiment que vous avez de votre liberté vous trompe, et tous les autres hommes avec vous?

R. C'est comme si vous disiez que Dieu me trompe, et qu'il trompe tous les hommes avec moi; ce qui est un affreux blasphème. Car le sentiment que nous avons tous de notre liberté, est en nous malgré nous. Nous ne nous le sommes pas donné, nous l'avons reçu, et nous ne pouvons nous en défaire. Ce sentiment vient donc de Dieu.

D. Que concluez-vous de la différence qu'il y a entre le bien et le mal moral, de la connaissance que vous avez de l'un et de l'autre, et enfin de la liberté que nous avons tous de faire l'un ou l'autre?

R. J'en conclus que Dieu veut que les

hommes, dont il est le créateur et le maître, fassent le bien et qu'ils évitent le mal ; puisqu'il leur fait connaître tout-à-la-fois et le bien et l'obligation où ils sont de le faire, et le mal et l'obligation où ils sont de l'éviter ; et que par conséquent il y a une loi naturelle, gravée par la main de Dieu dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Sur la nécessité et l'existence d'une Religion.

Vous connaissez, par les seules lumières de la raison, mon cher Théotime, qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre éternel et souverainement parfait, qui a créé le monde et qui le gouverne, qui vous a créé vous-même, et qui est votre maître absolu. Or, ce Dieu, Créateur du monde et le vôtre, vous a donné la connaissance du bien et du mal moral, au moment où votre raison a commencé à se développer, et dans ce même moment il vous a fait sentir l'obligation où vous êtes d'embrasser l'un et d'éviter l'autre. Vous êtes donc obligé de faire le bien et de fuir le mal. Dieu en vous créant vous a donc donné une loi, que nous appelons la loi naturelle. Cette loi vous impose différens

devoirs que vous devez tous remplir; car il est évident que vous n'avez été mis en possession de l'être qu'à condition que vous les rempliriez.

Vous sentez, Théotime, que vous avez des devoirs à remplir par rapport à vous-même, qui sont de veiller à la conservation de votre corps, de perfectionner votre esprit par l'acquisition des connaissances qui vous sont nécessaires, et votre cœur par l'amour et la pratique de la vertu.

Vous sentez encore, que vous avez des devoirs à remplir envers vos semblables, qui sont la justice, la bienfaisance et la reconnaissance.

Je vous demande maintenant, si vous ne sentez pas aussi que vous devez quelque chose à Dieu, cet Etre qui est souverainement parfait, qui vous a créé, et qui a créé le monde pour vous, qui vous conserve, et qui vous comble chaque jour de bienfaits? Croyez-vous qu'il vous est permis d'être indifférent pour lui, de l'oublier, de ne lui rendre aucun hommage? Ne comprenez-vous pas qu'il est digne de toute votre admiration, par son excellence; de toute votre soumission, à cause du souverain domaine qu'il exerce sur vous; de tout votre amour et de toute votre confiance, par ses bienfaits? Oui, Théotime, vous concevez que Dieu mérite tous ces hommages de votre part; et me

préserve le Ciel de juger assez mal de votre esprit et de votre cœur, pour penser le contraire. Or, si Dieu mérite tous ces hommages de votre part, vous les lui devez; et si vous les lui devez, il les exige : car étant infiniment juste, et infiniment saint, comme il l'est, il doit vouloir que vous soyez dans l'ordre ; tout cela est évident.

En vain dirait-on que les hommages des hommes ne sont à Dieu d'aucune utilité; qu'il n'en est pas plus heureux quand il les reçoit, ni moins heureux quand il ne les reçoit pas. On en convient. Mais il n'est pas question de cela. Il s'agit ici de savoir, s'il est conforme à l'ordre que la créature honore et aime son Créateur, qu'elle soit reconnaissante de ses bienfaits, et soumise à ses lois, et si le contraire est opposé à l'ordre ; si Dieu voit cette conformité et cette opposition ; s'il approuve la créature qui l'honore, qui l'aime, qui obéit à ses lois, qui est touchée de ses bienfaits, et qui se confie en lui, et s'il désapprouve la créature qui fait le contraire ; et enfin, si en approuvant l'une, et désapprouvant l'autre, il les voit cependant toutes deux du même œil, et les aime également. Qu'en pensez-vous, Théotime, et que vous disent là-dessus votre raison et votre cœur? Ah ! Théotime, je lis votre réponse dans vos yeux. Ce mouvement

plein de vivacité et d'ardeur où je vous vois, me découvre le fond de votre ame, et me dit éloquemment tout ce que vous pensez. Oui, vous comprenez que Dieu, connaissant tout ce qui lui est dû par sa créature, doit nécessairement exiger que sa créature satisfasse à ce qu'elle lui doit; l'approuver, l'aimer, la récompenser quand elle y satisfait; l'improuver, la haïr et la punir quand elle refuse d'y satisfaire.

Est-il concevable que Dieu ayant créé l'homme, et s'étant fait connaître à lui, l'ayant rendu capable de l'adorer, de l'aimer, de se soumettre à lui, de se confier en lui; lui ayant fait sentir que rien n'est si juste que de rendre tous ces hommages à son Créateur, il ait pu cependant l'en dispenser? Est-il concevable que Dieu ait pu prescrire à l'homme des devoirs envers ses semblables, et l'exempter de tout devoir envers celui qui l'a fait? Mais si cela était, Dieu aurait donc fait l'homme pour être un monstre?

Quand on vous parle d'un fils bien né, qui honore son père, l'aime et lui rend une obéissance fidelle, vous estimez ce fils, vous l'aimez. Quand on vous parle d'un fils dénaturé, qui n'a pour son père que de l'indifférence et du mépris, vous avez ce fils en horreur. Et Dieu verrait du même

œil, l'homme qui offre des hommages purs et sincères à son Créateur, et celui qui ne lui en rend aucun! Dieu serait donc moins juste que vous? Il vous aurait donc fait meilleur qu'il n'est lui-même?

Concluons donc que l'homme doit à Dieu un culte intérieur, qui consiste dans l'adoration, l'amour, la louange, la soumission, la reconnaissance, la confiance, et que Dieu exige ce culte de l'homme; et que par conséquent il y a une religion: car la religion n'est qu'un culte proportionné à la grandeur de Dieu, et à la nature de l'homme, que l'homme rend à Dieu.

Je dis plus, Théotime: si nous voulons réfléchir, nous verrons que l'homme ne doit pas seulement à Dieu un culte intérieur, mais encore un culte extérieur, qui consiste à manifester au-dehors, par les mouvemens et les actions du corps, les sentimens dont nous avons parlé. 1.° Parce que le corps doit honorer Dieu en sa manière, comme l'esprit; puisque Dieu n'a pas moins créé le corps que l'esprit. 2.° Parce que l'homme doit honorer son Créateur d'une manière conforme à sa nature; or, il est de la nature de l'homme, que l'ame et le corps ne fassent qu'un même tout, et que leur action soit une et indivisible: de sorte que si le culte que nous rendons à Dieu était toujours purement intérieur et caché dans le fond de nos ames, et que le

corps n'y eût aucune part, ce culte serait non-seulement imparfait et défectueux, mais même, en quelque manière, contraire à la nature de l'homme.

On peut même dire qu'un tel culte est impossible. En effet, si vous voulez vous observer vous-même, vous verrez que l'ame n'est jamais affectée de quelque sentiment que ce soit, que ce sentiment, s'il a quelque vivacité, ne se produise sur-le-champ au-dehors par quelque mouvement du corps, propre à l'exprimer; et ce mouvement est si prompt, et concourt avec tant de précision avec celui de l'ame, qu'on ne sait si c'est l'ame ou le corps qui commence. Supposez un homme pénétré pour Dieu de respect et d'amour, plein d'admiration pour ses perfections, de reconnaissance pour ses bienfaits, de confiance en sa bonté; malgré que vous en ayez, vous vous représenterez cet homme, tantôt humblement prosterné devant Dieu, tantôt chantant ses louanges et célébrant sa bonté, tantôt levant les yeux et les mains au Ciel avec le plus vif transport; et vous sentez que vous ferez tout cela vous-même, quand ces heureux sentimens se seront rendus maîtres de votre ame.

C'est donc non-seulement une impiété, mais c'est une folie, Théotime, de prétendre, avec certains esprits pervers de notre siècle, que nous ne devons à Dieu

qu'un culte intérieur ; car, après ce que nous avons dit, il est évident, par le simple bon sens, que ce n'est pas seulement une partie de l'homme, mais l'homme tout entier qui doit honorer Dieu. Or si le culte que nous rendons à Dieu était purement intérieur, ce ne serait plus tout l'homme, mais une seule partie de l'homme qui lui rendrait ce culte.

Nous avons vu que l'homme doit à Dieu un culte intérieur et un culte extérieur ; mais ne lui doit-il rien de plus? Réfléchissons là-dessus, et si la raison et la bonne foi nous conduisent, nous verrons que l'homme doit encore à Dieu la profession ouverte et déclarée du culte qu'il lui rend. Pourquoi? Parce que tous les hommes sachant que chacun d'eux est obligé de connaître Dieu, de l'adorer et de le servir, c'est pour chacun d'eux un devoir de remplir ces obligations à la vue de tous les autres ; autrement il passerait pour un Athée, ou pour un impie. Vous voulez que tous vos concitoyens sachent que vous êtes fidelle sujet du Roi, et afin qu'ils le sachent, vous remplissez publiquement tous les devoirs d'un sujet fidelle. Vous devez vouloir, à plus forte raison, que tous vos semblables sachent que vous êtes un vrai serviteur de ce Roi suprême et immortel, qui exerce son empire sur toute la nature ; et pour cela, il faut que vous l'honoriez à la face de l'univers. C'est en cela que consiste toute votre gloire.

Enfin, mon cher Théotime, si nous voulons consulter la raison, elle nous apprendra encore que les familles, les sociétés, les villes, les nations, et tout le genre humain, doivent rendre à l'Etre suprême, ou en corps, ou par des députés qui les représentent, un culte public, qui consiste principalement dans les sacrifices, dans la célébration des Fêtes solennelles, dans le chant des louanges de Dieu; parce que Dieu est l'Auteur, le Protecteur, le Législateur, le Bienfaiteur de toutes les sociétés et de tout le genre humain, qui n'est qu'une grande famille dont il est le Père.

Noé, au sortir de l'arche, offrit à Dieu des sacrifices, en son nom et au nom de toute sa famille, qui composait alors tout le genre humain. Job offrait souvent des sacrifices à Dieu pour ses enfans.

Toutes les nations ont été dans cet usage; l'histoire en est garant. On trouve par-tout un culte public rendu à la Divinité, au nom des nations, par les Sacrifices, les Fêtes, les Vœux, les Prières, le chant des Cantiques, etc. Ce culte était différent chez les différens peuples; mais ils partaient par-tout du même principe. Ce culte était plus ou moins raisonnable, plus ou moins grossier; il était souvent cruel, impie, et infâme même, selon les divers caractères des Peuples, et selon les diverses superstitions qui régnaient parmi

eux. Mais chez tous les peuples il avait le même fondement, qui était la nécessité indispensable d'honorer l'Etre éternel qui domine sur toutes les nations. La source était pure, mais les ruisseaux qui se formaient de cette source, étaient empoisonnés par la qualité de la terre sur laquelle ils coulaient.

CATÉCHISME
DE LA III.e CONFÉRENCE.

Sur la nécessité et l'existence d'une Religion.

D. Qu'est-ce que la Religion?

R. La Religion est un culte que l'homme rend à Dieu, pour l'honorer comme l'Etre suprême, comme son Créateur, son Bienfaiteur et son Maître absolu.

D. Combien y a-t-il d'espèces de cultes?

R. Il y a trois espèces de cultes, le culte intérieur, le culte extérieur, et le culte public.

D. Qu'est-ce que le culte intérieur?

R. Le culte intérieur est celui que nous rendons à Dieu par les hommages de notre esprit et de notre cœur, comme l'adoration, l'amour, la reconnaissance, la soumission, la confiance.

D. Qu'est-ce que le culte extérieur ?

R. Le culte extérieur est celui que nous rendons à Dieu, en manifestant au-dehors, par nos actions, les sentimens dont nous sommes remplis pour lui. Tels sont les sacrifices, les offrandes, les prosternemens pour l'adorer, le chant de ses louanges, les prières vocales.

D. Les hommes doivent-ils un culte à Dieu ?

R. Oui, sans doute, les hommes doivent un culte à Dieu; c'est même là le premier et le plus essentiel de leurs devoirs. Quoi de plus juste en effet de la part des hommes, que d'adorer et de bénir l'Etre suprême qui les a créés, et qui les comble tous les jours de mille bienfaits, et que de se soumettre à lui de tout leur cœur!

D. Quelle espèce de culte les hommes doivent-ils à Dieu ?

R. Les hommes doivent à Dieu un culte intérieur, un culte extérieur, et un culte public.

D. Pourquoi les hommes doivent-ils à Dieu un culte intérieur ?

R. Les hommes doivent à Dieu un culte intérieur, parce qu'il n'y a que ce culte qui soit proportionné à la nature de Dieu, qui, étant esprit, veut être adoré en esprit et en vérité, comme le dit Jesus-Christ; ce n'est que par ce culte que les hommes peuvent honorer Dieu comme il doit l'être.

Le culte extérieur, sans l'intérieur, ne ne serait qu'un jeu et une pure dérision.

D. Pourquoi les hommes doivent-ils à Dieu un culte extérieur?

R. Les hommes doivent à Dieu un culte extérieur, 1.° parce qu'il est nécessaire que le corps de l'homme honore Dieu en sa manière, comme son esprit, puisque Dieu n'a pas moins fait l'un que l'autre; 2.° parce que l'homme doit honorer Dieu d'une manière conforme à sa propre nature, et qu'il est de la nature de l'homme de manifester ses sentimens intérieurs par des actions extérieures et sensibles.

D. Pourquoi les hommes doivent-ils à Dieu un culte public?

R. Les hommes, c'est-à-dire les différentes sociétés qui partagent le genre humain, doivent à Dieu un culte public, c'est-à-dire, un culte rendu à cet Etre suprême, par ces sociétés en corps (ou en leur nom, par ceux qui les représentent), parce que Dieu est le Créateur, le Souverain, le Protecteur et le Bienfaiteur des sociétés, comme de chaque homme en particulier.

D. Dieu exige-t-il ces différens cultes de la part des hommes?

R. Oui, Dieu exige ces différens cultes de la part des hommes; car Dieu étant la justice et la sainteté même, il doit vouloir que les sentimens et la conduite des

hommes soient conformes à l'ordre; ce qui ne serait pas, si les hommes ne lui rendaient pas les différens cultes dont nous parlons.

D. Il y a donc une Religion?

R. Oui, il y a une Religion. Cela est évident, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

D. Les hommes ont-ils toujours reconnu qu'ils devaient à Dieu les différens cultes dont il a été parlé?

R. Toutes les histoires font foi que tous les peuples du monde ont rendu à la Divinité les différens cultes dont nous avons parlé.

CONFÉRENCE HORS DE RANG. (*a*)

Sur la Religion que Dieu donna au premier homme et à ses descendans, jusqu'à Jesus-Christ.

DANS le moment où Dieu créa le premier homme, mon cher Théotime, il se manifesta à lui, et lui fit connaître

---

(*a*) Je place ici cette Conférence hors de rang, parce qu'elle n'a pas une liaison absolument nécessaire et indispensable avec celle qui la précède et celle qui la suit immédiatement, et que d'ailleurs la plupart des points que j'y traite supposent la divinité des saintes

distinctement les rapports qu'il avait avec lui. Dans ce moment, l'homme comprit donc, d'une manière nette et précise, tout ce qu'il devait à Dieu, comme à l'Etre suprême, comme à son Créateur, comme à son Maître absolu, comme à sa dernière fin, comme à celui de qui il dépendait entièrement, et de qui il attendait tout son bonheur. Dieu grava encore en ce moment, dans l'esprit de l'homme, l'idée de l'ordre; et dans cette idée, il lui montra tous ses devoirs. Tout ce que je dis ici, Théotime, est prouvé par soi-même. Car il est évident, d'une part, que Dieu étant infiniment sage, il se devait à lui-même de donner à l'homme, en le créant, toutes les connaissances qui pouvaient seules mettre en exercice les facultés dont il l'avait pourvu, et les diriger vers leur véritable objet; et il est constant, d'autre part, que tous les hommes qui naissent du premier homme, trouvent en eux-mêmes le fond de toutes ces connaissances, dès qu'ils commencent à jouir de leur raison. C'est ce que nous avons montré

Ecritures, et l'autorité de l'Eglise, reconnues par celui que j'instruis; ce qui n'est pas encore (comme on le voit assez). Cette Conférence m'a paru nécessaire pour prévenir les difficultés que celle qui la suit pourrait faire naître dans les esprits.

dans les Conférences précédentes, et nous en avons conclu l'existence de la religion naturelle.

Il est donc certain que dans tous les temps il a été possible aux hommes de connaître l'existence d'un seul Dieu, créateur du Ciel et de la Terre, et ses principaux attributs, ou ses principales perfections; que, dans tous les temps, il leur a été possible de connaître ce qu'ils devaient à Dieu, considéré en lui-même, et selon les rapports qu'il a avec l'homme; que, dans tous les temps, il leur a été possible de connaître ce qu'ils se devaient à eux-mêmes, et à leurs semblables; et que l'ignorance où ils ont vécu sur tous ces points, a toujours été inexcusable, comme le dit S. Paul.

Voilà, Théotime, une idée sommaire et comme un plan abrégé de la religion naturelle. Cette religion, comme vous voyez, renferme des dogmes dont l'esprit de l'homme conçoit aisément la vérité, des préceptes dont le cœur de l'homme sent toute l'équité. On appelle cette religion, *la Religion naturelle;* parce qu'elle résulte immédiatement de la nature de l'homme, ou des rapports que l'homme a, par sa nature, avec Dieu, avec soi-même, avec ses semblables. On l'appelle encore *la Religion naturelle*, parce qu'elle naît, en quelque sorte, dans

l'homme, au moment que l'homme naît lui-même, puisque, pour peu que l'homme veuille réfléchir, il trouve les principes de cette religion, gravés dans son esprit et dans son cœur: enfin, on l'appelle *la Religion naturelle*, parce qu'elle est immuable, et qu'elle convient à l'homme dans tous les états où on peut le concevoir; c'est-à-dire, soit qu'on le conçoive comme créé dans l'état de pure nature, et laissé dans sa condition naturelle, soit qu'on le conçoive comme élevé à un état surnaturel, et destiné à une fin surnaturelle, soit enfin qu'on le conçoive comme dégradé par le péché; et il est certain que toutes les lois que Dieu pouvait donner aux hommes, ont dû avoir, et que toutes les lois qu'il leur a données, ont eu, en effet, la religion naturelle pour base. Dieu a ajouté à cette religion des révélations et des préceptes positifs; mais il n'a jamais rien changé à cette religion, comme nous le verrons amplement dans la suite.

2.° Dieu aurait pu créer l'homme dans l'état de pure nature; c'est-à-dire, qu'en le créant, il aurait pu se contenter de lui donner ce qui était dû à sa nature, et par conséquent le créer sujet à la concupiscence, et destiné à jouir d'un bonheur purement naturel. Mais cet Etre suprême n'en usa pas ainsi envers l'homme; il eut sur lui les plus grands desseins; et il ne

fut pas seulement libéral, mais magnifique à son égard. Adam fut créé exempt de la concupiscence qui nous tyrannise, parfaitement maître de tous les mouvemens de son ame, dont aucun ne prévenait ni ne troublait sa raison. Dieu répandit dans son esprit les lumières les plus vives; il le doua de la grace sanctifiante, et par-là il le fit son fils adoptif, et l'héritier légitime de son Royaume. Adam, créé dans cet état surnaturel, ne devait point mourir, mais être transporté du Paradis terrestre, où Dieu l'avait placé, dans le Ciel, pour y voir Dieu intuitivement et le posséder durant toute l'éternité. Dieu révéla à Adam les grands desseins qu'il avait sur lui, et en même temps il lui défendit de manger du fruit de l'arbre appelé de *la science du bien et du mal*, lui déclarant qu'au moment qu'il en mangerait, il serait déchu de tous ses priviléges, ravalé même au-dessous de sa condition naturelle, sujet à la mort, victime dévouée à la damnation éternelle. Voilà donc, même dans l'état d'innocence, une révélation et un précepte positif.

3.° L'homme osa manger du fruit de l'arbre appelé de *la connaissance du bien et du mal*, malgré la défense que le Seigneur lui en avait faite, et par cette désobéissance il encourut toutes les peines dont Dieu l'avait menacé; et de plus, par

un jugement de Dieu, très-juste quoique très-impénétrable, tous les hommes qui devaient naître de lui furent enveloppés dans sa condamnation.

4.° Dieu eut pitié d'Adam et de sa malheureuse postérité; il promit un Sauveur, qui, dans le temps marqué dans les décrets de sa sagesse, réparerait pleinement le péché du premier homme, et toutes les suites de ce péché. Ce fut en vue des mérites futurs de ce Sauveur, qu'il donna à Adam la grace de la pénitence, se réconcilia avec lui, et le rétablit dans les priviléges essentiels de son premier état. Tous les descendans d'Adam furent compris dans cette réconciliation, mais à certaines conditions. Ces conditions furent qu'ils croiraient au Messie ou au Sauveur, promis de Dieu, et qu'ils accompliraient fidellement les préceptes de la religion naturelle, avec le secours et par le mouvement de la grace qui leur serait donnée par anticipation sur les fonds des mérites futurs de ce Sauveur. La foi au Messie pouvait seule effacer le péché originel que tous les hommes devaient apporter en venant au monde, comme nés d'Adam; et il n'y avait que la foi du Messie, jointe aux graces données en vue de ses mérites, qui pût rendre les hommes capables de faire des œuvres méritoires pour le salut.

Voilà, Théotime, une seconde révéla-

tion, à laquelle on peut encore ajouter les préceptes positifs que Dieu fit aux hommes de sanctifier le septième jour, et de lui offrir des sacrifices, tant pour reconnaître son souverain domaine sur eux, que pour lui faire hommage de tous les biens qu'ils recevaient de lui; car il paraît très-vraisemblable que l'usage pratiqué par les hommes, dès le commencement du monde, et ensuite reçu chez tous les peuples, d'honorer la Divinité par des sacrifices, vient de Dieu lui-même.

Adam eut donc une révélation intérieure, et une révélation extérieure. Une révélation intérieure, par laquelle Dieu lui fit connaître son existence et ses principaux attributs, et grava dans son esprit l'idée de l'ordre, et avec cette idée, celle de tous ses devoirs. Une révélation extérieure, par laquelle Dieu lui annonça et lui promit le Messie à venir qui devait être son Sauveur, et celui de toute sa postérité, et lui donna les lois positives dont nous avons parlé.

Ainsi, la religion d'Adam fut comme un composé de la religion naturelle, et de la foi du Messie; de la religion naturelle, qui était la base et le fond de la religion d'Adam; de la foi du Messie, qui était la perfection de cette religion, parce qu'elle devait sanctifier la pratique de la religion naturelle, et la diriger vers une fin

surnaturelle. Telle fut la religion que Dieu donna à Adam; et cette religion, considérée dans cette forme précise, était celle que tout le genre humain, à l'exception du peuple Juif, devait pratiquer jusqu'à la venue du Messie. Cette religion fut même, pour le fond, celle des Juifs, et elle est encore celle des Chrétiens. Car la principale différence qu'il y a entre la religion qui fut donnée aux Juifs, par le ministère de Moïse, et celle qui fut donnée de Dieu à Adam, à Noé et à Abraham, consiste en ce que le Messie à venir fut révélé au peuple Juif d'une manière plus circonstanciée par ses Prophètes, et que ce peuple fut spécialement choisi de Dieu pour figurer le Messie dans les cérémonies de son culte. Et la principale différence qui se trouve entre le peuple Chrétien et le peuple Juif, consiste en ce que les Juifs croyaient et figuraient le Messie à venir, au lieu que les Chrétiens croient au Messie venu. Ainsi, tout a toujours roulé sur la foi du Messie; ainsi, il n'y a jamais eu dans le monde qu'une seule vraie religion.

5.° Remarquez ici, Théotime, que peu de temps après le déluge universel, c'est-à-dire dès le temps d'Abraham, la foi du Messie commença à s'obscurcir dans le monde; que le mal alla toujours croissant, et qu'il paraît par toutes les histoires, que plusieurs siècles avant l'avénement de Jesus-

Jesus-Christ, elle était oubliée chez tous les peuples, excepté chez le peuple Juif. Remarquez encore que la religion naturelle eut à-peu-près le même sort. Si elle ne fut jamais entièrement oubliée, elle reçut partout (excepté encore chez le peuple Juif) des altérations essentielles, comme toutes les histoires en font foi, et comme nous le montrerons bientôt.

De tout ce que nous venons de dire, mon cher Théotime, il résulte, 1.° Que les hommes ne seraient jamais sortis des erreurs contraires à la religion naturelle, où ils s'étaient engagés par leur faute, sans le secours d'une révélation extérieure, et proprement dite, jointe à la révélation intérieure, ce qui sera la matière de la Conférence suivante. 2.° Que les hommes ayant perdu la foi du Messie, il leur était absolument impossible de la recouvrer autrement que par une autre révélation.

Cependant on croit dans l'Eglise Catholique, que Dieu a toujours voulu sincérement sauver tous les hommes; et là-dessus l'on demande, comment il a été possible aux hommes de se sauver, tandis que, d'une part, leur salut était attaché à la foi du Messie, et que, de l'autre, la foi du Messie s'était perdue chez toutes les Nations, excepté chez les Juifs.

Je réponds, avec les Théologiens Catholiques, que tous les hommes ont tou-

jours pu connaître, par la lumière naturelle, et l'existence de Dieu, et ses principaux attributs, et les premiers devoirs que leur imposait la loi naturelle; qu'ils ont toujours pu, avec le secours de la grace, qui ne manqua jamais à aucun d'eux, accomplir fidellement ces devoirs, et qu'il n'y en a aucun de ceux qui les ont ainsi accomplis, à qui Dieu n'ait donné la connaissance du Méssie à venir, ou par le moyen du peuple Juif, ou par d'autres moyens qui n'ont jamais pu manquer à un Être tout-puissant: et vous voyez facilement que cette réponse résout la même difficulté, par rapport aux infidelles de nos temps, qui n'ont jamais entendu parler de Jesus-Christ.

Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui, mon cher Théotime: dans la Conférence que nous aurons demain ensemble, je reprendrai la suite naturelle des matières que je me suis proposé de vous expliquer; et après vous avoir remis dans l'état où je vous ai supposé jusqu'ici, qui est celui d'un jeune homme qui ne connaît aucune religion, ou qui est indécis entre toutes les religions qu'il connaît, je vous montrerai la nécessité d'une religion révélée.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Sur la nécessité d'une Religion révélée.

(a) DANS le moment où Dieu créa l'homme, mon cher Théotime, il se manifesta

(a) Je prie le Lecteur de ne pas perdre de vue ici, que Théotime est un jeune homme qui sait seulement qu'il y a une Religion naturelle, mais qui d'ailleurs ne connaît aucune Religion particulière, ou qui du moins est indécis entre toutes les Religions qu'il connaît. Tel est Théotime, ou du moins on le suppose tel, de concert avec lui. Ainsi il ignore si l'homme a été créé dans l'état de *pure nature*, et destiné à une fin purement naturelle, ou si Dieu, en le créant, l'éleva à un état surnaturel, et le destina à une fin surnaturelle. Or il est évident que Théotime étant supposé tel que je viens de dire, il faut simplement lui montrer la nécessité d'une révélation, et lui expliquer les caractères généraux que cette révélation a dû avoir, s'il est vrai qu'il y en ait une. Quand on lui aura prouvé qu'il y a une révélation, il la recevra telle qu'elle est: et en effet, il est démontré par les faits que long-temps avant la venue de Jesus-Christ la révélation était devenue nécessaire au genre humain, soit que l'état de l'homme ait toujours été l'état de *pure nature*, ou un état plus relevé.

à lui, et lui fit connaître distinctement les rapports qu'il avait avec lui. Dans ce moment, l'homme comprit, d'une manière nette et précise, tout ce qu'il devait à Dieu, comme à l'Être suprême, comme à son Créateur, comme à son Maître absolu, et comme à sa dernière fin. Dans ce même moment, Dieu grava encore dans l'esprit de l'homme l'idée de l'ordre, et dans cette idée, il lui montra tous ses devoirs : et il est constant que tous les hommes trouvent en eux-mêmes le fond de toutes ces connaissances, dès qu'ils commencent à jouir de leur raison, pour peu qu'ils veuillent se rendre attentifs à sa voix.

Il est donc certain que, dans tous les temps, il a été possible aux hommes de connaître l'existence d'un seul Dieu, créateur du Ciel et de la Terre, et ses principaux attributs, ou ses principales perfections. Que, dans tous les temps, il leur a été possible de connaître ce qu'ils devaient à Dieu, considéré en lui-même, et selon les rapports qu'il a avec l'homme. Que, dans tous les temps, il leur a été possible de connaître ce qu'ils se devaient à eux-mêmes et à leurs semblables ; et que l'ignorance où ils ont vécu sur tous ces points essentiels, a toujours été inexcusable, comme le dit Saint Paul. Nous sommes donc forcés de reconnaître une religion naturelle. C'est, mon cher Théotime, ce

que je vous disais hier, et je vous répète aujourd'hui les mêmes paroles, parce qu'il importe qu'elles se gravent profondément dans votre esprit.

Ainsi, quand je dis que la révélation était nécessaire aux hommes, je ne parle pas d'une nécessité absolue et indispensable. L'ignorance où les hommes ont été durant plusieurs siècles de la religion naturelle, n'était ni totale, ni invincible; Dieu ne devait donc point la révélation aux hommes.

Cette révélation était donc nécessaire, seulement en ce sens, qu'il était très-certain que les hommes ne seraient jamais sortis des ténèbres de l'idolâtrie, de la superstition et des préjugés où ils étaient plongés, si sa lumière propice ne fût venue à leur secours pour les en tirer.

Avant que j'entre en matière, faisons ici une observation importante : de ce que le genre humain a eu des siècles si ténébreux, qu'il semblait que la religion naturelle fût presqu'entièrement oubliée, il ne s'ensuit pas qu'il ait été un temps où la révélation était absolument nécessaire : mais en même temps, de ce que nous sommes dans des siècles très-éclairés, où la religion naturelle est parfaitement connue, il ne s'ensuit pas non plus que la révélation n'ait jamais été nécessaire dans le sens que j'ai expliqué; car il est certain, et il

n'est point d'homme de bonne foi qui ne soit forcé d'en convenir; il est certain, dis-je, que le genre humain n'a cette connaissance que depuis la venue de Jesus-Christ, comme nous le montrerons en son lieu. Ainsi, pour bien juger de la nécessité de la révélation, il faut se transporter dans les siècles qui ont précédé Jesus-Christ.

Cette nécessité, entendue dans le sens que j'ai dit plus haut, est démontrée par les faits; car toute l'histoire nous apprend que les premières traditions s'étant une fois obscurcies, le genre humain, semblable à un voyageur que la nuit surprend dans une forêt coupée de mille sentiers inconnus, ne sut plus à quoi s'attacher, et fut dans une égale incertitude, et de ce qu'il devait croire, et de ce qu'il devait faire. Les ténèbres croissaient de siècle en siècle. Les superstitions les plus ridicules et les plus abominables se multipliaient à l'infini; les préjugés les plus insensés s'emparaient de tous les esprits, et formaient les mœurs publiques des nations. Ce n'étaient pas seulement les peuples barbares et sauvages qui donnaient dans ces erreurs et dans ces travers; c'étaient les peuples les plus polis; les Babyloniens, les Egyptiens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains. Ces peuples surpassaient tous les autres peuples en talens et en connaissances, et ils étaient pareils à tous les

autres dans leurs erreurs en matière de religion. On voyait chez eux de grands politiques, de fameux guerriers, de sublimes orateurs, d'excellens poëtes, des historiens judicieux, des peintres et des sculpteurs si habiles, que leurs ouvrages semblaient disputer le prix à ceux de la nature ; en un mot, des génies rares et éminens en tout genre. Aucun des peuples contemporains, aucun de ceux qui les ont précédés, aucun de ceux qui les ont suivis, n'ont jamais pu se mesurer avec eux ; et cependant ces peuples n'ont pas produit un seul homme qui ait eu une idée juste de la nature et des perfections de l'Etre suprême, et des hommages que l'homme lui doit. Ils avaient de la raison pour tout, excepté pour connaître Dieu. Nos plus grands génies d'aujourd'hui leur sont inférieurs en tout autre genre. Nos esprits les plus bornés et les plus grossiers, les surpassent dans la connaissance qu'ils ont de la religion et de la morale. Nous ne pouvons concevoir les prodigieux égaremens de ces peuples, et ces peuples eux-mêmes n'ont jamais compris qu'ils s'égaraient. Leurs Philosophes voulaient tout débrouiller, et ils embrouillaient tout de plus en plus. Ils s'efforçaient de détruire les anciennes erreurs, en y en substituant de nouvelles ; et ainsi ils augmentaient la confusion des idées, en voulant les rectifier.

Pour comble de malheur, chaque nation avait son paganisme et son idolâtrie qui lui était propre, et qui constituait partout la religion de l'état. On naissait dans cette religion, on y était élevé, on la voyait autorisée par les lois, pratiquée par les rois, les grands et le peuple; on suçait le poison de l'erreur et de la superstition avec le lait. On ne trouvait presque pas un seul homme qui entreprît de détromper les autres; il n'y en avait presque pas un seul qui eût jamais pensé à se détromper lui-même: en un mot, si l'on en excepte le peuple Juif, et un petit nombre d'hommes dans les autres nations, l'esprit de vertige avait saisi tout le genre humain; il était dans le délire; et ce délire ayant duré pendant deux mille ans, sans aucun intervalle lucide, ou sans aucun intervalle de raison, ayant même toujours augmenté, il était visible qu'il durerait toujours, si un médecin tout-puissant n'y apportait du remède; et là-dessus, le passé garantissait l'avenir.

(*a*) Quel était ce remède? Il est évident,

(*a*) Observez ici en passant que la Loi de Moïse commença par la promulgation solennelle de la Religion naturelle. «Ecoute, Israël, » ton Dieu est un seul Dieu, etc. » Ce qui confirme ce que nous disons de la nécessité d'une révélation, même pour la Religion naturelle; car cette promulgation fut une vraie révélation.

Théotime, que c'était la révélation, et que cette révélation ne devait pas être simplement le renouvellement de la révélation naturelle et improprement dite que Dieu donna au premier homme, mais une révélation toute différente ; car la révélation naturelle s'étant obscurcie et presqu'entièrement abolie chez tous les peuples, la seconde aurait infailliblement eu le même sort, à moins que Dieu n'eût changé le caractère de l'esprit humain, ce qu'il ne voulait pas faire. La révélation naturelle était une révélation intérieure ; il fallait que la seconde révélation fût une révélation extérieure. Dans la première, Dieu avait parlé à l'esprit de l'homme, par les idées et les notions qu'il lui avait communiquées ; à son cœur, par les sentimens qu'il y avait imprimés ; à ses yeux, par le grand et magnifique spectacle du monde. Il fallait que, dans la seconde révélation, Dieu, en laissant toujours subsister la première, parlât encore aux oreilles des hommes, permettez-moi cette façon de parler ; c'est-à-dire qu'il fallait, ou que Dieu se rendît lui-même visible aux hommes pour les instruire extérieurement par lui-même, ou qu'il les instruisît par des envoyés, chargés authentiquement de sa part, de le faire pour lui et en son nom.

Il fallait que cette révélation fût capable

d'imposer silence à l'orgueil de l'esprit humain, de réprimer sa curiosité et son inquiétude naturelle, de fixer toutes ses incertitudes ; c'est-à-dire, qu'il fallait qu'elle montrât aux hommes, d'une manière si claire et si distincte, tout ce qu'ils devaient croire, et tout ce qu'ils devaient pratiquer, qu'il ne leur restât aucun prétexte plausible de penser ou d'agir autrement que selon la règle de la révélation.

Il fallait que la mission des envoyés de Dieu auprès des hommes (si Dieu choisissait ce moyen de les éclairer), fût si authentique et si bien attestée, que personne ne pût la révoquer en doute. Il fallait que ces envoyés se présentassent aux hommes, munis de leurs lettres de créance, signées de la main de Dieu, et scellées de son sceau. Je veux dire, par-là, qu'il était nécessaire que ceux dont Dieu se servirait pour donner au monde une nouvelle révélation, fussent des hommes du plus grand caractère et de la sainteté la plus éminente ; qu'ils fissent de grands miracles, et qu'ils les fissent publiquement et à la face de l'univers ; qu'ils eussent de grands succès, et que leur prédication opérât une véritable révolution dans les idées des hommes.

Il était nécessaire qu'ils fussent saints ; autrement ils auraient été indignes du choix de Dieu, et de l'attention des

hommes. Il n'y a que ceux qui pratiquent la vertu, qui puissent la persuader aux hommes. Un méchant homme qui la prêche, n'a aucune autorité sur les esprits.

Il était nécessaire qu'ils fissent de grands miracles. S'ils se fussent contentés de dire des raisons, les uns leur eussent résisté par orgueil, les autres par prévention, plusieurs ne les auraient pas comprises, et le plus grand nombre ne les aurait pas écoutées. Tout le monde est attentif à un miracle. Les miracles sont un témoignage authentique que Dieu rend à la vérité, de ce que ses Envoyés disent aux hommes de sa part. Les miracles sont les lettres de créance des Ambassadeurs de Dieu auprès des hommes. Les miracles tranchent toutes les difficultés, et coupent cours à toutes les contestations. Il n'y a pas à raisonner contre un homme qui, d'une seule parole, entr'ouvre la mer pour donner passage à tout un peuple, à travers ses eaux suspendues, ou qui ressuscite un mort de quatre jours; il ne reste plus qu'à se soumettre.

Enfin il était nécessaire que les Ministres de la révélation eussent de grands succès, et que leur prédication opérât une véritable révolution dans les idées des hommes. Car cette révélation étant donnée pour toujours, et ne regardant pas moins les hommes qui peupleraient la terre dans

tous les temps à venir, que ceux qui la peuplaient actuellement, et étant pour les uns comme pour les autres; il fallait qu'elle eût tous les caractères, non-seulement d'un grand événement, mais du plus grand événement que le monde eût jamais vu; qu'on ne pût ni ne le pas voir dans le temps qu'il arrivait, ni l'oublier dans les temps subséquens : il fallait que cet événement fût de nature à être cité dans toutes les histoires, à être transmis par la tradition orale de générations en générations; qu'il fût une grande et principale époque dans les fastes du genre humain; en sorte qu'on pût, en tous les temps, en démontrer la vérité à tous ceux qui auraient une raison droite, et ainsi ramener à la connaissance de Dieu et de son culte ceux qui s'en seraient écartés, et y fixer tous les autres.

Or, voilà précisément, mon cher Théotime, la révélation que les Chrétiens se vantent d'avoir reçue par Jesus-Christ, qu'ils regardent comme le Messie qui avait été promis de Dieu à Adam après son péché; et c'est déjà une conséquence évidente, que si l'on ne doit pas les en croire sur leur simple parole, on doit au moins les écouter avec attention, et peser leurs raisons avec grand soin. Car, dès qu'il est prouvé que la révélation était nécessaire, dans le sens que j'ai dit plus haut, il

est démontré qu'il est possible qu'elle ait été donnée. Ce serait donc une imprudence signalée de refuser obstinément d'écouter un grand peuple qui assure qu'il l'a reçue depuis plusieurs siècles.

CATÉCHISME

DE LA IV.me CONFÉRENCE,

Sur la nécessité d'une Religion révélée.

D. Vous avez montré qu'il y a une Religion naturelle, que Dieu a gravée dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes; et je vois clairement que cela est ainsi, puisque je trouve effectivement en moi-même les principes de cette Religion. Il faut donc suivre cette Religion et s'en tenir là?

R. Il est certain qu'il faut suivre la religion naturelle, puisqu'elle a été donnée aux hommes pour tous les pays et pour tous les temps. Il est certain aussi qu'il faut s'en tenir à cette religion, si Dieu n'y a rien ajouté; mais si Dieu a ajouté quelque chose à cette religion par la voie de la

révélation, les hommes sont obligés de se conformer à ce qu'il leur a révélé.

D. Je n'en doute pas: mais la question est de savoir, 1.° s'il y a eu une révélation; 2.° si cette révélation a ajouté quelque chose à la religion naturelle?

R. Si Dieu a donné aux hommes une révélation, et si cette révélation a ajouté quelque chose à la religion naturelle; c'est sur quoi je ne vous satisferai pas dans ce moment. Tout ce que je puis vous dire ici, c'est que la nécessité de la révélation est démontrée.

D. Comment la nécessité de la révélation est-elle démontrée?

R. La nécessité de la révélation est démontrée par les faits. Car il est certain que plusieurs siècles avant Jesus-Christ, la religion naturelle était tellement obscurcie dans tous les esprits, par la superstition, par l'idolâtrie et les préjugés, qu'il n'y avait que la révélation qui pût faire revenir le genre humain de son égarement. C'est de quoi toutes les histoires font foi.

D. Il me semble, Monsieur, que vous ne vous accordez pas tout-à-fait avec vous-même; car vous avez dit que Dieu avait gravé si profondément dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, les principes de la religion naturelle, qu'aucun d'eux n'a jamais pu les ignorer invinci-

blement. Or, si jamais aucun homme n'a pu ignorer invinciblement les principes de la religion naturelle, la révélation, et surtout la révélation de la religion naturelle même, n'était pas nécessaire?

R. Il s'ensuit très-bien de votre raisonnement que cette révélation n'a jamais été d'une nécessité absolue et indispensable; aussi ce n'est pas ce que je dis. Je dis seulement que cette révélation a été nécessaire en ce sens, qu'il était très-certain que jamais le genre humain ne reviendrait de ses égaremens que par le secours propice de cette révélation; et là-dessus, le passé répondait de l'avenir.

D. Quels ont dû être les caractères de la révélation, s'il est vrai que Dieu ait eu pitié des hommes, et qu'il leur en ait donné une?

R. La révélation, si Dieu en a donné une aux hommes, a dû avoir trois principaux caractères: 1.° elle a dû être extérieure, c'est-à-dire, qu'il a été nécessaire, ou que Dieu se rendît visible aux hommes pour les instruire par lui-même, ou qu'il les instruisît par des envoyés qui pussent prouver authentiquement leur mission; 2.° cette révélation a dû se faire avec le plus grand éclat, et frapper tellement le sens et l'esprit des hommes, qu'ils ne pussent ni la méconnaître, ni l'oublier; 3.° il fallait que cette révélation montrât

aux hommes, d'une manière si claire et si distincte, tout ce qu'ils devaient croire et tout ce qu'ils devaient pratiquer, qu'il ne leur restât aucun prétexte plausible de penser et d'agir autrement que selon cette révélation.

D. Dieu a-t-il donné, en effet, cette révélation?

R. Tout ce que je sais là-dessus jusqu'à présent, c'est que les Chrétiens assurent que Dieu leur a donné cette révélation par Jesus-Christ, et que je me crois obligé d'écouter avec attention, et d'examiner mûrement les raisons sur lesquelles ils se fondent.

AVANT-PROPOS

Pour servir d'introduction aux Conférences suivantes.

Il y a dans le monde, mon cher Théotime, un peuple singulier, et distingué de tous les autres par sa religion, par ses mœurs et ses usages. Ce peuple se regarde comme le plus illustre de tous les peuples, et tout le monde convient qu'il est très-illustre et très-ancien. Ce peuple, après s'être formé en Egypte, en sortit et alla s'établir dans la Palestine, qui est une

région située dans l'Asie, après en avoir exterminé les anciens habitans. Ce peuple, après avoir subi différentes révolutions, fut, à son tour, chassé de ce beau pays par les Romains, il y a environ dix-sept cents ans, et se dispersa dans tout l'Univers. Il subsiste encore, et l'on en trouve par-tout. Au milieu de tous les mouvemens qui ont agité le genre humain, depuis cette époque; au milieu de tant de révolutions par lesquelles tous les autres peuples se sont mêlés en mille manières différentes, et comme perdus les uns dans les autres, ce peuple, par un prodige qui étonne tous ceux qui y font attention, s'est conservé dans sa religion et dans ses mœurs particulières. Il a de grandes idées de lui-même, de grandes prétentions, qu'il fonde sur des livres où sont consignés tous ses titres et tous les monumens de son histoire, et dont il dit que les cinq premiers, appelés le Pentateuque, ont été écrits par Moïse lui-même, sous la conduite duquel il sortit de l'Egypte par l'ordre de Dieu, pour aller se mettre en possession du beau pays que Dieu avait promis à ses pères. Il prétend, sur la foi de ces livres, 1.° qu'après sa sortie de l'Egypte (qu'il dit avoir été miraculeuse), Dieu lui donna dans le désert une loi par le ministère de Moïse, qui était un homme extraordinaire; 2.° que Dieu lui renouvela alors la promesse qu'il avait faite

à ses pères, de lui envoyer un Prophète, né dans son sein, d'une de ses Tribus, qui serait encore plus grand que Moïse, que tous ceux qui avaient précédé Moïse, et qui devaient venir après lui; que ce Prophète, qu'ils appellent Messie, serait le Libérateur, le Roi, le Législateur, le Sauveur de sa nation et de tout le genre humain.

Les Chrétiens, qui sont nés dans le sein du Judaïsme, comme tout le monde sait, et qui, dans le principe, étaient Juifs, conviennent de tout ce que les Juifs avancent, malgré la haine qui règne entre ces deux peuples depuis près de dix-huit cents ans, et c'est sur l'autorité des livres dont nous venons de parler; livres qu'ils ont reçus des Juifs, et qu'ils regardent comme des livres divins, ainsi que les Juifs. Il n'y a entre ces deux peuples de contestation que sur un seul point; et ce sont ces livres même, qui, selon les deux partis, doivent être les juges de cette contestation: car les Juifs prétendent que le Messie qui leur est promis dans leurs livres n'est pas venu, et les Chrétiens, au contraire, assurent qu'il est venu, et que c'est Jesus Christ, l'auteur de leur religion; et ils fondent leur assertion sur des passages des livres tant de fois mentionnés, qui leur paraissent évidens, et dont les Juifs sont fort embarrassés.

Après tout ce que nous avons dit sur la nécessité d'une religion révélée, il est évident, mon cher Théotime, que la contestation qui depuis tant de siècles divise ces deux peuples célèbres, qui, de l'aveu de tout le monde, ont une idée plus parfaite que tous les autres peuples, de l'Etre suprême, de la religion et de la morale, mérite toute notre attention, et que nous devons examiner avec tout le soin possible, 1.° s'il est vrai que Dieu ait autrefois donné une religion aux Juifs par le ministère de Moïse; 2.° s'il est vrai que Dieu ait promis aux Juifs ce Messie ou ce Sauveur, qu'ils attendent; 3.° si ce Messie est déjà venu, ou s'il est encore à venir; 4.° enfin, supposé que ce Messie soit venu, si c'est Jesus-Christ, ou quelqu'autre que lui, que nous devons reconnaître pour le Messie. Si nous découvrons que les Juifs ont raison dans cette dispute, nous nous ferons Juifs; si nous trouvons que c'est les Chrétiens, nous embrasserons le Christianisme; et enfin, s'il nous paraît que ces deux peuples se trompent, nous adorerons un seul Dieu, selon les lumières que nous avons, en attendant qu'il nous en donne d'autres.

Mais comme ce sont les livres des Juifs, qui doivent décider toutes ces questions, avant que de les consulter, il faut savoir s'ils ont tous les caractères qu'ils doivent avoir pour être les juges de cette grande

contestation. Il est donc nécessaire d'examiner, 1.° si les livres des Juifs sont authentiques; 2.° si ces livres sont divins, c'est-à-dire, s'ils sont écrits par l'ordre ou par l'inspiration de Dieu; 3.° si Dieu a véritablement donné une religion aux Juifs par le ministère de Moïse, ou, ce qui vient au même, si la religion des Juifs est divine; 4.° si Dieu a promis aux Juifs le Messie qu'ils attendent; 5.° si le Messie est arrivé, et si c'est Jesus-Christ ou quelqu'autre que nous devons reconnaître pour le vrai Messie.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Sur l'authenticité et la vérité des Livres des Juifs, ou de l'Ancien Testament.

J'AI deux choses à vous montrer dans cette Conférence, mon cher Théotime: la première est, que les livres des Juifs ou de l'ancien Testament sont authentiques, c'est-à-dire, qu'ils sont véritablement des auteurs dont ils portent les noms; la seconde, c'est que ces livres sont véridiques, c'est-à-dire, que les faits ou les événemens consignés dans ces livres sont certains et indubitables. La démonstration de ces deux points entraîne après soi celle

de tous les autres, comme vous le verrez bientôt, et cette démonstration est très-facile à faire.

Ces livres sont divisés en livres historiques, livres prophétiques, et livres moraux.

Les livres historiques sont : le Pentateuque ou les cinq livres de Moïse, le livre de Josué, les Juges, le livre de Ruth, les quatre livres des Rois, les deux livres des Paralipomènes, le livre d'Esther, le livre de Judith, le livre de Tobie, les livres d'Esdras, celui de Néhémie, et les deux livres des Macchabées. Je ne parle point de Job, qui n'appartient pas à l'histoire des Juifs. Et remarquez ici en passant, Théotime, que les livres prophétiques de l'ancien Testament sont aussi historiques, tant à cause des faits qui y sont rapportés, qu'à cause de ceux qui y sont supposés; qu'à leur tour, les livres historiques sont prophétiques et moraux, parce qu'ils sont remplis d'instructions et de prédictions divinement inspirées; et qu'enfin les livres moraux eux-mêmes sont historiques et prophétiques, parce qu'outre l'instruction qui en fait le fond, l'histoire y est perpétuellement rappelée, et qu'on y trouve des prophéties très-remarquables. Ainsi, les écritures de l'ancien Testament forment un corps où tout est lié, et dont toutes les parties dépendent l'une de l'autre, et se soutiennent mutuellement comme dans le corps humain.

Comme les livres historiques de l'ancien Testament sont le fondement de tous les autres, je m'y arrête principalement, et je considère premièrement ceux de Moïse, qui est le premier Historien, le Législateur et le plus grand Prophète des Juifs.

Je dis donc que ces livres sont véritablement de Moïse, dont ils portent le nom. Comment pourrais-je en douter, à moins que je ne voulusse douter de tout? Ce n'est pas un particulier, c'est une nation entière qui me présente ces livres, et qui me les présente comme des livres qu'elle a reçus des mains de Moïse lui-même, et non comme des livres qu'elle a trouvés chez elle long-temps après la mort de cet homme célèbre, et qu'on assure être de lui. Tous les autres livres de l'ancien Testament, qui forment une tradition non interrompue, depuis la mort de Moïse jusqu'à la reconstruction du Temple, supposent toujours et citent sans cesse ceux de Moïse. Le livre de Josué suppose celui de Moïse; celui des Juges suppose les deux autres; ceux des Rois supposent les trois premiers, et ainsi de suite, jusqu'à l'époque que j'ai indiquée. Les livres de Moïse sont le fondement sur lequel tout l'édifice de l'histoire des Juifs est élevé. Ainsi je vois toutes les générations de ce peuple se transmettre ces livres, comme

de la main à la main, jusqu'à Jesus-Christ, et les livrer enfin aux Chrétiens, tels qu'ils les avaient reçus de leurs pères. Je dis jusqu'à Jesus-Christ; car les vides qui se trouvent dans les livres de l'ancien Testament, depuis la reconstruction du Temple jusqu'aux Macchabées, et depuis les Macchabées jusqu'à Jesus-Christ, sont évidemment sans conséquence; puisque, d'un côté, ils sont très-courts; et que de l'autre, ils sont remplis ou suppléés par des monumens très-certains. Les Juifs d'aujourd'hui vivent selon la loi de Moïse; les Juifs du temps de Jesus-Christ vivaient selon la loi de Moïse; et ainsi, en remontant jusqu'à Moïse même, je trouve toujours les Juifs vivant selon la loi de Moïse. Il est évident que ce sont les livres de Moïse qui ont formé la religion, la police et les mœurs de ce peuple. Je vois bien, par l'histoire de ce peuple, qu'il a souvent violé la loi de Moïse; mais je ne vois nulle part, qu'il ait douté que cette loi lui eût été donnée par Moïse. Je vois au contraire, que dans tous les temps il a attribué ses malheurs et ses disgraces à ses prévarications contre la loi de Moïse. Il est donc impossible, Théotime, que les livres qui portent le nom de Moïse ne soient pas de lui. Pour soutenir ce paradoxe, il faudrait supposer que toute une nation a été, pendant un grand nombre de siècles, dans un délire

qui n'a jamais été interrompu, et contre lequel aucun membre de cette nation n'a jamais su, ou osé réclamer; et cela, non en matière d'opinion, mais en matière de faits, mais touchant sa propre histoire; ce qui est le comble de l'absurdité.

Pourquoi les livres qui portent les noms de Cicéron, de César, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Tite-Live, de Pline, sont-ils si universellement reconnus pour être de ces auteurs, que personne ne forme aucun doute là-dessus? C'est que ces auteurs, après avoir fait ces livres, les mirent entre les mains de leurs contemporains, leurs contemporains à ceux qui vinrent après eux, et ainsi de suite, sans interruption, jusqu'à nous. Si je remonte à la génération qui m'a précédé, je trouve Cicéron, César, et les autres, cités dans tous les livres que cette génération a enfantés. Si je vais à celle qui l'a précédée, je trouve la même chose, et ainsi de suite en remontant jusqu'aux auteurs mêmes: de sorte que ce n'est pas seulement le siècle qui a vu ces auteurs, mais tous les siècles qui se sont écoulés depuis, qui déposent que ces livres sont d'eux. Toutes les générations se réunissent pour me dire: voilà les Oraisons de Cicéron; voilà les Commentaires de César; et je sens en moi-même qu'il m'est impossible de résister à un témoignage d'un si grand poids. Je crois

ces

ces faits comme si je les avais vus ; ce sont des nouvelles qui me viennent de loin, mais qui sont confirmées par tant de personnes, qu'il ne m'est pas libre de les révoquer en doute.

Or je dois, à plus forte raison, penser touchant les livres de Moïse, comme je pense touchant ceux des anciens que j'ai cités. Comme un voyageur, placé sur un lieu élevé, au milieu d'un beau jour, porte de là ses regards jusqu'à une ville, ou jusqu'à un riant côteau qui termine une belle perspective ; c'est ainsi que, du temps où je suis, je porte, sans obstacle, les regards de mon esprit jusqu'à Moïse. D'abord je vois des Juifs mêlés parmi des Chrétiens, et parmi presque tous les peuples du monde ; et ces Juifs ont entre les mains les livres de Moïse : les Chrétiens ont aussi les mêmes livres qu'ils assurent avoir reçus des Juifs depuis près de dix-huit cents ans, et pour lesquels ils n'ont pas moins de respect que les Juifs mêmes. Conduit par la main de l'histoire, je remonte de siècle en siècle jusqu'au temps de Jesus-Christ. Par-tout je trouve des Juifs et des Chrétiens, et par-tout aussi les livres de Moïse, également précieux et vénérables à l'un et à l'autre peuple. Arrivé au temps de Jesus-Christ, je trouve les Juifs vivant sous la loi de Moïse ; je vois leur temple, leur autel, leur sacerdoce,

leurs sacrifices et leurs autres cérémonies pratiquées selon le rit prescrit par Moïse. Là, je prends de nouvelles informations; je consulte les Grecs, les Romains, les Egyptiens, tous les peuples voisins des Juifs; et tous déposent que les Juifs n'ont jamais eu ni d'autre loi, ni d'autre culte que celui que Moïse leur a donné. Je fais plus : j'ouvre le Livre des Juifs, et j'y trouve une tradition écrite, conforme à la tradition orale des Juifs eux-mêmes et des peuples dont ils sont environnés. Cette tradition écrite remonte jusqu'à Moïse, sans aucune interruption qui puisque former un vide véritable dans l'histoire d'un peuple. En effet, j'observe qu'Hérode, prince Iduméen, qui règne en Judée, est le successeur immédiat du dernier Prince de la race des Macchabées. L'authenticité des Livres qui portent le nom des Macchabées, et auxquels toute la nation des Juifs donne son suffrage, m'est démontrée par-là. Je lis donc les Livres des Macchabées, et ce dernier monument me conduit jusqu'au dernier des Prophètes. Le dernier des Prophètes touche au temps de Néhémie et d'Esdras. Immédiatement après Esdras, je rencontre Daniel, Ezéchiel, Jérémie, Isaïe, toute la suite des Rois du peuple de Dieu, depuis la prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor, jusqu'à Saül. Là, je trouve

Samuel, le dernier des juges du peuple de Dieu; et, par Samuel et les autres juges, je remonte jusqu'à Josué, ministre de Moïse, et son premier successeur dans le gouvernement du peuple que ce grand homme avait tiré de la captivité d'Egypte. Dans tous ces monumens, et dans plusieurs autres que je ne rapporte pas ici, il est non-seulement toujours parlé de Moïse, de ses livres, de ses institutions, des lois et du culte qu'il donna au peuple Juif; mais encore Moïse, ses livres et sa loi, y sont supposés par-tout comme le fondement de l'ouvrage que chaque auteur écrit. L'on dirait que ce grand corps d'histoire n'a été commencé par Josué, et continué jusqu'aux Macchabées, que pour rappeler à chaque génération la personne et les lois de ce grand homme, et le rendre toujours vivant au milieu de sa nation. J'y vois encore qu'un des principaux buts de ceux qui ont écrit ces livres, a été de montrer par la suite de l'histoire des Juifs, que Dieu a toujours protégé ou abandonné ce peuple, selon qu'il a observé la loi de Moïse, ou qu'il en a négligé l'observation; que c'est de ces deux sources qu'ont coulé toutes les prospérités et tous les malheurs de ce peuple. Ainsi, dans l'histoire du peuple Juif, tout descend de Moïse, et tout remonte à Moïse; tout est fondé sur Moïse, tout roule sur Moïse;

tout dépend de Moïse et de ses lois. Et par conséquent, pour pouvoir avancer que Moïse n'a jamais existé, ou qu'il n'a pas écrit les livres appelés le Pentateuque, il faut commencer par prouver qu'il n'y a point de Juifs, et que jamais il n'y en eut.

Ceux qui voudraient me dire que je ne crois que les livres qui portent le nom de Moïse sont de lui, que parce que des hommes me l'ont dit, et que par conséquent je ne suis assuré de rien là-dessus, parce que les hommes sont capables de tromper et d'être trompés, raisonneraient ridiculement; car je leur demanderais pourquoi donc ils n'ont jamais douté eux-mêmes, ni de l'authenticité des Commentaires de César, ni de l'existence de l'ancienne Rome, qu'ils ne connaissent que par le rapport de l'histoire. Ceux qui font ce raisonnement ne considèrent pas assez que, s'il est facile à un homme de former le dessein de tromper un peuple entier, il est impossible qu'un peuple entier consente à se laisser tromper, sur-tout touchant les événemens qui l'intéressent le plus, et qui sont le fondement de sa Religion, de sa Police et de ses Mœurs. Or, si les Livres qui portent le nom de Moïse, ne sont pas de lui, tout le peuple Juif a consenti à se laisser tromper par l'imposteur qui les a supposés, et avec lui tous les peuples voisins, et enfin tous les Chrétiens, et cela

pendant une longue suite de siècles. Il est donc certain, mon cher Théotime, que les Livres qui portent le nom de Moïse sont de lui, et que par conséquent ces Livres sont authentiques; et comme on prouve, par les mêmes raisons, l'authenticité des Livres de Josué, des Juges et des autres Livres de l'Ancien Testament, il est encore certain que tous les Livres de l'ancien Testament sont authentiques.

Vous venez de voir que les Livres de Moïse sont authentiques; je vais maintenant vous montrer que ces Livres sont véridiques, c'est-à-dire, que les faits ou les événemens consignés dans ces Livres sont certains et indubitables.

Les événemens que Moïse raconte dans le Pentateuque, se divisent naturellement en deux classes. La première renferme ceux que Moïse assure être arrivés dans les temps qui l'ont précédé; la seconde comprend ceux qu'il dit être arrivés de son temps.

Les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés dans les temps qui l'ont précédé, sont la création du monde, la désobéissance du premier homme, et les suites funestes de cette désobéissance; le Déluge, la confusion des Langues, la tour de Babel, la vocation d'Abraham, la généalogie de ce Patriarche, l'histoire de sa vie, celle d'Isaac son fils, celle de

Jacob, fils d'Isaac, celle de Joseph, fils de Jacob.

Les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés de son temps, sont les plaies ou les fléaux dont Dieu affligea les Egyptiens, pour les forcer à laisser sortir le peuple Juif de leur pays; le passage de la mer Rouge par ce peuple; la publication de la loi sur le Mont-Sina, etc.

Moïse doit en être cru sur tout ce qu'il raconte comme étant arrivé dans les temps qui l'ont précédé: c'est un homme qui écrit l'histoire de sa famille, dans le sein de cette même famille, au milieu de ses frères, et sous leurs yeux; personne n'ose le contredire, on n'y pense même pas. Son histoire est donc très-fidelle; car si elle ne l'eût pas été, tout le monde l'aurait contredit; sa nation en corps se serait élevée contre lui.

Quand Dieu fit alliance avec Abraham, les premières traditions du genre humain étaient encore récentes et universellement connues, mais elles étaient sur le point de s'obscurcir. Ce fut donc afin qu'elles ne se perdissent pas entièrement, que Dieu choisit Abraham et ses descendans pour en faire son peuple. Il est visible que ce fut là le dessein du Seigneur. Abraham et sa postérité répondirent donc à ce dessein, en conservant précieusement le dépot qui leur avait été confié.

De plus, il est évident qu'une famille avec laquelle Dieu avait fait alliance, qui se regardait comme la première famille du monde, qui savait que ses destinées étaient très-grandes ; il est évident que cette famille devait être très-jalouse de ses titres et des monumens de son histoire, et les conserver avec le soin le plus religieux : ainsi, soit que Moïse ait écrit sur les Mémoires que ses pères avaient laissés, ou sur la tradition qui s'était perpétuée dans sa famille depuis Abraham jusqu'à lui, la vérité de son récit ne peut être contestée.

Les événemens que Moïse raconte étaient très-anciens, même de son temps, puisqu'il remonte jusqu'à la création du monde, c'est-à-dire, à deux ou trois mille ans avant lui. Cependant on peut dire en un sens que ces événemens étaient très-récens, parce qu'entre Moïse et Abraham il y avait très-peu de têtes, et encore moins entre Abraham et Adam. La longue vie des hommes de ces temps-là rapprochait les événemens les plus éloignés, en mêlant, pour ainsi dire, les siècles l'un dans l'autre. Entre Moïse et Abraham on ne compte que trois générations : Tharé, père d'Abraham, avait vécu soixante-trois ans avec Noé ; Noé avait vécu plusieurs siècles avec Mathusalé ; Mathusalé avait vu Adam : vous voyez que Moïse touchait

à Abraham, Abraham à Noé, Noé à Adam.

La description que Moïse fait de la Création du monde, porte l'empreinte de la vérité. J'en suis frappé : je sens que c'est ainsi que Dieu doit avoir procédé dans la formation de ce grand ouvrage. Jamais un homme n'aurait pu de lui-même faire parler et agir l'Etre suprême avec tant de sagesse et de majesté. Il n'est pas donné à l'esprit humain d'inventer de cette manière.

Le caractère personnel de Moïse le met à l'abri de tout soupçon d'avoir voulu en imposer à son peuple. Grand génie, mais exempt de toute ambition et de toute vanité, il ne pensa jamais à sa propre gloire; il fut tout occupé de celle de Dieu. Il ne flatta jamais sa nation, parce qu'il ne l'aimait que pour la rendre bonne et vertueuse. Quoiqu'il fût le Libérateur et le Législateur de cette nation, il ne laissa à ses descendans aucune autorité sur elle. Après sa mort, ses enfans n'eurent aucun rang distingué dans leur Tribu, ils n'y jouirent d'aucun privilége.

Les écrits de ce grand homme portent par-tout l'empreinte de la sincérité et de la bonne foi, de la modestie et du plus noble désintéressement. Vous n'y trouverez pas la moindre trace, le moindre vestige de l'amour-propre de l'écrivain.

Il s'oublie si entièrement lui-même, qu'en le lisant on ne pense pas à lui. Là, on ne voit pas un seul mot qui ait été dicté par le désir de se faire remarquer, par la flatterie, par la vengeance, par l'esprit de satyre, par la partialité. Les grandes actions d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, et les merveilles de leur vie ; les crimes d'Esaü, l'affreux inceste de Ruben, la conjuration des dix frères de Joseph contre ce saint enfant, sont racontés avec la même candeur, et le même air d'indifférence. Il rapporte, sans ostentation, les faits qui honorent son peuple; il ne dissimule point ceux qui le déshonorent. Il ne craint point de flétrir la Tribu de Ruben, en consignant dans son Livre l'inceste de ce Patriarche avec une des femmes de son père, et la malédiction dont Jacob mourant le frappa lui et sa postérité; la Tribu de Juda, en décrivant l'inceste de ce Patriarche avec Thamar sa belle-fille, lequel eut des suites si honteuses, etc. Son style est celui d'un témoin qui dépose devant le juge. Aucun des Auteurs profanes n'a su écrire comme lui; parce qu'aucun n'a été comme lui exempt de toute passion et de tout intérêt. Aucun de ses contemporains ne s'inscrit en faux contre lui. Personne n'ose se plaindre de lui. Son Livre est reçu par sa nation, non-seulement sans contradiction, mais encore

avec un souverain respect; et je sens que je me déshonorerais moi-même à mes propres yeux, si je doutais un seul moment de la vérité de tout ce qu'un tel homme me raconte.

Passons maintenant aux événemens que Moïse rapporte comme arrivés de son temps, et qu'il assure avoir vus.

Ce grand homme raconte que la famille de Jacob s'étant prodigieusement multipliée en Egypte, et étant devenue un grand peuple, Pharaon, Roi d'Egypte, craignit qu'il ne se soulevât contre lui, et qu'il ne se rendît indépendant dans le canton qu'il habitait. Il prit donc le parti que prend en pareille occasion un Prince mauvais et défiant. Il opprima les Israélites, exerça contre eux toutes sortes de vexations et de cruautés pendant bien des années. Dieu eut pitié de ce peuple, qui lui était cher. Il écouta ses gémissemens et ses cris. Il apparut à Moïse, pendant qu'il paissait les troupeaux de son beau-père, dans le pays de Madian, où il s'était réfugié, pour se dérober aux poursuites de Pharaon. Il lui ordonna de retourner en Egypte, pour délivrer ses frères de l'esclavage où ils gémissaient. Moïse obéit; il assemble les Anciens du peuple; il leur déclare sa mission. Il en prouve la vérité par des miracles. Il se présente à Pharaon avec Aaron son frère. Il demande à ce

Prince, de la part de Dieu, qu'il permette au peuple d'Israël de sortir de son Royaume, avec tout ce qu'il possède, pour aller offrir des sacrifices au Dieu de leurs pères, dans le désert. Il fait des miracles pour prouver que c'est Dieu qui l'envoie. Pharaon rejette sa demande avec hauteur; Moïse, pour forcer les résistances de Pharaon, frappe successivement l'Egypte de dix plaies ou fléaux horribles; enfin, dans une même nuit et au même instant, tous les premiers-nés de toutes les familles, depuis le premier-né du Roi, héritier de son sceptre, jusqu'au premier-né du plus obscur et du plus abject de ses sujets, sont frappés de mort, comme Moïse l'avait annoncé. Pharaon cède à ce coup; et les Egyptiens, effrayés, forcent les enfans d'Israël de sortir de leurs pays. Peu de jours après, Pharaon les poursuit avec toutes ses forces, les atteint lorsqu'ils sont sur le bord de la mer Rouge, va camper à leur vue, à peu de distance d'eux. Une nuée vint se placer entre les deux camps; Moïse commande, de la part de Dieu, aux eaux de la mer Rouge de se séparer, et de s'entr'ouvrir. Elles obéissent; et les flots, suspendus à droite et à gauche, laissent libre un vaste chemin. Un vent brûlant, qui souffle pendant toute la nuit, dessèche le fond de la mer; les Israélites passent à l'autre bord, à la pointe du jour. Pharaon

ose les poursuivre à travers ce chemin qui n'était pas fait pour lui. Les eaux retombent sur lui et sur son armée. Hommes, chevaux, chariots, tout est englouti, tout périt. Moïse, à la tête de son peuple, s'enfonce dans un vaste et stérile désert. Le jour, une colonne de nuée dirige leur marche, ou fixe leur séjour. La nuit, cette même colonne devient une colonne de feu qui éclaire tout le camp d'Israël. Le peuple manque d'alimens; Dieu, pour le nourrir, fait tomber la manne du Ciel tous les jours, excepté celui du Sabbat. Il manque aussi d'eau; Moïse, par l'ordre de Dieu, frappe un rocher avec sa baguette, et il en sort une source abondante qui suit le peuple dans sa marche. Les prodiges opérés pour nourrir ce peuple, durent, sans interruption, pendant quarante ans. Dieu manifeste à son peuple sa présence sur le Mont-Horeb, ou Sina, par un spectacle également majestueux et terrible. Il leur donne sa loi écrite sur deux tables de pierre. Il leur prescrit, dans des livres qu'il dicte à Moïse, la manière dont il veut être adoré par eux. Il trace, dans le plus grand détail, les cérémonies du culte qu'il exige d'eux. Il règle aussi leur police. Au bout de quarante ans passés dans le désert, au milieu des prodiges les plus étonnans, Moïse, par l'ordre de Dieu, introduit son peuple dans la partie de la Palestine qui était

en deçà du Jourdain, par rapport à eux, et en fait la conquête. La manne cesse de tomber. Moïse meurt; Josué lui succède.

Voilà en abrégé, Théotime, les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés de son temps. Vous demandez peut-être comment il est possible qu'on croie des choses si extraordinaires et si inouies. Mais je suis bien assuré que lorsque vous m'aurez écouté encore un moment, vous demanderez comment il est possible qu'on refuse de les croire.

En quel temps Moïse raconte-t-il tous ces prodiges? Dans le temps même qu'ils arrivaient, et qu'ils frappaient tous les yeux et tous les esprits. A qui Moïse raconte-t-il ces prodiges? Au peuple en faveur duquel il les faisait actuellement. Son livre n'est qu'un mémoire sur lequel il portait, chaque jour, ce que le peuple voyait ce jour-là.

Moïse eût été le plus téméraire et le plus impudent de tous les hommes, si le peuple n'ayant vu aucun de ces prodiges, il eût osé lui soutenir qu'il les avait vus, et l'en prendre à témoin; et si ce peuple n'ayant vu aucun de ces prodiges, eût cru, sur la parole de Moïse, qu'il les avait vus, il eût été le plus imbécille et le plus stupide de tous les peuples : un pareil égarement d'esprit serait inconcevable dans un seul homme; mais dans un peuple

composé de deux millions de personnes, il serait le plus grand des prodiges.

Vous avez en moi, Théotime, toute la confiance qu'un jeune homme bien né doit avoir pour son instituteur. Si je vous racontais sérieusement, qu'un tel jour et à telle heure, j'ordonnai aux eaux de la rivière de se séparer, et que je vous fis passer, à pied sec, à l'autre bord; qu'un tel autre jour, je fis tomber du Ciel, en votre présence, des pains pour vous nourrir; vous sentez-vous capable de me croire ? Non, sans doute. Et que serait-ce donc si je tenais de pareils discours à tout un peuple ?

Dira-t-on que Moïse a écrit son Livre pour relever la gloire de son peuple, de concert avec ce peuple même ? Mais ce concert est-il possible entre deux millions de personnes? Quoi ! entre deux millions de personnes, il ne s'en est pas trouvé une seule qui ait réclamé contre le mensonge, pas une seule qui ait crié à l'imposture ? Que dis-je ? non-seulement personne n'a crié à l'imposture, mais cette nation toute entière a gardé si fidellement le secret de cette grande imposture, qu'aucun des contemporains de Moïse ne l'a jamais révélé à aucun de ceux qui sont venus après lui; en sorte que tous les Juifs qui sont venus après Moïse, depuis sa mort jusqu'à nous, ont vécu dans la persuasion la plus intime de la vérité de ces impostures prétendues ?

Si Moïse a écrit son Livre pour relever la gloire de son peuple, pourquoi insère-t-il dans ce Livre tant d'événemens qui le déshonorent ? Pourquoi lui reproche-t-il avec tant de force, et même avec tant de dureté, ses murmures et ses révoltes contre le Seigneur et contre lui ? ses idolâtries, ses impudicités ? Pourquoi le traite-t-il de peuple ingrat, indocile, d'un caractère dur et indomptable ? Est-ce ainsi qu'on flatte une nation, et qu'on se concilie les esprits de tout un peuple ? Est-ce ainsi qu'on le dispose à écouter et à recevoir des mensonges évidens comme des vérités ?

Quelque fondés qu'on suppose les reproches amers et flétrissans que Moïse fait à sa nation, il est évident que jamais cette nation n'aurait souffert qu'il les insérât dans son histoire, si Moïse n'eût eu sur elle toute l'autorité d'un homme qui représente Dieu lui-même ; et jamais Moïse n'aurait eu cette autorité sur sa nation, si les miracles ne la lui eussent assurée. Ainsi, la patience avec laquelle cette nation a supporté les reproches de Moïse, la docilité avec laquelle elle les a reçus, la vénération religieuse qu'elle a toujours eue pour ces Livres, est la preuve incontestable de la vérité de ses miracles.

Allons plus loin, Théotime : Moïse prenant sur le peuple d'Israël toute l'autorité

d'un Ministre du Dieu vivant, et fondant toujours cette autorité sur les miracles qu'il a faits, donne à ce peuple un corps complet de lois ecclésiastiques et civiles; il établit une hiérarchie de Prêtres; il règle la forme des sacrifices, et de toutes les parties du culte. Il prescrivit une multitude d'observances religieuses, toutes très-gênantes et très-dures. Moïse propose cette loi à ce peuple, et ce peuple l'approuve et la reçoit. Il lui ordonne d'en jurer solennellement l'observation, et en son nom et au nom de ses descendans; et il la jure. Il prononce contre ce peuple et contre ses descendans, les plus terribles malédictions, les imprécations les plus effroyables, en cas qu'il soit infidelle à cette loi. Ce peuple s'y soumet, y souscrit, les ratifie authentiquement. Enfin Moïse institue des fêtes, pour célébrer à perpétuité la mémoire des principaux miracles que Dieu a faits pour ce peuple, et ce peuple les reçoit. Moïse meurt; sa loi est souvent violée par ce peuple inconstant, mais toujours reconnue et toujours en vigueur; et ce peuple est si persuadé de la divinité de cette loi, qu'il attribue tous ses désastres à son inobservation. Sur tout cet exposé, Théotime, voici comment je raisonne. Si Moïse était un imposteur, c'était un imposteur connu pour tel de sa nation. Je l'ai démontré plus haut. Or, 1.° Comment un imposteur, connu

pour tel, et par conséquent méchant homme, a-t-il pu concevoir un plan de législation si beau et si digne de Dieu? 2.° Comment cet imposteur a-t-il osé proposer sa loi à un peuple qui le connaissait pour ce qu'il était? 3.° Comment ce peuple a-t-il pu se résoudre à accepter cette loi? enfin, comment a-t-il porté pendant tant de siècles, le joug de cette loi? Qu'on m'explique, si l'on peut, tous ces mystères.

Dira-t-on qu'il n'y a jamais eu de Moïse? (Car c'est ici la dernière ressource et le dernier retranchement de l'incrédulité.) Mais s'il n'y a jamais eu de Moïse, il n'y a donc jamais eu de Josué, de Juges, de Rois, de Temple, de Macchabées, de Juifs même. Car, dans la tradition de ce peuple, tout est si étroitement lié, qu'il faut, ou que tout soit vrai, ou que tout soit faux. Le Livre des Juges suppose ceux de Moïse; ceux des Rois supposent celui des Juges, et ainsi de tous les autres, comme je l'ai dit plus haut.

Tout ce que nous avons dit plus haut du caractère personnel de Moïse, et de celui de ses écrits, revient ici dans toute sa force; et tout ce que nous disons ici sur la vérité des Livres de Moïse, s'applique encore, dans toute sa force, aux livres qui ont été écrits après la mort de ce grand homme. Il n'est donc rien au monde qui soit si évidemment démontré

que l'authenticité et la vérité des Livres de Moïse, et de tous les autres livres de l'Ancien Testament.

CATÉCHISME
DE LA V.e CONFÉRENCE.

Sur l'authenticité et la vérité des Livres de Moïse, et de l'Ancien Testament.

D. Vous avez fort bien montré la nécessité d'une religion révélée; mais enfin, cette religion existe-t-elle? Dieu a-t-il eu pitié des égaremens du genre humain? A-t-il donné une révélation aux hommes?

R. Les Juifs et les Chrétiens assurent que Dieu leur a révélé leur religion.

D. Quelle est la croyance des Juifs sur ce point?

R. Les Juifs prétendent que Dieu leur donna autrefois une loi par le ministère de Moïse, son envoyé, et qu'il leur promit qu'il leur enverrait, dans la suite des temps, un autre Prophète semblable à Moïse, qu'ils appellent le Messie, et qu'ils attendent encore depuis tant de siècles. Ils fondent leurs prétentions sur leurs livres, qu'ils appellent sacrés et divins, et principalement sur ceux de Moïse lui-même.

D. Quelle est la croyance des Chrétiens sur ce point ?

R. Les Chrétiens sont en tout du sentiment des Juifs, excepté en un seul point. Car ils assurent que le Messie que les Juifs attendent est arrivé, et que c'est Jesus-Christ, auteur de leur religion; et ils fondent encore cette prétention sur les livres des Juifs.

D. Et vous, que pensez-vous de la contestation qui est entre ces deux peuples ?

R. Je pense que je dois examiner, avec grand soin, les raisons qu'on dit de part et d'autre, pour savoir quel est le parti que je dois prendre.

D. Avez-vous fait cet examen ?

R. J'ai du moins commencé à le faire avec toute l'application dont j'étais capable.

D. Comment avez-vous procédé dans cet examen ?

R. J'ai recherché, 1.° Si les livres des Juifs, et principalement ceux qu'on attribue à Moïse, étaient authentiques; c'est-à-dire, s'ils étaient véritablement des Auteurs dont ils portent les noms. 2.° Si ces Livres étaient fidelles et véridiques. 3.° S'ils étaient divins. 4.° Si, dans ces livres, Dieu a promis aux Juifs le Messie qu'ils attendent. 5.° Si ce Messie doit être arrivé ou non.

D. Croyez-vous que les Livres qui portent le nom de Moïse, sont véritablement de lui ?

R. Oui, je le crois très-fermement, et il me paraît que ce serait une folie d'en douter.

D. Quelles sont les raisons qui vous déterminent à croire que les Livres qui portent le nom de Moïse sont de lui?

R. Je crois que les Livres qui portent le nom de Moïse sont véritablement de lui, 1.° Parce que je vois que les Juifs, dans tous les temps, et depuis leur sortie de l'Egypte, ont eu ces Livres entre leurs mains, et qu'ils ont toujours assuré qu'ils étaient de Moïse. 2.° Parce que je vois que ces Livres sont cités et supposés dans tous les autres livres des Juifs, lesquels font une tradition historique, suivie depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ. 3.° Parce qu'il est évident que la religion, la police et les mœurs du peuple Juif ont été formées sur ces Livres : en sorte qu'on ne peut révoquer en doute l'authenticité de ces Livres, qu'en niant toute l'histoire de ce peuple, ce qui serait une folie visible.

D. Mais, après tout, ce sont des hommes qui nous assurent que les Livres qui portent le nom de Moïse sont de lui, et les hommes peuvent nous tromper?

R. Ce sont des hommes aussi qui nous assurent que les livres qui portent les noms de Cicéron, de César, de Tite-Live, sont de ces Auteurs; cependant personne n'a aucun doute là-dessus. Pourquoi donc

douterais-je que les Livres qui portent le nom de Moïse, soient de lui ? Un Ecrivain peut, sans doute, concevoir le dessein de tromper tout un peuple ; mais il est tout-à-fait impossible que tout un peuple consente à se laisser tromper de la manière que vous supposez que les Juifs l'ont été.

D. Croyez-vous que les Livres de Moïse sont véridiques, c'est-à-dire, qu'ils ne contiennent aucun fait qui ne soit très-certain ?

R. Oui, je crois que tous les Livres de Moïse sont véridiques, et qu'ils ne contiennent aucun fait qui ne soit très-certain.

D. Moïse raconte des événemens qu'il assure être arrivés dans les temps qui l'ont précédé, et d'autres événemens qu'il assure être arrivés de son temps. Quelle preuve avez-vous que les premiers sont certains?

R. Je crois que les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés dans les temps qui l'ont précédé, sont certains: 1.° Parce que cette partie des Ecrits de Moïse n'est que l'histoire de sa famille, qu'il écrivait dans le sein de cette famille même, et sous les yeux de ses frères. 2.° Parce que le caractère personnel de Moïse le met à l'abri de tout soupçon d'avoir voulu tromper. Il était parfaitement exempt d'ambition et de vanité. 3.° Parce que les Ecrits de ce grand homme portent

par-tout l'empreinte de la sincérité, de la candeur, et du plus parfait désintéressement.

D. Mais comment Moïse pouvait-il savoir, avec une entière certitude, des événemens aussi anciens que ceux qu'il raconte: car son histoire remonte jusqu'à la création du monde; vous savez que le temps obscurcit tout ?

R. Moïse pouvait très-bien savoir les événemens qu'il raconte, quoiqu'ils fussent très-anciens : 1.° Parce qu'entre Moïse et Adam, on ne comptait qu'un petit nombre d'hommes. Les hommes d'alors vivaient bien plus long-temps que les hommes d'aujourd'hui. Moïse touchait presqu'à Noé, et Noé à Adam. D'ailleurs, la famille de Moïse ayant toujours connu et adoré le vrai Dieu, depuis l'origine du monde, elle avait conservé très-religieusement les premières traditions du genre humain.

D. Quelles sont les raisons qui vous déterminent à croire que tous les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés de son temps, sont certains ?

R. Je crois que tous les événemens que Moïse raconte comme étant arrivés de son temps, sont certains: 1.° Parce que Moïse les a écrits dans le temps même qu'ils arrivaient. 2.° Parce qu'il les a écrits au milieu du peuple chez qui ils arrivaient, et qui

les voyait actuellement de ses yeux. 3.° Parce que ce peuple n'a jamais douté, ni dans les temps auxquels les événemens se rapportent, ni dans les temps subséquens, que le récit de Moïse ne fût très-fidelle. 4.° Parce que toute l'histoire des Juifs, qui n'est, d'un bout à l'autre, que la continuation de l'ouvrage commencé par Moïse, atteste la vérité de ces événemens, qui lui servent comme de base : en sorte qu'il faut, de toute nécessité, ou croire tout ce que Moïse rapporte, ou ne rien croire de ce qui est rapporté par tous les autres ; ce qui serait une folie visible.

D. Les prodiges que Moïse raconte sont si extraordinaires et si étonnans, qu'ils ne paraissent pas croyables?

R. Les prodiges seraient incroyables, en effet, s'ils n'étaient pas si bien attestés. Mais étant aussi bien attestés qu'ils le sont, il est impossible à tout homme qui a l'esprit droit, de ne pas les croire, d'autant plus qu'on ne voit rien dans ces prodiges, qui soit au-dessus de la puissance de Dieu, ou indigne de sa majesté.

D. Comment prouvez-vous l'authenticité et la vérité des autres Livres de l'Ancien Testament ?

R. L'authenticité et la vérité des autres Livres de l'ancien Testament, se prouvent par les mêmes raisons qui démontrent celles des Livres de Moïse.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Sur la divinité des Livres de l'Ancien Testament.

APRÈS tout ce nous avons dit dans la Conférence précédente, vous convenez sans peine, mon cher Théotime, que les Livres de l'Ancien Testament sont véridiques ; c'est-à-dire, que les faits rapportés dans ces Livres sont d'une certitude qu'on ne peut contester. Or il est évident, par cela seul, que ces Livres sont divins. La première de ces deux propositions entraîne après soi la seconde, comme sa conséquence nécessaire.

Il ne faut pas avoir autant de pénétration d'esprit que vous en avez, pour voir la liaison que ces deux propositions ont entr'elles. Car, si les faits rapportés dans les Livres de Moïse sont vrais, il est donc vrai que Dieu apparut à Moïse dans le pays de Madian, et qu'il lui ordonna de se rendre en Egypte, pour délivrer son peuple de l'oppression où il gémissait, et qu'il lui promit de le seconder de toute sa puissance. Il est donc vrai que Moïse frappa l'Egypte de dix plaies ou de dix fléaux terribles, pour forcer le Roi et ses sujets de mettre en liberté le peuple d'Israël. Il est donc vrai que ce peuple passa la mer

Rouge à pied sec, à travers les flots miraculeusement suspendus. Il est donc vrai qu'une colonne de nuée précédait ce peuple dans sa marche pendant le jour, et que cette même colonne se changeait pendant la nuit en colonne de feu. Il est donc vrai que, pendant quarante ans, la manne tombait tous les jours du Ciel pour nourrir ce peuple, et qu'un ruisseau d'eau vive, sorti miraculeusement d'un aride rocher, le suivait dans ses campemens. Il est donc vrai que Dieu donna une loi à ce peuple sur le Mont-Sina, dans l'appareil le plus majestueux et le plus terrible. Il est donc vrai que Dieu commanda à Moïse (comme Moïse le rapporte) d'écrire tout ce qu'il a écrit, afin que ce peuple n'en perdît jamais le souvenir, etc.

Or, si tout cela est vrai, il est donc vrai aussi que la religion des Juifs est une religion divine, puisque Dieu lui-même la donna à leurs pères par le ministère de Moïse. Il est donc vrai que les livres de Moïse sont des livres divins, non-seulement parce qu'ils contiennent le récit des merveilles les plus étonnantes, et que Dieu seul pouvait opérer; mais encore parce qu'ils ont été écrits par l'ordre exprès du Seigneur, et sous la direction de son esprit: ce raisonnement est aussi convaincant qu'il est simple. On ne peut rien opposer à la force invincible de cette preuve; et ce raison-

nement, comme vous voyez, porte avec la même force sur les livres de Josué, des Juges, des Rois et des Prophètes.

Jusqu'ici, Théotime, nous avons eu pour les livres des Juifs, cette espèce de respect qu'on a pour une histoire aussi fidelle qu'elle est intéressante. Désormais nous aurons pour ces mêmes livres un respect religieux ; nous ne les regarderons plus comme des livres où des hommes pleins de probité nous racontent ce qu'ils ont vu, mais comme des livres où Dieu même nous parle par ses Ministres : nous honorerons ces livres comme dépositaires de la parole de Dieu.

Cependant les livres des Prophètes ont un caractère de divinité qui leur est propre, et qu'il importe de vous faire remarquer. La prophétie est la prédiction d'un événement qui ne peut être connu que de Dieu. Je dis d'un événement qui ne peut être connu que de Dieu, et par conséquent, les événemens qui sont les effets nécessaires des lois de la nature, ne peuvent être l'objet de la prophétie. Ainsi, quand un astronome prédit une éclipse du soleil ou de la lune, il n'est pas prophète pour cela ; parce que la connaissance qu'il a du cours des astres, lui fournit des règles infaillibles pour ces prédictions. Mais celui qui prédit des événemens qui ne sont point les effets nécessaires des lois de la nature

que nous connaissons, et qui les prédit clairement, est un vrai Prophète. C'est Dieu qui l'a inspiré, et qui lui a révélé les secrets de l'avenir, qui ne sont connus que de lui.

Or, les Prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et les autres, ont prédit des événemens qui n'étaient ni ne pouvaient être les effets nécessaires des lois de la nature que nous connaissons, et qui, par conséquent, ne pouvaient être connus que de Dieu. Ils les ont prédits clairement, ils en ont marqué avec précision les principales circonstances. Ils les ont prédits dans un temps où il n'y en avait encore aucune apparence, et où l'on ne pouvait même en former aucune conjecture. Leurs prédictions se sont vérifiées à la lettre; l'histoire en fait foi. Ils étaient donc de vrais Prophètes, des hommes inspirés de Dieu; et par conséquent leurs livres sont des livres divins.

Ici, Théotime, on peut nous demander comment les Prophètes pouvaient être reconnus pour tels, et faire recevoir leurs prédictions comme des oracles infaillibles; puisque d'un côté les Prophètes n'annonçaient que des choses futures, et que de l'autre il n'y a que l'événement même qui puisse prouver que celui qui l'a annoncé est Prophète. Avant l'événement, tout est incertain, tout est en suspens. Dieu, à qui

rien n'échappe, prit des moyens dignes de lui pour faire reconnaître ses Prophètes, et pour obliger son peuple à recevoir et à conserver leurs prédictions avec le respect le plus religieux. (C'est ici un grand trait de sa sagesse infinie.) D'abord il leur révélait des choses qui devaient arriver en peu de temps, mais qui ne pouvaient être connues que de lui, et leur ordonnait de les annoncer à son peuple. On voyait l'événement, on croyait. La mission du Prophète était universellement reconnue. Dès ce moment-là il se mettait publiquement en possession du caractère d'homme inspiré de Dieu. Dieu révélait ensuite à ce Prophète des événemens plus éloignés, et en même temps plus grands et plus intéressans, comme la captivité et la délivrance de son Peuple, la formation des grands empires, etc. et lui commandait de les publier. Enfin il lui faisait connaître la venue du Messie promis; les principales circonstances de sa vie et de sa mort; la gloire de sa résurrection; les combats et les victoires de son Eglise, etc. L'accomplissement des premières prédictions établissait l'autorité du Prophète, (c'étaient-là, si je puis m'exprimer ainsi, ses lettres de créance,) et mettait tout le monde dans la nécessité d'ajouter foi aux secondes. L'accomplissement des secondes prédictions dans le temps précis, marqué

par l'homme de Dieu, réveillait tout d'un coup la foi que le laps du temps pouvait avoir affaiblie, donnait au Prophète un nouveau crédit sur tous les esprits, et les disposait à attendre, avec une parfaite confiance et une pleine certitude, l'accomplissement des dernières.

Vous avez dans Isaïe un exemple frappant de ce que je dis ici. Isaïe se présente au roi Ezéchias, dangereusement malade, et lui annonce de la part de Dieu qu'il va mourir. Ezéchias verse des larmes; il invoque humblement le Seigneur. Isaïe reparaît de la part de Dieu; il déclare au roi qu'il relèvera de sa maladie, et qu'il vivra encore quinze ans; et pour lui prouver la vérité de sa prédiction, il fait reculer le soleil en présence de tout le peuple; il guérit ensuite le roi par un miracle. Voilà donc Isaïe reconnu pour un Prophète et pour un homme inspiré de Dieu. On l'écoutera avec le même respect qu'on aurait pour Dieu même. Le même Prophète prédit ensuite la captivité de son peuple à Babylone; sa délivrance par Cyrus, qu'il nomme par son nom plus de cent ans avant sa naissance, et dont il décrit magnifiquement les victoires. Enfin il prédit les principaux événemens de la vie du Messie et de son règne; ou plutôt il écrit plusieurs siècles auparavant l'histoire du Messie et de son Eglise. Comment

aurait-on pu refuser de croire les secondes prophéties d'Isaïe, après avoir vu l'accomplissement des premières ; et comment aurait-on pu se défendre d'ajouter foi aux dernières, après avoir été témoins de l'accomplissement des secondes ?

Outre les caractères de divinité qui sont propres aux principaux livres de l'ancien Testament, et qui y brillent avec tant d'éclat, il y en a plusieurs autres qui sont communs à tous. Ces caractères sont peu sentis par les hommes vulgaires, qui lisent ordinairement sans réfléchir ; mais ceux qui ont un grand fond de jugement, en sont frappés jusqu'à en être ravis. Vous serez sans doute charmé que je vous les fasse observer.

(*a*) Je trouve le premier de ces caractères dans le style des auteurs sacrés. Ils ont écrit sans amour-propre, et ils sont les seuls qui aient écrit ainsi. On voit partout qu'en écrivant ils ne pensaient pas à eux-mêmes, et qu'ils n'étaient occupés que de la vérité, de la gloire de Dieu, de l'instruction et de la sanctification des hommes. On dirait, si j'ose m'exprimer ainsi, que la vérité est sortie toute nue de leur plume pour se placer dans leurs écrits.

On n'apperçoit dans les auteurs sacrés

(*a*) Style de l'Ecriture.

aucun dessein de se faire remarquer, aucune complaisance en eux-mêmes, pas le moindre désir de contenter leur propre esprit ou celui de leurs lecteurs, en donnant aux choses qu'ils disent un tour naturel ou ingénieux. Tous ces défauts se voient et se sentent dans les écrits des auteurs profanes, malgré le soin qu'ils ont de se cacher. Que dis-je ? c'est ce soin même qui les décèle. Il sort toujours de ces écrits je ne sais quelle odeur d'amour-propre et de vanité, que ceux qui ont le jugement délicat démêlent très-bien. Les auteurs profanes font beaucoup de réflexions sur les personnes, sur les événemens et leurs causes. Les auteurs sacrés n'en font point. Les premiers veulent montrer à leurs lecteurs qu'ils pensent profondément, et les faire penser comme eux; les seconds sont parfaitement exempts de ces deux faiblesses.

Les auteurs sacrés sont simples sans étude, grands et sublimes sans efforts. Qu'on lise les auteurs profanes qui ont excellé dans ces deux genres : les Esope, les Phèdre, les Lafontaine, pour le premier genre ; les Homère, les Démosthène, les Cicéron, les Corneille, pour le second. Les premiers sont d'une simplicité charmante ; il semble au premier coup d'œil que ce soit la nature elle-même qui parle. Mais qu'on les examine de près, on

verra qu'ils sont simples avec art; on verra que leur simplicité est le fruit du travail et de la combinaison. Les seconds s'élèvent d'un vol impétueux, et nous entraînent après eux vers une région inconnue; mais ils s'élèvent avec effort, et cet effort se sent par-tout plus ou moins dans leurs ouvrages. On voit, pour m'exprimer ainsi, que leur ame s'agite pour enfanter les merveilles qui nous frappent et qui nous étonnent dans leurs écrits.

Non, Théotime, il n'est pas permis aux hommes de se servir du style de l'Ecriture. C'est un style que Dieu s'est réservé. Les hommes peuvent, en lisant les saints Livres, saisir l'idée de ce style; mais dès qu'ils prennent la plume pour l'imiter, cette idée leur échappe; parce que l'amour-propre, sans qu'ils s'en apperçoivent, leur tend des piéges dans lesquels ils tombent inévitablement.

(*a*) Le second caractère de divinité que j'ai à vous faire observer dans les livres de l'ancien Testament, c'est la majesté avec laquelle ils font parler et agir l'Etre suprême. Là, Dieu ne dit rien et ne fait rien qui ne soit digne de lui; il paraît toujours lui-même; il est toujours Dieu; c'est toujours un Etre souverainement libre et indépendant; un Etre tout-puissant,

(*a*) Dieu parle et agit en Dieu dans l'Ecriture.

infiniment sage, infiniment saint, infiniment juste et infiniment bon. Voyez Dieu créant le monde, délivrant son peuple de la captivité d'Egypte, lui donnant sa loi, et formant ses mœurs dans le désert; rendez-vous présent en esprit à ses différentes apparitions à Adam, à Noé, à Abraham, à Moïse, et aux autres; écoutez-le parlant aux Prophètes et à son Peuple, et vous serez frappé de la dignité avec laquelle cet Etre suprême soutient toujours son caractère; vous le trouverez toujours répondant parfaitement à l'idée qu'il nous a donnée de lui en commençant l'ouvrage de la création, et en ordonnant au monde de sortir du néant. Et remarquez ici que les livres où Dieu est représenté d'une manière qui le caractérise si bien, ne sont pas l'ouvrage d'un seul homme, mais d'un grand nombre d'hommes qui ont écrit successivement pendant plusieurs siècles.

Tous ces hommes avaient donc le même esprit; et cet esprit ne pouvait être que celui de Dieu. Car, ô Théotime! il n'y a que Dieu qui puisse se peindre lui-même, parce qu'il n'y a que lui qui se connaisse parfaitement. Il n'appartient pas aux hommes de le faire parler ou agir selon l'éminence de sa nature. Ils ne peuvent que transcrire ses paroles, et faire le récit des merveilles de sa puissance, après les avoir vues. La fiction en ce genre, et

sur-tout une fiction soutenue, est absolument au-dessus de leur esprit. Voulez-vous une preuve bien sensible de ce que je dis ici? Les auteurs païens, dans leurs écrits, ont souvent fait parler et agir leurs dieux; mais comment? comme des hommes. Les peintures qu'ils font des actions de leurs dieux, sont souvent sublimes; les actions elles-mêmes sont, pour l'ordinaire, puériles. Comparez Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, quels génies! comparez-les, dis-je, avec Moïse, David, Isaïe et les autres Auteurs sacrés; les premiers vous feront pitié auprès des seconds: d'où vient cette différence? C'est que les premiers étaient inventeurs, et les seconds historiens: les premiers faisaient parler et agir leurs dieux; les seconds rapportaient ce que Dieu avait dit et ce qu'il avait fait.

(a) Le troisième caractère de divinité que j'apperçois dans les livres de l'ancien Testament, c'est la sainteté et la sagesse de la loi de Moïse. Personne n'a jamais pu nier que les dix Commandemens de cette loi ne renferment tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même, envers ses semblables. Les cérémonies du culte que les Juifs rendaient à Dieu, étaient très-augustes. Leur police était admirable. Si dans le détail des observances que la loi

---

(a) Sainteté et sagesse de la Loi de Moïse.

prescrit, il y a quelque chose qui blesse notre délicatesse ; c'est que nous ne connaissons pas assez le caractère du peuple Juif, ses mœurs, ses besoins, et toutes les circonstances où il se trouvait.

Qu'on ne dise pas ici que la loi de Moïse est si conforme à la raison, qu'il n'est pas surprenant qu'un grand génie, tel qu'était Moïse, en ait tracé le plan. Car je demanderai toujours pourquoi les Babyloniens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, ces peuples si célèbres, et chez qui on a vu de si grands hommes dans tous les genres, n'ont rien imaginé de semblable, ni même rien qui en approche ? Je demanderai toujours pourquoi le peuple qui a eu un Homère, un Socrate, un Platon, un Démosthène, et tant d'autres, n'a pas eu aussi son Moïse ? Je demanderai toujours pourquoi un petit peuple échappé de l'Egypte, confiné dans un coin du monde, inconnu à tous les autres peuples, excepté à ses voisins ; pourquoi ce peuple est le seul qui ait eu une juste idée de Dieu, une loi sainte, un culte pur, une police vraiment sage ? Voilà ce que je demanderai toujours, et je suis bien assuré qu'on ne me répondra jamais.

(*a*) Le quatrième caractère de divinité,

(*a*) Dans l'Ecriture, l'homme paraît toujours en présence de Dieu dans la posture qui lui convient devant cet Etre suprême.

qui brille dans les livres de l'ancien Testament, c'est que l'homme y paraît toujours en présence de Dieu, dans la posture où il doit être; et c'est ici, Théotime, le plus grand et le plus étonnant caractère de l'Ecriture sainte, et en même temps celui auquel on fait le moins d'attention. Observez comment Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Job, David, tous les Prophètes, tous les auteurs des livres historiques, et des livres qu'on appelle sapientiaux, pensent de Dieu; quels sentimens ils ont pour Dieu; comment ils parlent de Dieu; comment ils parlent à Dieu; et vous ne pourrez vous empêcher d'être ravi. Quel respect profond pour la grandeur de cet Etre suprême! Quels transports d'admiration, de reconnaissance et d'amour! Quelle confiance dans la bonté de Dieu et dans sa miséricorde! Quel désir de le connaître, de lui plaire, de le voir dans l'éclat de sa gloire! Quelle humilité, quelle soumission à ses volontés, toujours justes, toujours saintes! Quel aveu sincère de la faiblesse de l'homme, de sa corruption, de sa misère, du besoin qu'il a de Dieu! Quel regret amer d'avoir offensé cet Etre suprême, d'avoir violé sa sainte loi, de lui avoir déplu! Quel désir ardent de rentrer en grace avec lui! Quel zèle de satisfaire à sa justice par la pénitence! Et ce ton, si je peux m'exprimer ainsi, est soutenu d'un

bout à l'autre dans l'ancien Testament. La manière dont l'homme parle à Dieu dans ce livre admirable, me peint Dieu aussi grand que la manière dont Dieu parle à l'homme. Ce spectacle de l'homme en présence de Dieu, est le plus grand spectacle que me présente l'Ecriture. Qui est-ce qui a si bien appris au peuple Juif, ce que Dieu est par rapport à l'homme, et ce que l'homme est par rapport à Dieu? Qui est-ce qui lui a appris à connaître et à sentir toute l'étendue des devoirs de l'homme envers Dieu, si ce n'est Dieu lui-même?

Les livres des Païens rendent encore ici témoignage à la divinité des saints livres, par la force du contraste qui est entre les uns et les autres. Il est vrai qu'on trouve de temps en temps, dans les livres des Païens, soit poëtes, soit historiens, soit philosophes, quelques-uns des sentimens que je viens de détailler; mais aucun de ces sentimens n'y est exprimé dans toute sa pureté. Ce ne sont, pour l'ordinaire, que de faibles ébauches. La plupart de ces sentimens, qui sont cependant si justes, ne s'y trouvent pas. On n'y en voit même aucunes traces. Les prières qu'ils adressent à leurs divinités, sont fastueuses. Les louanges qu'ils leur donnent sont ridicules, et ils ont toujours vis-à-vis d'elles des prétentions insolentes. D'où peut venir une si grande différence entre les livres

des Païens et ceux du peuple Juif, sinon de ce que les uns n'avaient point d'autre lumière que celle de la raison obscurcie par les passions et les préjugés, et que les autres avaient la lumière de la révélation? Les premiers ne voyaient que de faibles rayons du soleil, échappés de temps en temps à travers les nuages épais qui étaient étendus sur leurs têtes, et qui les environnaient de toute part. Les seconds, au contraire, voyaient le soleil dans tout son éclat, et jouissaient continuellement du grand jour.

Je vous exhorte, mon cher Théotime, à graver profondément dans votre esprit l'idée que je viens de vous donner des livres de l'ancien Testament. Vous lirez ces livres quand l'âge vous le permettra, et que les conseils des personnes sages vous y engageront; et si vous apportez à cette lecture des intentions droites, si vous la faites avec un cœur simple et parfaitement désintéressé, vous ne conviendrez pas seulement que les caractères que je vous ai fait remarquer se trouvent dans ces livres admirables, mais vous les y verrez briller avec un éclat dont vous serez frappé, et vous les sentirez d'une manière infiniment touchante.

Conclons, mon cher Théotime : les livres de l'ancien Testament étant incontestablement des livres divins, il suit de-là

que nous devons recevoir avec une pleine et entière soumission d'esprit, tout ce que ces livres contiennent; toutes les merveilles qui y sont rapportées, toutes les vérités qui y sont révélées, tous les préceptes qui y sont donnés: tout cela est de la dernière évidence.

Ce serait une chicane grossière de prétendre que ces livres ont été altérés par le laps de tant de siècles, ou par d'autres causes. Il est évident qu'il est absolument impossible que cela soit arrivé. Car, sans parler ici de l'attention religieuse avec laquelle il est constant que le peuple Juif a veillé dans tous les temps à la conservation de ces livres, je dis simplement qu'il est plus clair que le jour que Dieu a dicté ces livres, afin que le souvenir des merveilles de la création et des autres merveilles de sa puissance, se conservât parmi les hommes; afin d'annoncer au monde le Messie qu'il devait lui envoyer pour l'instruire et le sanctifier; afin de préparer les peuples à la venue de ce Messie, et de jeter de loin les fondemens de la loi qu'il devait donner. Il était donc nécessaire que Dieu veillât à la conservation de ces livres et à leur intégrité, et qu'il les préservât de toute altération, du moins essentielle. Sans cela, ces livres n'auraient jamais pu produire les effets qu'il en attendait. Il est clair que Dieu était plus intéressé à la conservation

de ces livres qu'à celle du monde même, puisque le monde ne subsiste qu'afin que ce qui est prédit dans ces livres puisse s'accomplir.

Indépendamment de tout ce que nous disons ici, il est évident que des livres qui renferment toute l'histoire d'un peuple, tous les monumens de sa grandeur, et toute sa théologie; qui sont d'ailleurs entre les mains de tout le monde; qu'on lit chaque jour, et dans les familles et dans les assemblées publiques de ce peuple; il est, dis-je, évident qu'un tel livre ne put jamais souffrir d'altération essentielle, comme nous le montrerons ailleurs avec plus d'étendue.

CATÉCHISME

DE LA VI.me CONFÉRENCE.

Sur la divinité des Livres de l'ancien Testament.

D. Après ce que vous avez dit, je ne forme plus aucun doute touchant l'authenticité et la vérité des livres de Moïse. Mais il vous reste à prouver que ces livres sont divins?

R. Moïse eut tous les caractères d'un homme envoyé de Dieu; il prouva sa mission au peuple d'Israël par les miracles les plus

éclatans. Ce fut par l'ordre de Dieu qu'il écrivit les livres qui portent son nom. Or il est évident que des livres écrits par l'ordre de Dieu, par un homme envoyé de Dieu, sont des livres divins. Les livres de Moïse sont donc des livres divins. On peut faire le même raisonnement sur le livre de Josué et les suivans.

D. Comment prouvez-vous que les livres des Prophètes sont divins?

R. Je prouve que les livres des Prophètes sont divins; parce qu'il est évident, d'une part, que les événemens qu'ils ont prédits ne pouvaient être connus que de Dieu; et de l'autre, que toutes leurs prédictions se sont accomplies à la lettre, tant pour le temps, que pour les circonstances qu'ils avaient marquées.

D. Ne trouvez-vous pas d'autres caractères de divinité dans les livres de l'ancien Testament?

R. Je trouve dans les livres de l'ancien Testament encore quatre caractères de divinité qui leur sont communs, et dont j'avoue que je suis très-touché. Le premier, c'est que les auteurs de ces livres ont écrit sans amour-propre, et avec une simplicité et un désintéressement inimitables à l'homme. Le second, c'est que ces auteurs font toujours parler et agir Dieu d'une manière véritablement digne de lui et en Dieu. Le troisième, c'est que le plan de législation

contenu dans ces saints livres, considéré dans son tout, est visiblement au-dessus de l'esprit humain. Le quatrième, c'est que dans ces livres l'homme paraît toujours en présence de Dieu dans la posture où il doit être, c'est-à-dire, toujours s'anéantissant lui-même devant cet Etre suprême.

D. Quelle conséquence tirez-vous de la divinité des livres de l'ancien Testament?

R. De ce que les livres de l'ancien Testament sont divins, j'en conclus que je dois recevoir avec une soumission parfaite, tout ce qui est raconté dans ces livres, tout ce qui y est révélé, tout ce qui y est commandé aux hommes.

D. Mais les livres de l'ancien Testament ne sont-ils pas altérés? Ils sont bien anciens, et vous savez que le temps change tout.

R. Quelque anciens que soient les livres de l'ancien Testament, il est impossible qu'ils se soient altérés, du moins dans les choses essentielles. Car Dieu lui-même, ayant fait écrire ces livres pour l'instruction des hommes de tous les pays et de tous les siècles, il est évident qu'il se devait à lui-même de veiller à leur conservation et à leur intégrité.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

Sur la divinité de la Loi Mosaïque.

La vérité et l'authenticité des livres de l'ancien Testament, démontrent invinciblement la divinité de ces mêmes livres; et, d'un autre côté, la divinité de ces livres s'y démontre par elle-même. Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, y parle d'un ton qui lui est si propre et qui le caractérise si bien, que l'on ne peut le méconnaître. C'est, mon cher Théotime, ce que nous avons vu dans la sixième Conférence, et vous en paraissez pleinement convaincu. Or (*a*) il est évident que la divinité des

(*a*) Je prie le Lecteur de se souvenir ici que nous avons montré, dans la Conférence détachée, qu'il n'y a jamais eu qu'une seule religion donnée de Dieu aux hommes. La religion d'Adam et de Noé, etc. celle du peuple Juif, celle du peuple Chrétien, sont la même religion. Ainsi, quand on dit que les premiers hommes vécurent sous la loi de nature, ou qu'ils n'eurent point d'autre loi que la loi naturelle, on parle improprement; et cela signifie seulement que, dans ces temps-là, Dieu n'avait ajouté à la loi naturelle que très-peu de préceptes positifs. De même on parle improprement, quand on dit, la religion d'Adam, la religion Judaïque, la religion

livres de l'ancien Testament démontre à son tour la divinité de la Loi Mosaïque. Car nous sommes obligés, comme il a été dit, de croire fermement tout ce qui est contenu dans des livres que nous reconnaissons pour des livres divins ; c'est-à-dire, des livres que Dieu a dictés, et dont il

---

Chrétienne. Ce ne sont pas trois religions, mais trois différens états de la même religion.

2.° Le culte extérieur que Dieu prescrivit à Adam et aux premiers hommes, était plus simple et chargé de beaucoup moins de pratiques que celui qu'il exigeà ensuite du peuple Juif.

Dieu donna aux Juifs un culte extérieur, composé d'un grand nombre de pratiques et de cérémonies de religion, qui ne regardaient pas les autres peuples. Et enfin Jesus-Christ lui-même a donné au peuple Chrétien un culte extérieur et des cérémonies de religion différentes de celles que Dieu avait données aux Juifs ; mais ces différences de culte ne constituaient pas des religions essentiellement différentes. Cependant, comme par le mot de religion on entend assez souvent les pratiques et les cérémonies du culte extérieur qu'un peuple ou une société rend à Dieu, on peut, en ce sens, distinguer trois religions : la religion des premiers hommes, la religion des Juifs, et la religion des Chrétiens ; mais ce sens est toujours impropre, comme nous l'avons déjà remarqué.

est proprement l'auteur; ceux qui les ont écrits n'ayant fait que lui prêter leur plume. Nier quelqu'un des faits consignés dans ces livres, ou le révoquer en doute, ce serait accuser Dieu de mensonge, ou l'en soupçonner. Or, il est rapporté dans les livres de l'ancien Testament, que Dieu donna au peuple d'Israël, dans le désert où il l'avait conduit, une loi qui est tracée tout au long dans ces mêmes livres; que cette loi fut promulguée avec le plus éclatant appareil, et qu'elle fut solennellement acceptée par le peuple, tant en son nom qu'au nom de ses descendans. Tout le monde sait que les Juifs n'eurent jamais d'autre loi; et que même depuis leur dispersion dans toutes les nations, ils ont pour elle un attachement qui tient certainement du prodige, de quelque principe qu'il parte. Il est donc évident que la loi des Juifs a Dieu pour auteur, et qu'elle est divine; la démonstration est complète, et nous n'en dirons pas davantage là-dessus.

Voilà (*a*) donc une loi révélée! allez-

(*a*) Il y eut une loi révélée dès l'origine du genre humain; Adam, même avant sa chute, eut une révélation qui renfermait des dogmes et des lois positives. Après sa chute, il eut la révélation du Messie. Abraham, outre la révélation que le Messie naîtrait de sa postérité, eut encore, et pour lui et pour sa posté-

vous dire, mon cher Théotime; nous avons trouvé ce que nous cherchions. Dieu a daigné parler aux hommes; il s'est fait connaître à eux; il leur a montré le culte qu'il exigeait d'eux; il les a instruits de tous leurs devoirs. Recevons donc cette révélation avec un profond respect, et des transports de joie et de reconnaissance. Des recherches ultérieures offenseraient notre Créateur. Dieu commande; obéissons. Il n'y a plus à délibérer, il faut nous faire Juifs.

C'est sans doute ainsi que vous raisonnez, mon cher Théotime; mais souffrez que je vous arrête. Nous n'avons pas encore toutes les lumières dont nous avons besoin pour nous déterminer. En effet, quelque convaincus que nous soyons que la loi de Moïse vient de Dieu, nous ne pouvons être obligés de l'embrasser, qu'autant que nous serons assurés que Dieu a donné cette loi pour tous les peuples, et qu'il l'a

---

rité, la loi de la circoncision; et cette loi était aussi une loi révélée. Mais, 1.° avant la révélation donnée au peuple Juif par le ministère de Moïse, il n'y avait point eu de révélation donnée à un peuple entier; 2.° il n'y avait pas encore eu en ce temps-là un corps complet de lois révélées; 3.° Théotime est supposé ici ignorer les révélations qui avaient précédé celle qui fut donnée aux Juifs par le ministère de Moïse; c'est pour cela qu'il s'écrie: Voilà donc une loi révélée!

donnée pour tous les temps. Car si Dieu n'a donné cette loi que pour les Juifs, les autres peuples peuvent se dispenser de s'y assujettir, quand elle serait pour tous les temps. Et quand cette loi serait pour tous les peuples, personne n'est tenu de la recevoir, si elle n'est que pour un temps, et que ce temps soit fini. Car il est clair que ce temps étant fini, cette loi demeure abrogée de plein droit. Le dernier moment marqué pour la durée de cette loi, venant à expirer, elle expire avec lui. Je crois, mon cher Théotime, que vous concevez sans peine ce que je dis ici. Or, je vais vous prouver, 1.° que la loi de Moïse ne fut donnée de Dieu que pour le peuple d'Israël, et non pour les autres peuples; 2.° que cette loi ne fut donnée à ce peuple que pour un temps; 3.° que le temps de cette loi est fini: d'où il résultera clairement que ce n'est pas à cette loi que nous devons nous attacher, mais à celle qui devait en prendre la place après son abolition.

Je dis donc, en premier lieu, que la loi Mosaïque ne fut donnée de Dieu, aux Israélites, que pour eux et non pour tous les peuples. C'est ce que les saints livres marquent de la manière la plus expresse. Nous y voyons par-tout qu'un des principaux desseins du Seigneur (*a*), lorsqu'il donna

(*a*) L'intention de Dieu en donnant au peuple d'Israël une révélation plus claire et plus

cette loi aux Juifs, fut de les distinguer de tous les autres peuples, et de les

---

circonstanciée du Messie, que celles qu'il en avait données précédemment, était, 1.° que les Juifs conservassent chez eux le précieux dépôt de la foi du Messie. 2.° Qu'ils fissent connaître le Messie aux nations voisines, et à celles avec lesquelles ils se mêleraient dans la suite, soit par le commerce qu'ils auraient avec elles, soit par leur dispersion parmi elles après la ruine des deux royaumes de Juda et d'Israël. Cette seconde intention eut son effet, du moins jusqu'à un certain point. Car plusieurs particuliers de ces nations idolâtres connurent le Messie, et crurent en lui par le moyen des Juifs; et même toutes les nations surent que les Juifs attendaient un Sauveur, qu'ils appelaient Messie : ce qui les disposait de loin à recevoir elles-mêmes ce Messie quand il viendrait.

Dieu n'avait défendu aux Juifs d'associer à leur religion et d'incorporer à leur peuple que les Cananéens et les Amalécites. Ils pouvaient faire des prosélytes chez toutes les autres nations; et en effet, ils en faisaient. Cependant ce qu'on lit dans le corps de la Conférence est très-vrai. Dieu voulait que les Juifs fussent entièrement séparés des autres peuples, et il avait pris pour cela les mesures les plus justes. Pourquoi en avait-il usé ainsi? Parce qu'il prévoyait qu'il serait toujours plus facile aux peuples idolâtres de pervertir les Juifs, qu'aux Juifs de convertir ces peuples. De-là, sans doute, la circonci-

séparer

séparer tellement, qu'ils ne pussent jamais s'unir à eux, et bien moins encore se confondre avec eux; et Dieu prit, pour cela, des mesures si justes, qu'elles ont eu leur effet jusqu'à notre temps, où nous voyons que les Juifs, quoique répandus dans toutes les nations, font par-tout un peuple à part, qui n'a rien de commun avec les autres.

Ne croyez cependant pas, Théotime, que Dieu, en donnant aux Israélites une loi

---

sion, plusieurs des impuretés légales, la distinction des animaux mondes et immondes, qui étaient comme un mur de séparation entre les Juifs et les Gentils. Les Gentils méprisaient et haïssaient les Juifs. Les Juifs avaient en horreur les Gentils; ils les fuyaient autant qu'ils pouvaient, ou ne les approchaient qu'avec précaution, comme gens contagieux. C'était du moins l'esprit de la loi qu'ils en usassent ainsi : et quand ils négligèrent de le suivre en ce point, ils donnèrent dans le piége de l'idolâtrie. Ainsi Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi, alla au plus pressé, et le temps de la conversion des Gentils n'étant pas encore venu, il travailla principalement à prévenir la perversion des Juifs. Il voulait sans doute que les Gentils connussent le Messie à venir; mais il ne voulait pas que les Juifs, sous prétexte de donner aux Gentils la connaissance de ce Messie, s'exposassent à la perdre eux-mêmes;

particulière, et en les séparant de tou autres peuples par cette loi, ait répro tout le reste du genre humain. Non ne fut point là le dessein de Dieu. Etre suprême fut oublié par les au nations; mais il ne les oublia jamais même. Elles avaient la religion natur qui est la première religion et comm fond de toutes les autres. Elles pouva arriver au salut, en observant fidellen les préceptes de cette religion, comme l'avons remarqué plus haut. L'Ecri nous en fournit une preuve sans réplic dans la personne de Job (1) : ce gr homme naquit, vécut et mourut c le sein de la Gentilité. Il ne pratiqua jar la loi des Juifs; et cependant il devint grand Saint, et un des plus célèbres a du Seigneur. Dieu voulut que son hist fût insérée dans le corps des Sai Ecritures, et il eut pour cela deux rais dont l'une fut de présenter aux Israé

(a) Ne perdez pas de vue ce qui a dit dans la Conférence hors de rang, su moyens que les hommes nés dans le sei l'infidélité, soit avant, soit après la venu Jesus-Christ, ont toujours eus pour parv à la connaissance du Messie et faire leur s Job, que l'on cite ici, est une preuve sen de la vérité des principes que nous a donnés là-dessus dans cette Conférence.

un modèle de vertu, capable de les faire rougir de leur infidélité ; et l'autre d'apprendre à toutes les autres nations, qu'aucune d'elles n'était exclue du salut. Il est vrai qu'un des motifs qui engagèrent Dieu à faire alliance avec les descendans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fut qu'il prévoyait que bientôt toutes les nations donneraient dans l'écueil de l'idolâtrie ; mais sa prévision ne gênait la liberté de personne. Les nations abandonnèrent le vrai Dieu, parce qu'elles le voulurent bien. Dieu donna à Israël des secours plus abondans qu'aux autres peuples, pour se préserver de ce malheur ; mais il ne refusa jamais aux autres peuples les secours nécessaires. Il aima Israël d'un amour de prédilection, comme son fils aîné ; mais il n'exclut aucun peuple de son amour, parce que tous les hommes sont ses enfans.

Je dis, en second lieu, que la loi Mosaïque ne fut donnée aux Israélites que pour un temps, lequel étant une fois écoulé, elle devait être abrogée. Le terme fatal à cette loi, si l'on peut parler ainsi, était l'avénement du Messie promis dès l'origine du monde, et auteur d'une nouvelle loi, et d'une nouvelle révélation, c'est-à-dire, d'une révélation plus claire et plus abondante, qui devait être publiée dans tout l'univers ; médiateur d'un Testament ou d'une Alliance dans laquelle toutes les

nations seraient comprises, et qui durerait jusqu'à la fin des siècles. Ce fut ce que Dieu lui-même annonça à son peuple, dans le temps qu'il lui donnait sa loi; lui faisant déclarer par Moïse, qu'il lui enverrait, dans la suite des siècles, un Prophète semblable à Moïse, c'est-à-dire un Législateur comme lui, mais d'une loi plus sainte et plus parfaite, et lui commandant d'écouter fidellement ce Prophète, et de lui obéir en tout. Tous les livres sacrés de l'ancien Testament sont pleins de cette vérité, et retentissent par-tout de l'annonce du Messie à venir.

Tous ceux qui ont quelque connaissance des Saintes Ecritures, y découvrent de la manière la plus sensible et la plus frappante, que l'unique dessein de Dieu, lorsqu'il s'attacha le peuple Juif d'une manière spéciale, fut de conserver chez ce peuple la révélation du Messie, faite à nos premiers pères après leur chute. Que la destinée de ce peuple était d'annoncer ce Messie aux nations, avant qu'il parût, de le leur montrer quand il paraîtrait, et de s'unir ensuite à elles, pour ne former toutes ensemble qu'un seul peuple de Dieu, et une même Eglise. Tout leur parlait du Messie: leur culte le figurait; leurs Prophètes le prédisaient; leurs Saints et leurs Héros le représentaient, comme nous le verrons plus amplement dans la suite. Ils

voyaient le Messie par-tout. Ils avaient sans cesse entre les mains et sous les yeux, si j'ose me servir de cette expression, le signalement de ce Libérateur, promis à leur nation et à tous les hommes; afin que quand il paraîtrait, ils pussent le reconnaître eux-mêmes, et le montrer aux autres peuples.

Ce simple exposé fait voir clairement, mon cher Théotime, que, dans l'intention de Dieu, la loi Mosaïque ne devait durer que jusqu'à l'avénement du Messie. Que le Messie étant venu, cette loi devait demeurer abolie, comme ayant rempli sa destinée, et n'ayant désormais plus d'objet. Que le peuple Juif lui-même devait, dès ce moment, cesser (par sa réunion avec les autres peuples de la terre, dans la religion du Messie) d'être le peuple de Dieu d'une manière spéciale; ou n'être plus, comme il est arrivé, qu'un peuple réprouvé pour avoir méconnu le Messie.

D'après tout ce qui a été dit, mon cher Théotime, vous voyez qu'il ne nous reste plus que trois choses à examiner: 1.° S'il est vrai que Dieu eût promis aux Juifs et à tout le genre humain, ce Messie dont nous parlons. 2.° Si ce Messie est venu, comme le prétendent les Chrétiens; ou s'il faut l'attendre encore, comme le veulent les Juifs. 3.° Supposé que le Messie soit venu, si c'est J. C. ou quelqu'autre qui l'est.

CATÉCHISME
DE LA VII.e CONFÉRENCE.
Sur la divinité de la Loi Mosaïque.

D. Que pensez-vous de la loi Mosaïque ?

R. Je crois fermement que la loi Mosaïque est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle est divine.

D. Quelles sont les raisons qui vous engagent à regarder la loi Mosaïque comme une loi divine ?

R. Voici, en peu de mots, les raisons qui m'engagent à regarder la loi Mosaïque comme une loi révélée et divine. Nous avons démontré clairement que les livres de Moïse sont des livres divins, c'est-à-dire, des livres que Dieu a dictés. Il est évident d'ailleurs que nous devons croire avec une entière certitude, tout ce qui est raconté dans des livres qui ont Dieu pour Auteur. Or, il est raconté dans les livres de Moïse, que Dieu donna aux Israélites, dans le désert, une loi dont tous les détails sont tracés dans ces mêmes livres, et qui est la même que les Juifs ont toujours eue, et qu'ils ont encore. Nous devons donc croire avec une entière certitude, que la loi Mosaïque est une loi divine.

D. Si la loi Mosaïque est une loi divine, tous les hommes sont donc obligés de la recevoir ?

R. Quoique la loi Mosaïque soit une loi divine, tous les hommes ne sont cependant pas obligés de la recevoir ; parce que cette loi ne fut pas donnée de Dieu pour tous les peuples, mais seulement pour le peuple Juif ; et qu'elle ne fut donnée aux Juifs que pour un temps.

D. Comment montre-t-on que la loi Mosaïque ne fut pas donnée de Dieu pour tous les peuples, mais seulement pour les Juifs ?

R. On montre que la loi Mosaïque ne fut pas donnée de Dieu pour tous les peuples, mais seulement pour les Israélites, 1.° Parce que Dieu déclare dans l'Ecriture, qu'une des fins qu'il se propose en donnant cette loi aux Israélites, c'est de les séparer de tous les autres peuples. 2.° Parce qu'il est certain, et par l'aveu de tout le monde, et par l'exemple de Job, né dans la Gentilité, que tous les autres peuples pouvaient faire leur salut par l'observation de la loi naturelle, comme nous l'avons dit plus haut.

D. Comment prouve-t-on que la loi Mosaïque ne fut donnée aux Israélites mêmes que pour un temps ?

R. On prouve que la loi Mosaïque ne fut donnée aux Israélites mêmes que pour

un temps, 1.° Parce que Dieu lui-même s'en expliqua ainsi en donnant cette loi. 2.° Parce que tous ceux qui ont lu les saintes Ecritures, savent que Dieu ne donna la loi Mosaïque aux Israélites que pour perpétuer chez eux, et par eux dans le monde, la foi du Messie promis ; pour préparer la venue de cet adorable Messie, et pour l'annoncer aux autres nations : d'où il suit que la destinée de cette loi devait être nécessairement de durer jusqu'à l'avénement du Messie, et de finir dès qu'il serait venu.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on prouve que Dieu avait promis aux Juifs et à toutes les nations un Messie, Sauveur des hommes. Que ce Messie est certainement venu.

AVANT que nous entrions en matière, mon cher Théotime, il est nécessaire que je fasse sur le langage de l'Ecriture, ou plutôt sur le langage de Dieu dans l'Ecriture, quelques observations, faute desquelles vous me contesteriez peut-être le sens que je donnerai à quelques-uns des passages que j'ai à citer dans la suite de cet entretien, et après lesquelles je suis assuré que rien ne vous arrêtera dans ces passages.

Remarquez donc, 1.° Que parmi les

prophéties il y en a de deux sortes : les unes sont claires, même avant l'événement, qu'elles annoncent distinctement, avec ses principales circonstances ; les autres ne sont claires qu'après l'événement. Celles-ci ressemblent, pour me servir de la comparaison que j'ai déjà employée, au signalement d'un homme : ceux qui ont ce signalement entre les mains, ne peuvent connaître cet homme avant que de l'avoir vu ; mais dès que cet homme paraît, le signalement le fait connaître, et l'homme, à son tour, fait connaître, par sa présence, la vérité du signalement. Mille hommes passent, l'un après l'autre, devant ceux qui ont ce symbole, ou plutôt ce portrait, et en voyant chacun d'eux, ils disent : *ce n'est pas lui ;* cet homme paraît, et ils disent sur-le-champ : *le voilà*. Il en est de même des prophéties dont je parle : avant l'événement, on ne sait ce qu'elles signifient, ou du moins on ne le sait que confusément ; on n'en sait qu'autant qu'il en faut pour ne pas prendre le change : après l'événement, on sait, à n'en pouvoir douter, que c'est là l'événement qui a été prédit.

Remarquez, en second lieu, que, dans les livres de l'ancien Testament, il y a encore trois espèces de prophéties par rapport au Messie. Les unes parlent de lui en termes clairs et exprès ; les autres le montrent sous des emblèmes et des figures,

et le caractérisent d'une manière énigmatique ; les autres enfin ont un sens qui convient en partie au Messie, et en partie au Héros qui le représente. De-là naissent trois règles de critique, toutes puisées dans le bon sens. La première, c'est que nous devons prendre à la lettre toutes les prophéties qui parlent du Messie en termes clairs et exprès. La seconde, c'est que toutes les fois qu'une prophétie énigmatique prise à la lettre n'a aucun sens raisonnable, ou même n'en a point du tout, mais qu'elle a un beau sens étant entendue du Messie, c'est du Messie qu'il faut l'entendre ; car il est évident que toutes les paroles de Dieu doivent avoir un sens, et un sens digne de lui. La troisième, c'est que lorsque l'Ecriture parle d'un de ces Héros qui représentent le Messie, d'une manière trop magnifique pour que ce qu'elle en dit puisse lui convenir, il faut attribuer au Messie ce qui ne convient pas à ce Héros.

Gravez profondément ces trois règles dans votre esprit, mon cher Théotime ; elles sont une des principales clefs de l'Ecriture-Sainte ; et ce livre divin sera toujours un livre fermé pour ceux qui n'ont pas cette clef. Commençons, Théotime.

La première chose que nous devons examiner, c'est si Dieu avait véritablement promis aux Juifs un Messie, qui serait leur

Législateur et leur Sauveur, et celui de tous les hommes.

Il est rapporté dans la Genèse, (chap. 3) que nos premiers parens ayant violé dans le Paradis terrestre, à la persuasion du serpent, la défense que Dieu leur avait faite de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; Dieu leur apparut, les cita à son tribunal, et y fit comparaître le serpent avec eux. Avant que de prononcer la Sentence d'Adam et d'Eve, il prononça celle du serpent; et, dans cette Sentence, on trouve ces paroles remarquables: « J'établirai (1) une éternelle inimitié entre » toi et la femme, entre ta postérité et » la sienne; un jour viendra qu'elle » écrasera ta tête. »

Il est évident, Théotime, que le serpent ne fut que l'instrument dont le démon se servit pour tenter Eve. Le serpent était alors, comme il est encore aujourd'hui, un animal privé de la raison et de la voix; mais le démon s'était emparé de son corps et l'avait fait parler: le serpent n'était donc pas coupable; ce n'était donc pas lui qu'on maudissait par ces paroles: « Un

---

(1) Première révélation générale, qui a pu être conservée par la tradition orale, jusqu'à Moïse, non-seulement dans la famille d'Abraham, mais dans toutes les familles collatérales, et parmi tous les hommes.

» jour viendra qu'elle écrasera ta tête ; » mais celui dont il était devenu la figure, après avoir été l'instrument de ses ruses. Dites-moi, en effet, quelle consolation ç'eût été pour nos premiers parens, dépouillés de l'innocence et déchus de tous les priviléges qui en étaient l'apanage, chassés du Paradis terrestre, condamnés au travail, à la souffrance et à la mort ; quelle consolation ç'eût été pour eux, d'apprendre qu'un jour une femme écraserait la tête d'un vil et affreux reptile semblable à celui dont le démon s'était servi pour les perdre ? Quel dédommagement à leur malheur auraient-ils pu trouver dans une vengeance si éloignée et si puérile ? Il faut donc convenir que les paroles du Seigneur avaient un autre sens que celui qu'elles présentaient d'abord ; qu'elles s'adressaient au Démon, et qu'elles voulaient dire que dans la suite des temps, et après la révolution de plusieurs siècles, un Homme descendu d'Eve, et destiné de Dieu à réparer son péché, écraserait la tête de Satan, représenté par le serpent ; c'est-à-dire, qu'il briserait son sceptre, anéantirait sa domination tyrannique et en délivrerait le genre humain ; et cet Homme, c'est celui que nous appelons *le Messie*. Ainsi le comprirent nos premiers parens, et leurs descendans après eux.

Peu de temps après le déluge, les

hommes qui repeuplèrent la terre commencèrent à se pervertir, et à ressembler à ceux que Dieu venait d'exterminer. Les mœurs se corrompirent, et la religion s'altéra. Dès le temps d'Abraham la superstition et l'idolâtrie avaient déjà fait de grands progrès; le mal allait toujours croissant. Dieu vit que les premières traditions, qui commençaient déjà à s'obscurcir, seraient bientôt entièrement effacées de la mémoire des hommes, et qu'il en resterait à peine des vestiges informes; que la foi du Messie se perdrait, et que lui-même il serait méconnu. Il appela Abraham (1), il fit alliance avec ce grand Patriarche, et lui promit que le Messie naîtrait de lui dans la suite des temps. Toutes les nations de la terre, lui dit-il, *seront bénies dans votre postérité*. Il fit la même promesse à (2) Isaac et ensuite à Jacob, toujours dans les mêmes termes.

Il est marqué, au chap. 49 de la Genèse,

---

(1) Seconde révélation du Messie, moins générale que la première, mais commune encore aux deux familles qui sortirent d'Abraham, celle d'Isaac et celle d'Ismaël, et sans doute de plus à celle de Loth.

(2) Troisième révélation du Messie, moins générale que les deux premières, mais commune encore aux deux familles qui sortirent d'Isaac.

que le Patriarche Jacob se sentant près de sa fin, assembla ses enfans autour de lui, et annonça à chacun d'eux la destinée future de la tribu dont il devait être la tige. Quand il vint à Juda, entr'autres paroles prophétiques, il prononça celles-ci : « Le sceptre ne sera point ôté de Juda, » ni le Prince de sa postérité, que celui » qui doit être envoyé ne vienne, et c'est » lui qui sera l'attente des nations. » Paroles qui désignent visiblement le Messie, et qui marquent encore avec précision, mais d'une manière générale, le temps auquel il paraîtra dans le monde.

Moïse, en donnant la loi aux Israélites, dans le désert, leur annonce le Messie de la part de Dieu, comme nous l'avons dit plus haut. « Le Seigneur votre Dieu, leur » dit-il, vous suscitera un Prophète comme » moi, de votre nation, et d'entre vos » frères ; c'est lui que vous écouterez. » Or, il est clair que ces paroles ne peuvent s'entendre que du Messie : car, 1.° Moïse ne parle que d'un seul Prophète, quoiqu'il n'ignorât pas que Dieu en susciterait un grand nombre parmi les Israélites. 2.° Il parle d'un Prophète qui sera semblable à lui, c'est-à dire Législateur comme lui, par où il le distingue de tous les autres Prophètes, dont le ministère se borna à rappeler les enfans d'Israël à l'observation de la loi de Moïse, et à annoncer

l'avenir. 3.° C'est lui que vous écouterez, conclut Moïse; et, par ces paroles, il insinue que ce Prophète annoncera une nouvelle *Doctrine ;* qu'il ne parlera pas seulement au nom de Dieu, comme les autres Prophètes, mais encore en son propre nom. Enfin, que lorsque ce Prophète commencera à parler, Moïse et la loi se tairont en sa présence, et qu'il ne faudra plus écouter que lui.

A mesure que le temps marqué de toute éternité dans les conseils de Dieu pour la venue du Messie approchait, les prophéties étaient plus claires et plus circonstanciées : plus le Rédempteur promis dès l'origine du monde s'avançait vers son peuple, si j'ose m'exprimer ainsi, plus ce peuple démêlait ses traits, qu'il n'avait vus d'abord que de loin et confusément. David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, qui, depuis la fondation de la Monarchie des Juifs, se succédèrent jusque vers la fin de la captivité de Babylone, parlèrent distinctement, et dans un si grand détail, de tout ce qui regardait le Messie, qu'on peut dire qu'ils ont écrit son Histoire par anticipation. Et depuis Daniel jusqu'au dernier des Prophètes, les lumières allèrent toujours croissant.

Daniel, chap. 9, marque clairement le nombre d'années qui doit s'écouler depuis l'Edit donné pour la reconstruction de

la ville de Jérusalem, jusqu'à la mort du Messie.

Les Juifs de retour de la captivité de Babylone, ayant bâti un nouveau Temple sur les fondemens de l'ancien, qui avait été élevé par Salomon, et ensuite ruiné par Nabuchodonosor, la vue de ce second Temple fit naître parmi eux des sentimens bien opposés : ceux qui n'avaient pas vu le premier Temple, pleuraient de joie; et ceux qui l'avaient vu pleuraient de douleur. Dans ce moment, le Prophète Aggée paraît au milieu de l'assemblée, et parle ainsi au nom de Dieu: « Qui est celui d'entre vous qui a vu cette Maison » dans sa première gloire? et en quel état » la voyez-vous maintenant? Ne paraît-» elle pas à vos yeux comme n'étant point, » au prix de ce qu'elle a été? . . . . . . » Mais ne craignez point; voici ce que » dit le Seigneur des armées : Encore un » peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et » la terre, la mer et tout l'univers; j'é-» branlerai les peuples, et le Désiré de » toutes les nations viendra; et je rem-» plirai de gloire cette Maison, dit le Sei-» gneur des armées. La gloire de cette » dernière Maison sera encore plus grande » que celle de la première, dit le Seigneur » des armées, et je donnerai la paix en ce » lieu. »

Il est impossible d'entendre ces paroles

d'un autre que du Messie; et l'on voit clairement, par ces mêmes paroles, que le Messie devait paraître dans le second Temple, et par conséquent venir dans le monde avant que ce temple fût détruit.

Malachie, le dernier des Prophètes, ou plutôt Dieu par sa bouche, s'exprime ainsi, chap. 3 : « Voici que j'envoie mon Ange, » et il préparera la voie devant moi; et » sur-le-champ le Dominateur des nations » que vous cherchez, et l'Ange du Testa» ment que vous désirez, viendra dans son » Temple. Le voilà qui vient, dit le Sei» gneur. » Et dans les deux derniers versets du quatrième et dernier chapitre, il annonce le Précurseur du Messie par ces paroles : « Voici que je vous enverrai le Prophète » Elie, avant que le grand jour du Seigneur » arrive, et il réunira les cœurs des pères » aux enfans et ceux des enfans aux pères. » Ces derniers oracles de Malachie furent la dernière voix des Prophètes, et comme la dernière annonce du Messie. Les Prophètes se turent par respect devant celui qui, après avoir parlé aux hommes par leur ministère, devait bientôt leur parler par lui-même, comme Isaïe l'avait promis. Toute la nation des Juifs resta dans l'attente de l'avénement prochain de son Sauveur. On fut attentif à tous les changemens qui arrivèrent dans la constitution de l'Etat, et qui devaient précéder cet avénement si

désiré. On eut toujours les yeux tournés sur le lieu où le Messie devait naître, et l'on confronta tous les hommes extraordinaires qui parurent, avec le portrait que l'Ecriture avait fait de lui.

Vous voyez déjà par vous-même, mon cher Théotime, que les mêmes textes de l'Ecriture, dans lesquels Dieu promet le Messie au monde, prouvent, de la manière la plus évidente, que le Messie est venu depuis plusieurs siècles. Ce serait s'aveugler volontairement que de contester cette vérité. Jacob annonce que le Messie viendra quand la tribu de Juda aura perdu la souveraineté ; et la tribu de Juda cessa de se gouverner souverainement lorsqu'Hérode, Prince Iduméen, fut fait Roi de Judée par les Romains, il y a environ 1800 ans : et nous voyons, en effet, dans l'Evangile, que les Princes des Prêtres de la nation Juive traduisirent d'abord Jesus-Christ au tribunal de Pilate, et ensuite à celui d'Hérode, et que Pilate leur ayant proposé de le juger eux-mêmes selon leur loi, ils lui répondirent qu'ils n'avaient le pouvoir de mettre personne à mort.

Daniel marque que le Messie sera mis à mort dans soixante et dix semaines d'années, à compter du jour où l'Edit pour la reconstruction de Jérusalem sera donné, c'est-à-dire, dans 490 ans, à compter de

cette époque. Or, depuis cette époque, il s'en est écoulé cinq fois autant.

Aggée prédit que la gloire du second temple l'emportera sur celle du premier; et que ce sera dans le second temple que Dieu donnera la paix au monde. Malachie déclare que l'Ange du Testament, c'est-à-dire le Messie, viendra dans ce temple. Or, ce temple fut ruiné par les Romains, il y a environ 1700 ans. Il faut donc que le Messie soit venu, ou que les Prophéties soient fausses; et que Dieu, oubliant tout ce qu'il se devait à lui-même, ait trompé les hommes de la manière la plus cruelle.

CATÉCHISME
DE LA VIII.e CONFÉRENCE.

Sur la promesse et l'avénement du Messie.

D. Vous avez dit que la loi Mosaïque ne fut donnée de Dieu que pour préparer les hommes, et en particulier le peuple d'Israël, à la venue du Messie, et que cette loi ne devait être en vigueur que jusqu'à ce que le Messie parût. Vous croyez donc que Dieu avait promis le Messie au monde, et en particulier au peuple d'Israël?

R. Oui, je crois fermement que Dieu, dans les Ecritures de l'Ancien Testament,

avait promis le Messie au monde, et en particulier au peuple d'Israël.

D. Quelles preuves avez-vous de la promesse que Dieu avait faite à tous les peuples du monde, et en particulier au peuple d'Israël, d'envoyer le Messie ?

R. On prouve par une multitude de passages de l'ancien Testament, que Dieu avait promis le Messie aux Juifs, et à tous les peuples; et ces passages sont si clairs, qu'il est impossible de s'y refuser.

D. Indiquez-moi quelques-uns des passages de l'ancien Testament, où Dieu promet le Messie.

R. On trouve la promesse du Messie clairement marquée: 1.° Dans la Genèse, chap. 3, dans la sentence que Dieu y prononça contre le serpent, dont le démon s'était servi pour tenter Eve, et qui était la figure de cet esprit de malice. 2.° Dans le même livre, chap. 12, Dieu promet le Messie à Abraham, et il renouvelle cette promesse à Isaac, chap. 22, et ensuite à Jacob, chap. 28 et 30. Jacob mourant, chap. 49, annonce la venue du Messie, avant que le sceptre sorte de la maison de Juda; Daniel, chap. 9, avant le terme de 490 ans; Aggée, avant la destruction du Temple; Malachie, à une époque toute prochaine, et à laquelle il semble toucher.

D. Les prophéties qui annoncent le Messie, se sont-elles accomplies ? Le Messie est-il venu ?

R. Il est évident que les prophéties qui annoncent le Messie sont accomplies, ou qu'elles sont fausses. Or, ces prophéties ne peuvent être fausses ; car si elles l'étaient, Dieu aurait trompé le monde ; ce qu'on ne peut ni dire, ni penser sans crime. Donc le Messie est venu.

D. Comment prouvez-vous que les prophéties qui annoncent le Messie, sont accomplies, et que par conséquent le Messie est venu ?

R. Je prouve que les prophéties qui annoncent le Messie, sont accomplies, et que par conséquent le Messie est venu, parce qu'il est constant que Juda n'a plus de sceptre. Que les 490 ans de Daniel se sont écoulés cinq fois. Que le second Temple est détruit depuis plus de 1700 ans ; et que le terme auquel Malachie touchait, ne peut avoir été placé plus de 2000 ans après lui.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

Où l'on prouve que c'est Jesus-Christ qui est le Messie.

Le Messie promis de Dieu dès l'origine du monde, est venu, mon cher Théotime ; il ne nous est plus permis, ni même

possible d'en douter. Prétendre que le Messie n'est pas venu, c'est dire que les prophéties qui l'annoncent, sont fausses; c'est accuser Dieu d'avoir trompé les hommes.

Comme dans les desseins de Dieu, l'objet de la Mission du Messie était de rappeler le monde à la connaissance de Dieu, de le réconcilier avec lui, et d'établir une paix éternelle entre le Ciel et la Terre; il est clair que l'avénement du Messie a dû se faire avec un grand éclat, et avec tant d'évidence et de certitude, qu'on n'ait pu le méconnaître qu'en s'aveuglant volontairement. Que le Messie a dû avoir tous les caractères marqués dans les prophéties, et les avoir d'une manière si frappante, qu'on n'ait pu les lui contester de bonne foi. Remarquez bien ces paroles; car Dieu n'est nullement obligé de faire des miracles, pour dissiper les ténèbres, que ceux qui craignent la vérité, créent autour d'eux par orgueil ou par intérêt, pour ne la point voir.

Le Messie devait donc se montrer revêtu des caractères que je viens de dire; sans cela, on n'aurait pu le connaître, et Dieu seul aurait été responsable de cette erreur, et il n'aurait jamais pu en faire un crime aux hommes, sans violer la justice. Il aurait manqué aux hommes, il se serait manqué à lui-même; le plus grand de ses

desseins aurait échoué, pour n'avoir pas été concerté avec assez de sagesse.

Nous allons prouver, mon cher Théotime, que c'est Jesus-Christ qui est le Messie; qu'il est même absolument impossible qu'un autre que lui le soit. En sorte que si ce n'est pas lui qui l'est, il faut dire que le Messie n'est pas venu.

Si le Messie n'est pas venu, toutes les Prophéties qui l'annoncent sont fausses. Donc le Messie est venu. C'est sur ce raisonnement, qui est des plus simples, qu'a roulé toute la Conférence précédente.

Jesus-Christ a tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes; donc J. C. est le Messie. C'est sur cet autre raisonnement, qui n'est pas moins simple que le premier, que roulera toute la Conférence que nous commençons maintenant.

Nous n'avons donc, mon cher Théotime, qu'une chose à faire pour découvrir si Jesus-Christ est le Messie; c'est de le comparer avec les prophéties; c'est de le confronter, si j'ose m'exprimer ainsi, avec le signalement que Dieu a donné du Messie dans l'ancien Testament. Si toutes les prophéties se sont accomplies dans la personne de Jesus-Christ, si Jesus-Christ ressemble trait pour trait au signalement que Dieu a donné du Messie dans l'ancien Testament, il est incontestablement le Messie. S'il ne

ressemble pas à ce signalement, il n'est pas le Messie.

Je prends donc l'Ancien Testament d'une main, et le Nouveau de l'autre ; les Prophètes qui ont annoncé le Messie, et les Évangélistes qui ont écrit l'histoire de Jesus-Christ : je rapproche les prédictions des premiers, de la narration des seconds ; et je trouve que la ressemblance est si exacte, qu'elle ne laisse rien à désirer.

Entrons en matière, Théotime : comme cette Conférence sera longue, je la partagerai en plusieurs articles, pour soulager votre mémoire.

ARTICLE I.

Prophéties touchant l'origine du Messie, le temps et le lieu de sa naissance, accomplies en Jesus-Christ.

SELON tous les Prophètes, le Messie devait être de la tribu de Juda, et dans cette tribu de la famille de David. Les Juifs l'ont toujours cru, et le croient encore aujourd'hui. C'était là une des plus constantes traditions de ce peuple ; et cette tradition était fondée sur les textes les plus clairs de leurs Ecritures. Ils appelaient le Messie le Fils de David par excellence. Le Prophète Isaïe ne le désigne pas autrement que par le nom de rejeton de Jessé, qui était le père de David.

On

On voit (*a*), par les deux généalogies de Jesus-Christ, que Saint Matthieu et

---

(*a*) On peut faire ici deux objections : la première, sur la différence qui se voit entre les deux généalogies que S. Matthieu et S. Luc nous ont laissées, sous le nom de Généalogies de Jesus-Christ. Car S. Matthieu fait descendre S. Joseph de David par Salomon, et S. Luc le fait descendre de David par Nathan. S Matthieu encore donne Jacob pour père à S Joseph, et S. Luc lui donne Eli.

La seconde, c'est que les Evangélistes n'ont écrit que la Généalogie de S. Joseph, et que la Généalogie de S. Joseph ne peut être celle de Jesus-Christ, puisque Jesus-Christ n'est point né de S. Joseph.

Sur la première objection, il faut remarquer que, selon la loi des Juifs, quand un homme marié mourait avant son épouse, sans avoir d'enfans, le frère du mort, ou son plus proche parent, était obligé d'épouser la veuve, et que les enfans qui venaient du second mariage étaient réputés enfans du mort, et perpétuaient son nom dans la Nation sainte, et qu'ainsi ils étaient ses enfans, selon la loi. Cela étant, la difficulté disparaît, et il faut dire, avec S. Ambroise, S. Jérôme et S. Augustin, que S. Matthieu, dans la Généalogie de S. Joseph, le fait descendre de David par les pères, selon la nature; au lieu que S. Luc le fait descendre de David par les pères, selon la loi.

Sur la seconde objection, il suffit de dire que la Sainte Vierge étant non-seulement de

Saint Luc nous ont laissées, que Jesus-Christ descendait du Patriarche Juda, par David; et Saint Paul, dans l'Epître aux Hébreux, chap. 7, avance qu'il est notoire que Jesus-Christ était de la tribu de Juda.

Nous avons déjà remarqué que Jesus-Christ naquit, conformément à la prophétie de Jacob, dans le temps où la tribu de Juda venait de perdre l'autorité souveraine, par l'usurpation d'Hérode, prince Iduméen.

Il est certain, par tous les calculs qui ont été faits, que Jesus-Christ naquit vers la soixante-cinquième des semaines marquées dans la célèbre prophétie de Daniel. Il n'est pas moins certain qu'il naquit à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, selon cette prophétie de Michée, chap. 5, qui ne peut être interprétée que du Messie: « Et vous, Bethléem, (qu'on appelle aussi » Ephrata) vous êtes petite entre les villes » de Juda; mais c'est de vous que sortira » celui qui doit régner dans Israël, dont » la génération est dès le commencement, » dès l'éternité. » Et nous voyons encore dans l'Evangile, que les Princes des Prêtres et les Docteurs de la Loi, assemblés

---

la même Tribu, mais encore de la même famille que S. Joseph, et de plus, comme on le croit, sa proche parente, leur Généalogie était commune, et qu'en traçant celle de l'une; on traçait aussi celle de l'autre.

par Hérode, déclarèrent à ce Prince que le Messie devait naître à Bethléem, comme il est porté dans la prophétie que nous venons de citer.

Nous trouvons dans l'Evangile, que Jesus-Christ fut porté au Temple, quarante jours après sa naissance, pour être présenté au Seigneur, selon la Loi ; et que, dans cette cérémonie, le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne le reconnurent pour le Messie : qu'à l'âge de douze ans, il y alla prendre séance au milieu des Docteurs, qu'il étonna par la profondeur de sa Doctrine ; et que pendant le temps de sa vie publique, il y parut plusieurs fois pour enseigner le peuple ; et par-là il accomplit la prophétie d'Aggée et de Malachie, que nous avons rapportée plus haut.

Toutes les prophéties qui regardent l'origine temporelle du Messie, le temps et le lieu de sa naissance, se sont donc vérifiées en Jesus-Christ.

Vainement voudrait-on dire ici que bien d'autres que Jesus-Christ naquirent à Bethléem sous le règne d'Hérode, et lorsque la tribu de Juda eût perdu la souveraineté ; que Jesus-Christ ne fut pas le seul qui fut présenté au Temple dans ce temps-là ; qu'il ne fut pas le seul qui enseigna dans le Temple ; qu'il ne fut pas le seul qui naquit dans le cours

des soixante-dix semaines marquées dans Daniel.

Nous convenons sans peine de tout cela. Mais aussi, tout le monde doit convenir que des textes combinés de l'Ancien Testament et de l'Evangile, il s'ensuit clairement que Jesus-Christ a eu les cinq premiers caractères que le Messie devait avoir selon les prophéties, qui sont d'être de la tribu de Juda et de la famille de David, de naître à Bethléem, de naître dans le temps marqué par Jacob et par Daniel, et d'enseigner dans le Temple; cela nous suffit pour le moment présent. D'autres que le Messie pouvaient avoir ces caractères; mais le Messie devait nécessairement les avoir, et Jesus-Christ les a eus. Et c'est déjà un point essentiel, puisque s'il ne les avait pas eus, il serait constant par cela seul qu'il n'est pas le Messie.

Je vais plus loin, Théotime, et je prétends que ces premiers traits de ressemblance entre Jesus-Christ et le Messie annoncé par les Prophètes, prouvent, sinon directement et par eux-mêmes, du moins indirectement et à raison des circonstances, que c'est J. C. qui est le Messie.

Car enfin le Messie est venu; nous l'avons déjà démontré: ce Messie, c'est Jesus-Christ, ou quelqu'un de ses contemporains. Cela est encore évident, par tout ce que nous avons dit. Or, si c'est quelqu'un des

contemporains de Jesus-Christ qui est le Messie, premièrement, qu'on nomme cet homme: secondement, qu'on nous montre qu'il a eu les cinq premiers caractères du Messie prédit par les Prophètes; qu'il est de la tribu de Juda, et, dans cette tribu, de la famille de David. Qu'il est né à Bethléem, lorsque la tribu de Juda avait perdu la souveraineté, et dans le temps marqué dans Daniel. Qu'il a paru dans le dernier Temple de Jérusalem. Mais comment le ferait-on, puisqu'aucune histoire, soit des Juifs, soit des Chrétiens, ne fait mention d'aucun homme qui ait eu ces premiers traits de ressemblance avec le Messie promis dans l'Ancien Testament? Dieu, à la prévoyance de qui rien n'échappe, a tellement disposé les événemens, que tous les caractères du Messie, qui pouvaient être communs à plusieurs hommes, sont devenus propres à Jesus-Christ par le fait. Et afin qu'on ne pût prendre quelqu'autre que Jesus-Christ pour le Messie, il a, si je puis m'exprimer ainsi, effacé sur tous ses contemporains tous les traits par où ils pouvaient lui ressembler.

Reprenons notre parallèle, Théotime; nous n'avons encore qu'une ébauche légère du Messie. Mais c'est une ébauche faite par un de ces grands Maîtres dont le pinceau ne s'égare jamais, qui ajoutent sans cesse de nouveaux traits aux tableaux

qu'ils ont commencés, jusqu'à ce qu'ils répondent parfaitement à leur idée; mais qui n'en effacent jamais aucun. La suite de cet entretien vous en convaincra pleinement. J'espère que vous m'écouterez avec un plaisir toujours nouveau, parce que je vous découvrirai toujours de nouvelles merveilles, et que vous éprouverez quelque chose de semblable à ce qui arrive à un voyageur qui, d'un lieu élevé, voit d'abord les premiers traits du jour, ensuite les doux feux de l'aurore, et enfin le majestueux et éblouissant éclat du soleil levant; et à la faveur de cette immense lumière, voit d'un seul coup d'œil tout le spectacle de la nature.

ARTICLE II.

Prophéties touchant la manière extraordinaire dont le Messie devait naître, touchant la condition temporelle du Messie, et touchant son caractère personnel, accomplies en Jesus-Christ.

LE MESSIE devait naître d'une Vierge, selon les paroles d'Isaïe, chap. 7, v. 14: « Le Seigneur vous donnera lui-même » un prodige. Une Vierge concevra, et » elle enfantera un fils qui sera appelé » Emmanuel (en notre langue, Dieu avec » nous). »

(*a*) Cette prophétie s'est accomplie en Jesus-Christ, qui, par le plus étonnant, comme par le plus inoui de tous les miracles, fut formé dans le sein de la Vierge Marie, par la seule opération du Saint-Esprit, comme on le voit en S. Matthieu et en S. Luc, chap. 1.

Il avait été prédit par Zacharie que le Messie serait pauvre, et qu'il ferait son entrée solennelle dans Jérusalem, en Roi pauvre : « Fille de Sion, soyez ravie de » joie, s'écrie le Prophète; Fille de Jéru- » salem, poussez des cris d'alégresse; voici » votre Roi qui vient à vous, ce Roi » juste qui est le Sauveur; il est pauvre, » et il est monté sur une ânesse et sur le » poulain de l'ânesse. »

C'est ainsi, en effet, que Jesus-Christ

(*a*) J'ai cru pouvoir mettre entre les caractères du Messie, qu'il devait naître d'une Vierge. 1.° Il fallait que le Messie eût cette prétention : Jesus-Christ l'a eue. 2.° Il fallait que cette prétention ne fût pas évidemment démentie, et telle est la prétention de Jesus-Christ; indépendamment des miracles que Jesus-Christ a faits pour confirmer tout ce qu'il disait de lui-même, cette prétention est appuyée de toutes les preuves dont un fait de cette nature est susceptible. Marie, Joseph et tous leurs proches, en sont persuadés dès la naissance de Jesus-Christ, et en rendent témoignage.

fit son entrée dans Jérusalem, comme le rapportent les Evangélistes; et nous y trouvons encore que Jesus-Christ naquit dans une étable; que pendant les trente premières années de sa vie, il vécut de son travail; que pendant les trois dernières, il ne subsista que des aumônes qu'on lui faisait. « Les renards ont des tanières, » disait-il lui-même, et les oiseaux du ciel » des nids; mais le fils de l'homme n'a » pas où reposer sa tête. »

Isaïe, qu'on peut appeler par excellence le Prophète du Messie, parce qu'il parle de lui en termes plus clairs que tous les autres, et qu'il entre dans un plus grand détail de circonstances; Isaïe a tracé avec soin le caractère personnel du Messie, par ces paroles qu'on lit au chap. 2: « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, » et une fleur naîtra de sa racine, et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui, » l'esprit de sagesse et d'intelligence, » l'esprit de conseil et de force, l'esprit » de science et de piété, et il sera rempli » de l'esprit de la crainte du Seigneur; il » ne jugera point sur les rapports des yeux, » et il ne condamnera point sur un ouï-» dire. » Et par ces autres paroles du chap. 42: « Voici, dit le Seigneur, mon » Serviteur, dont je prendrai la défense. » Voici mon Elu, dans lequel mon ame a » mis toute son affection; je répandrai

» mon esprit sur lui, et il rendra justice
» aux Nations : il ne criera point; il n'aura
» point d'égard aux personnes, et on n'en-
» tendra point sa voix dans les rues; il
» ne brisera point le roseau cassé, et il
» n'éteindra point la mèche qui fume
» encore. Il jugera dans la vérité; il ne
» sera point triste ni précipité, jusqu'à ce
» qu'il exerce son jugement sur la terre,
» et les nations attendront sa Loi. »

Voilà Jesus-Christ tel que nous le représentent les Evangélistes. Il semble que cet homme-Dieu, Sauveur des hommes, ait été formé sur le portrait qu'Isaïe en avait fait plusieurs siècles avant qu'il parût; ou qu'Isaïe lui-même ait vu cette homme-Dieu, et ait formé sur lui le portrait qu'il en a fait. On en convient : jamais le monde, même à en juger par les seules lumières de la raison, ne vit rien de si saint et de si parfait que Jesus-Christ; la pureté infinie de ses mœurs, la profondeur de sa doctrine et de sa sagesse, son impartiale équité, son zèle pour la gloire et les intérêts de Dieu, son détachement de ses intérêts propres, et sur-tout de sa propre gloire, sa patience invincible et sa douceur inaltérable, le mettent à une distance infinie au-dessus de tout ce que le genre humain a produit de plus vénérable; et quand il ne serait pas le Fils de Dieu, il n'en serait pas moins le premier et le plus

grand des hommes ; l'éminence du caractère personnel de Jesus-Christ se fait sentir dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles. Il est par-tout tel qu'Isaïe représente le Messie : aussi voyons-nous dans l'Evangile, que Dieu, dans deux occasions solennelles, sur les bords du Jourdain et sur le Tabor, déclara que Jesus-Christ était *son Fils bien-aimé et l'objet de toutes ses complaisances*, et commanda aux hommes de l'écouter ; pour nous faire comprendre qu'il était celui dont Isaïe avait fait le portrait, et que c'était lui-même qui avait dicté ce portrait à Isaïe.

ARTICLE III.

Prophéties touchant la prédication du Messie, touchant ses miracles, et les contradictions que devait souffrir sa doctrine, accomplies en Jesus Christ.

ISAÏE, chap. 61 : « L'esprit du Seigneur » s'est reposé sur moi. » (Le Prophète fait parler le Messie.) « Parce que le Sei» gneur m'a rempli de son onction ; il m'a » envoyé pour annoncer sa parole à ceux » qui sont doux. Pour guérir ceux qui ont » le cœur brisé ; pour prêcher la grace » aux captifs, et la liberté à ceux qui sont » dans les chaînes. Pour publier l'année » de réconciliation du Seigneur, et le jour

» de la vengeance de notre Dieu ; pour
» consoler ceux qui pleurent. »

Les trois dernières années de la vie de Jesus-Christ furent toutes consacrées à la prédication. Et ce fut principalement auprès des pauvres de son peuple qu'il exerça ce ministère. Toutes ses prédications roulèrent sur deux objets. Il annonça aux hommes que le temps de leur réconciliation avec le Seigneur était venu, et il leur montra sa vengeance prête à éclater contre eux, s'ils ne voulaient pas se réconcilier avec lui. Nous voyons en S. Luc, ch. 4, que Jesus-Christ étant entré dans la Synagogue à Nazareth, on lui présenta le Livre d'Isaïe ; et que l'ayant ouvert, il y lut ces paroles : « L'esprit du Seigneur s'est
» reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a
» consacré par son onction. » Et tout le reste du passage que nous venons de rapporter; et qu'ayant fermé le Livre, il commença ainsi son discours : « C'est aujour-
» d'hui que cette Ecriture que vous
» venez d'entendre, s'est accomplie. » Pour faire comprendre que c'était lui qu'Isaïe avait désigné dans ce passage.

Isaïe, chap. 9 : « Au commencement,
» Dieu a soulagé la terre de Zabulon et la
» terre de Nephtali ; et à la fin, sa main
» s'est appesantie sur la Galilée des nations,
» qui est le long de la mer, au-delà du
» Jourdain. Le peuple, qui marchait dans

» les ténèbres, a vu une grande lumière ;
» et le jour s'est levé pour ceux qui habi-
» taient dans la région de l'ombre de la
» mort. » On voit, par cette prophétie, que le Messie devait commencer à exercer le ministère de la prédication dans les tribus de Zabulon et de Nephtali.

Et on lit en S. Matthieu, chap. 4: Que Jesus-Christ, quittant la ville de Nazareth, alla demeurer à Capharnaüm, ville maritime sur les confins de Zabulon et de Nephtali; afin que cette parole d'Isaïe fût accomplie : « Le pays de Zabulon et le
» pays de Nephtali, etc. »

Jesus-Christ prêcha donc d'abord dans la terre de Zabulon et de Nephtali, comme Isaïe l'avait prédit du Messie ; et ainsi cette région fut éclairée de la grande lumière de son Evangile, et reçut le secours spirituel que Dieu lui avait promis. Mais depuis, Jesus-Christ prononça des malédictions contre Bethzaïde, Corozaïn, et Capharnaüm, villes de ces quartiers-là, qui n'avaient pas voulu profiter de ses prédications et de ses miracles, et il appesantit ainsi sa main vengeresse sur cette même région qu'il avait d'abord comblée de ses bienfaits. De sorte que rien ne manque à l'entier accomplissement de cette prophétie.

Isaïe, chap. 35 : « Dieu viendra lui-
» même, et il nous sauvera ; alors les

» yeux des aveugles verront le jour; les
» oreilles des sourds seront ouvertes; le
» boiteux bondira comme le cerf, et la
» langue des muets sera déliée. » Le
Messie devait donc faire des miracles?

L'Evangile rapporte que Jesus-Christ a fait les plus grands miracles; qu'il en a fait un nombre infini; qu'il les a faits en Dieu; qu'il les a faits pour prouver qu'il était le Messie, Fils de Dieu, lui-même, comme son père.

Les Prophètes avaient clairement annoncé que la prédication du Messie serait contredite par les Juifs, et que ce serait pour leur malheur. Isaïe, chap. 3, v. 13:
« Rendez gloire à la sainteté du Seigneur
» des armées, qu'il soit lui-même votre
» crainte et votre terreur, et il deviendra
» votre sanctification. Et il sera une pierre
» d'achoppement et une pierre de scan-
» dale pour les deux maisons d'Israël, un
» piége et un sujet de ruine à ceux qui
» habitent dans Jérusalem; plusieurs d'en-
» tr'eux se heurteront contre cette pierre,
» ils tomberont et se briseront; ils s'en-
» gageront dans le filet, et ils seront
» pris. »

On voit dans cette prophétie, qui a deux parties: 1.° Que le premier dessein du Messie devait être la sanctification du peuple Juif, pour lequel il était spécialement envoyé. 2.° Que ce dessein devait,

en grande partie, échouer par la faute des Juifs. Elle s'est accomplie à la lettre, quant à ces deux parties. Car nous voyons dans l'Evangile, d'une part, qu'un petit nombre de Juifs reconnut Jesus-Christ pour le Messie, et fut sanctifié par sa grace; et d'une autre, on y trouve que les Princes des Prêtres, les Scribes, les Docteurs de la Loi, et avec eux le plus grand nombre des habitans de Jérusalem et de la Judée, refusèrent constamment de le reconnaître pour le Messie, malgré sa sainteté et ses miracles, s'élevèrent hautement contre sa doctrine, le persécutèrent lui-même avec un acharnement qui alla bien au-delà des fureurs ordinaires dont les hommes sont capables, et vinrent enfin à bout de le faire mourir en croix. Et ce fut ainsi que cet homme-Dieu, qui était venu pour les sauver, fut, par leur faute, un sujet de scandale pour eux, et l'occasion de leur ruine spirituelle. Jesus-Christ s'est appliqué à lui-même toutes les prophéties que nous avons citées dans cet article, dans une circonstance où le témoignage qu'il rendait de lui-même ne pouvait être suspect, puisque, dans ce moment, les faits parlaient hautement en sa faveur. Car S. Jean-Baptiste (comme le rapporte S. Matthieu, chap. 2) ayant appris dans sa prison les œuvres merveilleuses de Jesus-Christ, envoya deux de ses disciples

lui dire, de sa part : « Etes-vous celui qui
» doit venir (c'est-à-dire le Messie), ou
» si nous devons en attendre un autre ? Et
» Jesus leur répondit : Allez raconter à
» Jean ce que vous avez entendu et ce
» que vous avez vu : les aveugles voient,
» les boiteux marchent, les lépreux sont
» guéris, les sourds entendent, les morts
» ressuscitent, l'Evangile est prêché aux
» pauvres, et heureux celui qui ne prendra
» point de moi un sujet de scandale et de
» chute. »

Vous voyez, Théotime, avec quelle exactitude tout ce que les Prophètes avaient annoncé touchant la prédication et les miracles du Messie, et touchant les contradictions que sa doctrine devait éprouver de la part des Juifs, fut accompli. Passons à d'autres objets.

AVANT-PROPOS,

Pour servir d'introduction aux articles suivans.

AVANT que de rapporter les prophéties qui regardent la passion, la mort et la résurrection du Messie, celles qui annoncent la réprobation du peuple d'Israël, et la vocation des Gentils à la foi, pour les comparer ensuite avec l'Evangile, suivant la méthode que nous avons suivie

jusqu'ici, il convient, mon cher Théotime, que je vous donne quelques éclaircissemens dont vous sentirez sans peine l'importance.

A peine nos premiers parens avaient péché, que Dieu, touché de compassion pour eux, et pour leurs descendans qui se trouvaient enveloppés dans leur disgrace, leur promit un Rédempteur qui, par sa puissante intercession, réconcilierait le monde avec Dieu, et dont les mérites sauveraient non-seulement tous les hommes qui viendraient après lui, mais encore tous ceux qui l'avaient précédé, pourvu que de leur côté ils voulussent se les rendre utiles.

Cette promesse fut renouvelée en termes encore plus clairs aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et ensuite au peuple Juif d'une manière encore plus expresse. Le Messie devait naître de ce peuple, l'instruire, lui donner une loi plus sainte et plus parfaite que celle de Moïse, et commencer par lui le grand œuvre de la rédemption générale.

Le Seigneur, en faisant cette promesse au peuple d'Israël, prévit que ce peuple ne payerait ses bienfaits que d'ingratitude; qu'il refuserait de reconnaître le Messie, son Sauveur; qu'il le renoncerait et le mettrait à mort; et il résolut d'accepter cette mort, que le Messie souffrirait volontairement; de l'accepter, dis-je, comme

une réparation digne de lui, pour les péchés des hommes.

La prévision de Dieu ne nuisait point à la liberté des Juifs, puisqu'elle la supposait. Et ainsi, le crime des Juifs ne devait pas être moins punissable, quoique Dieu l'eût prévu, et qu'il dût s'en servir pour l'exécution du plus grand dessein que sa miséricorde pût former, que s'il ne l'eût pas prévu, et qu'il n'en eût fait aucun usage.

Dieu résolut donc de venger, sur le peuple Juif, la mort du Messie; et pour cela, il changea, selon notre façon imparfaite de concevoir ses décrets, le premier ordre de ses desseins. La réprobation du peuple d'Israël, jusqu'à la fin des temps, est décernée. Le pacte que Dieu a fait avec leurs pères, demeurera suspendu jusque-là. Les Gentils, ou les Nations idolâtres, qui ne devaient entrer dans la nouvelle alliance qu'après eux, prendront leur place et y entreront avant eux. Dieu fera briller à leurs yeux la lumière de l'Evangile. Ils croiront, ils se convertiront, ils seront le peuple du Messie, et son Eglise. Ainsi, ceux qui devaient être les premiers deviendront les derniers, et ceux qui devaient être les derniers seront les premiers, selon la parole de J. C. Cependant une petite portion du peuple d'Israël sera assez heureuse pour reconnaître le Messie.

Mais le corps de la nation demeurera dans son aveuglement. J. C. et les Apôtres nous ont découvert cette suite des desseins de Dieu, et l'événement l'a rendue sensible. Mais cela ne suffisait pas, sur-tout dans les premiers temps.

En effet, Théotime, ces trois grands événemens, la mort du Messie pour le rachat des hommes, la réprobation des Juifs pour un temps, et la vocation des Gentils à leur place, sont les trois grands caractères du Messie; ils renferment tout le mystère de sa mission; ils décident du sort du peuple d'Israël, et de tous les autres peuples.

Il était donc nécessaire que ces trois caractères du Messie fussent annoncés, de la manière la plus claire, par les Prophètes, et qu'ils se montrassent dans le Messie lui-même, de la manière la plus frappante, quand il paraîtrait. Cela fut ainsi exécuté, comme nous allons le faire voir. Renouvelez votre attention, Théotime; jusqu'ici je vous ai dit de grandes choses, je vais vous en dire de plus grandes.

ARTICLE IV.

Prophéties touchant la Passion, la Mort et la Résurrection du Messie, accomplies en Jesus-Christ.

COMMENÇONS par la célèbre prophétie contenue dans le chap. 53 d'Isaïe. Je vais vous en faire la lecture.

« Qui est-ce qui a cru à notre parole ? » et à qui le bras du Seigneur a-t-il été » révélé ? Il s'élèvera devant le Seigneur, » comme un arbrisseau et comme un reje- » ton qui sort d'une terre sèche ; il est sans » beauté et sans éclat : nous l'avons vu, » et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous » l'avons méconnu : il nous a paru un objet » de mépris, le dernier des hommes, un » homme de douleur, qui sait ce que c'est » que souffrir ; son visage était comme » caché ; il paraissait méprisable, et nous » ne l'avons point reconnu. Il a pris véri- » tablement nos langueurs sur lui, et il » s'est chargé lui-même de nos douleurs. » Nous l'avons considéré comme un lé- » preux, comme un homme frappé de » Dieu et humilié ; et cependant il a été » percé de plaies pour nos iniquités ; il a » été brisé pour nos crimes : le châtiment » qui nous devait procurer la paix, est » tombé sur lui, et nous avons été guéris » par ses meurtrissures. Nous nous étions

» tous égarés comme des brebis errantes;
» chacun s'était détourné pour suivre sa
» propre voie ; et Dieu l'a chargé lui seul
» de l'iniquité de nous tous. Il a été offert,
» parce que lui-même l'a voulu, et il n'a
» point ouvert la bouche. Il sera mené à la
» mort, comme une brebis que l'on va
» égorger; il demeurera dans le silence,
» sans ouvrir la bouche, comme un agneau
» est muet devant celui qui le tond. Il est
» mort au milieu des douleurs, ayant été
» condamné par des Juges. Qui racontera
» sa génération ? car il a été retranché
» de la terre des vivans. Je l'ai frappé, à
» cause des crimes de mon peuple ; et il
» donnera les impies pour le prix de sa
» sépulture, et les riches pour la récom-
» pense de sa mort: parce qu'il n'a point
» commis d'iniquité, et que le mensonge
» n'a jamais été dans sa bouche. Mais le
» Seigneur l'a voulu briser dans son infir-
» mité. S'il livre son ame pour le péché,
» il verra sa race durer long-temps; et la
» volonté de Dieu s'exécutera heureuse-
» ment par sa conduite; il verra le fruit de
» ce que son ame aura souffert, et il en sera
» rassasié. Comme mon serviteur est juste,
» il justifiera par sa doctrine un grand
» nombre d'hommes, et il portera sur lui
» leurs iniquités. C'est pourquoi je lui
» donnerai pour partage une multitude de
» personnes, et il distribuera les dépouilles

» des forts; parce qu'il a livré son ame à la » mort, et qu'il a été mis au nombre des » scélérats; qu'il a porté les péchés de plu- » sieurs, et qu'il a prié pour les violateurs » de la Loi. » Jusqu'ici, Théotime, ce sont les propres paroles d'Isaïe; mais avant que nous comparions cette prophétie avec l'histoire de J. C., faisons une courte réflexion sur ces paroles : « Il a été percé de plaies » pour nos iniquités; il a été brisé pour nos » crimes; le châtiment qui devait nous pro- » curer la paix, est tombé sur lui; nous » avons été guéris par ses meurtrissures. » Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de » nous tous, etc. » Je dis, Théotime, que ces paroles, et plusieurs autres qu'on lit dans cette prophétie, caractérisent si uniquement le Messie, qu'il n'est pas possible de les entendre d'un autre que lui. Celui dont parle Isaïe est la victime qui s'offre à Dieu, pour les péchés du genre humain. Ne devant rien pour lui-même, il est en état de payer, et il paye, en effet, pour les autres. Dieu reçoit son sacrifice. Par la vertu de ce sacrifice, les péchés sont expiés et abolis. Les hommes rentrent en grace avec Dieu, etc. Or, si ces paroles ne désignent pas le Messie, celui qu'elles désignent est incontestablement au-dessus du Messie; c'est lui, et non pas le Messie, qui est véritablement l'espérance des nations; c'est en lui, et non pas dans le Messie, que les

nations seront bénies. Le Messie n'est donc plus le plus grand des hommes; et dès-lors les Écritures elles-mêmes ne sont plus qu'un chaos, où tout est dans la confusion, et où l'on ne voit rien distinctement, parce que tout s'y contredit. En deux mots, le Messie doit être le plus grand des hommes. Or, celui qui est assez Saint pour être digne de s'offrir à Dieu comme la victime des hommes, assez Saint pour sanctifier tous les hommes par le mérite de son sacrifice, est évidemment le plus grand des hommes: donc il est le Messie. C'est donc aussi le Messie que regarde la prophétie que nous venons de lire.

Maintenant, Théotime, prenons l'un après l'autre, les principaux traits du tableau ou du portrait qu'Isaïe fait ici du Messie, et confrontons-les avec le portrait que l'Evangile fait de Jesus-Christ.

La Prophétie.—« Il s'élèvera devant le » Seigneur, comme un arbrisseau et comme » un rejeton qui sort d'une terre sèche. »

L'Evangile. —Jesus-Christ sortit de la famille de David, dans le temps que cette auguste famille était tombée dans la dernière obscurité.

La Prophétie.— « Il est sans beauté et » sans éclat », et tout ce qui suit jusqu'à ces paroles : « Nous l'avons considéré » comme un lépreux, et comme un » homme frappé de Dieu, et humilié. »

L'Evangile. — Voilà Jesus-Christ tel que nous le montrent les Evangélistes dans sa Passion, ou plutôt tel que Pilate le montre au peuple Juif, chargé de toutes les flétrissures et de tous les opprobres qu'un homme peut souffrir; déchiré par la plus cruelle flagellation, couronné d'épines, ayant le visage comme caché sous les meurtrissures des soufflets qu'il a reçus, et sous les crachats dont on l'a couvert; accablé d'imprécations par les Prêtres, et maudit de tout le peuple.

La Prophétie.—« Il a été mis au nombre » des scélérats. »

L'Evangile.—Saint Jean, ch. 18, ℣. 39: « Pilate dit aux Juifs: C'est la coutume que » je vous délivre un Criminel à la fête de » Pâques; voulez-vous que je vous délivre » le Roi des Juifs? Alors ils se mirent de » nouveau à crier tous ensemble: nous ne » voulons point celui-ci, mais Barabbas. » Or Barabbas était un Voleur. » —Saint Marc, chap. 15, ℣. 28: « Ils crucifièrent » aussi avec lui deux Voleurs, l'un à sa » droite, et l'autre à sa gauche. »

La Prophétie.—« Il sera mené à la mort » comme une brebis qu'on va égorger; il » demeurera dans le silence sans ouvrir la » bouche, comme un agneau est muet de» vant celui qui le tond. »

L'Evangile.—S. Matth. chap. 26, ℣. 62:

« Alors le Grand-Prêtre se levant, lui dit :
» Vous ne répondez rien à ce qu'ils dépo-
» sent contre vous ? Mais Jesus demeurait
» dans le silence. »

La Prophétie. — « Il a été offert, parce
» que lui-même l'a voulu. »

L'Evangile ; ou plutôt Jesus-Christ dans l'Evangile, S. Matth. chap. 20, ℣. 28 :
« Le Fils de l'Homme est venu pour donner
» sa vie pour plusieurs. » En S. Jean, chap. 10, ℣. 14 : « Je donne ma vie pour mes
» brebis ; je quitte ma vie pour la re-
» prendre ; personne ne me la ravit, mais
» c'est de moi-même que je la quitte. J'ai
» le pouvoir de la quitter, et j'ai le pou-
» voir de la reprendre. »

Il ne suffisait pas que Jesus-Christ dît qu'il ne mourait que parce qu'il voulait bien mourir ; il fallait encore qu'il le prouvât, et il l'a fait de la manière la plus convaincante. Il savait que les Princes des Prêtres avaient résolu sa mort, et il va à Jérusalem. Il savait qu'on devait l'aller chercher dans le jardin des oliviers, pour se saisir de sa personne, et il se rend dans ce jardin exprès pour y être pris : il voit arriver ceux qui venaient le prendre, et il va au devant d'eux ; et pour leur faire sentir que bien loin qu'ils aient aucun pouvoir sur lui, il a lui-même tout pouvoir sur eux, en prononçant ces deux mots : *C'est moi*, — il les renverse tous par terre.

La

La Prophétie. « Nous étions tous égarés » comme des brebis errantes; chacun » s'était détourné pour suivre sa propre » voie; et Dieu l'a chargé, lui seul, de » l'iniquité de nous tous. »

L'Evangile; ou plutôt J. C. dans l'Evangile. « Je donne ma vie pour mes » brebis : ceci est mon Sang, le Sang de la » nouvelle alliance, qui sera répandu pour » plusieurs, pour la rémission de leurs » péchés. St. Matth. chap. 26. » Et tout le nouveau Testament est rempli des témoignages que Jesus-Christ et ses Disciples rendent à l'intention de son Sacrifice.

La Prophétie. « Il a prié pour les vio- » lateurs de la loi. »

L'Evangile. Jesus-Christ en croix priait pour ceux qui le faisaient mourir : *Mon Père*, disait-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

La Prophétie. « Il donnera les impies » pour le prix de sa sépulture » etc. jusqu'à la fin du chapitre.

L'Evangile. Jesus-Christ mourant en croix, convertit un des deux malfaiteurs qui étaient crucifiés à ses côtés. Le Centenier qui avait présidé au supplice de Jesus-Christ, voyant la manière extraordinaire dont il mourait, s'écria que cet Homme était véritablement le Fils de Dieu; et plusieurs des spectateurs de cette mort s'en retournèrent chez eux en

frappant leur poitrine. Peu de jours après sa mort, un grand nombre de Juifs le reconnurent pour le Messie. Son Evangile a été prêché dans tout l'univers. Les nations l'ont reçu ; il a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition; il a fait connaître le vrai Dieu dans tout l'univers ; il a enfanté une infinité de Saints.

Après avoir vu avec quelle justesse cette prophétie s'accorde avec le récit des Evangélistes, vous n'êtes pas surpris, mon cher Théotime, qu'Isaïe se soit servi du passé au lieu du futur, et qu'il ait parlé de la Passion du Messie plusieurs siècles avant l'événement, comme si elle fût déjà arrivée. Ce grand homme, rempli de l'esprit de celui à qui tous les siècles sont présens, et pour qui la durée du monde n'est qu'un point où tous les événemens se réunissent sans se confondre, voyait à travers le vaste espace de tant d'années tout ce qu'il annonçait du Sauveur, comme s'il en eût été le spectateur. Ajoutons à ce tableau qu'Isaïe vient de faire du Messie souffrant et mourant pour les hommes, quelques traits tirés du chap. 50, ℣. 5. « Le Seigneur » mon Dieu (le Prophète fait parler le » Messie), le Seigneur mon Dieu m'a » ouvert les oreilles, et je ne lui ai point » contredit; je ne me suis point retiré en » arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux » qui me frappaient, et mes joues à ceux

» qui m'arrachaient le poil de la barbe.
» Je n'ai point détourné mon visage de
» ceux qui me couvraient d'injures et de
» crachats. J'ai présenté mon visage comme
» une pierre très-dure. »

Il n'est pas nécessaire de citer ici l'Evangile, pour montrer la ressemblance qui se trouve entre celui dont Isaïe parle ici, et Jesus-Christ; puisque les Evangélistes rapportent les outrages que Jesus-Christ reçut dans sa Passion, presque dans les mêmes termes dont le Prophète se sert pour décrire ceux que le Messie devait endurer.

Vous n'imaginez sans doute rien de plus clair que ces prophéties : en voici cependant une qui l'est encore davantage; c'est le Pseaume 21 de David. Ce saint Roi n'entre pas, à la vérité, aussi avant qu'Isaïe dans les profondeurs du mystère de la Passion de Jesus-Christ; mais aussi il décrit plus en détail les principales circonstances de cette Passion.

Lisons d'abord le Pseaume 21, en Français.

(a) « O mon Dieu, ô mon Dieu, jetez

(a) L'Evangile rapporte que Jesus-Christ prononça les premières paroles de ce Pseaume, et plusieurs croient qu'il le prononça tout entier pour s'en faire l'application à lui-même.

» sur moi vos regards : pourquoi m'avez-
» vous abandonné ? Mes péchés (*a*) sont
» cause que le salut est bien éloigné de
» moi. Mon Dieu, je crierai pendant le
» jour, et vous ne m'exaucerez pas ; *je*
» *crierai* pendant la nuit, et l'on ne me
» l'imputera point à folie. Mais pour vous,
» vous habitez dans le *lieu* saint, *vous*
» *qui êtes* la louange d'Israël. Nos pères
» ont espéré en vous ; ils ont espéré, et
» vous les avez délivrés ; ils ont crié vers
» vous, et ils ont été sauvés ; ils ont espéré
» en vous, et ils n'ont point été confondus.
» Mais pour moi je suis un ver *de terre*,
» et non un homme ; je suis l'opprobre des
» hommes et le rebut du peuple. Ceux qui
» me voyaient se sont tous moqués de
» moi ; ils en parlaient *avec outrage*, et
» ils *m'insultaient en* remuant la tête. Il a
» espéré au Seigneur, *disaient-ils*, que le
» Seigneur le délivre *maintenant* ; qu'il le
» sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. Il est vrai,
» *Seigneur*, que c'est vous qui m'avez tiré
» du ventre de ma mère, et que vous avez

(*a*) Jesus-Christ parle ici, non des péchés qu'il a commis lui-même, puisqu'il était essentiellement impeccable ; mais des péchés de tout le genre humain, qui sont devenus ses péchés depuis qu'il s'est chargé de les expier, comme la dette pour laquelle un homme a répondu, devient sa propre dette.

» été mon espérance dès le temps que je
» suçais ses mamelles; je me jetai entre
» vos mains au sortir de son sein : vous
» avez été mon Dieu dès que j'ai quitté
» les entrailles de ma mère : ne vous re-
» tirez pas de moi, parce que l'affliction
» approche; parce qu'il n'y a personne qui
» m'assiste. J'ai été environné par un grand
» nombre de jeunes bœufs, et assiégé par
» des taureaux gras ; ils ouvraient leur
» bouche pour me dévorer, comme un
» lion ravissant et rugissant. Je me suis ré-
» pandu comme l'eau, et tous mes os se
» sont déplacés. Mon cœur, au milieu de
» mes entrailles, a été semblable à la cire
» qui se fond. Toute ma force s'est dessé-
» chée comme la terre qui est cuite au feu,
» et ma langue est demeurée attachée à
» mon palais; et vous m'avez conduit
» jusqu'à la poussière du tombeau : car un
» grand nombre de chiens m'ont envi-
» ronné; une assemblée de personnes rem-
» plies de malice m'a assiégé; ils ont percé
» mes mains et mes pieds, et ils ont compté
» mes os. Ils se sont appliqués à me re-
» garder et à me considérer; ils ont partagé
» entr'eux mes habits, et ils ont jeté le
» sort sur ma robe. Mais pour vous, Sei-
» gneur, n'éloignez point votre assistance
» de moi; appliquez-vous à me défendre.
» Délivrez mon ame de l'épée, ô *mon*
» Dieu; *délivrez* de la puissance du chien,

» mon *ame* qui est tout-à-fait abandon-
» née. Sauvez-moi de la gueule du lion
» et des cornes des licornes, dans cet état
» d'humiliation où je suis (*a*). Je ferai
» connaître votre saint nom à mes frères ;
» je publierai vos louanges au milieu de
» l'assemblée. Vous qui craignez le Sei-
» gneur, louez-le; glorifiez-le, vous tous
» qui êtes la race de Jacob. Qu'il soit craint
» par toute la postérité d'Israël; parce qu'il
» n'a point méprisé, ni dédaigné l'humble
» supplication du pauvre; et qu'il n'a point
» détourné de moi son visage, mais qu'*au*
» *contraire* il m'a exaucé lorsque je criais
» vers lui. Je vous adresserai mes louanges
» dans une grande assemblée; je rendrai
» mes vœux à Dieu en présence de ceux
» qui le craignent. Les pauvres mangeront
» et ils seront rassasiés ; et ceux qui
» cherchent le Seigneur le loueront; leurs
» cœurs vivront dans toute l'éternité. La
» terre, dans toute son étendue, se sou-
» viendra *de ces choses*, et se convertira au
» Seigneur ; et tous les peuples différens
» des nations seront dans l'adoration en sa
» présence. Parce que le règne et la sou-
» veraineté est au Seigneur, et que c'est

(*a*) Toute la suite du Pseaume, depuis le verset 23 jusqu'à la fin, est une magnifique prophétie de la résurrection de Jesus-Christ, de la prédication de son Évangile dans tout l'univers, et de la conversion des Gentils.

» lui qui régnera sur les nations. Tous ceux
» qui se sont engraissés des *biens* de la terre,
» ont mangé et ont adoré; tous ceux qui
» descendent dans la terre, tomberont en
» sa présence; et mon ame vivra pour lui;
» et ma race le servira. La postérité qui
» doit venir, sera déclarée appartenir au
» Seigneur; et les Cieux annonceront sa
» justice au peuple qui doit naître *dans la*
» *suite*, *au peuple* qui a été fait par le
» Seigneur. »

Vous voyez d'abord que David, selon le style des Prophètes, se sert du passé au lieu du futur, comme Isaïe, parce que, comme lui, il voyait l'avenir comme s'il eût été présent. 2.° Il parle à la première personne, comme si ce qu'il prédit lui fût arrivé à lui-même. Cette figure appartient encore au style prophétique; et elle convenait d'autant mieux à David, que le Messie devait naître de lui. 3.° Remarquez qu'il y a dans ce Pseaume plusieurs choses qui ne peuvent convenir à David dans le sens naturel, ni dans le sens figuré. Jamais David ne fut abreuvé de fiel et de vinaigre; on ne lui perça jamais les pieds et les mains de clous, etc. Si David eût dit toutes ces choses de lui-même, dans un sens métaphorique, la métaphore ne serait pas seulement hardie et outrée, mais encore extravagante, et contraire à toutes les règles du langage humain; ce

qu'on ne peut supposer dans un Roi qui, outre qu'il était inspiré de Dieu, était encore un des plus grands génies que le monde ait vus.

Prenons maintenant, l'un après l'autre, les versets les plus frappans de ce Pseaume, et comparons-les avec l'Evangile.

Le Pseaume. « Mon Dieu, mon Dieu,
» jetez un regard sur moi : pourquoi
» m'avez-vous abandonné? »

L'Evangile, St. Matth. ch. 27, ℣. 46.
« Et vers la neuvième heure, Jesus-Christ
» jeta un grand cri, en disant: Mon Dieu,
» pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Le Pseaume. « Je suis un ver, et non
» pas un homme, l'opprobre des hommes
» et le rebut du peuple. »

L'Evangile. Jesus-Christ, comme nous l'avons déjà remarqué sur Isaïe, reçut pendant sa Passion tant d'insultes et des traitemens si indignes, qu'on peut bien dire qu'il fut rassasié d'opprobres; et ce divin Sauveur fut véritablement le rebut du peuple, lorsque Pilate ayant proposé aux Juifs de le leur délivrer, ils répondirent tous ensemble avec de grands cris : nous ne voulons point *celui-ci*, mais Barabbas.

Le Pseaume. « Tous ceux qui me
» voyaient se sont moqués de moi; ils
» parlaient de moi avec outrage, et ils
» m'insultaient en remuant la tête : il a
» espéré au Seigneur, disaient-ils; que le

» Seigneur le délivre maintenant ; qu'il
» le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. »

L'Evangile, Saint Matthieu, chap. 27, ℣. 39. « Et ceux qui passaient par-là, le
» blasphémaient en branlant la tête. . . .
» Les Princes des Prêtres se moquaient
» aussi de lui avec les Scribes et les Sé-
» nateurs, disant : Il met sa confiance
» en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le
» délivre. »

Le Pseaume. « Ils ont percé mes mains
» et mes pieds ; ils ont compté tous mes
» os. »

L'Evangile. « On l'attacha à la Croix. » On voit par d'autres passages, que ce fut avec des clous ; c'était d'ailleurs la manière la plus usitée d'attacher les criminels à la croix : dans cette violente situation, tous les os du Sauveur se déboîtèrent, de façon qu'on pouvait facilement les compter.

Le Pseaume. « Ils se sont appliqués à
» me considérer et à me regarder. »

L'Evangile nous représente les Princes des Prêtres, les Scribes et les Sénateurs arrêtés au pied de la Croix, comme nous l'avons vu, pour insulter Jesus-Christ, et pour jouir de ses tourmens et de sa mort, qu'ils regardaient comme leur triomphe. Tout le peuple de Jérusalem était assemblé autour de la Croix pour repaître ses yeux de ce sanglant spectacle.

Le Pseaume. « Ils se sont partagé mes » vêtemens, et ils ont jeté le sort sur ma » robe. »

L'Evangile, Saint Jean, ch. 19, ℣. 23. « Les soldats ayant crucifié Jesus, prirent » ses vêtemens, et les divisèrent en quatre » parts, une pour chaque soldat ; ils » prirent aussi la tunique, et comme elle » était sans couture et d'un seul tissu » depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent » entr'eux : ne la coupons point, mais » jetons au sort à qui l'aura ; afin que » cette parole de l'Ecriture fût accomplie : » Ils ont partagé entr'eux mes vêtemens, » et ils ont jeté ma robe au sort. »

Dans le Pseaume 63, qui est encore une belle prophétie de la Passion de Jesus-Christ, on lit au verset 26 : « Ils m'ont » donné du fiel pour ma nourriture ; et, » dans ma soif, ils m'ont présenté du » vinaigre à boire. » Dans l'Evangile selon St. Matthieu, chap. 27, ℣. 34, on lit ces paroles : Ils lui donnèrent à boire (à Jesus-Christ) du vin mêlé de fiel ; mais en ayant goûté, il ne voulut point en boire. Et au chap. 19 de Saint Jean, ℣. 28 : « Après » cela Jesus voyant que tout était accom- » pli, afin qu'une parole de l'Ecriture fût » encore accomplie, dit : J'ai soif ; et » comme il y avait là un vase plein de » vinaigre, les soldats en remplirent une » éponge, et la mettant au bout d'un

» bâton, avec de l'hysope autour, la lui
» présentèrent à la bouche. Jesus ayant
» pris le vinaigre, dit : Tout est accom-
» pli. »

Si David fût sorti du tombeau pour être un des spectateurs de la Passion de Jesus-Christ, aurait-il pu mieux voir les principales circonstances de cette Passion, qu'il les avait vues plusieurs siècles auparavant?

David et Isaïe avaient aussi prédit la résurrection du Messie. David, par ces paroles du Pseaume 15, ℣. 10, que Saint Pierre et St. Paul ont appliquées à Jesus-Christ, et qui certainement ne peuvent convenir à David : « Ma chair même se
» reposera dans l'espérance, parce que
» vous ne laisserez point mon ame dans
» l'enfer, et vous ne souffrirez point que
» votre Saint soit sujet à la corruption. »
Isaïe, par ces paroles du chap. 11, ℣. 10 :
« En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera
» exposé comme un étendard devant tous
» les peuples. Les nations viendront lui
» offrir leurs prières, et son sépulcre
» sera glorieux. »

Tous les Evangélistes attestent que Jesus-Christ ressuscita le troisième jour après sa mort; et cette résurrection, comme nous le montrerons en son lieu, est le plus avéré comme le plus étonnant de tous les miracles de cet Homme-Dieu. Le

tombeau de Jesus-Christ fut donc glorieux, parce que sa puissance éclata de la manière la plus frappante, lorsqu'il se dégagea lui-même des liens de la mort. Le jour de sa résurrection fut le jour de son triomphe ; il montra évidemment par ce miracle, qu'il n'était mort que parce qu'il l'avait voulu, et qu'il était véritablement le Messie annoncé par les Prophètes.

ARTICLE V.

Réprobation des Juifs pour avoir fait mourir le Messie.

Nous avons vu, mon cher Théotime, que toutes les prédictions des Prophètes touchant la mort du Messie, se sont accomplies à la lettre dans la personne de Jesus-Christ. Je dois vous montrer encore que les Prophètes avaient annoncé que les Juifs feraient mourir le Messie, et seraient réprouvés de Dieu jusqu'à la fin des temps, en punition de cet horrible attentat. Parmi un grand nombre de prophéties relatives à cet événement, je ne citerai que celle du chapitre 9 de Daniel, parce qu'elle est plus claire encore et plus décisive que toutes les autres.

La voici toute entière.

« Soyez attentif à ce que je vais dire, » dit l'Archange Saint Gabriel au Prophète,

» et comprenez cette vision. Dieu a
» abrégé et fixé le temps de soixante-
» dix semaines en faveur de votre peuple
» et de votre ville sainte, afin que les
» prévarications soient abolies; que le
» péché trouve sa fin; que l'iniquité soit
» effacée; que la justice éternelle vienne
» sur la terre; que les visions et les pro-
» phéties soient accomplies, et que le
» Saint des Saints soit oint de l'huile sa-
» crée. Sachez donc ceci, et gravez-le
» dans votre esprit : depuis l'ordre qui
» sera donné pour rebâtir Jérusalem,
» jusqu'au Christ, Chef de mon peuple,
» il y aura sept semaines et soixante-deux
» semaines. . . . . . Et après soixante-
» deux semaines, le Christ sera mis à
» mort, et le peuple qui le doit renoncer
» ne sera point son peuple. Un peuple
» avec son Chef qui doit venir, détruira
» la Ville et le Sanctuaire; elle finira par
» une ruine totale, et la désolation qui lui
» a été predite arrivera à la fin de la
» guerre. Il confirmera son alliance avec
» plusieurs dans une semaine, et à la moi-
» tié de la semaine les hosties et les sacri-
» fices seront abolis; l'abomination de la
» désolation sera dans le Temple, et la
» désolation durera jusqu'à la consomma-
» tion et jusqu'à la fin. »

Faisons d'abord quelques observations sur cette célèbre prophétie. 1.° Les soixante-

dix semaines dont il est ici parlé, sont des semaines d'années, comme nous l'avons dit ailleurs. Cette manière de compter les années est usitée dans l'Ecriture, et l'on y en trouve plusieurs exemples. La Synagogue n'en doutait pas. Or, soixante-dix semaines d'années font quatre cent quatre-vingt-dix années; et en supputant les années courues depuis l'ordonnance donnée par Artaxerce à la longue main, pour la reconstruction de Jérusalem et du temple, on voit que Jesus-Christ naquit vers la soixante-cinquième de ces semaines, et qu'il mourut vers le milieu de la soixante-dixième.

2.° Lorsque Jesus-Christ vint au monde, les Juifs voyant d'une part que le sceptre était sorti de la tribu de Juda, et qu'un Prince étranger régnait sur eux; et de l'autre, que les soixante-dix semaines marquées par Daniel étaient sur leur fin, ne doutaient nullement que le Messie ne fût prêt à paraître. Ils l'attendaient, pour ainsi dire, à tout moment; ils étaient toujours en observation, pour le voir arriver. Le Messie va venir, disait à Jesus-Christ la Samaritaine, imbue qu'elle était de cette opinion, et il nous apprendra tout. Dès que les Juifs voyaient paraître parmi eux quelqu'homme d'un caractère éminent, ils pensaient qu'il pourrait bien être le Messie. Nous en avons la preuve

dans l'Evangile selon S. Jean, où nous voyons que les Juifs, frappés de la sainteté extraordinaire du Précurseur de Jesus-Christ, lui envoyèrent une députation solennelle de Prêtres et de Lévites, pour lui demander s'il était le Messie.

3.° Il était si constant parmi les Juifs que le Messie devait venir dans le temps dont nous parlons, selon les prophéties de Jacob et de Daniel, que ce peuple infortuné, ayant refusé de reconnaître pour le Messie celui qui l'était véritablement, c'est-à-dire J. C., se fit successivement différens Messies, qu'il abandonna l'un après l'autre, parce qu'il était trop visible qu'aucun ne l'était. Enfin, poussés à bout par les Chrétiens, qui les convainquaient que J. C. seul pouvait être le Messie, ils prirent le parti de dire que le Messie n'était pas encore venu, et ils se mirent par-là dans un nouvel embarras. Car si le Messie n'est pas venu, il faut dire que les prophéties de Jacob et de Daniel sont fausses, et que Dieu a trompé le monde.

Figurez-vous, Théotime, des personnes qu'on a placées en sentinelle à la porte d'une ville, pour attendre un homme qui doit y arriver dans un certain laps de temps. On leur a mis entre les mains un signalement fort exact de cet homme: ils veillent jour et nuit, ayant toujours le signalement sous les yeux. Cet homme arrive; et, soit

distraction, soit préoccupation, soit parce qu'ils ne veulent pas convenir entr'eux de la ressemblance de cet homme avec son signalement, ces sentinelles ne le reconnaissent pas, et n'avertissent point de son arrivée. Cependant le temps s'écoule ; le terme fatal arrive ; ils doivent, pour ainsi dire, cet homme au public; il faut qu'ils le représentent ; tout le monde le leur demande : les voilà déconcertés ; et dans le trouble où ils sont, ils prennent pour l'homme qu'on attend, tous ceux qui ont avec lui la plus légère ressemblance, et l'annoncent comme si c'était lui. D'abord on les croit. Tout est en mouvement dans la ville; mais quelques momens après, on reconnaît leur erreur, et l'on se moque d'eux. Enfin, le temps marqué est écoulé; il est constant que l'homme qu'on attendait est arrivé, ou qu'il n'arrivera jamais. Là-dessus les sentinelles, pour se tirer d'embarras, se mettent à contester et à prétendre que la nouvelle qu'on avait donnée de l'arrivée prochaine de l'homme en question, était fausse. Mais comment pouvait-elle l'être, puisque c'était Dieu lui-même qui l'avait donnée? Voilà, mon cher Théotime, ce qui est arrivé aux Juifs. Mais entrons dans l'interprétation de notre prophétie. 1.° Il est évident que cette prophétie a pour objet le Messie, qui y est désigné par les noms de *Christ*, *Chef du*

Peuple de Dieu, et de Saint des Saints.
2.° Il est démontré par les calculs les plus exacts, que Jesus-Christ naquit à Bethléem, vers la soixante-cinquième des fameuses semaines d'années, marquées à Daniel par l'Archange Saint Gabriel; et qu'il mourut vers le milieu de la soixante-dixième.

3.° Jesus-Christ a constamment été le plus grand homme que la Judée et le monde entier ait eu dans ces temps-là, et celui qui est devenu le plus célèbre; et par conséquent il a été le plus digne du choix de Dieu, pour le grand ministère de Messie. Hérode et les Césars, qui étaient des monstres par eux-mêmes, que pourraient-ils être auprès de Jesus-Christ, ou comparés à Jesus-Christ? On ne peut lui donner S. Jean-Baptiste pour concurrent; il reconnut Jesus-Christ pour le Messie; il l'adora. Il se déclara indigne de délier les cordons de ses souliers. Il mit toute sa gloire à le faire connaître.

4.° « Après sept semaines, et soixante-deux » semaines, dit l'Archange à Daniel, c'est-à- » dire, dans la soixante-dixième semaine, » le Christ sera mis à mort. ». J. C. avant sa passion avait déclaré plusieurs fois, tantôt en termes exprès, tantôt en termes équivalens, qu'il était le Messie; et il avait donné ses miracles en preuves de sa mission. Le jour qu'on le prit, il fit cette

déclaration de la manière la plus authentique, en présence du Souverain Pontife, et des Chefs de la nation, assemblés pour le juger. Nous voyons en Saint Matthieu, chap. 26, que le Grand-Prêtre lui ayant dit : « Je vous commande, par le Dieu » vivant, de nous dire si vous êtes le » Christ, Fils de Dieu ? Il répondit : » Vous l'avez dit, je le suis; et je vous » déclare que vous verrez, dans la suite, » le Fils de l'Homme assis à la droite de » la majesté de Dieu, qui viendra sur les » nues du Ciel. Alors le Grand-Prêtre » (continue l'Evangéliste) déchira ses » vêtemens, en disant : il a blasphémé ; » qu'avons-nous encore besoin de témoins ? » vous venez vous-même de l'entendre » blasphémer ; qu'en jugez-vous ? Et ils » répondirent : il a mérité la mort; alors » ils lui crachèrent au visage. » L'on voit par toute la suite de l'histoire de sa Passion, que les Juifs, abandonnant tous les autres chefs d'accusation intentés contre Jesus-Christ, se fixèrent à celui-ci, et qu'ils le firent condamner à mort par Pilate, uniquement parce qu'il s'était porté pour le Messie.

5.° Selon la prophétie, le but de l'avénement du Messie, et tout le fruit de sa médiation, était l'abolition des prévarications, la fin du péché, l'expiation de l'iniquité, le règne éternel de la justice

sur la terre. Jesus-Christ, comme nous l'avons déjà montré, s'est offert comme une victime d'expiation, pour les péchés du monde; il a aboli la prévarication et l'iniquité; et parce qu'il a pleinement réparé, par sa mort, l'outrage que les péchés des hommes avaient fait à Dieu, et parce qu'il a mérité, pour tous les hommes, la grace de la conversion. Si tous ne se sont pas convertis, ce n'est pas à l'insuffisance de la rédemption de Jesus-Christ, mais à leur résistance à la grace, qu'il faut l'attribuer. Enfin depuis la mort de Jesus-Christ, la justice éternelle s'est établie sur la terre; on y a toujours vu, et on y voit encore une succession non interrompue de Justes et de Saints.

6.° « Les visions et les prophéties seront » accomplies, dit la prophétie. » Nous avons déjà vu, et nous verrons encore plus clairement dans la suite, que toutes les figures de la loi, toutes les visions et tous les oracles des Prophètes se rapportaient à Jesus-Christ, et se sont vérifiés dans sa personne. Ce Dieu Sauveur dit en mourant: *Tout est accompli*; et dans ce moment le voile du Temple se déchire du haut en bas, pour marquer que tout ce qui jusque-là était demeuré caché sous le voile des cérémonies qui se pratiquaient dans le Temple, allait être découvert, et que tous les mystères renfermés et comme scellés

dans l'ancien Testament, allaient être mis au jour.

7.° « Et à la moitié de la semaine, (il » parle de la soixante-dixième semaine) » les hosties et les sacrifices seront abolis. » La mort de J. C. fut la mort de la loi, qui ne devait durer que jusqu'à lui, parce qu'elle le figurait. Ainsi, la figure disparut en présence de la vérité; et c'est encore pour cela que le voile du Temple se déchira de lui-même, du haut en bas, au moment que Jesus-Christ mourut.

8.° « Il confirmera son alliance avec » plusieurs dans une semaine. » Dans les premières années qui suivirent la mort de J. C. et jusqu'à l'accomplissement de la soixante-dixième semaine, beaucoup de Juifs, et parmi eux un grand nombre de Prêtres, reconnurent Jesus-Christ pour le Messie, et embrassèrent l'Evangile; comme il avait été prédit par les Prophètes. Ainsi Jesus-Christ confirma l'alliance avec eux, parce qu'il les fit entrer dans la nouvelle alliance, conformément aux promesses qu'il avait faites dans l'ancienne, dont le but était de conduire à la nouvelle.

9.° « Le peuple qui doit renoncer le » Christ ne sera point son peuple; un » peuple avec son Chef, qui doit venir, dé» truira la ville et le sanctuaire; elle finira » par une ruine totale, et la désolation » qui leur a été prédite, arrivera à la fin de

» la guerre; l'abomination de la désolation
» sera dans le Temple; et la désolation du-
» rera jusqu'à la consommation et à la fin.»

Remarquez d'abord ici, Théotime, que Jesus-Christ s'est appliqué à lui-même cette dernière partie de la prophétie, et toutes les circonstances qu'elle renferme, comme on le voit dans l'Evangile; et qu'il a déclaré que tous les maux annoncés aux Juifs par Daniel, fondraient sur ce peuple infortuné, en punition de ce qu'il avait refusé de le recevoir comme le Messie.

Or, cette dernière partie de la prophétie s'est vérifiée avec la plus effrayante exactitude, au temps marqué, d'abord par Daniel, et ensuite par Jesus-Christ. Peu d'années après la mort de cet Homme-Dieu, et pendant que la génération qui l'avait vu durait encore, les Romains assiégèrent Jérusalem, la ruinèrent de fond en comble; le Temple fut profané, pillé, réduit en cendres. La statue d'un Empereur païen fut élevée sur ses ruines. On frémit encore en lisant, dans les Auteurs contemporains, le récit des maux que les Juifs souffrirent, et du massacre qui s'en fit pendant et après le siège. Et ces Auteurs ne sont pas suspects, puisqu'ils étaient ennemis des Chrétiens. Les déplorables restes de cette nation, furent dispersés dans tout l'univers, dont ils devinrent et sont encore le jouet et l'opprobre; les sacrifices et les autres

cérémonies de la loi cessèrent; le sacerdoce même fut aboli; parce que les tribus furent confondues. Il n'est, depuis ce temps-là, aucun Juif qui sache s'il est Prêtre, Lévite ou Laïque. Il y a dix-sept cents ans qu'ils sont dans cet état de proscription, et l'on ne voit aucune apparence, ni même aucune possibilité humaine de leur rétablissement.

J'en appelle à la droiture de votre raison et de votre cœur, Théotime; peut-on imaginer des rapports plus parfaits, que ceux qui se trouvent entre l'histoire de Jesus-Christ et la Prophétie de Daniel? Si nous ne savions, à n'en pouvoir douter, que cette prophétie était entre les mains des Juifs, plusieurs siècles avant que J.C. parût dans le monde, pourrions-nous nous empêcher de soupçonner qu'elle a été composée sur l'histoire de Jesus-Christ? Et si, d'un autre côté, le dernier événement annoncé par cette prophétie, n'était pas exposé aux yeux de tout l'univers, ne serions-nous pas tentés de croire que les historiens se sont, pour ainsi dire, concertés avec le Prophète, et qu'ils ont conformé leur récit à ses prédictions, pour le rendre plus merveilleux?

Voici, Théotime, un raisonnement que je croirais capable de vaincre les résistances de l'homme le plus déterminé à ne point céder, si l'expérience de tous les siècles

ne montrait que les hommes sont capables de se roidir contre la plus grande évidence. Il est constant, par l'histoire, que la seconde partie de la prophétie de Daniel, cette partie qui annonce la réprobation du peuple Juif, s'est littéralement accomplie, et nous le voyons nous-mêmes de nos yeux. Le Temple n'est plus. L'ancienne Jérusalem n'est plus. Les Juifs sont dispersés dans tout l'univers; ils n'ont ni Prêtres, ni Sacrifices, ni Autels. Or, l'accomplissement de la seconde partie de la prophétie, suppose nécessairement celui de la première. Le texte y est formel : « *Le peuple* » *qui doit renoncer le Christ ou le Messie,* » *ne sera point son peuple.* » C'était donc uniquement pour avoir renoncé le Messie, que le peuple Juif devait être réprouvé; donc il a renoncé le Messie : rien n'est plus clair.

Je reviens à la charge, et je dis : quel est celui que le peuple Juif, dans le temps marqué par la prophétie de Daniel, a renoncé publiquement et en corps de nation? C'est Jesus-Christ. Parmi les hommes qui parurent en ce temps-là, quel est celui qui, par la grandeur de son caractère personnel, était le plus digne d'être le Messie? C'est Jesus-Christ. Quel est celui qui paraît avoir réuni, dans sa personne, tous les traits dont les Prophètes avaient formé le portrait du Messie? C'est encore Jesus-

Christ. Jesus-Christ est donc le Messie ; car il est absolument nécessaire que quelqu'un de ses contemporains le soit, et il est évident que nul autre que lui ne peut l'être..

Je dis aux Juifs : Au temps du roi Sédécias, Jérusalem fut prise et ruinée par Nabuchodonosor. Le Temple de Salomon, qui était la merveille du monde, eut le même sort que la ville. Les débris de la nation, qui avaient échappé aux ravages de la guerre, furent menés captifs à Babylone. Pourquoi la main vengeresse de Dieu s'appesantit-elle alors sur vos pères? C'est qu'ils l'avaient abandonné pour adorer les Idoles. Ce crime était certainement énorme. Remarquez cependant, 1.° que cette première captivité ne dura que soixante-dix années. 2.° Que pendant cette captivité les tribus ne se confondirent point. 3.° Qu'au bout de soixante-dix années, Dieu ramena vos pères dans la terre promise, comme il l'avait annoncé par ses Prophètes, dans les termes les plus consolans, et qui peignent le mieux toute la tendresse d'un père réconcilié avec ses enfans.

Votre seconde captivité a des caractères bien plus effrayans que la première. 1.° Dans le dernier siége de Jérusalem, la colère de Dieu éclata contre vous d'une manière beaucoup plus marquée que dans le

le premier. 2.° Vous êtes dispersés dans tout l'univers, depuis dix-sept cents ans. 3.° Vos tribus sont confondues. 4.° Dieu ne vous envoie plus de Prophètes pour vous consoler. Vous ne trouvez, dans les anciens Prophètes, que des malédictions lancées contre vous, et l'annonce d'un anathème qui doit durer jusqu'à la fin du monde. 5.° Cependant, quand les Romains vinrent exécuter contre vous les arrêts de Dieu, vous n'étiez pas idolâtres. Le Dieu d'Abraham était le seul Dieu qui fût connu dans la Judée. Qu'avez-vous donc fait, et quel est votre crime? Le voici, sans doute, dans les paroles de Daniel : « *Le Christ* » *sera mis à mort, et le peuple qui doit* » *le renoncer, ne sera plus son peuple.* » Dans ces temps-là, je veux dire dans le temps de votre dernière catastrophe, il n'y avait point d'autre peuple que vous, qui fût le Peuple de Dieu. C'était donc vous que cette prophétie regardait. Vous n'êtes plus le Peuple de Dieu, puisque Dieu vous a dépouillés de toutes les marques qui caractérisaient son peuple. C'est donc en vous que cette prophétie s'est accomplie. Vous avez donc renoncé celui dont vous étiez le peuple, et qui, par conséquent, était votre Dieu. Vous l'avez mis à mort. Quand est-ce que vous avez commis cet horrible attentat? Lisez votre histoire, parcourez tous vos monumens, et vous

verrez que ce n'a pu être que lorsqu'ayant vos Pontifes et vos Sénateurs à votre tête, vous vous écriâtes, en corps de nation : « *Nous ne voulons point de Jesus ; dé-* » *livrez-nous Barabbas. Crucifiez Jesus.* » *Que son sang soit sur nous et sur nos* » *enfans.* » Voilà la cause de l'extrême différence qui se trouve entre vos deux captivités. Dans la première, vous fûtes punis comme idolâtres ; dans la seconde, vous êtes punis comme meurtriers de votre Dieu : tout est proportionné ; les châtimens répondent aux crimes.

ARTICLE VI.

Selon les Prophéties, les Nations idolâtres devaient être appelées à la foi à la place des Juifs infidelles : accomplissement de ces Prophéties par Jesus-Christ.

IL est donc évident, mon cher Théotime, par tout ce que nous venons de dire, que le peuple Juif a été réprouvé de Dieu pour avoir renoncé et mis à mort le Messie ; et il est encore évident que c'est Jesus-Christ qui est le Messie que le peuple Juif a renoncé et mis à mort. Or, saint Paul nous apprend dans l'Epître aux Romains, chap. 2 : « Que la chute des Juifs a été la richesse » du monde, et leur diminution, la richesse » des Gentils. » C'est-à-dire, que les Gentils

ou les Nations idolâtres, qui ne connaissaient point le vrai Dieu, ont été appelées à la foi à la place des Juifs réprouvés à cause de leur déïcide. Dans le premier dessein de Dieu, le Messie était envoyé principalement pour les Juifs, qui devaient, pour me servir de cette expression, le communiquer ensuite aux nations, sans s'en dépouiller; c'est-à-dire, en le leur faisant connaître, et en se les incorporant ainsi pour ne faire avec elles qu'un même peuple de Dieu. Le peuple Juif a en effet donné le Messie aux Gentils; mais ç'a été en l'abandonnant, et non pas simplement en le communiquant. Les nations idolâtres ont reçu le Messie des Juifs, non pas comme un Sauveur que ceux-ci partageaient avec elles, parce qu'il pouvait suffire à tous; mais comme un Sauveur dont ils ne voulaient pas. Le Messie a été comme une pierre précieuse rejetée et foulée aux pieds par les Juifs qui n'en faisaient aucun cas, et recueillie avec avidité par les nations qui en ont heureusement connu toute la valeur.

Cette substitution des Gentils au peuple d'Israël, étant le plus étonnant caractère de la mission du Messie, et l'effet tout-à-la-fois le plus terrible et le plus consolant de son avénement, elle a dû être prédite par les Prophètes de la manière la plus précise, et s'exécuter dans le temps

marqué de la manière la plus éclatante; comme nous l'avons marqué plus haut.

Nous avons donc trois points à prouver: 1.° Que, selon les Prophètes, les Gentils ou les nations idolâtres devaient être appelées à la foi par le Messie. 2.° Qu'elles devaient être appelées à la foi à la place des Juifs réprouvés. 3.° Que ces prophéties se sont accomplies avec le plus grand éclat.

Nous avons déjà marqué que Dieu avait promis aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, que toutes les nations de la terre seraient bénies dans leur postérité, c'est-à-dire dans le Messie qui naîtrait d'eux; et que Jacob mourant avait annoncé que le Messie serait l'attente des nations.

Tous les Prophètes ont annoncé la vocation des Gentils à la foi, et ils l'ont fait non-seulement dans les termes les plus clairs, mais encore dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques, et qui caractérisent de la manière la plus touchante, l'amour de Dieu pour ces peuples qu'il paraissait avoir abandonnés pendant tant de siècles. Je ne citerai qu'un petit nombre de passages d'Isaïe, pour éviter une excessive longueur.

Chap. 49, ℣. 6: « Le Seigneur m'a
» dit (il fait parler le Messie): C'est peu
» que vous me serviez pour réparer les
» tribus de Jacob, et pour convertir à

» moi les restes d'Israël. Je vous ai établi
» pour être la lumière des nations et le
» salut que j'envoie jusqu'aux extrémités
» de la terre. »

Chap. 52, ℣. 14 : « Il paraîtra (le Messie)
» sans gloire devant les hommes, et dans
» une forme méprisable aux yeux des
» enfans des hommes. Il arrosera (de son
» sang) beaucoup de nations : les Rois se
» tiendront devant lui dans le silence ;
» parce que ceux à qui il n'avait point
» été annoncé le verront, et que ceux qui
» n'avaient point entendu parler de lui
» le contempleront. »

Chap. 59, ℣. 19 : « Ceux qui sont du
» côté de l'occident craindront le nom
» du Seigneur, et ceux qui sont du côté
» de l'orient révéreront sa gloire, lorsqu'il
» viendra comme un fleuve impétueux
» dont le souffle de Dieu agite les eaux.
» Lorsqu'il sera venu un rédempteur à
» Sion, et à ceux de Jacob qui abandon-
» nent l'iniquité, dit le Seigneur, voilà
» l'alliance que je ferai avec eux, dit le
» Seigneur. Mon esprit qui est en vous,
» (il parle au Messie) et mes paroles que
» j'ai mises en votre bouche, ne sortiront
» point de votre bouche, ni de la bouche
» de vos enfans, ni de la bouche des
» enfans de vos enfans, depuis le temps
» présent jusque dans l'éternité, dit le
» Seigneur. »

Chap. 66, ℣. 19 : « J'élèverai un étendard parmi eux (les Juifs). Et j'enverrai
» ceux d'entr'eux qui auront été sauvés,
» vers les nations, dans les mers, dans
» l'Afrique, dans la Lydie, dans les peu-
» ples armés de flèches, dans l'Italie, dans
» la Grèce, dans les Iles les plus reculées,
» vers ceux qui n'ont jamais entendu
» parler de moi, et qui n'ont point vu
» ma gloire. Ils annonceront ma gloire
» aux Gentils, et ils feront venir tous vos
» frères de toutes les nations, comme un
» présent pour le Seigneur. »

Chap. 54, ℣. 1 : « Réjouissez-vous, stérile
» qui n'enfantez point; chantez des can-
» tiques de louanges et poussez des cris de
» joie, vous qui n'avez point d'enfans;
» parce que celle qui était abandonnée a
» maintenant plus d'enfans que celle qui
» avait un mari, dit le Seigneur. Prenez
» un lieu grand pour dresser vos tentes;
» étendez le plus que vous pourrez les
» peaux qui les couvrent; rendez-en les
» cordages plus longs, et les pieux bien
» affermis. Vous vous étendrez à droite
» et à gauche; votre postérité aura les
» nations pour héritage, et elle habitera
» les villes désertes, etc. »

Chap. 2, ℣. 2 : « Dans les derniers
» temps, la montagne sur laquelle sera
» bâtie la maison du Seigneur, sera
fondée sur le haut des monts, et elle

» s'élèvera au-dessus des collines ; toutes
» les nations y accourront en foule, et
» plusieurs peuples y viendront, en disant :
» allons, montons à la montagne du Sei-
» gneur et à la maison de Jacob ; il nous
» enseignera ses voies, et nous marche-
» rons dans ses sentiers ; parce que la
» loi sortira de Sion, et la parole du Sei-
» gneur, de Jérusalem. Il jugera les nations
» (le Messie), et il convaincra d'erreur
» plusieurs peuples. »

Je pourrais encore citer, sur le sujet que je traite, une multitude de passages d'Isaïe et des autres Prophètes ; mais ceux que vous venez d'entendre suffisent. Vous y voyez que le Messie, lumière et salut du monde, ne doit pas être envoyé pour les Juifs seuls, mais encore pour tous les peuples. Qu'un petit nombre de Juifs, désignés par les restes d'Israël, reconnaîtra le Messie et recevra son Evangile. Mais qu'une multitude innombrable de Gentils seront convertis par ceux que le Messie aura sauvés d'entre les Juifs, et qui parcourront toute la terre pour porter à tous les peuples la grande nouvelle de la rédemption du monde : que les nations idolâtres toutes entières entreront dans la nouvelle Alliance : que les nations, figurées si noblement par la femme autrefois abandonnée et stérile, enfanteront une infinité de saints et de prédestinés :

que d'elles se formera le nouveau peuple de Dieu et son Eglise : que cette Eglise étendra ses conquêtes de toutes parts, et occupera toute la surface de la terre : que Dieu sera toujours avec elle ; qu'elle sera semblable à un Temple magnifique bâti sur le sommet d'une montagne qui est assise sur le sommet d'autres montagnes, et qu'on voit des lieux les plus éloignés et des extrémités mêmes de la terre.

Il est donc certain, mon cher Théotime, que, selon les Prophètes, les Gentils ou les Nations idolâtres devaient être appelées à la foi par le Messie. J'ajoute qu'elles devaient être appelées à la place des Juifs justement réprouvés à cause de leur infidélité.

La suite des prophéties que nous avons rapportées jusqu'ici, suffirait pour rendre cette vérité sensible. Il est évident par ces prophéties · 1.° Que le Messie a été promis spécialement aux Juifs, et qu'il viendra premièrement et principalement pour eux. 2.° Que le peuple Juif sera réprouvé pour avoir mis le Messie à mort. 3.° Qu'après la réprobation des Juifs, les nations idolâtres seront le peuple de Dieu. Il est facile de voir par la seule connexion que ces prophéties ont entr'elles, que, dans les desseins de Dieu, les nations idolâtres seront substituées aux Juifs pour être

son peuple. Mais ne nous en tenons pas là, et donnons des preuves expresses et directes de ce que nous avançons ici.

Moïse, dans le sublime et terrible Cantique qu'il prononça, ou la veille de sa mort, ou peu de jours auparavant, et qui est le trente-deuxième chap. du Deutéronome, fait parler ainsi le Seigneur : « Ils » ont (le peuple Juif) provoqué ma » jalousie en adorant ceux qui n'étaient » point Dieu, et ils m'ont irrité par la » vanité *de leurs superstitions*. Et moi à » mon tour je piquerai leur jalousie, en » choisissant pour mon peuple celui qui » ne l'était pas auparavant, et en m'atta- » chant à une nation insensée. »

Il paraît d'abord par le texte de cette prophétie, que les Juifs ne doivent être réprouvés qu'à cause de leurs idolâtries. Cependant cela n'est pas. Car il est constant, par toute l'histoire des Juifs, que, quoique ce peuple ait toujours été sévèrement puni de ses idolâtries, ce crime seul n'attira jamais sur eux de la part de Dieu l'arrêt d'une proscription absolue ; secondement, que jamais Dieu ne choisit une autre nation pour son peuple, à cause des idolâtries des Juifs. Il faut donc dire que cette célèbre prophétie n'eut son entier accomplissement que lorsque les Juifs eurent mis à mort le Messie. Dieu, à l'occasion de ce dernier crime, qui était

le plus grand de tous, fit tomber sur cette nation ingrate, le châtiment de tous ceux qui l'avaient précédé et auxquels il mettait le comble, et sur-tout de ses idolâtries.

A cette prophétie, ajoutons celle de Malachie, qui fut le dernier des Prophètes. Voici comment Dieu y parle aux Juifs, chap. I, ℣. 10 : « Mon affection n'est » point en vous, dit le Seigneur Dieu » des armées, et je ne recevrai point de » présens de votre main. Car, depuis le » lever du soleil jusqu'au couchant, » mon nom est grand parmi les nations ; » et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on » offre à mon nom une oblation pure ; » parce que mon nom est grand parmi » les nations, dit le Seigneur. »

Cette Prophétie, comme vous voyez, Théotime, annonce, au moins aussi clairement que celle de Moïse, la réprobation des Juifs, et la vocation des Gentils à la place de ce peuple infidelle. Ainsi, le premier des Prophètes finit son ministère auprès des Juifs, et le dernier le commença, en leur annonçant l'arrêt de leur réprobation, et le choix que Dieu ferait d'un autre peuple pour les remplacer.

Et remarquez ici que Jesus-Christ, peu de temps avant sa mort, déclara aux Juifs, en plusieurs occasions, que bientôt ils seraient rejetés de Dieu, qui appellerait les nations à leur place, pour en faire son

peuple. Il est évident que les paraboles rapportées aux chap. 21 et 22 de S. Matthieu, n'ont point d'autre but que de figurer cette terrible substitution. Jesus-Christ s'en explique à la fin de la première de ces paraboles, qu'il conclut ainsi : « C'est pourquoi je vous déclare que le » Royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il » sera donné à un peuple qui en produira » les fruits. » On lit dans les Actes des Apôtres, chap. 13, que Saint Paul et S. Barnabé voyant que les Juifs établis à Antioche de Pisidie, s'opposaient opiniâtrément à leur prédication, et s'emportaient jusqu'à blasphémer contre l'Evangile, leur dirent avec une fermeté digne de la grandeur de leur ministère, ces paroles, qui développent toute la suite des desseins de Dieu, et renferment en abrégé tout ce que nous avons dit dans ce dernier article : « Vous étiez les pre» miers à qui il fallait annoncer la parole » de Dieu; mais, puisque vous la rejetez, » et que vous vous jugez vous-mêmes » indignes de la vie éternelle, nous nous » en allons présentement chez les Gentils; » car le Seigneur nous l'a ainsi com» mandé. »

Toutes les prophéties qui annonçaient la réprobation des Juifs à cause de leur déïcide, et la vocation des Gentils à la place des Juifs, se sont accomplies à la

lettre, et avec tant d'éclat, que tout l'univers en a été témoin, et l'est encore. Jamais il ne se fit, dans le monde, une révolution si subite, si universelle et si étonnante. Cinquante jours après la résurrection de Jesus-Christ, jour auquel les Juifs célébraient une de leurs plus grandes fêtes, peu occupés, selon les apparences, de leur déïcide, et commençant déjà à oublier Jesus-Christ; les Apôtres qui, selon la promesse de leur divin Maître, venaient, ce jour-là même, de recevoir le Saint-Esprit, et d'être transformés en de nouveaux hommes, sortent de leur retraite, et se montrent au peuple de Jérusalem, qui s'assemble en foule autour d'eux, attiré par la nouveauté du spectacle : ils déclarent aux Juifs que Jesus-Christ, qu'ils ont fait condamner à mort, est ressuscité; qu'ils l'ont vu, qu'ils ont mangé avec lui; que c'est lui qui est le Messie promis par les Prophètes; qu'il est le Sauveur d'Israël, et qu'on n'en doit point attendre d'autre. Jérusalem s'émeut, et avec elle toute la Judée: beaucoup de Juifs, parmi lesquels on distingue un grand nombre de Prêtres, reconnaissent que Jesus-Christ est le Messie, se convertissent, entrent dans la nouvelle alliance et forment l'Eglise naissante. Mais le corps de la nation résiste aux Apôtres, et les persécute. Les conversions des particuliers se multiplient pendant un petit

nombre d'années; mais, d'un autre côté, la résistance du corps de la nation devient toujours plus opiniâtre : les conversions cessent. Cette nation infortunée se fixe immuablement dans son incrédulité, comme les Prophètes l'avaient prédit. Alors les Apôtres, et les premiers Disciples de Jesus-Christ, se tournent vers les nations idolâtres, selon l'ordre qui leur en est donné de Dieu, et vont porter chez elles la lumière de l'Evangile : ils osent entreprendre de soumettre le monde entier à la loi de Jesus-Christ, et ne sont point effrayés par les difficultés d'une si grande entreprise. Ils partagent entr'eux les Royaumes et les Provinces; ils se transportent dans l'Italie, dans la Grèce, dans les Iles, et dans les régions les plus reculées et les plus sauvages, chez les peuples qui ne connaissaient point Dieu, et n'avaient jamais entendu parler de lui, comme l'avait annoncé Isaïe. Par-tout persécutés avec une extrême fureur, ils font par-tout les progrès les plus rapides, et avant que de mourir, ils ont la consolation de voir les Chrétiens former une société immense. Alors s'accomplit ce sublime et magnifique oracle d'Isaïe, ch. 66, ℣. 8 : « Qui a jamais entendu une » telle chose? Qui a jamais rien vu de semblable? La terre produit-elle son fruit en » un seul jour? et tout un peuple est-il » engendré en un même temps? Et

» cependant Sion a été en travail et a enfanté
» ses enfans en un même temps. » Le monde en effet vit avec étonnement, d'abord le peuple Juif, et ensuite les nations idolâtres, enfanter subitement et tout d'un coup des nations entières de Fidelles et de Chrétiens. Après la mort des Apôtres, les conquêtes de l'Evangile ne furent point interrompues : les Rois et les Peuples se liguèrent en vain (comme David l'avait prédit) pour en arrêter le cours. Dieu se joua de leurs projets insensés. Malgré tous leurs efforts, il se forma par-tout de nouvelles Eglises; à l'Orient, à l'Occident, au Midi, au Septentrion, dans toute l'étendue du monde connu. Il me semble que je vois un vaste embrasement, dont un vent impétueux porte les étincelles de tous côtés, et dont chaque étincelle cause un embrasement nouveau, parce qu'elles tombent toutes sur des matières disposées à s'enflammer. Tels furent les progrès de l'Evangile : tout résista, et tout fut vaincu; et le monde se vit enfin réduit à recevoir le joug de Jesus-Christ, qu'il porte encore depuis tant de siècles. Je ne vous dis ici, Théotime, que ce que vous voyez de vos yeux; et là-dessus je vous demande si vous croyez de bonne foi qu'il soit possible de voir autre chose dans les oracles des Prophètes que nous avons cités, que les grands événemens que je viens de décrire; ou de

voir, dans les grands événemens que je viens de décrire, quelqu'autre chose que l'accomplissement des oracles des Prophètes que nous avons cités.

Concluons, Théotime. Et d'abord rappelons ici, en peu de mots, les points principaux sur lesquels a roulé toute cette Conférence. 1.° Il est incontestable que Jesus-Christ, de quelque côté qu'on le considère, a été le plus grand des hommes; je dis le plus grand par ses qualités personnelles, qui font seules la véritable grandeur de l'homme. Ceux que le monde appelle de grands hommes; ces hommes dont le monde a osé faire non-seulement ses Héros, mais même ses Dieux, ne sont grands que de loin, et pour ainsi dire au premier coup d'œil; ils paraissent moins grands, à mesure qu'on les considère de plus près, et ils finissent enfin par paraître petits. Leur grandeur, si j'ose me servir de cette figure, se fond peu à peu, et s'anéantit enfin sous nos regards; et l'admiration se change en mépris. Il n'en est pas de même de Jesus-Christ: plus on l'examine de près, plus on l'admire: l'œil le plus perçant ne découvre en lui ni passions, ni défauts, ni faiblesses; on découvre toujours en lui de nouvelles perfections; ce qu'on a mille fois vu en lui, on croit toujours le voir pour la première fois; il croît, pour ainsi dire, et s'agrandit sans cesse sous nos regards.

2.° Jesus-Christ a fait de très-grands miracles, et il les a faits pour prouver qu'il était le Messie.

3.° Il est certain, et nous venons de le démontrer, que toutes les prédictions des Prophètes touchant le Messie, se sont accomplies en Jesus-Christ; et cela, avec une précision pour le temps, pour le lieu et pour la manière, qui ne laisse rien à désirer.

4.° Jesus-Christ ne s'est pas contenté de déclarer publiquement et authentiquement, qu'il était le Messie ; mais encore, en cette qualité de Messie, il s'est appliqué les figures et les Prophéties de l'Ancien Testament; c'est-à-dire, qu'il a déclaré qu'il était celui que les figures représentaient, qu'il était celui que les Prophéties annonçaient. Vous en avez vu plusieurs exemples dans la suite de cette Conférence.

De ce que Jesus-Christ a été le plus grand des hommes, il s'ensuit qu'il a été de tous les hommes le plus digne d'être le Messie; de ce que Jesus-Christ a été de tous les hommes le plus digne d'être le Messie, il s'ensuit qu'il a dû l'être; car le choix de Dieu n'eût pu tomber sur un autre avec bienséance ; et de ce qu'il a dû l'être, il s'ensuit qu'il l'est ; car Dieu agit toujours d'une manière digne de lui, et il ne fait jamais que ce qu'il lui convient de faire.

De ce que Jesus-Christ a fait de grands miracles pour attester qu'il était le Messie, il s'ensuit encore qu'il était le Messie : car de deux choses l'une ; ou Jesus-Christ a fait ces miracles par sa propre puissance, ou par la puissance de Dieu. Si Jesus-Christ a fait ces miracles par sa propre puissance, il est donc Dieu ; car il n'y a que Dieu qui puisse renverser à son gré toutes les lois de la nature : et si Jesus-Christ a fait ces miracles par la puissance de Dieu, Dieu a donc confirmé par des miracles le témoignage que Jesus-Christ rendait de lui-même, lorsqu'il déclarait qu'il était le Messie. Jesus-Christ est donc le Messie? Autrement il faudrait dire que Dieu a prêté sa toute-puissance à un imposteur, pour l'aider à tromper le monde ; qu'il a fait des miracles pour appuyer l'imposture et lui donner crédit ; qu'il a fourni à un homme qui voulait usurper le sublime rang de Messie, tous les moyens les plus infaillibles de consommer son usurpation ; qu'il a été le protecteur du mensonge : toutes conséquences qui font horreur.

De ce que toutes les prédictions des Prophètes, touchant le Messie, se sont accomplies en Jesus-Christ avec la plus étonnante précision, pour le temps, pour le lieu, et pour la manière ; il s'ensuit encore que Jesus-Christ est le Messie : la chose parle d'elle-même ; et d'ailleurs, 1.° il est

évident que toutes les prédictions du Messie se rapportent à un seul homme. 2.° Si ces prédictions se fussent vérifiées en deux ou en plusieurs hommes, il y aurait donc deux ou plusieurs hommes qui auraient tous les caractères du Messie; et si deux ou plusieurs hommes avaient tous les caractères du Messie, il n'y aurait point de Messie, ou, ce qui revient au même, il n'y aurait point de Messie certain.

Enfin, de ce que Jesus-Christ s'est appliqué à lui-même les figures et les Prophéties de l'Ancien Testament, touchant le Messie, c'est-à-dire, de ce qu'il a déclaré qu'il était celui que ces figures représentaient, celui en qui ces prophéties s'accompliraient, il s'ensuit qu'il était le Messie. Car, 1.° l'événement a fait voir qu'il s'appliquait avec certitude ces figures et ces prophéties. 2.° Pour qu'il se les appliquât avec certitude, il fallait qu'il connût parfaitement le sens de toutes les figures et de toutes les prophéties de l'Ancien Testament; connaissance qu'aucun homme n'avait eue avant lui dans ce degré. 3.° Il fallait qu'il connût clairement, non-seulement les dispositions présentes des volontés de tous ceux qui devaient concourir à sa Passion et à sa Mort, mais encore les dispositions à venir de ces mêmes volontés. 4.° Enfin il fallait qu'il connût clairement toutes les suites que sa

Mort, sa Résurrection, la prédication de ses Apôtres, auraient par rapport aux Juifs et aux autres peuples, et cela jusqu'à la fin des siècles : car il a prédit tout cela, et tout ce qu'il a prédit est arrivé. Or il est évident que Jesus-Christ ne pouvait avoir toutes ces connaissances, s'il n'était Dieu, ou du moins le plus grand Prophète que le monde ait eu, et par conséquent le Messie.

Or, Théotime, si de chacune de ces quatre preuves prises à part, il résulte clairement que Jesus-Christ est le Messie promis de Dieu, que doit-il donc résulter de ces quatre preuves réunies et prises ensemble, sinon une si grande évidence, que c'est en parler faiblement que de la comparer à la lumière du jour le plus brillant?

Ne nous bornons point aux réflexions que nous venons de faire, toutes suffisantes qu'elles sont pour nous convaincre que Jesus-Christ est le Messie, et que nul autre que lui ne peut l'être. J'ai des choses encore plus intéressantes à vous dire. Donnez-moi toute l'attention dont vous êtes capable.

Le Messie a été promis de Dieu, dès l'origine du monde ; tous les Prophètes l'ont annoncé ; chaque Prophète a donné quelques traits de ce Médiateur entre Dieu et les hommes. On ne peut point supposer de concert entr'eux, pour former ce tableau ; certainement aucun

d'eux ne savait ce qui en serait révélé à ceux qui viendraient après lui. Un dernier Prophète paraît, et donne, pour ainsi dire, les derniers traits du Messie. Tous ces traits épars dans le grand corps des Ecritures de l'Ancien Testament, forment un signalement complet et un portrait achevé du Messie: mais, soit négligence à méditer les Ecritures, soit prévention ou mauvaise foi, ou défaut de lumières, personne dans le peuple Juif, ou presque personne, ne sait rassembler tous ces traits pour en former un seul et unique tableau, pour en faire un seul homme. Jesus-Christ paraît, et dit: Je suis le Messie. Je m'attache à considérer cet homme de près; je le suis depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort; et je vois que tous les traits qui composent le signalement du Messie, et qui sont dispersés çà et là dans l'Ancien Testament, viennent se placer sur lui l'un après l'autre. Tout se vérifie, tout s'accomplit, tout s'explique en sa personne; il dit, en mourant: *Tout est accompli;* et en effet, dans ce moment précis, tout ce qui regardait le Messie jusqu'à ce moment, est accompli. Plus on compare Jesus-Christ et tous les événemens qui ont rapport à lui, avec les prophéties; plus on confronte l'Evangile et l'Histoire Ecclésiastique avec l'Ancien Testament, plus on découvre que la

ressemblance est parfaite entre le Messie et Jesus-Christ. Ce ne sont pas seulement quelques particuliers zélés pour la gloire de Jesus-Christ, qui découvrent cette ressemblance ; ce sont des nations entières, c'est tout l'univers. Supposez que Jesus-Christ n'est pas le Messie ; tout n'est que ténèbres dans la Loi, dans les Pseaumes, dans les Prophètes. Les Livres saints n'ont plus aucun sens, et il est évident qu'ils n'en auront jamais aucun. Supposez que Jesus-Christ est le Messie ; la lumière la plus éclatante se répand sur toute l'Ecriture ; la Loi, les Pseaumes, les Prophètes ont les sens les plus beaux, les plus magnifiques, les plus divins. Comme le Soleil, au moment qu'il se lève, dissipe le voile que la nuit avait jeté sur toute la nature, et nous en fait voir d'un seul coup d'œil toutes les beautés ; c'est ainsi que Jesus-Christ, en paraissant dans le monde, a fait disparaître le voile qui était sur les Ecritures, et nous y a fait voir d'un seul coup d'œil toute la suite des desseins de Dieu pour la rédemption du monde ; et c'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture lui donne le beau nom d'*Orient* ou de *Soleil levant*.

Dira-t-on ici que c'est par hasard que tous les traits épars dans tant de Livres différens, écrits par tant de différens Auteurs, dans des temps si éloignés les

uns des autres, sont venus se réunir en Jesus-Christ; que c'est là un de ces effets du mécanisme universel qu'on ne peut comprendre, une de ces heureuses rencontres dont on ne peut rendre aucune raison particulière, mais dont on entrevoit cependant la raison générale ?

Mais, ô Théotime ! c'est vouloir être fou de propos délibéré, que de raisonner ainsi. La rencontre fortuite des atomes, qu'Epicure a imaginée, et dont il dit que le monde s'est formé, est un paradoxe encore moins étonnant que celui qu'on avancerait en raisonnant ainsi. Jamais, parmi ce qu'on appelle heureuses rencontres, on n'en a vu de semblables; jamais on n'en verra. Si Jesus-Christ n'avait eu qu'un ou deux des traits du Messie annoncé par les Prophètes, on pourrait attribuer au hasard cette légère ressemblance; mais il les a tous: que dis-je ? aucun autre que lui n'en a aucun. Qui pourra jamais se figurer que tant d'Ecrivains qui ne se connaissaient pas entr'eux, et dont chacun parlait au hasard (car il faut le supposer ainsi, si l'on veut que l'objection ait quelque force); qui pourra se figurer que ces Ecrivains, en donnant l'un un trait et l'autre un autre trait, aient, pour ainsi dire, formé Jesus-Christ tout entier; Jesus-Christ, dis-je, qui n'a existé que plusieurs siècles après le dernier de ceux qui l'ont peint ?

Qui pourra se figurer que c'est par une heureuse rencontre, par hasard, que les Prophètes ont annoncé dans le plus grand détail la descendance de Jesus-Christ, le temps et le lieu de sa naissance, toutes les particularités de sa Vie et de sa Mort, les suites de cette Mort, qui s'étendent à tous les siècles? Car, les oracles des Prophètes touchant Jesus-Christ, s'accomplissent encore de notre temps et sous nos yeux, c'est-à-dire, environ dix-huit cents ans après la mort de Jesus-Christ.

Dira-t-on que les Juifs se sont fait un jeu cruel de traiter Jesus-Christ, comme leurs Prophètes avaient prédit que le Messie serait traité? Mais ce dessein les eût mis en contradiction avec eux-mêmes; ils auraient fait exprès un faux Messie, qu'on aurait pu opposer au véritable qu'ils attendaient dans ce temps-là. L'exécution de ce dessein leur était impossible. Il y a dans les Prophètes mille particularités touchant le Messie, dont l'accomplissement ne dépendait point d'eux; et il est évident, par la narration de l'Évangile, qu'ils n'y ont eu ni pu avoir aucune part. Et d'aillenrs, quand il serait vrai que les Juifs avaient conçu ce dessein également bizarre et atroce, comment Jesus-Christ aurait-il pu connaître ce dessein si long-temps avant qu'il fût formé, s'il n'eût été Dieu, ou éclairé de la lumière de

Dieu, s'il n'eût été véritablement le Messie ?

Considérez, ô Théotime ! l'état présent du monde, et celui où il a été autrefois. Le monde était autrefois plongé dans l'idolâtrie et dans la superstition, et aujourd'hui il est plein de la connaissance de Dieu. Par-tout on a de cet Etre suprême une idée conforme à la majesté de ses attributs; par-tout on l'adore; par-tout on lui rend un culte digne de lui. Le monde était autrefois comme sans loi, parce que les premiers principes de la loi naturelle étaient obscurcis dans presque tous les esprits, et que toutes les notions du bien et du mal moral étaient confondues. Aujourd'hui, une loi infiniment pure et sainte règne dans le monde; les hommes instruits par cette loi connaissent parfaitement ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs semblables, à eux-mêmes. Autrefois le monde était sans vertu, du moins parfaite; aujourd'hui on voit par-tout des hommes qui sont des modèles accomplis de toutes les vertus. J'ose le dire : malgré la corruption de nos mœurs, on compterait peut-être aujourd'hui dans une seule de nos villes plus d'hommes sans reproche, qu'on n'en eût compté autrefois dans tout l'Empire romain. L'Histoire profane nous fait connaître un petit nombre d'hommes qui ont eu des vertus morales, et je ne sais

sais si parmi eux il en est un seul qui les ait eues toutes. L'Histoire de l'Eglise nous montre des millions d'hommes dont la vertu n'a pas seulement surpassé celle des Philosophes de l'antiquité païenne, mais les idées mêmes de la philosophie; et c'est un hommé né dans une étable, et mort en croix, qui a fait cette grande révolution dans le monde; c'est Jesus-Christ.

Jesus-Christ a été lui-même infiniment plus saint que tous ceux que sa doctrine et sa grace ont sanctifiés; il a fait des miracles que personne n'avait faits avant lui, et personne après lui n'a fait de miracles qu'en son nom; toutes les nations le reconnaissent pour leur Législateur et leur Sauveur, et l'adorent en cette qualité.

Là-dessus, je demande si le Messie est venu, ou s'il n'est pas venu? Si l'on me répond que le Messie est venu, je réponds à mon tour que c'est donc Jesus-Christ qui est le Messie; puisque je ne trouve dans toute l'histoire que Jesus-Christ seul qui ait pu et qui ait dû être le Messie, que Jesus-Christ seul qui ait eu tous les caractères du Messie. Si l'on me répond que le Messie n'est pas encore venu, je réponds à mon tour : mais quand le Messie viendra, que fera-t-il que Jesus-Christ n'ait pas fait? Sera-t-il plus saint que Jesus-Christ? Fera-t-il de plus grands miracles? Enseignera-t-il une doctrine plus sublime?

Donnera-t-il au monde une loi plus parfaite? Rendra-t-il plus de gloire à Dieu? Formera-t-il plus de saints? Rendra-t-il son propre nom plus célèbre et plus auguste? N'est-il pas visible qu'après Jesus-Christ, tout autre Messie que lui est désormais inutile au monde? En deux mots, je dis aux Juifs : Quand le Messie que vous attendez viendra, ou il ressemblera à Jesus-Christ, ou il ne lui ressemblera pas. Si le Messie que vous attendez ne ressemble pas à Jesus-Christ, il ne ressemblera pas non plus au Messie des Prophètes, et par conséquent on lui préférera Jesus-Christ; et si le Messie que vous attendez ressemble à Jesus-Christ, on ne saura lequel des deux on devra préférer à l'autre, et ainsi on n'aura point de Messie, parce qu'on en aura deux.

A tout ce que vous venez d'entendre, Théotime, on ne peut opposer que deux difficultés, qui se présentent d'abord à l'esprit de tout le monde, mais qu'il est très-aisé de résoudre.

1.° Tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-Christ est-il bien vrai et bien constant?

2.° Si tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-Christ est vrai, comment les Juifs ont-ils refusé de le reconnaître pour le Messie promis à leurs pères, puisque les caractères de ce Messie

éclataient si visiblement en sa personne? Comment se sont-ils portés à faire mourir en croix cet homme si saint, et qui faisait parmi eux des miracles si étonnans et si avérés? Ces deux choses ne sont-elles pas absolument inconciliables? Car, plus ce que les Evangélistes racontent de la sainteté et des miracles de Jesus-Christ est vrai, moins on comprendra que les Juifs aient pu le renoncer, et le faire mourir en croix; et plus il sera certain que les Juifs ont renoncé Jesus-Christ, et qu'ils l'ont fait mourir en croix, moins on concevra que ce que les Evangélistes racontent de sa sainteté et de ses miracles puisse être vrai.

Je le répète cependant: rien n'est si facile que de répondre à ces deux objections.

Tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-Christ, est-il vrai? O Théotime! je vous demande à mon tour si tout ce que vous voyez de vos yeux est en effet, et s'il ne peut pas ne pas être? Je vous demande s'il est vrai que l'Evangile de Jesus-Christ a été prêché et reçu dans tout l'univers; s'il est vrai que Jesus-Christ est reconnu pour le Messie dans toutes les nations; s'il est vrai que le monde est Chrétien? Or sachez que tout ce que vous voyez ne peut être vrai, sans que tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-

Christ ne le soit aussi; puisque, d'une part, tout ce que vous voyez n'est que l'accomplissement de ce qui est prédit dans l'Évangile; et que, de l'autre, il est impossible que le monde soit devenu Chrétien, sans qu'on lui ait démontré que tout ce que l'Evangile rapporte de Jesus-Christ est vrai.

Cependant, toute décisive qu'est cette réponse, je ne m'en contenterai pas; et dans la première Conférence que nous aurons ensemble, je vous montrerai qu'il est impossible d'imaginer un livre qui ait des caractères plus éclatans d'authenticité, de vérité et de divinité, que l'Evangile. Mais si tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-Christ est vrai, comment les Juifs ont-ils refusé de le reconnaître pour le Messie que Dieu avait promis à leurs pères, puisque tous les caractères de ce Messie éclataient si visiblement dans sa personne? Comment se sont-ils portés à faire mourir en croix cet homme si saint, et qui faisait parmi eux des miracles si étonnans et si avérés?

1.° Théotime, les Juifs eux-mêmes sont toujours convenus, et ils conviennent encore que Jesus-Christ a fait de très-grands miracles, et que cependant ils l'ont fait mourir en croix. Ces faits sont donc certains, de l'aveu même de ceux qui sont les plus intéressés à les nier. Or sachez

que quand un fait est reconnu pour certain, il n'est plus permis de demander s'il est possible ou vraisemblable.

2.° La conduite que les Juifs tinrent envers Jesus-Christ, quelque horrible qu'elle soit, n'est rien moins que contre toute vraisemblance.

Quatre passions furieuses, et dont le caractère est de ne rien ménager, animaient les principaux d'entre les Juifs contre Jesus-Christ. La vengeance, la jalousie, l'ambition et la fausse politique.

La vengeance. Jesus-Christ avait plusieurs fois démasqué l'hypocrisie des Prêtres, des Scribes et des Pharisiens, qui tenaient le premier rang chez les Juifs, et donnaient le mouvement à tout.

La jalousie. Jesus-Christ avait les suffrages d'une grande partie du peuple. On admirait sa profonde doctrine, son éminente sainteté, ses miracles, qu'il faisait avec une facilité qui était elle-même le plus grand de tous. On le regardait comme un très-grand Prophète. Sa réputation allait toujours croissant; plusieurs croyaient qu'il était le Messie. Cette opinion s'accréditait tous les jours. N'était-il pas naturel que des hommes pleins d'orgueil, tels qu'étaient ceux dont nous parlons, conçussent de la jalousie contre lui, et qu'ils ne vissent ses succès qu'avec un dépit mortel?

L'ambition. Ceux dont nous parlons

étaient bien éloignés de vouloir pour Messie un homme pauvre, qu'ils regardaient comme étant beaucoup au-dessous d'eux, et sous le gouvernement duquel ils n'auraient rien été.

La fausse politique. Ils craignaient que le peuple, frappé de ses miracles, ne se déclarât tout d'un coup en sa faveur, et ne le portât sur le trône, et qu'un tel éclat n'attirât contre la nation les armes des Romains. Dans cette crainte ils se persuadèrent qu'il était nécessaire de se défaire de cet homme, et de le sacrifier au salut de la nation.

Toutes ces raisons réunies les déterminent à perdre Jesus-Christ. L'affaire demandait célérité ; il fallait l'emporter de vive force, et ne donner ni au peuple, ni au Gouverneur de la province, le temps de se reconnaître. Quant aux suites que cette affaire pouvait avoir, on s'en mettait peu en peine, on y pourvoirait comme on pourrait. Le point capital était de la consommer. Ils prennent donc leur parti tout d'un coup, et comme dans l'impétuosité d'un premier mouvement. Ils profitent de la première occasion qui se présente, de se rendre maîtres de la personne de Jesus-Christ. Ils le traînent eux-mêmes en tumulte chez Pilate, et se portent pour ses accusateurs. Ne pouvant rien prouver contre cet auguste prévenu, ils

entreprennent d'intimider son Juge, et ils y réussissent. Ils ameutent le peuple contre Jesus-Christ, et l'engagent à demander sa mort avec de grands cris. Le faible Pilate cède: Jesus-Christ est livré à ses ennemis, et attaché en croix.

Les chefs de la nation Juive ne savaient pas que Jesus-Christ était le Messie et le Roi de gloire. S'ils l'eussent su, ils ne l'auraient pas crucifié. J'en conviens; mais s'ils ne savaient pas que Jesus-Christ était le Messie, c'est qu'ils ne voulaient pas le savoir. Ils ne pouvaient certainement pas se dissimuler qu'il y avait dans cet homme quelque chose de grand et d'extraordinaire. Mais enfin un Messie tel que Jesus-Christ n'était pas de leur goût; et quoi qu'il en pût être, ils décidèrent, sans autre examen, qu'il n'était pas le Messie.

Quand une fois ils se furent déclarés contre Jesus-Christ, ils crurent que leur gloire était engagée, et qu'ils ne pouvaient plus reculer, sans se déshonorer. Ils allèrent donc en avant, résolus à tout perdre, et à périr eux-mêmes s'il le fallait, plutôt que de désavouer leur première démarche. Ainsi, ils firent les derniers efforts pour entraîner le peuple dans leurs sentimens, et ils l'engagèrent enfin à se joindre à eux pour demander la mort de Jesus-Christ. Ainsi ils se roidirent contre les prodiges arrivés à la mort de cet

homme-Dieu, et ensuite contre les miracles que ses Apôtres firent pour attester sa résurrection et sa mission divine. Ils les persécutèrent avec un acharnement incroyable, et avec eux ceux des Juifs qu'ils avaient convertis; et ils ne se donnèrent point de repos, jusqu'à ce qu'ils eussent réussi à communiquer leur fureur à toute leur nation, et à la fixer dans l'incrédulité.

Ce n'est pas ici un système, mon cher Théotime; tout l'exposé que je viens de faire n'est que le résultat du récit des Evangélistes. Mais quand ce serait un système, il est si conforme au caractère du cœur humain, et au génie des passions des hommes, et sur-tout de certains hommes; il en représente si bien la marche ordinaire, que cela suffirait pour rendre vraisemblables tous les traitemens que les Princes des Prêtres, les Scribes et les Pharisiens firent à Jesus-Christ.

O Théotime! vous ne connaissez pas encore le cœur humain. La fréquentation des hommes, vos réflexions sur vous-même, et sur-tout la lecture de l'histoire, vous le feront connaître dans la suite. Vous verrez que, de toutes les passions de l'homme, l'orgueil est la plus violente; et qu'en général le plus grand intérêt de l'homme, et sur-tout de certains hommes, est celui qu'on appelle intérêt de gloire. Que, parmi ceux qu'on nomme savans,

beaux esprits, mais sur-tout grands, gens en place, hommes d'Etat, il y en a très-peu qui ne soient disposés à tout sacrifier à cet intérêt. Qu'il est sur-tout dans leur caractère de ne vouloir jamais avoir tort, et par une suite nécessaire, non-seulement de ne jamais dire j'ai tort, mais de ne jamais céder, de ne jamais reculer, de peur qu'on ne dise qu'ils reconnaissent enfin qu'ils ont tort. De soutenir une fausse démarche par cent autres démarches encore plus fausses; de n'avoir aucun respect ni pour le siècle présent, ni pour les siècles à venir. De justifier l'injustice par d'autres injustices, la violence par d'autres violences, le crime par d'autres crimes. De se roidir contre la raison et la religion, contre la justice et l'humanité, contre tous les périls, soit personnels, soit étrangers. Vous verrez qu'il en est qui sont capables de perdre leur maison, leur patrie, de se perdre eux-mêmes, plutôt que de subir la honte de dire j'ai tort. L'histoire vous présentera mille exemples effrayans de ce que je vous dis ici. Et sur ces exemples, vous raisonnerez ainsi: les Princes des Prêtres, et tous les chefs de la nation des Juifs, étaient des hommes pleins d'orgueil et d'ambition; ils devaient donc être jaloux de Jesus-Christ, dont la gloire obscurcissait la leur. Jesus-Christ avait dévoilé leur hypocrisie;

ils devaient donc le haïr. Ils étaient jaloux de Jesus-Christ, et ils le haïssaient. Ils devaient donc se déclarer hautement contre Jesus-Christ; ils s'étaient déclarés hautement contre Jesus-Christ. Ils devaient donc le persécuter avec fureur, jusqu'à ce qu'ils vinssent à bout de le faire mourir. Ils avaient fait mourir Jesus-Christ; ils devaient donc se roidir contre les miracles arrivés à sa mort, et contre ceux de ses Apôtres, et faire les derniers efforts pour arrêter les succès de leurs prédications, de peur que si la nation venait à le reconnaître pour le Messie, il ne fût plus clair que le jour qu'ils avaient mis le Messie à mort, et qu'ils étaient les plus insignes de tous les scélérats.

A tout ce que nous venons de dire, ajoutons encore qu'à l'occasion de plusieurs passages des Prophètes, où il est parlé en termes magnifiques de la Royauté spirituelle du Messie, de l'étendue de son Royaume et des merveilles de son règne, les Juifs, qui lisaient ces passages avec des yeux fascinés par l'orgueil et la cupidité, s'étaient fait à eux-mêmes l'idée d'un Messie qui serait grand Conquérant et grand Roi, et qui, après être monté sur le Trône de ses pères, s'assujettirait toutes les nations, et les gouvernerait avec beaucoup de sagesse et de gloire. Or, ils ne voyaient rien en Jesus-Christ,

qui répondît à cette idée. Il était pauvre, humble, modeste et sans faste; il n'était grand que par sa sagesse et par sa sainteté. Ce n'était pas là le Messie que les Juifs voulaient, quoique ce fût celui que Dieu leur avait promis. Ils rejetèrent donc Jesus-Christ; et en le rejetant, ils lui donnèrent, sans le savoir, le dernier et le plus distinctif de tous les caractères du Messie, et s'attirèrent à eux-mêmes le terrible arrêt de proscription qui leur avait été annoncé tant de fois.

J'aurais pu, mon cher Théotime, citer beaucoup d'autres Prophéties dans le cours de cette Conférence, et sur-tout vous faire remarquer les rapports admirables qui se trouvent entre les figures de l'ancien Testament, et l'Histoire de Jesus-Christ. Mais cela m'eût engagé dans des longueurs que vous n'auriez pu soutenir. Pour y suppléer, je me propose de vous mettre entre les mains, quand nous aurons achevé nos Conférences, un petit recueil des Prophéties et des figures de l'ancien Testament, avec de courtes explications. J'espère que vous lirez ce recueil avec plaisir, et qu'il fortifiera les heureuses impressions que ces Conférences auront faites sur votre esprit et sur votre cœur.

Nous avons enfin trouvé le Messie que nous cherchions, mon cher Théotime; ce Messie que Dieu avait d'abord promis à

nos premiers parens, et dans leurs personnes à tout le genre humain, et ensuite à Abraham, Isaac et Jacob. Que tous les Prophètes, depuis Jacob lui-même, jusqu'à Malachie, avaient annoncé au peuple Juif; que ce peuple avait figuré par ses sacrifices et ses cérémonies, et représenté par ses saints et par ses héros; ce Messie que le peuple Juif attendait, et qu'il désirait depuis tant de siècles, comme son Libérateur; qu'il méconnut cependant, quand Dieu le lui envoya; qu'il persécuta, et qu'il fit mourir en croix; et qui, en le crucifiant et en refusant avec une obstination invincible de le reconnaître, le céda, pour ainsi dire, aux nations idolâtres qui le possèdent depuis près de dix-huit cents ans. Ce Messie, c'est Jesus-Christ. Nous l'avons démontré: plus on compare cet homme vénérable (*a*) avec les prophéties, plus on se convainc que c'est lui qu'elles ont annoncé. La ressemblance ne saurait être plus parfaite; et il n'y avait que celui qui avait tracé le portrait tant de siècles auparavant, qui pût former l'original que ce portrait représente si exactement. Tout ce qui nous reste donc à faire, mon cher Théotime, c'est de

---

(*a*) Je me sers de cette épithète, en parlant de Jesus-Christ, parce que je n'ai pas encore prouvé sa divinité.

nous instruire de la vie et de la doctrine de cet adorable Messie, que Dieu n'a pas moins donné au monde pour être son Maître et son Modèle, que pour être son Sauveur; de croire, avec une parfaite soumission d'esprit, tout ce qu'il nous a révélé ; de pratiquer avec une entière docilité de cœur tout ce qu'il nous a commandé, et de prendre ses divins exemples pour la règle de toute notre conduite. C'est la dernière conséquence que nous devons tirer, vous et moi, de tout ce qui a été dit dans cette première partie.

CATÉCHISME

DE LA IX.me CONFÉRENCE.

Où l'on montre que Jesus-Christ est le Messie prédit par les Prophètes.

D. Le Messie que les Prophètes avaient annoncé est venu ; je suis obligé d'en convenir. Mais qui est ce Messie ? Si vous le connaissez, faites-le moi connaître, afin que je l'adore avec vous.

R. Rien n'est si aisé que de vous satisfaire. C'est Jesus-Christ, auteur de la Religion chrétienne, qui est le Messie annoncé par les Prophètes.

D. Comment avez-vous connu que J. C. était le Messie annoncé par les Prophètes?

R. J'ai connu que Jesus-Christ était le Messie annoncé par les Prophètes, par la comparaison que j'ai faite des prédictions des Prophètes touchant le Messie, avec l'histoire de Jesus-Christ, contenue dans l'Evangile. Car, en faisant cette comparaison, je me suis convaincu que tout ce que les Prophètes avaient prédit du Messie, a été accompli à la lettre, dans la personne de Jesus-Christ, et que rien de ce que les Prophètes avaient prédit du Messie, ne convient à aucun autre que Jesus-Christ, du moins dans toute son étendue.

D. Faites-moi donc connaître d'abord les prédictions que les Prophètes avaient faites dans l'ancien Testament, touchant le Messie; et vous me montrerez ensuite, par le nouveau Testament, que toutes ces prédictions se sont accomplies en J. C.

R. Les Prophètes avaient prédit: 1.° L'origine temporelle du Messie, le temps et le lieu de sa naissance. 2.° Ils avaient prédit la manière extraordinaire dont le Messie devait naître; quelle serait sa condition temporelle, et son caractère personnel. 3.° Ils avaient prédit que le Messie annoncerait aux peuples la doctrine du salut; qu'il ferait de grands miracles; qu'il éprouverait de grandes contradictions de la part de son peuple. 4.° Ils avaient

prédit que le Messie serait mis à mort par les Juifs, et qu'il ressusciterait. 5.° Les Prophètes avaient prédit que les Juifs seraient réprouvés de Dieu, pour avoir fait mourir le Messie. 6.° Les Prophètes avaient prédit que les nations idolâtres seraient appelées à la foi, à la place des Juifs infidelles ; et toutes ces prophéties se sont littéralement accomplies dans la personne de J. C.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit l'origine temporelle du Messie, le temps et le lieu de sa naissance.

R. Les Prophètes avaient prédit que le Messie naîtrait dans la tribu de Juda, et de la famille de David ; on le voit en plusieurs endroits de l'ancien Testament. Les Juifs désignaient le Messie par le nom de Fils de *David*. Jacob, en mourant, marqua le temps de la naissance du Messie, par ces paroles : « *Le sceptre ne » sera point ôté de Juda* (*a*), etc. Daniel et Aggée l'ont marqué d'une manière encore plus précise. Michée prédit qu'il naîtra à Bethléem.

D. Montrez-moi que toutes ces prophéties se sont accomplies dans la personne de Jesus-Christ.

(*a*) Il serait très-utile de faire apprendre par cœur aux jeunes personnes, les prophéties entières dont les premières paroles sont rapportées dans ce Catéchisme.

R. Je vois par les deux généalogies de Jesus-Christ, qu'il était de la tribu de Juda et de la race de David. Je vois par l'Evangile, qu'il naquit à Bethléem, dans la soixante-cinquième des semaines marquées par Daniel, lorsqu'un prince étranger régnait sur la tribu de Juda.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit la manière extraordinaire dont naîtrait le Messie, sa condition temporelle, et son caractère personnel.

R. Isaïe, chap. 7, avait annoncé que le Messie naîtrait d'une Vierge; et Zacharie, qu'il serait pauvre; Isaïe encore, qu'il serait distingué de tous les autres hommes, sur-tout par sa douceur, etc.

D. Montrez-moi que toutes ces prophéties se sont accomplies dans la personne de Jesus-Christ.

R. Tous ceux qui ont lu l'Evangile, savent que Jesus-Christ naquit d'une Vierge, par la seule opération du Saint-Esprit; qu'il naquit dans une étable; qu'il vécut d'abord de son travail, et ensuite d'aumônes; que toutes les vertus, et sur-tout la bonté et la douceur, formèrent son caractère.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit que le Messie prêcherait la doctrine du salut; qu'il ferait des miracles; qu'il éprouverait de grandes contradictions de la part des Juifs.

R. Vous trouverez la première prédiction dans Isaïe, chap. 6; la seconde, dans le même Prophète, chap. 35; et la troisième, encore dans le même Prophète, chap. 8.

D. Montrez-moi que ces prophéties se sont accomplies dans la personne de J. C.

R. Tout l'Evangile fait foi que Jesus-Christ passa les trois dernières années de sa vie dans les travaux de la prédication; qu'il fit les plus grands miracles; que les Prêtres, les Pharisiens et les Anciens du peuple Juif lui furent toujours opposés, et le persécutèrent cruellement.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit que le Messie serait mis à mort par les Juifs, et qu'il ressusciterait.

R. Pour prouver d'abord que les Prophètes avaient prédit que le Messie serait mis à mort par les Juifs, je vous rapporterai le chap. 53 d'Isaïe, et le Pseaume 21. Ces deux prophéties contiennent toutes les circonstances de la mort du Messie, d'une manière aussi claire et aussi détaillée, que si elles faisaient l'histoire d'un événement passé.

D. Récitez-moi premièrement le 53.e chap. d'Isaïe.

R. Le voici, mot à mot: Qui est-ce qui a cru à notre parole? etc.

D. Faites-moi, en peu de mots, l'analyse de ce chapitre.

R. Nous voyons dans le chap. 53 d'Isaïe, que le Messie se livrera lui-même à la mort, pour les péchés des hommes; qu'il se taira, au milieu des opprobres et des tourmens qu'on lui fera souffrir ; que les hommes seront guéris par ses blessures ; que ses souffrances et sa mort le rendront le père d'une multitude de prédestinés, etc.

D. Montrez-moi que cette prophétie s'est accomplie dans la personne de J. C.

R. Jesus-Christ déclara, plusieurs fois avant sa mort, qu'il mourrait, parce qu'il voudrait bien mourir; et il le prouva de la manière la plus convaincante. Il déclara aussi qu'il donnerait sa vie pour la rédemption des hommes. Il se tut en présence de ses accusateurs, de ses Juges et de ses Bourreaux. Il ne refusa aucun affront, ni aucun tourment. Il fut traité comme un insigne scélérat, et ne dit pas un mot pour montrer son innocence. La mort de Jesus-Christ lui a acquis l'Eglise et tous les Justes qui en ont été et en sont encore les principaux membres.

D. Récitez-moi le Pseaume 21.

R. O Dieu ! ô mon Dieu ! etc.

D. Faites, en peu de mots, l'analyse de ce Pseaume.

R. Nous voyons, par ce Pseaume, qu'une furieuse persécution s'élèvera contre le Messie; qu'on lui percera les pieds et les mains; que tous ses os seront déboîtés

par la violence des tourmens qu'on lui fera souffrir; qu'on lui insultera dans ses souffrances; que ses habits seront partagés, et sa robe jetée au sort, etc.

D. Montrez-moi que cette prophétie s'est accomplie dans la personne de J. C.

R. Nous lisons, dans l'Evangile, que les Princes des Prêtres se liguèrent contre Jesus-Christ, et conjurèrent sa mort; qu'ils le firent attacher à la croix, avec de gros clous; qu'ils étaient au pied de la croix, pour lui insulter, pendant qu'il endurait les plus cruels tourmens; que les Soldats qui l'avaient crucifié, partagèrent ses vêtemens entr'eux, et jetèrent sa robe au sort, etc.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit que le Messie ressusciterait.

R. Isaïe avait dit, que le Sépulcre du Messie serait glorieux. David, que Dieu ne souffrirait pas qu'il éprouvât les atteintes de la corruption.

D. Montrez-moi que ces prophéties se sont accomplies dans la personne de J. C.

R. Tous les Evangélistes rapportent que Jesus-Christ, après avoir annoncé plusieurs fois qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort, ressuscita, en effet, selon sa parole; et ce miracle est le plus incontestable de tous les miracles, comme nous le verrons en son lieu.

D. Faites-moi voir que les Prophètes

avaient prédit que les Juifs seraient réprouvés de Dieu, pour avoir mis à mort le Messie.

R. La réprobation des Juifs, en punition de ce qu'ils auraient fait mourir le Messie, avait été prédite par le Prophète Daniel, chap. 9, de la manière la plus claire.

D. Récitez cette Prophétie.

R. La voici toute entière. *Soyez attentif*, etc.

D. Faites, en peu de mots, l'analyse de cette prophétie.

R. Nous voyons, par cette prophétie, que le Messie paraîtra dans le cours de soixante et dix semaines d'années, qui doivent s'écouler depuis l'Edit qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, et qui font 490 années; que les Juifs renonceront le Messie; qu'il sera mis à mort dans la soixante et dixième semaine; que le peuple qui l'aura renoncé, ne sera plus son peuple; que la Ville et le Temple de Jérusalem seront détruits; que le peuple Juif sera exterminé de son pays, et que la désolation de ce peuple durera jusqu'à la fin des siècles.

D. Montrez-moi que toutes ces prédictions se sont accomplies dans la personne de Jesus-Christ.

R. Il est constant, par l'Evangile, par l'Histoire Ecclésiastique, et par les Histoires

profanes, que J. C. naquit dans la cinquante-cinquième des semaines marquées dans Daniel; que les Juifs le renoncèrent en corps de nation; qu'ils le firent mourir, parce qu'il s'était dit, et se disait encore le Messie; que pendant que la génération qui avait vu Jesus-Christ durait encore, les Romains assiégèrent Jérusalem, la ruinèrent de fond en comble, et le Temple avec elle; que les Juifs furent dispersés dans tout l'univers, où nous les voyons encore par-tout haïs et méprisés.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit que les nations idolâtres seraient appelées à la foi.

R. David, Isaïe et les autres Prophètes avaient prédit plusieurs fois, et en termes très-clairs, que les nations idolâtres seraient appelées à la foi.

D. Récitez-moi une de ces prophéties.

R. Dans le chapitre 66 d'Isaïe, ℣. 19, Dieu dit: « *Je lèverai un étendard parmi* » *eux* » etc.

D. Montrez-moi que ces prophéties ont été accomplies depuis l'avénement de J. C.

R. Après la mort et la résurrection de Jesus-Christ, les Apôtres, et les autres Disciples, se dispersèrent dans tout le monde connu, pour y prêcher l'Evangile. Ils attirèrent une infinité d'Idolâtres, et les nations entières à la connaissance et au culte de Dieu et de Jesus-Christ.

D. Faites-moi voir que les Prophètes avaient prédit que les nations idolâtres seraient appelées à la foi, à la place des Juifs réprouvés.

R. La vocation des Gentils, ou des nations idolâtres à la foi, à la place des Juifs réprouvés, est clairement marquée dans cette prophétie de Moïse, au Deutéronome, chap. 32 : « *Ils ont provoqué ma* » *jalousie* » etc. Et dans cette autre de Malachie, chap. 1, ℣. 10 : « *Mon affec-* » *tion n'est point en vous,* » etc.

D. Montrez-moi que cette prophétie est accomplie depuis l'avénement de J. C.

R. Vous le voyez de vos yeux. La nation des Juifs s'obstine encore dans son incrédulité, et l'Eglise de J. C. est composée de nations idolâtres, converties à la Foi.

D. Je conviens que Jesus-Christ a eu tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes. Mais est-il le seul qui les ait eus?

R. Aucun autre que Jesus-Christ n'a eu tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes : les Juifs en conviennent comme les Chrétiens. Il y a plus : car les Juifs d'aujourd'hui ne peuvent nommer un seul homme qui ait eu un seul de ces caractères; non pas même de ceux qui ont pu être communs au Messie et à plusieurs autres; comme d'être né dans la tribu de Juda, de la famille de David, dans la ville de Bethléem.

D. Mais c'est peut-être par hasard, que tous les caractères que le Messie devait avoir, selon les Prophètes, se sont réunis dans la personne de Jesus-Christ ?

R. Ce serait la plus grande de toutes les folies, d'imaginer que c'est par hasard que tous les traits dont les Prophètes ont formé le portrait du Messie, se sont réunis dans la personne de Jesus-Christ. Depuis Jacob jusqu'à Malachie, c'est-à-dire, dans le cours de plus de 1200 ans, les Prophètes ont successivement annoncé le Messie. Aucun d'eux ne l'a peint tout entier; les uns n'ont donné qu'un de ses traits; d'autres en ont donné plusieurs. Si chacun de ces Prophètes a su et compris tout ce que ceux qui l'avaient précédé avaient prédit du Messie, il est du moins certain qu'aucun d'eux ne savait ce que ceux qui viendraient après lui, en devaient prédire. Ainsi, il n'a pu y avoir entr'eux aucun concert. Donc, si les Prophètes ont formé entr'eux tous un portrait accompli du Messie, et si ce portrait s'est trouvé être celui de Jesus-Christ; c'est sans doute parce que Dieu lui-même a fait Jesus-Christ sur ce portrait, après avoir fait ce portrait sur Jesus-Christ, qu'il voyait distinctement dans les siècles à venir. Si un autre que le Messie avait eu un seul, ou tout au plus deux des grands caractères du Messie, sans avoir en même temps tous les

autres ; cette rencontre serait des plus surprenantes : mais qu'un seul homme ait eu tous ces caractères ; qu'il les ait eus de la manière la plus éminente ; qu'il les ait eus à l'exclusion de tout autre, et que cependant il ne soit pas le Messie ; cela est absolument impossible ; ou il faut dire qu'il ne reste à Dieu aucun moyen certain de faire connaître l'avenir aux hommes.

D. Puisque Jesus-Christ a eu, d'une manière si sensible et si frappante, tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes ; comment les Juifs, qui le virent, ne le reconnurent-ils pas pour le Messie?

R. Les Juifs qui virent Jesus-Christ ne le reconnurent pas pour le Messie, parce qu'ils étaient aveuglés par la jalousie, par la haine, par l'ambition, et par la fausse politique ; et parce que Jesus-Christ ne répondait pas à l'idée qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes d'un Messie conquérant.

D. Quelle conséquence tirez-vous de ce que Jesus-Christ est le Messie qui a été prédit par les prophètes?

R. De ce que Jesus-Christ est le Messie prédit par les Prophètes, je conclus que je dois le recevoir comme tel, m'instruire de sa doctrine, croire tout ce qu'il a révélé, observer tout ce qu'il a commandé, et régler ma vie sur ses divins exemples.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE,

Où l'on expose les motifs de crédibilité qui se tirent des caractères personnels de Jesus-Christ, ou de Jesus-Christ considéré en lui-même, et indépendamment des rapports qu'il a avec les Prophéties.

AVANT-PROPOS,

Pour servir d'Introduction à la seconde Partie.

QUAND vous seriez né Juif, mon cher Théotime, ou Musulman, ou Idolâtre, ce que je vous ai dit jusqu'ici aurait suffi pour vous déterminer à embrasser le Christianisme. J'ai vu en vous, à la fin de notre dernier entretien, toutes les marques d'un homme pleinement convaincu de la divinité de la Religion Chrétienne : je n'en ai pas été surpris, vous connaissant comme je vous connais. Comment auriez-vous pu vous refuser à l'impression de tant de preuves évidentes ? Je suis bien persuadé que vous ne me demanderiez

rien de plus, si je ne vous avais fait entrevoir qu'il me restait encore bien des choses à vous dire.

Vous serez donc bien étonné, Théotime, quand je vous déclarerai que mon intention est, non pas que vous effaciez de votre mémoire toutes les connaissances que je vous ai données, mais que vous en suspendiez l'usage pour un temps, que vous les regardiez comme non avenues; et que vous jugiez des nouvelles preuves que je vais vous apporter de la divinité de la Religion Chrétienne, uniquement par leur propre force, ou, si vous voulez, par la force qu'elles ont par elles-mêmes, et indépendamment de leur relation avec celles qui les ont précédées; en un mot, que vous vous comportiez comme un homme qui n'a jamais entendu parler ni de Jesus-Christ, ni des Chrétiens, ni de la Religion Chrétienne, et dont l'instruction commence dans ce moment. Tâchez, Théotime, de vous mettre dans cette situation.

Considérez donc ici Jesus-Christ, non pas comme un homme en qui tous les oracles des Prophètes, touchant le Messie, se sont vérifiés à la lettre et avec la plus rigoureuse exactitude, et qui a porté sur sa personne, d'une manière si sensible et si frappante, tous les caractères du Sauveur promis de Dieu dès l'origine du

monde, qu'il est impossible qu'il ne le soit pas ; mais considérez-le en lui-même ; considérez-le comme un homme qui n'est connu que par lui-même, et de la venue duquel le monde n'avait eu aucune nouvelle avant qu'il parût ; comme un homme enfin qui, lorsque personne n'y pensait et n'y pouvait penser, s'est montré dans la Judée, et a dit à ses habitans étonnés : Je viens de la part de Dieu, qui m'envoie pour vous donner, à vous et à tous les hommes, une loi nouvelle beaucoup plus parfaite que celle que Moïse donna autrefois à vos pères dans le désert, et dont celle de Moïse n'a été qu'une figure, et comme une ébauche. Je viens pour réconcilier le monde avec Dieu par ma médiation, pour racheter les hommes par le mérite de ma mort, pour les sanctifier et les sauver par ma grace, etc. Considérez Jesus-Christ sous cet unique point de vue, et ensuite entrez dans l'examen des preuves qu'il a données de tout ce qu'il avait avancé, et touchant sa mission divine, et touchant les grands objets de cette mission ; et vous serez forcé de convenir qu'il est tout ce qu'il s'est dit, et que c'est une nécessité de l'en croire sur sa parole, ou de renoncer à la bonne foi et au bon sens. Car, je le dis avec confiance, Théotime : comme le soleil n'a besoin que de lui-même et de la

lumière qui émane continuellement de son sein pour s'annoncer au monde, et faire connaître tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut; comme on ne peut le voir que par lui-même, ni le connaître bien qu'en lui-même; comme, au moment qu'il monte sur l'horizon, on voit tout d'un coup tout ce qu'il est, le plus beau et le plus grand des astres du ciel, le flambeau du monde, l'ame et la vie de la nature, qui reçoit de lui toute sa fécondité : de même Jesus-Christ n'a besoin que de lui-même pour montrer tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut. Ce n'est que par la lumière qui émane de lui, et qu'en lui-même qu'on peut le bien connaître; ses vertus, sa doctrine, ses miracles, le montrent tout d'un coup, non-seulement comme le premier et le plus grand des hommes, mais encore comme un Homme-Dieu, l'ame du monde des esprits, si je puis me servir de cette expression, la lumière et la vie des ames, et le principe de leur fécondité spirituelle. Il n'était pas nécessaire qu'il se fît annoncer au monde par ses Prophètes, il suffisait qu'il se montrât; et s'il s'est fait annoncer tant de siècles avant que de se montrer, ç'a été, 1.° et principalement parce que, voulant sauver tous les hommes, tant ceux qui l'ont précédé que ceux qui l'ont suivi, et qu'aucun homme ne pouvant être sauvé que par la foi en lui, il fallait

qu'il fût connu aux uns par les Prophéties, et aux autres par ses propres œuvres; 2.° pour inspirer au genre humain le désir de le voir, et pour le consoler de ses misères par l'espérance qu'il le verrait un jour.

Vous n'avez donc jamais entendu parler de Jesus-Christ, mon cher Théotime, ni du Christianisme, ni des Chrétiens, (car, ne l'oubliez pas, nous le supposons ainsi;) aujourd'hui j'ai fait connaissance avec vous, et c'est aujourd'hui même que je commence votre instruction, à laquelle vous n'apportez point d'autre préparation qu'un esprit droit, une ame simple, un cœur pur et libre encore de ces passions qui disposent l'homme à se soulever contre la vérité, parce que la vérité est l'ennemi irréconciliable des passions.

D'abord je vous lis les livres de l'Evangile, et après cette lecture je vous demande ce que vous pensez de ce qui est raconté dans ces livres. Vous me répondez peut-être, que rien au monde n'est si merveilleux; que vous n'avez jamais rien vu ni ouï dire de semblable; mais que vous avez bien de la peine à croire tout cela, et que ce sont des choses bien extraordinaires pour être vraies. Je reprends donc, et je dis à mon tour: Mais si je vous montrais clairement que tout ce qui est raconté dans ces livres est exactement vrai, constant, et au-dessus de toute contestation, et que

les preuves qu'on en donne sont si concluantes, qu'il est impossible à un homme de bon sens de s'y refuser, que diriez-vous? Ce que je dirais? me répondez-vous sans doute, c'est que Jesus-Christ est sans difficulté le plus grand homme que le monde ait vu; que c'était un homme envoyé de Dieu aux autres hommes pour leur bonheur; que le plus beau don que Dieu ait jamais fait au genre humain, a été de lui susciter cet homme merveilleux, si toutefois il n'était rien de plus qu'un homme. Vous avez lu l'Evangile, Théotime, et vous sentez, dans ce moment, que ce que je dis ici, c'est ce qui se passerait en vous, si vous étiez dans la situation où je vous suppose.

Nous avons donc d'abord à examiner ensemble si les livres de l'Evangile, qui ne sont autre chose que l'histoire de Jesus-Christ, ont tous les caractères qu'une histoire doit avoir pour mériter notre créance et celle de tous les hommes; je dis la créance la plus absolue, la plus pleine, la plus entière, la plus universelle. C'est là le point capital. Si on l'emporte, on a tout; si on le manque, on n'a rien. Si l'on ne peut contester la vérité du récit des Evangélistes, Jesus-Christ a été par excellence l'envoyé de Dieu vers les hommes; un homme revêtu d'un caractère authentique et public pour enseigner les hommes

et leur donner une loi sainte au nom de Dieu; un homme sauveur et rédempteur de tous les hommes; enfin, un homme Dieu lui-même. Si le récit des Evangélistes peut être contesté, toutes les conséquences que les Chrétiens en tirent tombent d'elles-mêmes; tout l'édifice de leur religion s'écroule; Jesus-Christ n'a aucun des caractères que les Chrétiens lui attribuent. Examinons donc d'abord si le récit des Auteurs de l'Evangile est fidelle, et faisons cet examen avec le soin le plus scrupuleux.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Sur la vérité, l'authenticité et la divinité des Livres de l'Evangile, ou de l'Histoire de Jesus-Christ.

Tous les caractères d'authenticité, de vérité et de divinité que le genre humain pouvait désirer dans un livre qui renferme le dépôt des mystères que Dieu a révélés aux hommes, des lois qu'il leur a données, des promesses qu'il leur a faites, des bienfaits qu'il leur a accordés, de l'alliance qu'il a contractée avec eux, en un mot de toute la religion; tous les caractères d'authenticité, de vérité et de divinité que le genre humain pouvait désirer dans un

livre qui renferme ces sacrés et précieux monumens, se trouvent admirablement réunis dans les livres de l'Evangile ou de l'histoire de Jesus-Christ : que dis-je, Théotime ? ces livres uniques dans leur espèce, sans en excepter même ceux de l'ancien Testament, renferment plus de caractères d'authenticité, de vérité, de divinité, que les hommes n'en pouvaient désirer ; puisqu'ils en renferment plusieurs dont les hommes n'avaient jamais eu l'idée avant que ces livres parussent, et dont ils n'auraient pas encore l'idée, si ces livres n'existaient pas. Les hommes n'étaient pas en droit d'exiger de Dieu tout ce qu'il leur a donné en ce genre ; ils auraient dû se contenter de beaucoup moins. C'est, Théotime, ce que la suite de cet entretien vous fera comprendre d'une manière également capable de vous instruire, de vous plaire et de vous toucher.

Je commencerai par prouver que les livres de l'Evangile sont l'histoire la plus vraie, soit dans son fond, soit dans ses détails, qui ait jamais été écrite ; que les faits rapportés dans ces livres sont d'une certitude supérieure à celle des faits consignés dans les histoires profanes les plus universellement reçues ; et qu'enfin nous pouvons à peine dire que ce que nous avons vu de nos propres yeux soit aussi constant pour nous, que ce que les Evangélistes nous apprennent de Jesus-Christ.

Et remarquez ici, Théotime, que pour démontrer tout ce que les Chrétiens croient touchant la personne de Jesus-Christ, la divinité de sa mission et les grands objets de cette mission, il suffit de prouver que les livres de l'Evangile ont une certitude historique purement humaine, qui les met au-dessus de tout soupçon de supposition ou d'erreur : cette preuve étant faite une fois, elle emporte avec elle tous les autres points comme autant de conséquences nécessaires ; parce qu'il est absolument impossible que les faits racontés dans l'Evangile soient certains, sans que ces points le soient aussi. Je ne m'en tiendrai cependant pas là ; mais après avoir montré que les livres de l'Evangile sont l'histoire la plus fidelle que le monde ait vue, je montrerai de plus que les mêmes livres ont été écrits par l'inspiration de Dieu.

ARTICLE I.

Preuves de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, tirées des règles de la critique.

1.° TOUT le monde convient, mon cher Théotime, que les livres de l'Evangile sont nés avec le Christianisme, et que le Christianisme est né avec ces livres. Deux

Apôtres de Jesus-Christ, saint Matthieu et saint Jean, en ont écrit deux; saint Marc et saint Luc, dont le premier était disciple de saint Pierre et le second de saint Paul, ont écrit les deux autres. Dans tous les siècles où l'on trouve des Chrétiens, on les trouve en possession de ces livres. Ces livres sont venus comme de main en main depuis les temps des Apôtres jusqu'à nos temps. On les trouve cités ou supposés de siècle en siècle dans toutes les histoires et dans tous les monumens écrits depuis les Apôtres jusqu'à nous. On lit dans ces monumens, si je puis m'exprimer ainsi, les actes authentiques par lesquels chaque génération remet le dépôt sacré de ces livres à la génération qui la suit. Cette tradition n'a jamais été interrompue: et comme de cette Capitale du Royaume chacun peut facilement remonter jusqu'à la source de la Seine, en suivant toujours les bords de ce fleuve, et redescendre ensuite de la même manière depuis la source de ce fleuve jusqu'à cette Capitale; de même chacun peut facilement remonter du temps où nous sommes, jusqu'à l'origine de la tradition dont nous parlons, et redescendre ensuite depuis l'origine de cette tradition jusqu'au temps où nous sommes.

2.° Les Auteurs de l'histoire de Jesus-Christ n'étaient pas seulement contem-

porains de ce divin Sauveur et des événemens qu'ils rapportent ; mais deux d'entr'eux, saint Matthieu et saint Jean, avaient été témoins de ces événemens. Ils attestent touchant le Verbe de vie, pour me servir ici des paroles de ce dernier, ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles, ce qu'ils ont touché de leurs mains. Saint Marc et saint Luc ont écrit lorsque les Apôtres et les premiers Disciples de Jesus-Christ vivaient encore, et c'est avec leur approbation qu'ils ont publié leurs livres. Ainsi ils ont au moins l'autorité d'historiens contemporains.

3.° Les Evangélistes, du moins deux d'entr'eux, ont écrit leur histoire peu de temps et presque immédiatement après la mort de Jesus-Christ, lorsque les événemens qu'ils racontaient étaient récens, faisaient le plus grand bruit dans la Judée, y partageaient tous les esprits, y mettaient tout en mouvement. Ils ont écrit ou dans la Judée, comme on le croit de saint Matthieu, ou dans des pays où ils étaient environnés de Juifs. Ils ont donc écrit et publié leur histoire dans un temps où les événemens qu'ils racontaient ne pouvaient être ni ignorés, s'ils étaient vrais ; ni crus, s'ils étaient faux : dans un temps où tout le monde se serait élevé contre eux, et aurait crié à l'im-

posture, si leur récit eût été infidelle (1). Présenter leurs livres aux Juifs dans le temps dont nous parlons, c'était les prendre eux-mêmes à témoin des faits qu'ils avançaient dans ces livres; c'était dire à ce peuple: Voilà ce que vous savez aussi bien que nous. Ces miracles ont été opérés au milieu de vous. Cette doctrine vous a été prêchée. Ces paraboles et ces prophéties vous ont été adressées par Jesus-Christ. Les Evangélistes étaient donc assurés qu'on ne pouvait leur contester la vérité de ces faits; autrement ils auraient été tout-à-la-fois, et les plus impudens et les plus insensés des hommes.

4.° Les Juifs n'ont jamais osé contester la vérité des faits contenus dans les livres

(1) Quand il serait vrai que S. Matthieu et les autres Evangélistes ne publièrent pas leurs livres dans la Judée, mais qu'ils se contentèrent de les mettre entre les mains des Juifs convertis; comme les Juifs convertis étaient en grand nombre, sur-tout à Jérusalem, et qu'il y avait parmi eux beaucoup de Prêtres, il est évident que le raisonnement que je fais ici aurait la même force: et d'ailleurs, comme nous le dirons bientôt, les Evangélistes n'ont composé leurs livres que des faits qu'ils avaient prêchés publiquement de vive voix, avant que de les écrire.

de l'Evangile (1) ; cependant ils étaient souverainement intéressés, d'après leurs premières démarches, à les faire passer pour faux, ou tout au moins pour douteux. Car trois choses sont ici de la dernière évidence.

1.° Que les Evangélistes, et avec eux les premiers Chrétiens, ne publiaient ces faits que pour prouver que Jesus-Christ était le Messie. 2.° Que ces faits avaient, par eux-mêmes, une force extrême pour convaincre tout homme de bonne foi, que Jesus-Christ était véritablement le Messie. 3.° Enfin, que les Princes des Prêtres, les Sénateurs du Peuple Juif, et le gros de ce peuple, ne voulaient pas de Jesus-Christ pour Messie, et qu'ils avaient pris leur parti là-dessus, quoi qu'il en dût coûter. Que résulte-t-il de tout cela, Théotime, sinon que le seul parti qui restait aux Juifs, dans de pareilles conjonctures, c'était de nier hautement tout ce que les Evangélistes et tous les Chrétiens avec eux, débitaient touchant Jesus-Christ ; de crier à la supposition et à l'imposture ? Ils ne l'ont pas fait (2) ; il est donc évident qu'ils n'ont

(1) Il faut excepter le miracle de la Résurrection ; mais nous verrons dans la suite que la manière dont les Juifs nient ce miracle, en établit la vérité.

(2) Nous voyons dans l'Evangile, que les Juifs parmi lesquels Jesus-Christ vécut, ne

pas pu le faire. Pourquoi ne l'ont-ils pas pu ? parce que tous ces faits avaient la plus grande publicité dans la nation : tout cela parle de soi-même.

Les Apôtres, les Evangélistes, tous les premiers Chrétiens argumentaient ainsi contre les Juifs : J. C. a été un homme

---

purent jamais s'empêcher de reconnaître la vérité de ses miracles. Ce fut à cause de ses miracles qu'ils résolurent de le faire mourir ; et pendant qu'il expirait en croix, ils lui rappelaient ses miracles pour lui insulter. « Il a » sauvé les autres, disaient-ils, et il ne peut » se sauver lui-même. »

Les Juifs des temps postérieurs à Jesus-Christ, ont toujours avoué, et ils avouent encore, qu'il a fait de grands miracles. Et comme les Chrétiens les ont toujours pressés, par cet aveu même, de reconnaître que Jesus-Christ est le Messie ; ils ont répondu, non pas comme leurs pères, que Jesus-Christ avait fait des miracles au nom de Béelzébub, prince des Démons ; mais qu'il avait trouvé dans le temple la véritable prononciation du mot *Jehova*, qui, dans la langue hébraïque, est le nom propre et incommunicable de Dieu ; et que c'était par la vertu toute-puissante de ce nom qu'il avait tant opéré de merveilles : réponse plus absurde, s'il se peut, que la première, et certainement non moins impie ; comme si la toute-puissance de Dieu était esclave de trois syllabes prononcées correctement.

de la sainteté la plus vénérable ; il a enseigné une doctrine très-sainte et très-sublime ; il a fait les plus grands miracles, et il les a faits pour attester qu'il était le Messie : il était donc le Messie.

Quelle était la réponse la plus simple, la plus courte, et la plus décisive qu'on pût faire à cet argument ? C'était sans doute celle-ci : Jesus-Christ n'a point fait de miracles : il n'était rien moins qu'un Saint : sa Doctrine n'avait aucun des caractères que vous lui attribuez : nous n'avons rien vu ni entendu de ce que vous débitez. Vous êtes des imposteurs.

Les Juifs n'ont jamais fait cette réponse : mais voici comment ils ont raisonné. Jesus-Christ n'était pas le Messie ; il a cependant fait des miracles. Il n'a donc fait ces miracles que par la puissance des Démons ? Raisonnement horrible, qui ne choque pas moins le bons sens, qu'il offense la piété, puisqu'on y met en principe ce qui est en question.

5.° Les Evangélistes, du moins deux d'entr'eux, Saint Matthieu et Saint Jean, avaient été les Compagnons inséparables de Jesus-Christ ; ils étaient donc parfaitement instruits de tout ce qui le regardait. Ainsi, si les faits dont ils ont composé l'histoire de Jesus-Christ sont vrais, personne n'en connaissait la vérité mieux qu'eux ; et s'ils sont faux, personne n'en

connaissait mieux la fausseté. Là-dessus, je fais trois réflexions, et je dis : 1.° Si les faits dont les Evangélistes ont composé l'histoire de Jesus-Christ sont faux, les Evangélistes les avaient donc inventés. Or, cela est absolument impossible. Non, Théotime, il n'est pas donné à l'esprit humain d'inventer de cette manière. Celui qui aurait imaginé le caractère de Jesus-Christ, qui l'aurait fait parler comme il a parlé, agir comme il a agi, mourir comme il est mort, serait lui-même un homme aussi extraordinaire que Jesus-Christ. 2.° Si les faits dont les Evangélistes ont composé l'histoire de Jesus-Christ sont faux, les Evangélistes avaient donc concerté leur fable avec les autres Disciples de Jesus-Christ; ou du moins, ils les avaient engagés à l'adopter, après l'avoir concertée entre eux. Or, cela est encore impossible. Quoi ! parmi tant d'hommes, il ne s'en serait pas trouvé un seul qui se fût refusé à une si noire imposture ? 3.° Si les faits dont les Evangélistes ont composé l'histoire de Jesus-Christ sont faux, les Evangélistes avaient donc déterminé tous les autres Disciples de Jesus-Christ à en attester la vérité devant les Juifs, les Grecs, les Romains et toutes les autres Nations, et à mourir plutôt que de rétracter leur témoignage. Or, cela est encore impossible : une telle

fureur ne se conçoit pas dans un seul homme ; comment la concevrait-on dans des milliers d'hommes ?

6.° Si les faits dont les Evangélistes ont composé l'histoire de Jesus-Christ sont faux, les Evangélistes et les premiers Disciples de Jesus-Christ n'avaient aucune espérance de les faire passer pour vrais ; ils n'avaient aucun intérêt à les faire passer pour vrais ; tous leurs intérêts se réunissaient pour les empêcher de former le projet également criminel et insensé, de les faire passer pour vrais. Or, les Evangélistes n'ont pas seulement publié ces faits comme vrais, mais encore ils sont morts pour en attester la vérité ; donc ces faits sont vrais. Qu'un homme meure plutôt que de renoncer à une opinion qu'il s'est formée, ou qu'il a adoptée d'un autre, soit en matière de religion, soit en matière de philosophie, ou de politique, ou de gouvernement ; je le conçois très-bien : on en a vu plusieurs exemples. Mais qu'un homme meure pour attester un fait qu'il connaît être faux, et auquel il n'a absolument aucun intérêt, dès qu'il est faux ; je ne le conçois pas, et cela ne s'est jamais vu.

7.° Je vais plus loin. Les Evangélistes, avant que de composer leurs livres, avaient annoncé, en public, tous les faits qui y sont contenus. Ils les annonçaient, en public, pendant qu'ils composaient

leurs livres ; et ils continuèrent la même chose, après les avoir composés. Les Evangélistes ne composèrent leurs livres, qu'afin que les fidelles ne pussent jamais oublier ce qu'ils leur avaient dit de vive voix. Ces livres sont comme autant de recueils de leurs prédications. Or, quand les Evangélistes publiaient, par la voie de la prédication, les faits qu'ils écrivirent ensuite, les conjonctures étaient telles qu'ils ne pouvaient les publier sans soulever contr'eux tout l'univers, et sans s'exposer, comme il arriva en effet, aux persécutions les plus violentes, aux chaînes, aux opprobres, aux tourmens et à la mort. Il a donc fallu que les Evangélistes fussent autant de héros, pour oser publier ces faits, quelque vrais qu'ils pussent être. Donc, ces faits sont les plus vrais et les plus incontestables de tous les faits. Car si ces faits sont faux, pour que les Evangélistes aient osé les publier, il a fallu qu'ils fussent autant de foux, et plus que des foux. Car outre qu'en les publiant, dans les conjonctures dont nous parlons, ils étaient assurés de soulever tout l'univers contr'eux, et de s'exposer aux persécutions les plus violentes, aux chaînes, aux opprobres, aux tourmens et à la mort ; ils trahissaient encore leur conscience ; ils faisaient le plus grand des outrages à l'Etre suprême, contre lequel ils rendaient un faux témoignage,

pour me servir des paroles de St. Paul; ils attiraient sur eux ses plus redoutables vengeances: et cela, sans espérance d'être crus des hommes. O Théotime! on voit tous les jours des hommes qui sacrifient leur devoir à leur repos; le témoignage de leur conscience, à l'approbation des hommes; leur salut, à leur vie; les intérêts de l'éternité, à ceux du temps: mais on n'en a jamais vu sacrifier, tout-à-la-fois, leur repos et leur devoir; l'approbation des hommes; et le témoignage de leur conscience; leur vie et leur salut; tous les intérêts du temps, et tous ceux de l'éternité; et on n'en verra jamais. Or il est évident que ce que nous disons ici de la prédication des Evangélistes, on doit le dire de la composition de leurs livres. Dans la supposition de la fausseté des faits contenus dans ces livres, cette composition eût été un second trait de folie, un second crime ajouté à leurs prédications, et non moins inconcevable.

8.° Quoique tous les Evangélistes aient écrit peu de temps après la mort de Jesus-Christ, cependant ils n'ont pas tous écrit dans le même temps précis, ni dans le même lieu, ni dans la même langue, ni du même style. On voit sensiblement, quand on compare les quatre Evangiles, que ce sont quatre ouvrages composés par quatre Auteurs, dont chacun est original en son

genre, et qui tous ont travaillé indépendamment l'un de l'autre. Les uns racontent des choses que les autres ont omises. Ils ne placent pas tous les mêmes faits dans le même ordre. Ils ne les disent pas dans les mêmes termes, ni avec les mêmes circonstances; et cependant ils ne se contredisent jamais. Le style de chacun d'eux est d'une simplicité admirable, et cependant aucun de ces styles ne ressemble à aucun des autres. De toutes ces observations, il résulte clairement que les quatre Evangélistes ont composé leur histoire sans s'être concertés ensemble. Et de ce que les quatre Evangélistes ont composé chacun leur histoire sans s'être concertés ensemble, il s'ensuit clairement que chacun d'eux était très-assuré de la vérité des faits qu'il racontait. Jamais les quatre histoires de J. C. composées par les quatre Evangélistes, n'auraient pu être aussi conformes qu'elles le sont, si chacun d'eux eût inventé la sienne; jamais elles n'auraient pu être aussi différentes qu'on les voit, si les quatre Evangélistes les eussent composées de concert.

9.° Enfin, remarquons ici que les Evangélistes, qui certainement écrivaient les événemens les plus merveilleux que le monde eût vus jusqu'alors, et qu'il verra jamais, entrent dans le récit de ces événemens tout d'un coup, et sans avoir dit un seul mot pour préparer les esprits à les

croire; qu'ils commencent ce récit comme des personnes à qui il ne vient pas seulement en pensée qu'on puisse leur rien contester de ce qu'ils avancent; qu'ils mettent à la tête de leurs livres, les époques sous lesquelles sont renfermés tous les faits dont ils entament la narration : époques qui font les caractères du siècle où ils écrivent eux-mêmes, et auquel ils adressent immédiatement la parole, si je puis m'exprimer ainsi. Or, là-dessus je demande si c'est ainsi qu'on ose mentir, et si l'on peut mentir ainsi, sans être sur-le-champ traité d'imposteur par le public indigné? Je demande s'il est un homme à qui il soit possible de débiter à sa nation et à tout son siècle, comme notoires, des faits aussi extraordinaires que ceux dont nous parlons, tandis qu'ils sont faux et supposés? ou s'il est possible d'imaginer un siècle qui souffre patiemment une telle insulte? Si les Evangélistes ont commencé leur récit, et l'ont continué avec cet air de confiance que nous avons dit, c'est donc parce qu'ils étaient assurés de la vérité et de la notoriété des faits qu'ils racontent; et si leur siècle ne les a pas contredits, c'est donc parce qu'il ne pouvait pas les contredire: (a) car dans la supposition du contraire,

(a) Ce raisonnement aurait toute sa force, quand il serait vrai que S. Matthieu et les autres Evangélistes ne confièrent leurs livres

peuple en faveur d'une histoire, a toujours été regardée comme infaillible ; on n'a jamais vu que des foux refuser leur créance à une telle déposition, si même on en a vu quelqu'un.

Un livre qui a ce grand caractère, eût-il été écrit par un homme sans mœurs et sans probité, tel que fut Salluste, il mériterait encore, et il obtiendrait la créance de tous les peuples et de tous les siècles. L'approbation que les contemporains auraient donnée à l'ouvrage, suppléerait à ce qui manque à l'écrivain pour se faire croire ; parce que, dans ce cas-là, le public serait regardé comme le véritable auteur de cet ouvrage, et l'écrivain comme le secrétaire du public.

Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir dans la narration des Evangélistes, quand nous considérons qu'ils n'ont pas été seulement des hommes d'une probité irréprochable, mais encore de la plus haute sainteté; qu'ils ont parfaitement ressemblé à celui dont ils nous ont laissé l'histoire, je veux dire Jesus-Christ; que leur vie a exactement répondu à leur enseignement ! On a admiré en eux le plus pur amour de Dieu, la charité la plus tendre et la plus généreuse pour le prochain, le détachement le plus héroïque de tous les biens dont l'ambition, la cupidité et les autres passions inspirent le

désir

désir aux hommes. Jamais on ne vit des hommes plus justes, plus amis de leurs semblables, plus soumis aux puissances, plus modestes, plus chastes, plus tempérans : c'étaient des modèles accomplis de toutes les vertus.

Nous savons qu'on les a appelés séditieux, perturbateurs du repos public, ennemis des Empereurs et de l'Empire, impies et magiciens ; que, sous ces prétextes, on les a persécutés à outrance, tourmentés et mis à mort : mais nous savons aussi que toutes ces accusations voulaient dire, en deux mots, qu'ils étaient Chrétiens ; qu'ils annonçaient l'Evangile avec un zèle intrépide ; qu'ils travaillaient sans relâche à faire connaître aux Païens la vanité de leurs Dieux, et l'impiété du culte qu'ils leur rendaient ; qu'ils faisaient des miracles. Jamais on ne leur a imputé aucune de ces actions qui sont par-tout des crimes, parce qu'elles sont toujours opposées à cette loi éternelle, à laquelle ni les mœurs ni la coutume ne peuvent déroger.

Les persécutions que les Evangélistes ont souffertes à cause de l'Evangile, sont donc la preuve de leur vertu ; et leur vertu elle-même est la preuve de la vérité de leur récit. La sainteté du témoin fait la principale force de son témoignage, sur-tout quand ce témoin se montre

déterminé à mourir, plutôt que de désavouer les faits sur lesquels il a déposé. Quand je vois les Apôtres répondre aux Princes des Prêtres, qui leur défendent d'annoncer Jesus-Christ : « Nous ne pou-
» vons pas ne pas publier ce que nous
» avons vu et entendu; jugez vous-mêmes
» s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt
» qu'à Dieu. » Quand je les vois répondre ainsi, avec cette modeste intrépidité que je me représente mieux que je ne sais la peindre, j'avoue que je me sens comme forcé de me rendre à leur témoignage. Ainsi, Théotime, quand les Evangélistes seraient connus pour des hommes vicieux, nous devrions ajouter foi à leur récit, parce que tout leur siècle y a donné son suffrage, et qu'il est impossible que tout un siècle se trompe en cette matière ; et quand, par impossible, tout leur siècle les aurait désavoués, nous devrions encore les croire, parce qu'il est impossible que des hommes d'un caractère si éminent veuillent tromper.

ARTICLE III.

Preuves de l'authenticité, de la vérité et de la divinité des Livres de l'Evangile, tirées du caractère des Ecrits des Evangélistes.

Si l'on examine les Livres de l'Evangile selon les règles d'une critique sage et exacte, on est forcé de convenir qu'il n'est point d'histoire plus vraie que celle qu'ils contiennent. Si l'on juge de ces Livres par le caractère personnel de ceux qui les ont écrits, on est encore dans la nécessité de faire le même aveu. C'est, mon cher Théotime, ce que je viens de vous montrer; et je vous vois si convaincu de ce point important, que je pourrais m'en tenir là. Je ne le ferai cependant pas, parce que je ne veux rien vous dérober de ce qui peut contribuer à votre instruction.

Je dis donc, mon cher Théotime, que tout homme qui lira avec attention les Livres de l'Evangile, et qui aura d'ailleurs assez de pénétration et de profondeur d'esprit pour saisir les caractères propres de ces Livres admirables, et pour les comparer avec tous les Livres que l'esprit humain a enfantés, et sentir toute la différence qu'il y a entre ceux-ci et

ceux-là, prononcera, sans balancer, non-seulement que les Livres évangéliques sont véridiques, mais encore qu'ils sont divins, et qu'ils ne peuvent avoir été écrits que par des auteurs inspirés de Dieu. Suivez, je vous prie, les observations que je vais faire sur ces Livres, et vous serez convaincu que je n'en dis pas trop.

1.° Tout homme qui écrit une histoire, veut être cru de ses lecteurs: ce sentiment est dans la nature. Mais celui qui écrit une histoire remplie d'événemens merveilleux, et qui ne ressemblent à rien de ce que les hommes avaient vu jusque-là, craint extrêmement de n'être pas cru; parce qu'il sent que si on ne le croit pas, on le méprisera, et qu'on ne le traitera pas seulement d'homme peu instruit, mais d'esprit faible et petitement crédule, de visionnaire. Ce second sentiment est au moins autant dans la nature que le premier. Le ridicule a été de tout temps ce que les hommes ont le plus redouté; et de tout temps aussi les auteurs ont été de tous les hommes ceux qui ont plus redouté le ridicule. Que fait donc un auteur, dans le cas dont nous parlons, pour parer à cet inconvénient? Il prépare habilement ses lecteurs à recevoir ce qu'il va raconter dans le genre merveilleux; il donne des preuves, ou il en promet; il cite

ses garans, ou il promet qu'il les citera dans l'occasion, etc. Les Evangélistes ne prennent aucune de ces précautions qui décèlent toujours un écrivain qui se défie de lui-même, ou de son sujet, ou de ses Lecteurs. La confiance qu'ils ont dans la vérité et dans celui au nom duquel ils la disent au monde, est telle, qu'il ne leur vient pas seulement dans la pensée d'appeler l'art à leur secours pour la faire recevoir : et quoiqu'ils mettent à la tête de leur histoire le récit du miracle le plus étonnant et en même temps le plus secret qui ait jamais été fait, la Conception de Jesus-Christ par la seule opération du Saint-Esprit dans le sein d'une mère toujours Vierge, ils n'avertissent pas même leurs lecteurs que les miracles que Jesus-Christ a faits en public, et que tout le monde a vus, sont si grands qu'ils doivent donner créance à ceux dont il a été lui-même le sujet, quoiqu'ils n'aient été vus de personne.

2.° Les Evangélistes (ce que je vais dire ici, Théotime, vous le comprendrez et vous le sentirez mieux qu'aujourd'hui, lorsque vous serez dans un âge plus formé, et que vous aurez eu quelque commerce avec les auteurs anciens et modernes; mais dès à présent même vous en pouvez juger jusqu'à un certain point); les Evangélistes, dis-je, ont écrit sans amour-propre; on ne

voit chez eux aucun vestige de cette faiblesse. Ils ont été parfaitement exempts et de l'amour-propre d'auteur, et de l'amour-propre commun à tous les hommes. Tous les livres que nous connaissons, à l'exception des livres de l'ancien Testament, sont autant de monumens de l'amour-propre de ceux qui les ont écrits. Les livres de l'Evangile sont le chef-d'œuvre de la vertu contraire.

Tout homme qui compose un livre, se propose toujours principalement deux choses: 1.° D'obtenir sa propre approbation. 2.° D'emporter celle de ses lecteurs. Il veut d'abord faire un bon livre; mais il veut encore plus le trouver tel. Et il désire sur-tout que ses lecteurs le trouvent tel. Il veut pouvoir se rendre à lui-même le témoignage flatteur qu'il a fait un ouvrage parfait. Il veut que son siècle et les siècles à venir lui rendent le même témoignage. C'est là la grande récompense qu'il attend de ses recherches et de ses méditations. Par une suite de ce sentiment, que quelques écrivains célèbres ont su réduire à certaines bornes, mais dont jamais aucun écrivain n'a pu se dépouiller tout-à-fait; un écrivain met en œuvre toutes les ressources de son génie pour atteindre l'idée qu'il s'est formée d'un ouvrage parfait. Il range ses matières dans un bel ordre; il fait les plus grands efforts pour réunir

la simplicité avec la noblesse du style ; la brieveté et la précision avec la clarté; la grace, l'élégance, l'harmonie avec la force et la véhémence. Il veut se faire croire; et parce qu'il veut se faire croire, il cite les autorités, il raisonne, il fait des réflexions. Il veut se faire aimer; et parce qu'il veut se faire aimer, il décrit et il peint. Il veut toucher; et parce qu'il veut toucher, il fait entrer, par-tout où son sujet s'y prête, des sentimens habilement ménagés. Il sait que le grand art d'un écrivain c'est de cacher l'art même. Il le cache donc avec grand soin, mais c'est afin que les lecteurs habiles et éclairés l'admirent davantage. Je viens, Théotime, de vous tracer en peu de mots le caractère de tous les écrivains qui ont paru dans le monde, depuis qu'on fait des livres : je dis des grands écrivains en tout genre, de ceux qu'on nous propose pour nos modèles, et qui ont le suffrage de tous les siècles.

Les Auteurs des livres de l'Evangile sont parfaitement exempts de tous ces faibles, dont aucun autre écrivain ne sut jamais s'affranchir. On ne peut imaginer de récit plus simple et plus nu que le leur. Dans leur histoire, tout est fait; jamais ils ne disent rien eux-mêmes. Là, on ne trouve aucun mot qui ait été mis pour frapper l'esprit ; aucun qui ait été

mis pour flatter l'oreille ; aucun qui ait été mis pour remuer les passions. Jamais ils ne prouvent ; jamais ils ne tirent de conséquence ; jamais ils ne font de réflexion ; jamais ils n'avancent de conjectures ; jamais ils ne disent ni ne font seulement entrevoir ce qu'ils pensent des événemens qu'ils racontent, ni des personnages qu'ils mettent sur la scène. Jamais ils n'admirent ; jamais ils n'approuvent ; jamais ils ne blâment ; ils ne se permettent jamais aucune raillerie ; on ne les voit jamais juger ni les personnes, ni leurs intentions, ni leurs actions. Ils ne font point de portraits. Jamais ils ne doutent. On dit, on croît, on conjecture, il semble, il paraît, etc. sont des expressions qu'on ne trouve nulle part dans leurs livres. On ne les voit jamais ni étonnés, ni indignés, ni aigris, ni touchés de compassion, ni affectés d'aucun des sentimens qui laissent voir la part qu'un Historien prend aux événemens qu'il raconte. Et cependant jamais aucune histoire n'a tant prêté au sentiment. En vain chercherait-on dans tous leurs livres un mot choisi, un tour d'expression recherché, un trait vif et animé ; une de ces sentences qui frappent comme d'un seul coup toutes les puissances de l'ame à-la-fois, l'imagination, la raison, le cœur ; et cependant jamais aucune histoire ne présenta à l'esprit humain une matière

plus susceptible de tous ces ornemens. On ne peut pas dire que l'art est admirable dans les livres de l'Evangile, mais qu'il y est très-caché. Il faut dire qu'il n'y a point d'art, et que cependant ils sont infiniment au-dessus de tous les chefs-d'œuvre de l'art. Les livres de l'Evangile sont au nombre de quatre. Il y a tant de différence entre ces quatre livres, qu'il est évident qu'ils ont été composés par quatre auteurs différens, qui ne s'étaient point concertés ensemble. Il y a tant de ressemblance entre ces quatre livres, qu'il est évident qu'ils ont été dictés par le même esprit : l'esprit qui a dicté ces quatre livres n'était donc proprement l'esprit d'aucun des quatre Auteurs ; c'était donc l'esprit de Dieu.

Si cet amour-propre d'auteur dont nous avons parlé, et que nous avons tâché de caractériser, n'a jamais tendu aucun piége aux Evangélistes ; quels hommes étaient-ce donc que ces Evangélistes ? Et si l'amour-propre d'auteur a tendu aux Evangélistes les mêmes piéges qu'aux autres écrivains ; quels hommes étaient-ce donc que ces Evangélistes qui ne s'y sont jamais laissé prendre ?

3.° Les Evangélistes ne sont pas seulement exempts de l'amour-propre d'auteur ; ils le sont encore de cet amour-propre qui est commun à tous les hommes ;

nouvelle merveille aussi digne d'admiration que la première.

Les Evangélistes, du moins deux d'entr'eux, saint Matthieu et saint Jean, étaient du nombre des douze Apôtres que Jesus-Christ avait choisis pour être les fondateurs de son Eglise, et ils avaient été ses compagnons inséparables depuis le commencement de ses prédications jusqu'à sa mort. Ils devaient donc, selon toutes les règles de la sagesse humaine, ou ne rien dire d'eux-mêmes, ou en parler d'une manière qui justifiât le choix que Jesus-Christ avait fait d'eux. Indépendamment du respect dû au jugement de l'homme-Dieu, n'était-ce pas avilir le ministère des Apôtres et lui dérober une partie de ses succès, que de les montrer aussi petits et aussi méprisables qu'ils l'ont fait? Les Evangélistes n'ont prêté l'oreille à aucun de ces conseils de la prudence de la chair.

C'est la chose du monde la plus étonnante pour ceux qui savent penser, que le ton dont les Evangélistes, que j'ai cités, parlent d'eux-mêmes et de leurs compagnons : on aurait de la peine à parler d'un air aussi indifférent de personnes qui ne nous seraient rien, et à qui nous ne serions rien. Ils parlent de l'obscurité de leur naissance, de leurs défauts, de leurs faiblesses, de leurs fautes les plus humi-

liantes, simplement comme de choses liées aux événemens de la vie de Jesus-Christ, et qui sont des circonstances de ces événemens. L'amour-propre veut qu'on s'excuse quand on le peut, et qu'on soit le premier à s'accuser quand on ne peut pas s'excuser. Par une conduite si habile, ou l'on sauve de sa gloire tout ce qu'on en peut sauver; ou l'on se dédommage de la gloire qu'on a perdue par celle qu'on acquiert. Les Evangélistes, hommes uniques en ce point, racontent leurs faiblesses, leurs défauts, leurs fautes les plus grossières sans s'excuser, et sans s'accuser. Concluons-en, ou que les Evangélistes n'avaient point d'amour-propre, ce qui est bien rare; ou qu'ils ne cédaient jamais à l'amour-propre, ce qui l'est encore plus.

Quand je lis dans l'Evangile que la plupart des Apôtres étaient pêcheurs, profession vile et abjecte; que l'un d'eux était publicain, profession abhorrée chez les Juifs : qu'ils étaient tous d'un esprit si bouché et si lourd, qu'ils ne comprenaient pas les discours les plus clairs de leur Maître : qu'ils voyaient quelquefois ses plus grands miracles sans en être frappés, et avec un sang-froid qui semblait tenir de la stupidité : que Jesus-Christ ayant nourri dans le désert cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, que les Apôtres distribuèrent par son ordre à cette

grande multitude, ces mêmes Apôtres entre les mains de qui ces pains s'étaient si prodigieusement multipliés, ne firent aucune réflexion sur ce miracle, et n'en tirèrent aucune conséquence; tellement que, dans une occasion toute pareille, ils ne furent ni moins embarrassés, ni moins inquiets sur les moyens qu'on pourrait trouver de nourrir le peuple qui avait suivi J. C. dans le désert, et que peu de temps après les deux miracles de la multiplication des pains, J. C. les ayant avertis de se défier du levain des Scribes et des Pharisiens, ils prirent si grossièrement le change qu'ils allèrent se figurer que J. C. leur faisait des reproches indirects sur ce qu'ils avaient oublié de prendre des pains avec eux: quand je lis dans l'Evangile le récit des jalousies que les Apôtres avaient les uns contre les autres, et des contestations qui s'élevaient quelquefois entr'eux par rapport aux rangs et à la préséance: quand je lis enfin qu'un d'eux trahit J. C.; qu'un autre, qui était le premier dans sa confiance, le renia trois fois publiquement; que tous l'abandonnèrent, et prirent la fuite au moment qu'on le prit au Jardin des oliviers: quand je lis toutes ces choses dans l'Evangile, je me sens frappé d'un tel étonnement, que je me demande presque à moi-même, si, en les écrivant, les Apôtres savaient qu'ils

parlaient d'eux-mêmes. Vit-on jamais rien de pareil? Et comment expliquer ce Mystère, qu'en disant que les Evangélistes ont écrit leurs livres par le mouvement et sous la direction de cet esprit, qui étouffe l'amour-propre dans le cœur de ceux dont il emploie la plume pour publier ses merveilles ?

4.° Voici, Théotime, le dernier caractère des Ecrits des Evangélistes, et en même temps celui qui est le plus étonnant, parce qu'il est le plus inimitable à l'esprit humain. Je veux dire, l'impartialité qui règne d'un bout à l'autre dans ces écrits, et qui ne se dément jamais.

Tout homme qui écrit une histoire, prend nécessairement parti pour ou contre le héros de cette histoire, et tous les personnages qui y jouent quelque rôle. Il commence par s'en former une certaine idée, sur ce qu'il a vu, ou lu, ou entendu dire d'eux, et ensuite il les peint toujours conformes à cette idée. Il les montre toujours tels qu'il les a jugés; bons ou méchans; odieux ou aimables; dignes d'estime ou de mépris. S'il ne dit pas toujours ouvertement ce qu'il pense, il le fait entrevoir si habilement, que l'esprit du lecteur n'en est que plus vivement frappé. En deux mots, tout Historien porte nécessairement un certain jugement touchant les personnages qui entrent dans son histoire, et

sur-tout touchant celui qui y fait le principal rôle. Tout Historien veut que le jugement qu'il a porté des personnages qui entrent dans son histoire, soit adopté de ses lecteurs. Aucun historien n'est donc ni ne peut être absolument impartial. Qu'un homme écrive l'histoire d'un héros qu'il a vu, ou celle d'un héros qui a existé deux mille ans avant lui, il procédera toujours de la même manière. Vous trouvez en vous-même, Théotime, la preuve de ce que je dis ici : il n'y a aucun de vos Condisciples dont vous ne vous soyez formé une certaine idée, et vous parlez toujours d'eux, selon l'idée que vous vous en êtes formée. Si vous écriviez leur vie, vous suivriez la même marche, et vous ne pourriez pas ne pas la suivre.

Tout le monde sait que les Evangélistes étaient des hommes saintement passionnés pour Jesus-Christ, si j'ose me servir de cette expression ; ils l'aimaient comme leur Maître, comme leur Sauveur, comme leur Dieu ; ces trois mots disent tout. Il est certain qu'ils ont écrit leurs livres pour sa gloire ; mais il est certain, en même temps, que c'est là la moindre preuve qu'ils lui aient donnée de leur amour et de leur zèle ; ils ont parcouru l'univers ; ils se sont exposés à mille dangers ; ils ont enduré les persécutions, les tourmens et la mort, pour le faire connaître et adorer.

Mettez-vous à la place des Evangélistes; supposez que vous avez vu Jesus-Christ, comme ils l'avaient vu; que vous le connaissez comme ils le connaissaient, que vous l'aimez comme ils l'aimaient, et que vous voulez écrire l'histoire de cet Homme-Dieu, et l'écrire pour faire passer dans vos lecteurs les sentimens que vous en avez vous-même. Ne sentez-vous pas en vous même, que cette histoire sera pleine d'expressions passionnées; qu'on y verra par-tout un Ecrivain transporté d'admiration, d'amour et de zèle pour J.C., d'indignation et de mépris pour ses ennemis; et que, quelque effort que vous fassiez sur vous-même pour réprimer ces différens sentimens, ils viendront, sans que vous vous en apperceviez, se placer au bout de votre plume? Je défie tout homme abandonné à lui-même, le plus grand génie comme le plus simple, d'écrire autrement, non-seulement une histoire pareille, mais encore la même histoire, après les Evangélistes.

Voilà donc, Théotime, quelle serait l'histoire que vous auriez attendue des Evangélistes; mais ce n'est point du tout celle qu'ils ont donnée. Rien n'est certainement si extraordinaire, et les plus grands miracles ne m'étonneraient pas davantage que cet air de tranquillité, de sang-froid, d'indifférence et d'impartialité avec lequel ces hommes, partisans de Jesus Christ,

jusqu'à tout entreprendre et à tout souffrir pour sa gloire, parlent de lui, de ses ennemis, de ses Juges, de ses Disciples, de ses amis, d'eux-mêmes. Un homme qui, du fond de l'Afrique, écrirait en France, à son ami, des nouvelles auxquelles ils n'auraient ni l'un ni l'autre aucun intérêt, aurait de la peine à mettre dans ses lettres une impartialité aussi absolue, quand il ne conterait que des bagatelles; et s'il racontait de grands événemens, cela lui serait entièrement impossible. Jamais on ne les surprend ayant l'ame émue; jamais on ne les voit affectés par les choses qu'ils racontent; ils rapportent simplement ce qu'ils savent, et s'en tiennent là. Ils parlent de Judas, des Princes des Prêtres, de Pilate, d'Hérode, comme de Jesus-Christ, c'est-à-dire, du même ton; ils parlent des miracles de Jesus-Christ, comme de ses souffrances; de sa gloire, comme de ses humiliations; de sa résurrection, comme de sa mort: ils disent tout, et ne font rien remarquer; ils ne font point de réflexions: on a beau les observer, ils n'en insinuent même pas; (et cependant, quoi de plus naturel, et, ce semble, de plus inévitable, que d'en faire, ou du moins d'en insinuer sur de tels sujets?) ils ne font point de réflexions; ils n'en insinuent point, ni sur la profondeur de la doctrine de Jesus-Christ, ni sur la justesse et la beauté de ses

paraboles, ni sur la sagesse et le bon sens de ses réponses, ni sur la grandeur de ses miracles, ni sur sa prodigieuse patience au milieu des opprobres les plus inouis et des tourmens les plus cruels, ni sur la manière étonnante dont il meurt. Ils n'en font point non plus, ni sur la trahison de Judas, ni sur le reniement de Saint Pierre, ni sur les fureurs des Princes des Prêtres, ni sur l'aveuglement du peuple Juif, ni sur l'indigne faiblesse de Pilate. En un mot, ils ne disent rien dans leurs histoires, ils ne s'y montrent jamais; les faits y parlent tout seuls.

Il y a, dans la vie de J.C., certains traits qui, à en juger par les idées que l'esprit humain, qui est un esprit d'orgueil, se forme des choses, sont peu dignes de la majesté de l'Homme-Dieu. Par exemple, sa fuite en Egypte, ses combats contre l'esprit tentateur, son abattement dans le jardin des oliviers. Les Evangélistes racontent ces traits comme les autres, simplement, nuement, et sans prendre la moindre précaution pour prévenir les impressions peu avantageuses qu'ils pourraient faire sur l'esprit de leurs lecteurs. On dirait que ces hommes n'ont vu, dans les événemens de la vie de Jesus-Christ, que les événemens mêmes, et qu'ils n'ont jamais su, ni apprécier ces événemens, ni en pénétrer les principes, ni en prévoir les suites; et qu'en un mot, leur esprit n'a pas été plus

loin que leurs yeux et leurs oreilles, si j'ose me servir de cette expression.

Voilà quelle est l'histoire que les Evangélistes nous ont donnée de Jesus-Christ. Tels sont les caractères de leur narration, qu'on peut tous réduire à celui de l'impartialité la plus absolue qu'on puisse concevoir. Souvenez-vous ici, Théotime, que deux de ces Evangélistes étaient Apôtres de Jesus-Christ, et que les deux autres étaient Disciples, l'un de Saint Pierre, et l'autre de Saint Paul; que tous aimaient Jesus-Christ comme leur Maître, comme leur Sauveur, comme leur Dieu, c'est-à-dire, de l'amour le plus ardent; et que le zèle dont ils étaient animés pour sa gloire, leur a fait entreprendre, au péril de leur vie, de lui soumettre l'univers.

Maintenant, Théotime, je vous demande si vous concevez, ou comment des hommes aussi passionnés pour Jesus-Christ (il faut que vous me passiez cette expression) que l'étaient les Evangélistes, ont pu parler de lui avec cet air d'indifférence qui règne dans toute leur histoire; ou comment des hommes qui ont parlé de Jesus-Christ avec cet air d'indifférence qui règne dans leur histoire, ont pu être aussi passionnés pour lui, que nous savons qu'ils l'ont été. Cependant ces deux choses sont également certaines. Comment donc les Evangélistes ont-ils pu les concilier

ensemble? Comment ont-ils pu faire ce qui est évidemment impossible à l'esprit humain, puisqu'aucun homme ne l'a fait avant eux ni après eux, s'ils n'avaient pas l'esprit de Dieu?

Quelqu'un osera-t-il dire ici, que, dans le fond, il faut écrire l'histoire comme les Evangélistes l'ont écrite; parce que la vérité se suffit à elle-même; qu'on l'obscurcit en voulant l'orner; qu'on la rend suspecte en voulant trop la prouver? etc.

Mais, 1.° Théotime, je dis à ceux qui font cette objection: Vous convenez donc que les Evangélistes étaient assurés de la vérité des choses qu'ils ont écrites; et dès que vous en convenez, nous sommes d'accord, car je n'en veux pas davantage. 2.° Je leur demande, si les historiens qui ont précédé les Evangélistes, et ceux qui les ont suivis, savaient que la vérité se suffit à elle-même, ou s'ils ne le savaient pas. S'ils le savaient, comment n'ont-ils pas écrit du même style que les Evangélistes? Et s'ils ne le savaient pas, comment les Evangélistes l'ont-ils su? D'où leur est venue cette confiance dans la vérité, si ce n'est de celui qui est la vérité même, je veux dire de Dieu? C'est donc Dieu qui les a inspirés? Leurs livres sont donc des livres divins?

Mais, dira-t-on, comment pouvons-nous savoir si les livres de l'Evangile sont parvenus jusqu'à nous dans leur première

pureté, et tels qu'ils sortirent des mains de leurs auteurs? Comment ces livres ont-ils pu passer par tant de siècles, et sous la plume de tant de copistes, sans souffrir aucune altération?

D'abord, mon cher Théotime, rappelez-vous ici ce que je vous ai dit dans nos premiers entretiens, touchant l'intégrité des livres de l'ancien Testament, et faites-en l'application aux livres de l'Evangile. Tout ce qui a été dit de ceux-là, convient à plus forte raison à ceux-ci; Dieu était au moins aussi engagé pour la gloire de sa sagesse et de sa bonté, à préserver ceux-ci de toute altération essentielle, que ceux-là.

Considérez de plus que les livres de l'Evangile furent entre les mains de tous les Chrétiens, au moment qu'ils sortirent des mains de leurs auteurs; que les Chrétiens ont toujours eu pour ces Livres la plus religieuse vénération; qu'ils les ont toujours regardés comme des livres saints et sacrés, comme des livres qui contenaient leurs dogmes, leurs lois, leur révélation, les titres authentiques et primordiaux de leur religion; que depuis l'origine du Christianisme, ces Livres ont toujours été lus publiquement dans les Assemblées ecclésiastiques des Chrétiens; que depuis l'origine du Christianisme, ces Livres ont toujours été, par excellence, les livres

des Chrétiens, les livres des Prêtres et des Laïques, des Grands et du Peuple. Or, des livres qui ont ce caractère sont nécessairement à l'abri de toute altération essentielle. Pourquoi? parce que le public les sait par cœur, à force de les avoir lus ou entendu lire; parce que le public, qui les regarde comme son plus précieux trésor, garde à vue, si je puis m'exprimer ainsi, tous les textes dont ils sont composés. Il est impossible qu'un homme entreprenne de retrancher quelque chose de tels Livres, ou d'y faire quelque addition, ou quelque changement de conséquence, sans que le public, ou si vous voulez, la société à laquelle ils appartiennent, ne réclame sur-le-champ contre cette entreprise. Il est donc évident que les changemens qui peuvent arriver à de tels Livres, ne sont que ceux qui peuvent échapper à la vigilance publique de la société à laquelle ils appartiennent, et, par une suite nécessaire, des changemens absolument sans conséquence.

Toute la suite de l'Histoire ecclésiastique prouve ce que j'avance ici. Toutes les fois que les Hérétiques ont voulu ajouter quelque mot au texte de l'Evangile, en supprimer ou en changer quelqu'un, ou lire quelque texte autrement que l'Eglise le lisait, toute l'Eglise s'est élevée contr'eux, et cela, dans tout l'univers.

CATÉCHISME
DE LA I.re CONFÉRENCE.
Sur l'authenticité, la vérité et la divinité des Livres Evangéliques.

D. APRÈS tout ce que vous m'avez dit, je suis convaincu que c'est Jesus-Christ qui est le Messie qui avait été promis de Dieu dès l'origine du monde, annoncé par les Prophètes, attendu et figuré par le peuple Juif. En conséquence de cette première conviction, je crois fermement que la religion de Jesus-Christ est une religion révélée et divine; que tous les hommes doivent l'embrasser, et se faire Chrétiens. Mais n'avez-vous pas encore d'autres preuves de la divinité de la Religion chrétienne? Il me semble que vous m'en avez promis.

R. Pour prouver que la religion de Jesus-Christ, ou la Religion chrétienne, est une religion divine, il suffit sans doute de montrer que Jesus-Christ est le Messie. Mais cette preuve n'est pas la seule qu'on puisse donner de la divinité de la Religion chrétienne; il y en a plusieurs autres qui sont pour le moins aussi fortes, et dont je m'assure que vous ne pourriez vous empêcher d'être frappé.

D. J'ai un désir extrême de connaître ces nouvelles preuves de la divinité de la Religion chrétienne. Je ne crois pas en avoir besoin; mais sur un sujet aussi intéressant et aussi capital que celui-là, la surabondance des lumières ne peut que m'être fort utile. Je vous prie donc de ne me rien dérober de ce que vous savez.

R. Je suis prêt à vous satisfaire, et vous pouvez m'interroger.

D. Puisque vous vous prêtez d'une manière si obligeante à mon instruction, je vous prie d'abord de me dire de quel fond vous tirez ces nouvelles preuves ?

R. Ces nouvelles preuves de la divinité de la Religion chrétienne, je les tire des caractères personnels de Jesus-Christ; et j'ose vous assurer que cet homme admirable n'avait besoin que de lui-même pour s'annoncer au monde, et pour le convaincre qu'il était l'Envoyé de Dieu par excellence, le Législateur et le Sauveur des hommes.

D. Par où connaissez-vous Jesus-Christ?

R. Je connais Jesus-Christ par les Livres de l'Evangile, qui sont son histoire.

D. Mais êtes-vous certain que cette histoire de Jesus-Christ, que vous appelez l'Evangile, est une histoire fidelle ?

R. L'histoire de Jesus-Christ est la plus fidelle de toutes les histoires que nous connaissions, et la plus digne de

notre créance. Les Livres de l'Evangile sont les livres les plus authentiques et les plus véridiques de tous les livres, et ces mêmes Livres sont encore des livres divins. Observéz cependant que quand je m'exprime ainsi, je ne compare pas les Livres de l'Evangile à ceux de l'ancien Testament, mais à tous les autres livres, à l'exception de ceux-ci ; car les Livres de l'ancien Testament, comme nous l'avons montré ailleurs, ont des caractères aussi certains d'authenticité, de vérité et de divinité, que ceux du nouveau Testament.

D. Vous avez donc deux choses à me montrer : 1.° que les Livres de l'Evangile sont authentiques et véridiques ; 2.° que ces Livres sont encore divins. Montrez-moi d'abord que ces Livres sont authentiques et véridiques ; quelles preuves avez-vous de ces deux faits ?

R. J'ai huit preuves de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile. Chacune de ces preuves a la force d'une démonstration dans le genre moral ; et toutes ces preuves prises ensemble ont une force qui me paraît au-dessus de tout.

D. Quelle est la première preuve que vous avez de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile ?

R. La première preuve de la vérité et

et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, c'est que ces Livres sont, pour ainsi dire, nés avec le Christianisme, et le Christianisme avec eux; que les premiers Chrétiens qui eurent ces Livres entre les mains, et tous ceux qui sont venus après eux, ont regardé ces Livres comme très-fidelles; et qu'enfin ces Livres sont venus jusqu'à nous, comme de main en main, par une tradition qui n'a jamais été interrompue.

D. Quelle est la seconde preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile?

R. La seconde preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, c'est que deux de ces Livres ont été écrits par deux Apôtres de Jesus-Christ, qui avaient vu tout ce qu'ils racontent; que les deux autres ont été écrits par deux disciples de deux Apôtres; que ces quatre Evangélistes ont publié leur histoire au nom, ou du moins de l'aveu de toute la société des premiers Chrétiens; qu'avant que d'écrire leur histoire, ils avaient annoncé publiquement à Jérusalem et dans toute la Judée, les faits dont elle est composée; et qu'enfin ils étaient tous quatre d'une sainteté si éminente, qu'elle les met à couvert de tout soupçon d'avoir voulu tromper le monde.

D. Quelle est la troisième preuve de

la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile ?

R. La troisième preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, c'est que les Evangélistes ont publié leur histoire peu de temps et presque immédiatement après la mort de Jesus-Christ, c'est-à-dire, dans un temps où les événemens qu'ils racontent étaient publiquement reconnus pour vrais ou pour faux ; par conséquent, dans un temps où tout le monde les eût accusés d'imposture si ces événemens eussent été faux, et que cependant personne n'a contredit leur récit.

D. Quelle est la quatrième preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile ?

R. La quatrième preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, c'est que les Juifs, qui ne voulaient pas de Jesus-Christ pour Messie, et qui par conséquent étaient souverainement intéressés à contester la vérité des faits publiés par les Evangélistes, n'en ont jamais osé contester qu'un seul, qui est la résurrection de Jesus-Christ, et que la manière dont ils ont contesté ce fait unique, en démontre la vérité.

D. Quelle est la cinquième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile ?

R. La cinquième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile, c'est qu'il est impossible qu'un corps d'histoire qui a des caractères aussi singuliers et aussi uniques que l'Evangile, et où tout est si bien lié, soit une invention de l'esprit humain. L'esprit humain n'invente pas ainsi.

D. Quelle est la sixième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile ?

R. La sixième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile, c'est qu'il est impossible que les quatre Evangélistes se soient concertés ensemble pour composer les quatre histoires de Jesus-Christ, et en même temps impossible que chacun d'eux ait inventé celle qui porte son nom : car si chaque Evangéliste avait inventé l'histoire qui porte son nom, jamais ces quatre histoires n'auraient pu être aussi ressemblantes qu'elles le sont; et si les quatre Evangélistes avaient concerté ensemble leurs quatre histoires, jamais elles ne seraient aussi différentes qu'on les voit. D'ailleurs, les quatre Evangélistes ont publié leurs histoires au nom de tous les Disciples de Jesus-Christ, c'est-à-dire, comme ne contenant que des faits connus et prêchés par tous les Disciples de Jesus-Christ. Si donc ils ne racontent que des fables, comment ne s'est-il trouvé

aucun de ces Disciples qui leur ait donné le démenti ?

D. Quelle est la septième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile ?

R. La septième preuve de l'authenticité et de la vérité des Livres de l'Evangile, c'est que tous les Apôtres, les Evangélistes, et avec eux les premiers Chrétiens, sont morts ou se sont montrés prêts à mourir pour attester la vérité des faits contenus dans l'Evangile ; car il est évident que ces faits sont les mêmes que ceux que les Apôtres, les Evangélistes eux-mêmes et tous les premiers Chrétiens publiaient hautement et de vive voix. Sur quoi remarquez deux choses ; premièrement, que si les faits contenus dans l'Evangile sont faux, les Apôtres et les Evangélistes ne pouvaient avoir aucun intérêt à les faire passer pour vrais ; 2.° que quelque vrais que soient ces faits, et quelque intérêt qu'aient pu avoir les Apôtres et les Evangélistes à les faire croire, il a fallu cependant qu'ils fussent autant de héros pour les publier au risque de leur vie. Cela est évident par soi-même. Concluez que si l'on suppose tout-à-la-fois, et que les faits que les Apôtres et les Evangélistes ont publiés sont faux, et que les mêmes Apôtres et Evangélistes sont morts pour en attester la vérité, on fait une supposition

absolument impossible, puisqu'il est évident que la nature humaine ne comporte pas une telle fureur.

D. Quelle est la huitième preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile ?

R. La huitième preuve de la vérité et de l'authenticité des Livres de l'Evangile, c'est l'air, et, si j'ose m'exprimer ainsi, le ton de confiance avec lequel les Evangélistes commencent leurs histoires, mettant à la tête de leurs Livres les époques qui sont, par rapport au peuple Juif, les caractères du siècle dans lequel les événemens qu'ils racontent sont arrivés, et ne prenant aucune précaution pour préparer les esprits de leurs lecteurs à croire les choses étonnantes et inouïes qu'ils vont raconter; ce qui marque des hommes qui ont une confiance entière dans la vérité de leur récit, et qui n'imaginent même pas qu'on puisse les contredire.

D. Vous avez prouvé l'authenticité et la vérité des Livres de l'Evangile; montrez-moi maintenant que ces Livres sont divins, c'est-à-dire, qu'ils ont été écrits par l'inspiration de Dieu.

R. La divinité des Livres de l'Evangile n'est pas moins facile à prouver que leur authenticité et leur vérité. Ces Livres admirables ont quatre grands caractères qui les distinguent si éminemment de

tous les Livres qui sont l'ouvrage de l'esprit humain, qu'il est impossible que cet esprit les ait dictés; d'où il faut conclure qu'ils ont été dictés par l'esprit de Dieu.

D. Quel est le premier caractère de divinité que vous remarquez dans les Livres de l'Evangile?

R. Le premier caractère de divinité que je remarque dans les Livres de l'Evangile, c'est l'étonnante confiance que les Evangélistes ont eue dans la vérité. Ils publiaient une histoire pleine d'événemens singuliers, extraordinaires, inouis, contraires à toutes les lois de la nature; et cependant ils n'ont pas dit un seul mot pour disposer leurs lecteurs à les croire: quelle sécurité! Et de qui leur venait-elle, si ce n'est de Dieu?

D. Quel est le second caractère de divinité que vous remarquez dans les Livres de l'Evangile?

R. Le second caractère de divinité que je remarque dans les Livres de l'Evangile, c'est qu'on ne trouve dans ces Livres admirables aucun vestige de cet amour-propre, qu'on appelle l'amour-propre d'auteur. Ils exposent les faits qui composent leur histoire, simplement, nuement, et sans rien ajouter du leur; ils ne disent rien eux-mêmes, ils laissent parler les faits. On ne trouve pas dans leurs livres un seul trait qui marque qu'ils

ont voulu plaire à leurs lecteurs, ou se faire approuver et admirer par eux, ou leur inspirer une certaine façon de penser, ou les toucher de quelque sentiment que ce soit.

D. Quel est le troisième caractère de divinité que vous remarquez dans les livres de l'Evangile?

R. Le troisième caractère de divinité que je remarque dans les livres de l'Evangile, c'est qu'on ne trouve, dans ces livres admirables, aucun vestige de l'amour-propre commun à tous les hommes. Les Evangélistes parlent de leurs défauts, de leurs faiblesses, de leurs fautes les plus humiliantes, d'un air si indifférent, qu'on dirait qu'ils ne savent pas que c'est d'eux-mêmes qu'ils racontent toutes ces choses. On ne les voit jamais, ni s'accuser, ni s'excuser. Ils se montrent à leur lecteur, tels qu'ils sont, et le laissent juger d'eux comme il voudra.

D. Quel est le quatrième caractère de divinité que vous remarquez dans les livres de l'Evangile?

R. Le quatrième caractère de divinité que je remarque dans les livres de l'Evangile, c'est l'étonnante impartialité avec laquelle les Evangélistes, qu'on sait avoir été passionnés pour la gloire de Jesus-Christ jusqu'à tout entreprendre et à tout souffrir pour le faire adorer, ont néanmoins écrit son histoire. La conciliation de ces deux

choses est un vrai miracle. A ne juger des dispositions des Evangélistes, à l'égard de Jesus-Christ, que par les signes qu'ils en donnent dans leur histoire, il serait absolument impossible de savoir ce qu'ils pensent de lui. On n'y trouve pas un mot qui paraisse dit à dessein de le faire admirer ou aimer. Ils parlent de ses ennemis et de ses persécuteurs, comme de lui; pas un mot qui ait pour but de faire remarquer leur profonde méchanceté; pas un mot destiné à exciter contr'eux la haine ou le mépris du lecteur. Enfin, les événemens de la vie de Jesus-Christ, qui, aux yeux de l'orgueil humain, paraissent peu dignes de l'Homme-Dieu, ils les racontent aussi simplement et avec aussi peu de précautions, que ceux où toute sa grandeur éclate.

D. Je conviens que les livres de l'Evangile ont les quatre grands caractères que vous venez d'exposer. Mais, enfin, par où pouvez-vous juger que ces caractères sont divins?

R. J'en juge ainsi, parce que l'esprit humain n'ayant jamais produit, ni avant, ni après les Evangélistes, aucune histoire qui ait aucun de ces grands caractères, il est évident que ces livres sont au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut produire, et par conséquent l'ouvrage de l'esprit de Dieu.

D. Souffrez que je vous fasse encore une

question. Comment pouvez-vous savoir si ces Livres de l'Evangile sont parvenus jusqu'à nous sans avoir souffert aucune altération, du moins essentielle ? Il y a tant de siècles qu'ils ont été écrits, et ils ont passé par tant de mains, et sous tant de plumes ?

R. Nous sommes très-assurés que les Livres de l'Evangile sont parvenus jusqu'à nous sans souffrir aucune altération, du moins considérable, parce qu'il est évident que cette altération a toujours été impossible : les Chrétiens ayant toujours regardé ces Livres comme dépositaires de la révélation divine, il est clair qu'ils ont dû veiller avec le plus grand soin à leur intégrité ; et toute l'Histoire ecclésiastique rend témoignage qu'ils l'ont fait.

AVANT-PROPOS

Pour servir d'Introduction aux Conférences suivantes.

Nous avons montré deux choses dans la Conférence précédente, mon cher Théotime : 1.° que les Livres de l'Evangile sont la plus authentique et la plus fidelle de toutes les histoires, soit qu'on considère cette histoire dans son tout, soit

qu'on la considère dans ses détails; 2.° que ces mêmes Livres ont été écrits par l'inspiration de Dieu. Ces deux points une fois avoués et reconnus, il en résulte que nous devons aux Livres de l'Evangile tout notre respect et toute notre créance, et qu'il ne nous est plus permis de rien révoquer en doute de tout ce qui est consigné dans ces Livres.

Il n'est donc plus question, pour vous et pour moi, que de lire avec attention ces Livres vénérables, d'en comparer les principaux textes, d'en approfondir le sens, d'en tirer les conséquences qui en naissent d'elles-mêmes, et de former là-dessus l'opinion que nous devons avoir de Jesus-Christ, et de tout ce qui a rapport à lui. Nous avons le flambeau à la main; ouvrons seulement les yeux, et portons des regards attentifs et impartiaux sur les objets que sa lumière nous découvre.

Toute l'Histoire de Jesus-Christ, telle que les Evangélistes nous l'ont donnée, se réduit à trois points capitaux: ce que Jesus-Christ a été, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait; ou, si l'on veut, les qualités personnelles de Jesus-Christ, sa doctrine, ses œuvres ou ses miracles. Les qualités personnelles de Jesus-Christ sont si éminentes et si admirables, qu'il est évident que Jesus-Christ a été l'homme le plus digne d'être choisi de Dieu, pour être le Ministre d'une

nouvelle révélation et d'une nouvelle loi. La doctrine de Jesus-Christ, qu'on peut diviser en deux parties, le dogme qui renferme ce que nous devons croire, et la morale qui contient ce que nous devons pratiquer, est si sainte et si sublime, qu'il est évident qu'elle est digne de Dieu. Les miracles de Jesus-Christ, soit qu'on les considère en eux-mêmes, ou par rapport aux circonstances qui les ont accompagnés, sont tels, qu'il en résulte évidemment non-seulement que Jesus-Christ a été envoyé de Dieu pour instruire les hommes et pour les sauver, mais encore qu'il est un homme-Dieu.

Voilà, mon cher Théotime, les grands et merveilleux objets que nous présente l'Histoire de Jesus-Christ, et que je vais vous y faire observer, autant qu'il le faut, pour votre instruction. Ce sera la matière de plusieurs Conférences qui, avec la précédente, formeront le total de cette seconde partie de nos entretiens.

SECONDE CONFÉRENCE.

Sur la grandeur personnelle, ou sur les perfections de Jesus-Christ.

QUAND on ne m'aurait pas accoutumé dès ma plus tendre enfance, à regarder Jesus-Christ comme mon Sauveur et mon

Dieu ; quand je ne devrais rien à Jesus-Christ, et que je n'attendrais rien de lui ; quand je ne serais rien à Jesus-Christ, et qu'il ne me serait rien ; quand il n'aurait fait aucun miracle, il ne serait pas moins l'objet de mon admiration et de mon respect le plus profond. J'aurais bien de la peine à me défendre de l'adorer. Sa sagesse et ses vertus sont encore plus au-dessus de l'homme que ses miracles.

Non, Théotime, ce n'est pas assez de dire que Jesus-Christ a été le plus grand homme que le monde ait vu ; il faut dire qu'il a été infiniment au-dessus de toutes les idées que l'esprit humain peut se former par lui-même de la grandeur de l'homme ; il faut dire que si l'éminence du caractère de Jesus-Christ, considérée en elle-même et toute seule, ne démontre pas absolument et invinciblement qu'il est Dieu, elle démontre du moins que s'il y a un homme-Dieu, c'est lui qui l'est ; elle démontre que s'il est vrai que Dieu ait voulu se faire homme, il a dû prendre le caractère de Jesus-Christ, et se montrer au monde, tel que Jesus-Christ a été. Ecoutez-moi avec attention, Théotime, et jugez, par vous-même, de la force des preuves que j'apporterai.

Toute la grandeur de l'homme consiste dans la perfection de sa raison, que j'appelle ici sagesse, et dans la perfection de

sa volonté ou de son cœur, que j'appelle sainteté. Tous les autres avantages, quelque prix que le préjugé ou la vanité y ait attaché, ne contribuent en rien à la véritable grandeur de l'homme : on peut être très-petit et très-méprisable, en les possédant tous; on peut être très-grand et très-vénérable, sans en posséder un seul: tous les hommes en tombent d'accord.

Or, mon cher Théotime, je vais vous faire voir que Jesus-Christ n'a pas seulement surpassé en sagesse et en sainteté tous les hommes qui ont paru dans le monde, avant et après lui, mais encore qu'il a rempli toute l'idée que l'esprit humain peut se former par lui-même de la parfaite sagesse et de la parfaite sainteté, et qu'il a même été beaucoup au-dessus de cette idée.

ARTICLE I.

Sagesse de Jesus-Christ.

LA sagesse de Jesus-Christ se montre avec le plus grand éclat dans sa doctrine, chef-d'œuvre d'équité, de raison et de bon sens (j'en ferai la matière d'une Conférence à part). Quelle vérité, quelle précision, quelle clarté dans les préceptes de ce grand Législateur! Je sens que c'est là le ton qu'un Dieu, caché sous la forme d'un homme, devait prendre en parlant aux hommes.

Je ne le sens pas moins, ce ton divin, dans les maximes ou dans les sentences qui sont sorties de la bouche de Jesus-Christ; j'y découvre des caractères dont mon esprit est d'autant plus frappé, qu'il paraît comme impossible de les réunir. Ces maximes sont tellement prises dans le bon sens, qu'on les adopte et qu'on s'y rend, dès qu'on les entend prononcer; et en même temps elles sont si nouvelles, qu'on ne les entend jamais prononcer, pour la première fois, sans être surpris. Elles sont si claires, qu'on ne peut pas ne pas les comprendre; si vraies, qu'on ne peut pas s'y refuser; si simples et si naturelles, qu'elles sont à la portée des esprits les plus communs; si grandes et si belles, qu'elles sont l'admiration des plus grands génies. Elles renferment, en peu de mots, les instructions les plus importantes qui aient jamais été données aux hommes. Plus on les médite, plus on les admire. Ces maximes adorables conviennent à tous les hommes; elles sont une lumière amie de tous les yeux, une nourriture propre à tous les esprits. « Que sert à l'homme de » gagner le monde entier, s'il perd son » ame? Où est votre trésor, là est votre » cœur. La bouche parle de l'abondance du » cœur. A chaque jour suffit sa peine, etc.»

J'ai remarqué, mon cher Théotime, que vous écoutiez toujours avec un

nouveau plaisir la lecture des paraboles de J. C. ; ces apologues sacrés font sur vous l'impression que ces sortes de récits ont coutume de faire sur ceux de votre âge. Votre raison croîtra avec les années, et alors vous en serez infiniment plus touché que vous ne l'êtes aujourd'hui, parce que vous en sentirez les beautés d'une manière plus distincte. Quelle beauté dans l'invention de ces paraboles! quelle naïveté dans la narration! quelle justesse dans l'allégorie! quelle solidité dans la morale!

Rappelez-vous ici la parabole de l'Enfant prodigue, celle de la semence, celle de l'économe infidelle ; celle du père de famille, qui envoie successivement, à différentes heures du jour, plusieurs troupes de travailleurs à sa vigne, et qui, à la fin de la journée, les récompense tous également ; celle des dix Vierges, etc.

Tout ce que les anciens et les modernes ont écrit de plus excellent en ce genre, n'est rien en comparaison des paraboles de Jesus-Christ. Ces auteurs ont autant pensé à amuser les hommes qu'à les instruire; Jesus-Christ ne s'est occupé qu'à les instruire, et n'a jamais pensé à les amuser : ils se sont principalement attachés à peindre le ridicule de la conduite des hommes ; Jesus-Christ n'a attaqué que leurs vices: ils ont travaillé

à rendre les hommes prudens, de la prudence du siècle, c'est-à-dire, à les rendre souples, adroits, déliés, habiles à éviter les piéges qu'on leur tend, et à en tendre eux-mêmes aux autres; Jesus-Christ n'a travaillé qu'à rendre les hommes prudens, de cette prudence qui consiste à ne craindre que Dieu, à n'espérer qu'en lui, à préférer le devoir à tout, à tout sacrifier pour le salut, à n'avoir point d'autre finesse que d'être justes et irréprochables. La morale de ces auteurs est souvent frivole, et quelquefois pernicieuse; celle de Jesus-Christ est toujours sérieuse et sainte; ses paraboles renferment toujours de grandes leçons, dignes du plus grand de tous les Maîtres.

Mais ce qui donne aux paraboles de J. C. un mérite qui ne les met pas seulement au-dessus de tout ce que les auteurs les plus vantés ont écrit en ce genre, mais encore de tout ce que l'esprit humain peut imaginer; c'est qu'elles sont tout-à-la-fois théologiques, prophétiques et morales, et que très-souvent elles nous présentent en même temps, sous le même symbole, l'image des desseins de Dieu sur les hommes, celle des événemens à venir les plus intéressans pour la Religion, et enfin celle de nos principaux devoirs; et cela avec un art si merveilleux, que toutes les particularités de l'allégorie

conviennent également bien à ces trois grands objets. (*a*)

(*a*) Le Saint-Esprit avait fait prédire par les prophètes que le Messie parlerait en paraboles. C'était là un des caractères du Messie; et les Evangélistes rapportent de Jésus-Christ qu'il ne parlait jamais au peuple sans proposer quelque parabole.

Cette manière d'instruire a plusieurs avantages sur toutes les autres : elle est la plus proportionnée au commun des esprits; elle les attache sans les lasser; elle y grave plus profondément la vérité, qu'elle montre toujours sous des images agréables. Par toutes ces raisons, il semble que c'était celle que l'Homme-Dieu devait adopter.

Tous les hommes ne conçoivent pas aisément les maximes générales, et la plupart sont peu capables d'en faire l'application aux cas particuliers et aux différentes conjonctures où ils se trouvent dans le cours de leur vie; bien moins encore peuvent-ils renfermer dans leur mémoire une longue suite de maximes générales, en voir les liaisons et en tirer des conséquences-pratiques. La parabole supplée à tout cela : d'abord la fable frappe agréablement l'imagination par sa nouveauté et par sa singularité; l'esprit découvre ensuite, avec un plaisir délicat, la justesse des rapports qui se trouvent entre cette fable et la maxime ou la vérité qu'on veut inculquer; l'auditeur ou le lecteur emporte avec lui cette fable, la considère et la compare plusieurs fois avec la vérité dont elle est le symbole; il est

Je me suis encore apperçu, Théotime, que vous étiez frappé d'une agréable surprise, lorsqu'on vous lisait les réponses ou

---

toujours plus charmé de la ressemblance qu'il apperçoit entre l'une et l'autre; et ainsi elles s'impriment toutes deux dans sa mémoire d'une manière ineffaçable.

Dans tous les temps on a employé les paraboles à l'instruction des hommes, et on l'a toujours fait avec le plus heureux succès. Cette manière d'instruire demande, dans celui qui s'en sert, beaucoup de jugement, un esprit juste et profond. Il faut que le rapport entre le symbole, et la vérité qu'on veut représenter par ce symbole, soit exact, du moins en ce qui fait l'objet principal de la comparaison, et facile à saisir.

C'est sur-tout par cet endroit que les paraboles de Jesus-Christ méritent toute notre admiration. Car dans ces paraboles, non-seulement l'histoire ou le symbole a un rapport exact, selon toutes ses circonstances, avec le principal objet de la comparaison; mais encore le même symbole s'applique tout-à-la-fois à plusieurs objets, tous également grands et dignes de Dieu, et convient à chacun avec la même justesse, selon toutes ses circonstances. Le premier objet de ces paraboles est l'établissement du règne de Dieu sur la terre par la prédication de l'Evangile, ses progrès et ses fruits merveilleux; le second est la réprobation des Juifs à cause de leur ingratitude, et la vocation des Gentils à leur place; le troisième est l'enseignement de la vertu.

les réparties de Jesus-Christ à ceux qui lui font des questions captieuses pour l'embarrasser, ou pour tirer de sa bouche quelque

---

Il n'est presque aucune des paraboles de Jesus-Christ qui ne se rapporte à ces trois objets, et qui ne convienne également bien à chacun. C'est ce qu'on voit clairement dans la parabole du père de famille, qui envoie d'abord ses serviteurs, et ensuite son fils vers ceux à qui il a loué sa vigne, et qui les tuent impitoyablement l'un après l'autre ; dans celle du Roi qui fait un grand festin pour les noces de son fils, et qui se voyant dédaigné par ceux qu'il avait d'abord invités, fait appeler à leur place les pauvres et les infirmes de toute espèce ; dans celle de l'Enfant prodigue, revenu de ses égaremens, et figure des Gentils, et de son frère aîné, jaloux de l'accueil que lui fait leur père commun, et figure du peuple Juif ; dans celle des deux frères, dont l'un promet d'abord à son père d'aller travailler dans son champ, et n'en fait cependant rien, et l'autre refuse d'abord d'y aller, et cependant s'y rend ensuite ; dans la parabole du père de famille, qui envoie à sa vigne différentes troupes d'ouvriers à différentes heures du jour, et fait donner à tous le même salaire à la fin de la journée ; dans celle du charitable Samaritain, figure de Jesus-Christ, que les Juifs ont appelé de ce nom odieux, et qui a guéri les plaies des Gentils, représentés par cet homme sorti de Jérusalem, c'est-à-dire, qui avait

[illegible]

[illegible] était
[illegible] des
[illegible] sont
[illegible] prophétiques
[illegible] dans
[illegible] prophé-
[illegible] est
[illegible] soutenue,
[illegible] toutes
[illegible] qu'il n'y
[illegible] Dieu qui pût
[illegible] et sous un
[illegible] d'instructions

dextérité infinie avec laquelle, en se tirant lui-même d'embarras, il les enveloppe subitement dans les piéges qu'ils lui ont tendus. Sans répondre à leur question d'une manière doctrinale, il la résout d'un seul mot; et ce mot est une grande sentence, qui renferme les leçons les plus profondes. « Que celui d'entre vous qui est sans péché, » dit-il aux premiers, lui jette la première » pierre. — Rendez à César, » dit-il aux seconds, après s'être fait montrer une pièce de monnaie frappée au coin de ce Prince; « rendez à César ce qui est à César, et » à Dieu ce qui est à Dieu. » Au moment où Jesus-Christ prononce ces paroles, on voit ses ennemis couverts de confusion; mais on ne les voit point irrités contre lui, parce que ce n'est pas lui, mais la vérité toute seule qui les confond. J'ose le dire, Théotime, pour répondre avec tant de sagesse, il fallait y être préparé de toute éternité.

Les exhortations de Jesus-Christ ne sont pas moins dignes de notre admiration et de celle de tous les hommes, que ses préceptes, ses maximes, ses paraboles et ses réponses. Une éloquence divine s'y fait sentir; il y règne une force de persuasion à laquelle personne ne peut résister. Vous croyez qu'il prend ses raisonnemens dans votre esprit, tant le consentement que vous y donnez est prompt et indélibéré.

Le moment où ils frappent vos oreilles, est toujours celui où vous les concevez, et où vous vous y rendez. Ecoutez ce divin Orateur, exhortant les hommes à s'abandonner aux soins paternels de la Providence. « Ne vous mettez point en peine
» où vous trouverez de quoi manger pour
» le soutien de votre vie, ni d'où vous
» aurez des vêtemens pour couvrir votre
» corps. La vie n'est-elle pas plus que la
» nourriture, et le corps plus que le vête-
» ment?» (Comment donc celui qui vous a donné la vie et le corps, pourrait-il vous refuser la nourriture dont l'une a besoin, et le vêtement qui est nécessaire à l'autre?) « Voyez les oiseaux du ciel; ils
» ne sèment point, ils ne moissonnent
» point, ils n'amassent rien dans des gre-
» niers, et votre Père céleste les nourrit.
» Ne lui êtes-vous pas beaucoup plus que
» des oiseaux? Et qui est-ce de vous autres
» qui peut, avec tous ses soins, ajouter à
» sa taille la hauteur d'une coudée? Pour-
» quoi aussi vous mettez-vous en peine
» pour le vêtement? Voyez les lis des
» champs, comment ils croissent: ils ne
» travaillent point, ils ne filent point; et
» cependant je vous assure que Salomon
» même, dans toute sa gloire, n'a jamais été
» vêtu comme un de ces lis. Si donc Dieu
» a soin de vêtir de cette sorte une herbe
» des champs qui est aujourd'hui, et qui

» sera demain jetée dans le four, combien
» aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô
» hommes de peu de foi! Ne vous mettez
» donc point en peine, et ne dites point:
» où trouverons-nous de quoi manger,
» de quoi boire, de quoi nous vêtir? comme
» font les Païens, qui s'inquiètent pour
» toutes ces choses; car votre Père sait
» que vous en avez besoin : cherchez
» donc, premièrement, le Royaume et
» la justice de Dieu, et toutes ces choses
» vous seront données comme par surcroît.
» C'est pourquoi ne vous mettez point en
» peine pour le lendemain; car c'est au
» lendemain qu'il faut remettre le soin
» du lendemain. A chaque jour suffit son
» mal. S. Matth. ch. 6, ℣. 25. »

Ecoutons encore ce divin Sauveur, exhortant les hommes à prier et à tout attendre de la bonté du Dieu qu'ils invoquent dans leurs besoins. Saint Luc, ch. 2, ℣. 11:
« Qui est le père d'entre vous, qui donnât
» à son fils une pierre, lorsqu'il lui de-
» manderait du pain? ou qui lui donnât
» un serpent, lorsqu'il lui demanderait un
» poisson? ou qui lui donnât un scorpion,
» lorsqu'il lui demanderait un œuf? Si donc
» vous autres, tout méchans que vous êtes,
» vous savez néanmoins donner de bonnes
» choses à vos enfans; à combien plus forte
» raison, votre Père, qui est dans le Ciel,
» donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le
» lui demandent! »

Tout méchans que vous êtes par vous-mêmes et de votre fond, vous êtes cependant bons envers vos enfans; vous les aimez; vous êtes touchés de leurs besoins; leurs prières ont sur vos cœurs un pouvoir auquel vous ne savez pas résister; vous leur donnez toujours ce qui leur convient. A combien plus forte raison, Dieu, qui est votre Père, se laissera-t-il toucher par vos besoins et vaincre par vos prières, lui qui, par sa nature et de son fond, est la bonté même! L'amour que vous avez pour vos enfans, c'est lui qui l'a créé dans votre cœur; comment donc ne le trouverait-il pas dans le sien? Croyez-vous qu'il vous ait fait meilleurs qu'il n'est lui-même? Voilà, Théotime, ce que j'entends dans cette admirable exhortation de Jesus-Christ: est-il au monde rien de plus vrai, de plus beau, de plus sensible, de plus persuasif? Et qui est-ce qui ne sent pas que c'était ainsi qu'un Dieu-Homme devait plaider auprès des hommes, la cause de ses attributs?

Terminons ce premier article, mon cher Théotime, par quelques observations générales sur les caractères de l'éloquence de Jesus-Christ. Dans ses discours, cet homme vénérable est si vrai, si simple, si familier, si sensé, que quiconque a le premier degré de la raison, est capable de l'entendre. Il est si grand, si sage, si profond, si plein de sens, qu'il étonne les plus

grands génies. Quelque peu d'esprit que l'on ait, on le conçoit; et plus on a d'esprit, plus on l'admire : il est proportionné aux esprits les plus bornés; et en même temps, il est au-dessus des esprits les plus sublimes.

Dans les discours de Jesus-Christ, vous ne voyez rien qui sente le faste et l'ostentation ; parce qu'il est sans orgueil. Vous n'y voyez rien qui sente l'affectation, ni dans le choix des mots, ni dans celui des figures; parce qu'il n'a point de vanité, et qu'il ne cherche pas à se faire admirer; rien qui soit dit pour plaire aux hommes, parce qu'il n'est point leur flatteur; rien qui soit dit pour frapper agréablement leur imagination, parce qu'il ne cherche pas à les amuser; rien qui sente la satire, parce qu'il plaint trop les maux des hommes, pour s'en faire un jeu. Tous les discours de Jesus-Christ me peignent un homme qui ne parle aux hommes que pour leur apprendre à être bons et heureux, qui les aime de l'amour le plus pur et le plus désintéressé. Son éloquence est sublime, mais ce sublime est celui du bon sens; c'est-à-dire, celui qui produit l'effet le plus prompt, le plus universel, et le plus durable, parce qu'il est impossible de

le contredire, chacun croyant trouver en soi ce que le bon sens a dicté aux autres; celui dont on se défie moins, parce qu'il ne peut être suspect, ni de passion, ni d'intérêt, ni d'artifice; celui qui ne doit ses succès qu'à la vérité, et par conséquent celui qui devait caractériser l'éloquence de la Vérité incarnée.

Il y a bien des années, mon cher Théotime, que je lis l'Evangile, et que j'y contemple Jesus-Christ; (Ce livre admirable fut mis entre mes mains, pour mon bonheur, dès ma première adolescence.) et je puis vous assurer que je suis toujours plus frappé de la grandeur de cet Homme adorable: il est toujours nouveau pour moi; je crois toujours le voir pour la première fois; je découvre tous les jours, dans ses discours, quelque nouveau trait de raison et de sagesse que je n'avais pas encore vu: chacune de ses paroles est un trésor: le corps de sa doctrine est comme une mine d'un métal précieux, qu'on n'a pas encore épuisée quoiqu'on y fouille depuis près de dix-huit cents ans, et qu'on n'épuisera jamais. Tout y est vrai, tout y est beau, tout y est sensé; la plus pure raison y brille partout; on n'y peut rien ajouter; on n'en peut rien retrancher; tout y est nécessaire, et rien n'y manque: c'est le chef-d'œuvre de celui qui ne fait que des ouvrages parfaits, c'est-à-dire, de Dieu.

ARTICLE II.

Sainteté de Jesus-Christ.

Avoir montré que Jesus-Christ a été le plus sage des hommes, et un homme parfaitement sage, c'est, mon cher Théotime, avoir prouvé qu'il a été aussi le plus Saint des hommes, et un homme parfaitement Saint. Cette seconde assertion ne devient pas seulement probable, quand on a établi la première; elle devient encore absolument certaine. Sachez, Théotime, que dans l'homme, constitué comme il l'est, les vices du cœur obscurcissent toujours les lumières de l'esprit, quoiqu'ils ne les éteignent jamais entièrement; que dans ceux dont le cœur est corrompu, la raison n'est jamais pure; que par conséquent la parfaite vertu est inséparable de la parfaite raison; et que nul ne peut être sage, de cette sagesse complète et absolue à laquelle rien ne manque, sans être en même temps saint, de cette sainteté sans tache, qui ne laisse rien à désirer. Un homme qui n'est pas parfaitement saint, ne saurait même avoir l'idée de la parfaite sainteté. Un tel homme ne peut, ni se former à lui-même, ni par conséquent présenter aux autres hommes, une image de la vertu qui la peigne telle qu'elle est, et qui en porte tous les traits.

Les passions et les vices qui corrompent

la volonté de l'homme (sur-tout l'orgueil) pervertissent toujours sa raison, et lui donnent des idées fausses en matière de morale. C'est des passions que naissent les erreurs morales, particulières et publiques. C'est les passions, qui, dans tous les temps, et chez tous les peuples, ont enfanté ces préjugés monstrueux qui changent le vice en vertu, et la vertu en vice, et mettent les hommes dans la dure nécessité d'être méchans, ou de se déshonorer: car les hommes veulent toujours pouvoir se dire à eux-mêmes qu'ils sont bons, et par une suite nécessaire de ce sentiment, ils s'efforcent de transformer en vertu, le vice qui leur plaît.

Qu'un homme vicieux entreprenne de peindre la vertu, quelqu'esprit qu'il ait, ses vices, sans qu'il s'en apperçoive, conduiront son pinceau, et jetteront sur son tableau des traits qui le défigureront. C'est ce qui est arrivé à ces Philosophes que l'antiquité païenne a tant vantés, et qu'elle a élevés jusqu'aux cieux. Les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron, les Sénèque : tous ont manqué le portrait de la vertu; tous l'ont défiguré. Leurs tableaux sont pleins de beautés et pleins de taches: on y voit à côté des traits que la raison a donnés, ceux que les passions et les préjugés ont fournis : ce sont des monstres. Ce qui est arrivé aux Philosophes de l'an-

tiquité païenne, arrive encore aux Philosophes de nos jours. Pourquoi ces grands esprits n'ont-ils jamais pu faire un portrait parfaitement ressemblant de la vertu et de la sainteté? c'est qu'ils ne l'ont pas connue. Pourquoi ne l'ont-ils pas connue? c'est qu'elle n'était point en eux. Jesus-Christ a eu la vraie idée de la parfaite sainteté; il a donc possédé la parfaite sainteté. Sa raison ne fut jamais obscurcie par aucun nuage: son cœur ne fut donc jamais troublé par aucune passion. Il a été parfaitement sage: il était donc parfaitement Saint. Il a su peindre la vertu avec tous les traits qui la caractérisent: il en a donc pris l'idée en lui-même.

Ce que je dis ici, Théotime, est maintenant au-dessus de votre portée; mais quand l'expérience des hommes, et surtout l'étude de votre propre cœur, vous auront instruit, vous en concevrez clairement la vérité. Quoiqu'après tout, ce n'est pas par des raisonnemens, mais par des faits, que nous devons juger de la sainteté de Jesus-Christ; c'est de ses actions que nous devons former son portrait; c'est à lui à nous fournir les traits qui le caractérisent. Pour faire juger de ce qu'il est, il faut le montrer lui-même. Prenons donc l'Evangile à la main, pour y étudier Jesus-Christ. Mais souvenons-nous toujours qu'il est écrit: « Que nul ne connaît le Fils, que

» le Père ; comme nul ne connait le Père,
» que le Fils, et celui à qui le Fils aura
» voulu le révéler. » Nous ne connaîtrons parfaitement Jesus-Christ, que dans le Ciel : là, nous le verrons tel qu'il est ; là, nous porterons nos regards jusque dans le plus intime de son ame, dont il déploîra toutes les richesses à nos yeux.

Je me bornerai, dans cette seconde partie de notre entretien, à vous faire observer les caractères propres et singuliers de la vertu ou de la sainteté de Jesus-Christ ; ces caractères qui distinguent éminemment cet homme vénérable, de tous les autres hommes. Ces observations seront pour vous, comme une introduction à l'étude de Jesus-Christ ; elles vous mettront en état de remarquer en lui mille traits de grandeur et de sainteté, dont vous serez frappé d'une manière d'autant plus agréable, que vous les aurez découverts par vous-même. Les vérités que nous trouvons par nous-mêmes, nous causent toujours une joie plus sensible, que celles que d'autres nous présentent : comme les biens que nous avons acquis par notre industrie, nous flattent plus que ceux que nous tenons de la libéralité d'autrui ; parce qu'ils nous paraissent être plus à nous.

1.° Dès que Jesus-Christ se montre, on est frappé, et comme ébloui de l'éclat de sa sainteté. On voit d'abord briller en lui ces premières vertus, qui sont comme le

fondement de toute sainteté; je veux dire, l'amour de Dieu, et celui du prochain. Quel profond respect pour Dieu, qu'il appelle toujours son Père ! Quelle dépendance de ses volontés ! Quel zèle pour sa gloire ! Quel désir immense de le faire connaître, et de lui procurer des adorateurs ! Jamais homme n'a aimé les hommes d'un amour aussi pur, aussi sincère et aussi désintéressé. Peut-on rien imaginer qui soit comparable au zèle avec lequel il les a instruits ? à la bonté avec laquelle il les a secourus ? à la patience avec laquelle il les a supportés ? L'innocence de ses mœurs, sa modération, son détachement, son aversion pour tout ce qui sent le faste et la vaine gloire, égalèrent ses autres vertus. Il ne posséda jamais aucun bien ; il ne s'attribua aucune autorité ; il refusa la couronne. On le vit plusieurs fois s'attendrir jusqu'aux larmes sur les maux des hommes ; on ne le vit jamais rire. Il se délassa quelquefois ; il ne prit jamais aucun plaisir ; jamais on ne vit rien dans son extérieur, qui décelât un homme qui voulait se faire remarquer.

2.° Figurez-vous un homme qui montre dans son air et dans toutes ses manières, une noble simplicité, et je ne sais quelle dignité douce, qu'on n'apperçoit que lorsqu'on le considère de près ; qui est modeste sans affectation, grave sans hauteur, discret et réservé sans contrainte, affable et

populaire sans bassesse, également incapable de flatter les hommes et de les offenser; toujours prêt à leur faire du bien, et ne se prévalant jamais contr'eux du bien qu'il leur a fait: voilà le portrait de Jesus-Christ. C'est sous ces traits que le premier coup d'œil que je jette sur lui, me le dépeint.

3.° Mais, quand je l'examine avec plus d'attention, et que je l'étudie avec soin, je vois en lui de si grandes choses, que mon esprit en est étonné. Non-seulement je ne découvre en lui aucun vice, mais je ne puis même y découvrir aucun de ces défauts de caractère, dont aucun homme n'est exempt; aucun de ces premiers mouvemens, qui, dans tous les hommes, préviennent quelquefois la raison, et montrent que leur vertu n'est pas toujours sur ses gardes, qu'elle ne veille pas toujours, qu'elle se laisse quelquefois surprendre.

4.° La beauté et la pureté du cœur de cet homme vénérable, la grandeur et l'élévation de son ame, se font sentir, dans tout ce qu'il dit, et dans tout ce qu'il fait. On voit que le sublime de sa vertu, est son état naturel; qu'il n'a jamais besoin, ainsi que les autres hommes, de se recueillir en lui-même, et de se roidir contre les passions, pour pratiquer, dans les occasions les plus difficiles, la vertu la plus héroïque; qu'il est sage sans étude; tempérant, mo-

déré, patient, libre et intrépide sans effort. Tout dans lui est dans une juste proportion; tout est dans le vrai milieu, que la raison montre, et que personne ne peut rencontrer. Jamais on ne le voit, comme il arrive aux autres hommes, se jeter dans une extrémité, pour éviter l'autre. Tout ce qu'il a dit, a été précisément ce qu'il devait dire; tout ce qu'il a fait, a été précisément ce qu'il devait faire. Jamais on ne le trouve en défaut; tout, chez lui, coule de source. On ne peut imaginer de vertu plus vraie, plus franche, plus libre, plus indépendante, plus au-dessus de tout préjugé et de toute considération humaine, de toute crainte, de toute espérance, de tout intérêt, de quelqu'espèce qu'il soit. Quand il défie les Juifs de le convaincre de péché, je suis forcé de l'en croire; car il m'a déjà convaincu qu'il est impeccable.

Il est vrai que Jesus-Christ a eu des ennemis; mais était-il possible qu'il n'en eût pas? Les hommes étant tels qu'ils sont, quelqu'un peut-il être grand homme et grand saint impunément? Les méchans haïssent les bons, parce qu'ils sont bons; et, après ce que l'histoire nous apprend, je ne serai jamais étonné que ce qui devait faire adorer Jesus-Christ, l'ait fait crucifier.

Voilà, Théotime, les caractères généraux de la sainteté de Jesus-Christ, justifiés par toute la suite du récit des Evangélistes.

Relevons maintenant quelques traits particuliers.

5.° Vous verrez dans l'Evangile, si vous le lisez avec soin, que Jesus-Christ a rendu aux hommes constitués en dignité, aux Rois et à leurs Ministres, aux Prêtres et aux Grands du monde, tout ce qui est dû au caractère dont ils sont revêtus. Mais vous y verrez en même temps, qu'il ne leur a jamais rien rendu de plus; vous y verrez encore qu'il n'a jamais donné aucun éloge, ni aux talens, ni à la grandeur, ni aux richesses, et qu'il n'a loué que la vertu; et vous y verrez enfin qu'il a fait sentir, dans toute sa conduite, que ce qu'il estimait et honorait le plus dans l'homme, c'était l'homme même, et la dignité de la nature humaine. Sachez, Théotime, que cette vertu est la plus rare de toutes.

6.° Vous remarquerez encore, dans l'Evangile, que Jesus-Christ n'a jamais fait que des miracles dignes d'un Homme-Dieu. Point de miracles de punition. Sa puissance ne fut que l'instrument de sa bonté. Qu'il n'a jamais fait de miracles que par des motifs dignes d'un Homme-Dieu. C'était toujours pour secourir les malheureux, pour faire glorifier son Père céleste, pour prouver la divinité de sa mission. Jamais aucun motif humain n'influa dans ces actions divines.

Les Pharisiens demandent, d'un ton

impérieux, qu'il fasse paraître un prodige dans le Ciel. C'est un défi qu'ils lui donnent; ils veulent le tenter, et mettre sa puissance à l'épreuve. C'est donc l'orgueil qui demande ce prodige? On aurait donc pu croire que l'orgueil le faisait? Et Jesus-Christ le refuse.

Ses Disciples, indignés contre une ville de Samarie qui avait refusé de le recevoir, veulent qu'il fasse tomber le feu du Ciel sur cette ville ingrate. C'était la vengeance qui sollicitait ce miracle. On aurait donc pu croire que la vengeance l'opérait. J. C. rejette avec indignation la prière de ses Disciples, et leur répond : « Vous ne savez » pas à quel esprit vous êtes appelés ; car » le Fils de l'Homme n'est pas venu pour » perdre les hommes, mais pour les sauver. »

Quand Jesus-Christ fut traduit devant Hérode, Hérode en eut une grande joie. Il désirait depuis long-temps de le connaître, et de lui voir faire un miracle. C'était une pure curiosité de Roi, qui faisait souhaiter ce miracle à Hérode. Jesus-Christ ne la satisfit pas; il ne fit pas le miracle qu'Hérode voulait voir; mais il en fit un autre. Il se tut devant lui, et ne répondit pas un mot à ses questions. Il aima mieux passer pour insensé que pour flatteur; et il apprit, par cet exemple, aux Ministres de son Evangile, qu'ils ne doivent employer les talens qu'ils ont reçus du Ciel,

qu'à l'instruction et à la conversion des Rois, et jamais à leur amusement.

On a dit (*a*) que la vertu n'est héroïque,

(*a*) Des amis très-savans, et dont je respecterai toujours le jugement, ont remarqué que les mots *extrême* et *extrémité* que j'emploie ici, en parlant de la vertu héroïque, ne conviennent pas; parce que ces mots *extrême* et *extrémité* expriment ordinairement, en notre langue, un excès vicieux. Cependant je me suis déterminé à laisser ces deux mots: 1.° Parce qu'on dit très-bien en notre langue; *extrême bonté*, *extrême patience*, *extrême douceur*, etc. 2.° Parce qu'il est facile de voir que je n'emploie ces deux mots que pour marquer le degré le plus héroïque de la vertu, ce degré au-delà duquel on ne conçoit rien de mieux. 3.° Parce qu'après y avoir bien réfléchi, je n'ai pu trouver dans notre langue d'expression qui peignît mieux Jesus-Christ, et qui répondît plus parfaitement à l'idée qu'il nous donne de lui-même, dans toute la suite de sa vie, et sur-tout dans sa Passion. En effet, il a réuni habituellement et constamment ces héroïques *extrémités* des vertus opposées; il a fait en même temps, et dans les mêmes circonstances, des actes héroïques de ces vertus. Je prie donc le lecteur de me pardonner ces expressions, s'il ne les approuve pas tout-à-fait; et de vouloir bien considérer que, dans un sujet si extraordinaire, les expressions hardies méritent plus de grace qu'en tout autre.

que lorsqu'elle réunit *les deux extrémités* des vertus opposées, comme l'*extrême* justice et l'*extrême* bonté. Cette observation est vraie. Rien n'est si difficile aux hommes, que de réunir ces deux *extrémités*. Les hommes n'ont presque jamais une vertu dans un degré éminent, qu'aux dépens de la vertu opposée ; celui qui est très-bon est ordinairement faible ; celui qui est très-juste est ordinairément dur ; celui qui est très-prudent est ordinairement lent et timide, etc.

Jesus-Christ est le seul homme qui ait réuni toutes les *extrémités* des vertus opposées. L'Evangile en fournit mille exemples, dont une lecture réfléchie vous fera sentir toute la grandeur. Détachons-en quelques-uns des plus frappans.

Voulez-vous des exemples d'*extrême* bonté, d'*extrême* douceur, d'*extrême* bénignité? Représentez-vous Jesus-Christ présidant au Jugement de la femme surprise en adultère ; conversant avec la Samaritaine sur le bord du puits de Jacob ; faisant chez Simon le Pharisien l'apologie de la pécheresse de la Cité ; s'invitant lui-même chez Zachée, etc. Rappelez dans votre souvenir tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait dans ces occasions. Toute la charité que nous pouvons concevoir dans un Dieu fait homme, pour sauver les hommes, ne brille-t-elle pas à vos yeux?

Est-il rien de plus grand et de plus touchant ? Ne reconnaissez-vous pas à ces traits le bon Pasteur et le Père de l'Enfant prodigue ? N'êtes-vous pas forcé de convenir que Jesus-Christ s'est peint lui-même dans ces deux paraboles ?

Demandez-vous des exemples d'*extrême* force et d'*extrême* liberté ? Représentez-vous la noble intrépidité avec laquelle Jesus-Christ s'éleva tant de fois contre les Scribes et les Pharisiens, leur reprocha en face leur hypocrisie, leurs désordres secrets, l'abus sacrilége qu'ils faisaient de tout ce qu'il y avait de plus saint dans la religion, l'impie témérité avec laquelle ils anéantissaient la loi par les interprétations qu'ils y donnaient. Ne sont-ce pas là des traits éclatans d'un zèle intrépide, qu'aucune considération humaine ne peut arrêter ni affaiblir ?

Et remarquez : 1.° Que les pécheurs que Jesus-Christ a traités avec tant de charité, ne pouvaient rien, humainement parlant, ni pour lui, ni contre lui. Que ceux contre qui il s'est élevé avec tant de force, pouvaient tout, humainement parlant, pour lui, ou contre lui. C'étaient des hommes en place et accrédités. Ils remuaient tout à leur gré ; tout tremblait devant eux. Ils étaient les maîtres de la réputation et de la vie de Jesus-Christ. Ils pouvaient, à leur gré, le faire recevoir comme le Messie,

ou le faire rejeter comme un imposteur. Ainsi Jesus-Christ s'est élévé contre les désordres avec une liberté intrépide, dans ces conjonctures terribles où le respect humain réduit au silence les hommes les plus courageux, et leur fait oublier tout ce qu'ils doivent à Dieu; et il n'a montré que de la charité et de la douceur dans ces conjonctures où les hommes les plus lâches ne montrent ordinairement que de la hauteur et de la dureté, ne pensent qu'à ce qu'ils peuvent contre les hommes, et oublient tout ce qu'ils doivent à l'humanité.

Remarquez, en second lieu, que les pécheurs à qui Jesus-Christ n'a montré que de la bonté, étaient des pécheurs de pure faiblesse, ou du moins des pécheurs humiliés et pénitens; et par conséquent de ceux que nous déciderions que Dieu doit pardonner, s'il nous était permis de donner des lois à sa justice. Et que les pécheurs à qui Jesus-Christ n'a montré que de l'indignation, étaient des pécheurs de pure malice, des hommes méchans par principe et par système, capables de commettre les plus grands crimes, et de les soutenir hautement; et par conséquent de ces pécheurs à qui nous prononcerions hautement que Dieu ne doit jamais faire grace, s'il nous convenait de marquer des bornes à sa miséricorde.

Mais, mon cher Théotime, pour voir la suprême vertu dans tout son éclat, il faut considérer J. C. mourant. C'est dans sa Passion que cet homme vénérable a montré toute la beauté, toute la force, toute la grandeur de son ame. En vain chercherions-nous, dans toutes les histoires, un seul homme qu'on puisse lui comparer. Tout ce que le monde a le plus admiré, est au-dessous de lui, à une distance infinie. Toute vertu s'éclipse, toute sainteté disparaît en présence de la sienne. Non, ce n'est pas ainsi qu'on souffre, ce n'est pas ainsi qu'on meurt, quand on n'est qu'un simple homme.

Mon dessein n'est pas de vous présenter ici un tableau suivi de la Passion de Jesus-Christ. Tout ce que je vous en dirai, sera compris dans ces quatre mots, qui renferment les quatre grands caractères qui distinguent la vertu de Jesus-Christ de toute autre vertu. Il a réuni l'*extrême* liberté avec l'*extrême* abandon de sa cause, l'*extrême* patience avec l'*extrême* dignité. Après que vous m'aurez entendu sur ce sujet, relisez avec attention, dans l'Evangile, l'histoire de la Passion de Jesus-Christ; vous y verrez briller ces caractères uniques de la sainteté de cet homme-Dieu, d'une manière si frappante, que votre esprit en sera étonné.

Extrême liberté. Voyez comment Jesus-

Christ parle aux Juifs, dans le moment qu'ils se saisissent de sa personne au jardin des Oliviers ; au Prince des Prêtres qui l'interroge sur sa doctrine et ses Disciples ; à cet audacieux Officier qui lui donne un soufflet ; au Prince des Prêtres encore, qui lui commande, au nom de Dieu, de déclarer s'il est le Messie ; à Pilate, dans l'interrogatoire qu'il subit devant lui. Représentez-vous bien, et les paroles de Jesus-Christ, et les circonstances où il les a dites. Figurez-vous un autre homme à sa place, et demandez-vous à vous-même, s'il est possible à un homme qui se trouve dans une situation aussi terrible, de conserver autant de présence d'esprit, tant de tranquillité, une liberté aussi intrépide.

Extrême abandon de sa cause. Socrate, qu'on regarde comme le plus grand des hommes que la religion n'a pas formés ; Socrate, injustement accusé, parle à ses Juges, qui étaient ses ennemis, avec une liberté qui a étonné tous les siècles. Mais enfin c'est pour défendre son innocence qu'il parle ainsi. Jesus-Christ n'a pas dit un seul mot pour défendre son innocence. Est-ce les raisons qui lui manquaient, lui dont la vie était si pure, la doctrine si sainte, les miracles si éclatans? Est-ce les paroles ? mais il était le plus éloquent des hommes. Est-ce le courage ? mais il est venu, de lui-même, se mettre

entre les mains de ses ennemis ; il a osé leur déclarer qu'il était le Fils de Dieu, quoiqu'il sût que, par cette déclaration, il prononçait l'arrêt de sa mort. Ce n'a donc été ni par pusillanimité ni par désespoir, mais par pure grandeur d'ame, que J. C. n'a pas dit une seule parole pour sa défense. Il a donc joint l'abandon le plus héroïque de sa cause, à la plus héroïque liberté. Il s'est contenté de ne se point avouer coupable, parce qu'il était innocent. Il n'a jamais dit qu'il était innocent, parce que son Père céleste voulait qu'il se laissât condamner comme coupable.

Extrême patience. En butte à tant d'injustices et de violences, à tant de noires calomnies, d'insultes atroces, d'outrages inouis, souffrant de si cruels tourmens, livré à une mort aussi ignominieuse, J. C. se tait, et il est muet comme un agneau devant celui qui le tond. On ne le voit réclamer, ni les droits de la justice, si ouvertement violés à son égard ; ni le respect dû à la nature humaine, si indignement foulé aux pieds. Il ne lui échappe pas une parole de plainte ou de murmure, pas un seul soupir. L'indignation, la colère, le mépris, aucune passion ne se peint ni dans ses yeux, ni sur son visage, ni dans sa contenance. Il ne paraît pas même ému. Tout en lui est calme ; on dirait qu'il n'est que le spectateur des maux qu'il endure.

Et encore, qui pourrait voir un tel spectacle sans émotion ? On dirait que quand il souffre les maux les plus violens, il est dans son état naturel. C'en est déjà trop pour un homme, mais ce n'en est pas encore assez pour Jesus-Christ. Il prie pour ses persécuteurs, il demande grace pour eux, il les excuse.

Extrême dignité dans ce même silence de Jesus-Christ. O Théotime, qu'il y a de grandeur dans ce silence ! Qu'il est éloquent ! Qu'il dit de choses à ceux qui savent l'entendre ! Je vous exhorte à le bien méditer ; et je vous annonce que plus vous le méditerez, plus vous en serez frappé. Ce silence vénérable est le triomphe de Jesus-Christ. C'est par ce silence surtout que sa vertu s'est montrée au-dessus de toute vertu.

L'apologie que Socrate fait de lui-même devant ses Juges ; tout ce qu'il dit à ses amis, avant que de prendre le fatal breuvage, touchant la soumission aux lois, le mépris de la vie, l'immortalité de l'ame ; tout cela me peint un grand homme. Le silence de J. C. me peint un homme au-dessus de l'homme même. Je vois, par les beaux discours de Socrate, qu'il a voulu paraître constant. Je vois, par le silence de Jesus-Christ, qu'il n'a voulu que l'être. Je vois, par les beaux discours de Socrate, que, ne pouvant sauver sa

vie, il a voulu du moins mettre sa réputation à couvert. Je vois, par le silence de Jesus-Christ, que sa vertu a été au-dessus de la perte de la vie, et au-dessus de celle de la réputation. Je vois, par les beaux discours de Socrate, que, ne pouvant rendre ses Juges justes, il a voulu du moins les rendre odieux. Je vois, par le silence de Jesus-Christ, que, ne pouvant rendre ses Juges justes, il n'a pensé qu'à souffrir patiemment leur injustice. Une seule parole qu'eût dite Jesus-Christ en faveur de son innocence, eût diminué en moi l'idée de sa vertu. Son silence remplit, dans toute son étendue, toute l'idée que je puis me former de la vertu, et surpasse même cette idée. Le silence de Jesus-Christ est donc sublime; et cet homme admirable n'a pas été seulement extrêmement patient, mais encore il l'a été avec une extrême dignité.

Voilà, mon cher Théotime, Jesus-Christ, tel que je me le représente. En lisant l'Evangile, vous l'y verrez sans doute encore plus grand; mais j'ose espérer que si vous trouvez beaucoup de traits à ajouter au tableau que j'en ai fait, vous n'en trouverez aucun à effacer.

Vous serez forcé de convenir que Jesus-Christ a été exempt, non-seulement de tout vice, mais encore de tout défaut et de toute faiblesse. Qu'il a eu toutes les vertus; qu'il les a eues d'une manière si

éminente, qu'il a laissé loin de lui, à une distance infinie, tous les grands hommes qui l'ont précédé, et qui l'ont suivi. Qu'il a eu le caractère de sainteté qui convenait proprement à un homme-Dieu : en sorte que s'il est vrai que Dieu ait voulu se faire homme, il a dû être tel que Jesus-Christ a été; que c'est en lui qu'il faut chercher la véritable sainteté; qu'il est le modèle de tous les hommes, dans quelque condition qu'ils soient, et dans quelque situation qu'ils se trouvent; proportionné à tous; au-dessus de tous; que chacun peut imiter, que nul ne peut atteindre; qu'il ressemble à ces chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture et de sculpture, qu'on ne compare à rien, parce qu'ils sont au-dessus de tout, et auxquels on compare tous les autres ouvrages, pour juger de leur beauté, selon qu'ils en approchent plus ou moins. Qu'aucune vertu particulière n'a fait le caractère de Jesus-Christ, parce qu'il les a eues toutes dans le même degré, qui est le degré suprême; qu'on ne peut le définir par aucune vertu particulière, comme on définit presque tous les grands hommes; que sa définition doit présenter l'idée de toutes les vertus, et que son vrai nom est *le Saint*.

CATÉCHISME
DE LA II.e CONFÉRENCE.
Sur la sagesse et la sainteté de Jesus-Christ.

D. JE suis pleinement convaincu de l'authenticité, de la vérité et de la divinité des livres de l'Evangile. Je regarde comme incontestable tout ce que les Evangélistes racontent de Jesus-Christ. J'admire Jesus-Christ : mais si vous vouliez me faire part des réflexions que vous avez faites sur la vie de cet homme merveilleux, je l'admirerais sans doute davantage, parce que je le connaîtrais mieux. Je vous prie donc d'abord de me dire, en général, ce qui résulte dans votre esprit de la totalité des faits qui composent l'Histoire de Jesus-Christ, et quelle est la dernière conséquence que vous croyez qu'on doit tirer de ces faits comparés ensemble.

R. Après avoir lu l'Histoire de Jesus-Christ, avec toute l'attention dont je suis capable ; après avoir comparé ensemble, avec le soin le plus scrupuleux, les faits dont cette merveilleuse histoire est composée, je vois clairement, 1.° que Jesus-Christ a été véritablement un homme envoyé de Dieu ; 2.° qu'il était Dieu lui-

même : d'où je suis forcé de conclure que la religion qu'il a donnée au monde, est une religion divine.

D. Voudriez-vous m'apprendre comment vous avez reconnu ces choses par la seule lecture de l'Evangile?

R. Je le ferai avec plaisir. J'ai étudié, dans l'Evangile, le caractère personnel de Jesus-Christ; j'ai médité sa doctrine; j'ai examiné ses miracles; et de toutes ces choses rapprochées et comparées ensemble, j'ai tiré les conséquences que j'ai déjà énoncées.

D. Commençons donc par le caractère personnel de Jesus-Christ. Quelle est l'idée que vous vous en êtes formée, d'après l'Evangile?

R. Il n'est pas possible à un homme qui a lu l'histoire, de lire l'Evangile avec quelque attention, sans prononcer que Jesus-Christ a été le plus grand homme, en tous sens, que le monde ait vu, et qu'aucun homme n'a jamais approché, ni de sa sagesse, ni de sa sainteté.

D. Par où jugez-vous de la sagesse de Jesus-Christ?

R. Je juge de la sagesse de Jesus-Christ par ses préceptes, par ses maximes, par ses paraboles, par ses réponses, par ses exhortations.

D. Qu'est-ce que vous avez admiré dans les préceptes de Jesus-Christ?

R. J'ai admiré dans les préceptes de Jesus-Christ, l'équité, la sainteté, la clarté, et la vénérable autorité avec laquelle ils sont énoncés.

D. Qu'est-ce que vous avez admiré dans les maximes de Jesus-Christ?

R. J'ai admiré dans les maximes de Jesus-Christ, la simplicité jointe à la profondeur. Ces maximes sont si vraies, qu'on est forcé de les adopter dès qu'on les entend; elles sont si nouvelles, qu'on ne les entend jamais, pour la première fois, sans en être étonné; elles sont si belles, qu'on ne les oublie jamais quand on les a entendues une seule fois.

D. Qu'est-ce que vous avez admiré dans les paraboles de Jesus-Christ?

R. J'ai admiré dans les paraboles de Jesus-Christ, la beauté de l'invention, la naïveté du récit, l'utilité et la sainteté de la morale; et j'ai aussi remarqué que ces paraboles ont toutes les beautés réelles des apologues des auteurs les plus vantés, et n'en ont point les défauts: mais ce qui m'a le plus étonné dans ces paraboles, c'est qu'elles sont en même temps théologiques, prophétiques et morales, et que nous y voyons tout-à-la-fois l'image de tous nos devoirs, et le symbole des événemens à venir les plus intéressans pour la religion, et de la suite des desseins de Dieu sur les hommes.

D.

D. Qu'est-ce que vous avez admiré dans les réparties ou dans les réponses de Jesus-Christ ?

R. J'ai admiré dans les réparties de Jesus-Christ une présence d'esprit que rien ne trouble, une pénétration que rien n'arrête, une modération qui ne se dément jamais, une simplicité qui a tous les avantages de l'adresse la plus raffinée, pour démêler tous les piéges, confondre ceux qui les ont tendus, et en les confondant nous donner les plus grandes leçons.

D. Qu'est-ce que vous avez admiré dans les exhortations de Jesus-Christ ?

R. J'ai admiré dans les exhortations de Jesus-Christ beaucoup de grandeur sous un air simple, une force de vérité et de bon sens qu'on ne voit nulle part, et qui fait qu'il est impossible de les contredire; et je ne sais quelle onction secrète, dont on est touché malgré qu'on en ait.

D. Donnez-moi une idée générale de l'éloquence de Jesus-Christ.

R. L'éloquence de Jesus-Christ est véritablement sublime; mais ce sublime est celui du bon sens, c'est-à-dire, celui qui a l'effet le plus prompt, le plus universel et le plus durable, parce que chacun croit voir en soi ce que le bon sens a dicté aux autres; celui qui n'est jamais suspect de passion ni d'intérêt; celui enfin qui doit tous ses succès à la vérité seule, et par

conséquent celui qui devait caractériser l'éloquence de la Vérité incarnée.

D. Ce que vous m'avez dit de la sagesse de Jesus-Christ me donne, par avance, une haute opinion de sa sainteté : car je conçois que celui qui est parfaitement sage, doit en même temps être parfaitement saint; comme nul ne peut être parfaitement saint, s'il n'est en même temps parfaitement sage. Cependant vous m'obligerez sensiblement, si vous voulez me faire part des réflexions que vous avez faites sur la sainteté de Jesus-Christ.

R. Jesus-Christ se peint lui-même dans l'Evangile, par la seule suite de ses actions. Quand je rapproche ces actions comme autant de traits, il s'en fait un tableau dont la beauté m'étonne. J'avoue que ma raison n'aurait jamais pu se former, par elle-même, l'idée d'un Homme si accompli; et cependant, par une espèce de merveille, je ne vois rien en lui que ma raison n'approuve, et à quoi elle ne consente : c'est sans doute parce que ce grand modèle de sainteté rectifie et épure ma raison même, en dissipant par sa présence les nuages des passions et des préjugés qui l'obscurcissaient.

D. Je vous prie d'entrer dans quelques détails sur les vertus de Jesus-Christ.

R. Les détails, si l'on voulait les pousser, iraient à l'infini. Si vous lisez l'Evan-

gile avec attention et impartialité, cette lecture vous en apprendra plus que mes plus longs discours ne pourraient faire : il y a, comme vous savez, en ce genre, une infinité de choses qu'on sent mieux qu'on ne pourrait les exprimer. Je vous dirai seulement, que plus on étudie Jesus-Christ, plus on voit éclater en lui de véritable grandeur. On chercherait en vain la vertu qui fait son caractère ; car, en lui, toutes les vertus sont égales, parce qu'elles sont toutes dans le degré suprême. On ne trouve rien dans cet Homme vénérable, qu'on puisse appeler en aucun sens, faute, faiblesse, ou défaut, même de ceux qu'on appelle défauts de caractère, et dont aucun homme ne fut jamais exempt.

D. Voudriez-vous me faire remarquer, en peu de mots, ce qui a particulièrement distingué la sainteté de Jesus-Christ, de celle des autres hommes ?

R. Quand je lis l'Evangile avec attention, je vois que la sainteté sublime et héroïque a été l'état naturel de Jesus-Christ. Il n'a jamais besoin de se faire violence pour produire les actes de vertu les plus difficiles. Jamais en lui une vertu n'empêche le libre exercice de l'autre, comme dans presque tous les hommes ; je le trouve toujours dans le juste milieu. Tout ce qu'il a dit, et tout ce qu'il a fait, est précisément ce qu'il devait dire ou

faire dans la circonstance. Il est le seul Homme qui ait réuni en lui l'héroïsme des vertus opposées.

D. Je vous prie de me donner quelques exemples de tout cela.

R. Vous trouverez tout ce que je vous dis admirablement bien marqué dans l'histoire de la Passion de Jesus-Christ : c'est là que toutes les vertus paraissent dans toute leur grandeur. On voit que Jesus-Christ, dans ce dernier acte de sa glorieuse vie (si j'ose m'exprimer ainsi), a joint *l'extrême* liberté avec l'*extrême* abandon de sa cause, l'*extrême* patience avec l'*extrême* dignité. Parmi tant d'innocens persécutés, que le monde a vus, il n'en est pas un seul qu'on puisse lui comparer. Socrate n'en approche pas : et, j'ose le dire, on est plus qu'un homme quand on souffre et qu'on meurt comme J. C. a souffert et est mort.

D. Quelle conséquence tirez-vous de tout ce que vous m'avez fait connaître de la grandeur personnelle de Jesus-Christ ?

R. Jesus-Christ ayant été tel que les Evangélistes nous le peignent, je conclus, 1.° que Jesus-Christ a été évidemment l'Homme le plus digne du choix de Dieu, pour être le Législateur et le Modèle des hommes ; 2.° que s'il est vrai que Dieu ait voulu se faire homme, comme le croient les Chrétiens, il est évident qu'il a dû être tel que Jesus-Christ : d'où il suit

que s'il y a un Dieu-Homme, c'est Jesus-Christ qui l'est. Je pourrais peut-être pousser les conséquences plus loin; mais je m'en tiens là pour le moment, parce que cela me suffit, et ne peut être contesté.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Sur la morale de Jesus-Christ.

Ce qui a été dit dans la Conférence précédente, touchant la sagesse et la sainteté de Jesus-Christ, vous a sans doute disposé, mon cher Théotime, à écouter avec le plus vif intérêt ce que je dois vous dire dans celle-ci, touchant sa morale. Vous n'attendez rien de cet homme vénérable, qui ne soit digne de lui. Eh! quel homme fut jamais plus capable de donner au genre humain des lois justes et véritablement utiles, que celui en qui on a vu briller la souveraine raison? Quel homme mérita jamais autant que le genre humain se soumît à ses lois, que celui en qui on a vu éclater la souveraine sainteté? J'ose le dire: quand les hommes ne connaîtraient pas parfaitement toute la beauté et toute l'utilité des Lois de J. C., ils devraient les recevoir uniquement par respect pour leur Auteur; et cependant ces Lois sont si belles et si utiles, que les hommes devraient s'y soumettre d'un commun accord, seu-

lement à cause de leur beauté et de leur utilité, quand ils en ignoreraient l'Auteur.

Oui, Théotime, quiconque connaîtra bien, d'une part, le fond de l'homme, ses facultés, ses inclinations, ses besoins; et de l'autre, les relations que les hommes ont avec Dieu, et celles qu'ils ont entr'eux; et enfin, si je puis m'exprimer ainsi, les relations que chaque homme a avec lui-même; quiconque, dis-je, connaîtra bien toutes ces circonstances de la nature et de la condition des hommes, sera forcé de convenir que la loi ou la morale de J. C. y répond avec tant de justesse, et met si bien l'homme dans l'ordre, relativement à toutes ces circonstances, qu'il était impossible à Dieu lui-même de concevoir un plan de législation plus sage, plus beau et plus accompli. D'où il conclura nécessairement, ou que Jesus-Christ était Dieu, ou du moins (ce qui nous suffit dans ce moment) qu'il était rempli de l'esprit de Dieu. Entrons dans l'examen de cette Loi.

L'homme est un être composé d'un corps organisé, et d'une ame spirituelle et immortelle, étroitement unie au corps pour le gouverner; ou, si vous voulez que je me serve de la définition universellement reçue, l'homme est un animal raisonnable. L'homme, comme doué de raison, est capable de connaître la vérité, et de faire le discernement du bien et du mal;

et en cette même qualité, il est encore libre, c'est-à-dire, qu'il est maître de ses déterminations et de ses choix, et qu'il a sur-tout la puissance d'embrasser le bien en rejetant le mal, ou de s'attacher au mal en rejetant le bien, comme nous l'avons expliqué ailleurs. Voilà la nature de l'homme.

L'homme tient l'existence d'un autre; il n'est pas par lui-même. C'est Dieu, c'est-à-dire, l'Etre éternel et infini en perfections, qui l'a créé, ou qui l'a fait de rien, et quant au corps et quant à l'ame. Voilà le principe de l'homme.

Dieu a créé l'homme pour sa gloire (je veux dire la gloire de Dieu), et pour le bonheur de l'homme même; ou, pour me servir des termes de votre Catéchisme, Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer, le servir en ce monde, et pour le posséder en l'autre. Voilà la fin de l'homme.

Enfin, Dieu a créé l'homme pour vivre sur la terre en société avec ses semblables. C'est pour rendre cette société plus nécessaire, plus étroite et plus douce, qu'il a fait naître tous les hommes d'un seul; en sorte qu'ils sont tous frères, et ne font qu'une même famille répandue sur toute la surface de la terre. Voilà l'état temporel de l'homme.

Ici, Théotime, je conçois clairement

deux choses, et je crois que vous les concevez comme moi. La première, c'est qu'il était nécessaire que Dieu donnât une loi à l'homme; la seconde, c'est que cette loi devait nécessairement se rapporter aux quatre circonstances de la condition de l'homme, que je viens d'exposer. Je veux dire qu'elle devait être digne de son Auteur, proportionnée à sa nature, conforme à sa fin, et convenable à son état; ou, pour exprimer les mêmes idées en d'autres termes, cette loi devait mettre l'homme dans l'ordre, par rapport à Dieu, par rapport à lui-même, par rapport à ses semblables. Or, il est évident que l'homme ne pouvait être dans l'ordre, par rapport à Dieu, qu'en l'aimant en Dieu; par rapport à soi-même, qu'en s'aimant en être raisonnable, créé pour servir Dieu en ce monde, et pour le posséder en l'autre; par rapport à ses semblables, qu'en les aimant sous les mêmes rapports qu'il s'aime lui-même. D'où il résulte que toute législation divine doit nécessairement consister à prescrire et à régler ces trois amours, qui n'en sont qu'un dans le fond, comme nous le montrerons dans la suite.

Ces principes posés, mon cher Théotime, je dis que la loi ou la morale de Jesus-Christ remplit ces trois objets de la manière la plus parfaite.

L'amour que cette Loi nous commande

d'avoir pour Dieu, est véritablement digne de cet Être suprême. Cette loi règle, de la manière la plus sage, l'amour que chaque homme doit avoir pour lui-même. L'amour que cette loi prescrit à chaque homme pour ses semblables, est parfaitement proportionné aux liaisons et aux rapports que les hommes ont entr'eux.

Enfin, cette loi montre aux hommes les moyens les plus sûrs de conserver et de perfectionner en eux-mêmes ces trois amours. C'est ce que je vais montrer en plusieurs articles séparés.

ARTICLE I.

Où l'on montre que la Loi de Jesus-Christ se réduit toute aux trois amours qu'on a marqués ci-dessus.

NOUS trouvons dans l'Evangile de S. Matthieu, ch. 22, vers. 36, qu'un Docteur de la loi, ayant proposé à J. C. cette question : « Maître, quel est le grand » commandement de la Loi? Jesus-Christ » lui répondit : Voici le premier de tous » les Commandemens : Ecoutez, Israël, » le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu, » et vous aimerez le Seigneur votre Dieu, » de tout votre cœur, de toute votre ame, » de tout votre esprit et de toutes vos » forces : c'est là le premier Commande- » ment; et voici le second, qui lui est

» semblable : Vous aimerez le prochain
» comme vous-même. Il n'y a aucun Com-
» mandement plus grand que ceux-ci ;
» toute la Loi et les Prophètes sont ren-
» fermés dans ces deux Commandemens. »

Voilà, Théotime, les trois amours dont nous avons parlé plus haut, l'amour de Dieu, l'amour de nous-mêmes, l'amour de nos semblables, marqués bien clairement dans la loi que Dieu donna autrefois aux Juifs par le ministère de Moïse, et que J. C. adopte et publie ici de nouveau, quant à ces deux premiers Commandemens. Vous voyez encore que, selon J. C., ces trois amours sont le fond, et comme la substance de toute la Religion ; que toute la Religion est renfermée dans ces trois amours.

Remarquez ici, 1.° que le premier et le troisième de ces amours sont chacun l'objet d'un commandement exprès ; mais on ne commande pas expressément le second, qui est l'amour de nous-mêmes, soit parce qu'il est évident à tout homme qui veut réfléchir, qu'il ne peut aimer Dieu sans s'aimer lui-même, ni s'aimer lui-même d'un amour bien ordonné, s'il n'aime Dieu ; soit parce que l'amour de nous-mêmes étant en nous un amour nécessaire qui naît avec nous, et dont nous ne pouvons nous dépouiller, il n'était pas besoin de le prescrire, mais seulement de le régler.

Remarquez, en deuxième lieu, sur le commandement d'aimer Dieu, que ce commandement roule plus sur la force, l'étendue et les effets, que sur le fond et la substance de cet amour; parce qu'il est beaucoup plus facile à l'homme d'ignorer comment il doit aimer Dieu, que d'ignorer qu'il doit l'aimer.

Remarquez, en troisième lieu, touchant le commandement d'aimer le prochain, que ce commandement était absolument nécessaire. Car, quoiqu'il soit très-vrai que nous ne pouvons aimer Dieu si nous n'aimons les hommes, qui sont créés à l'image de Dieu, et qui sont nos frères; cependant si Dieu n'avait déclaré que ces deux amours sont inséparables, la plupart des hommes, aveuglés par la passion, se seraient persuadés, en mille occasions, qu'on peut les séparer, et aimer Dieu de tout son cœur, tandis que l'on hait mortellement le prochain.

Remarquez enfin, touchant la forme ou l'énoncé du second commandement, que ces paroles : « Vous aimerez votre pro» chain comme vous-mêmes, » ne signifient pas pas que nous devons au prochain un amour égal, mais seulement un amour semblable à celui que nous avons pour nous-mêmes. L'ordre veut que nous nous préférions nous-mêmes à nos semblables, du moins dans le cas de l'égalité des

intérêts, comme nous le montrerons plus bas.

Tel est, Théotime, le fond de la loi ou de la morale de Jesus-Christ; et vous voyez que cette loi consiste à commander et à régler les trois amours dont nous avons déjà parlé tant de fois, l'amour de Dieu, l'amour de nous-mêmes, l'amour de nos semblables.

Mais, dira-t-on, cela étant ainsi, la loi de Jesus-Christ est donc absolument la même que celle de Moïse, quant aux préceptes moraux; comme la loi de Moïse, quant à ces mêmes préceptes, était la même que la loi naturelle; et par conséquent la loi de Jesus-Christ n'a aucun mérite particulier: c'est une seconde promulgation de la loi de Moïse, quant aux préceptes moraux, et rien de plus.

Je conviens, Théotime, que la loi de Jesus-Christ est la même pour le fond que celle de Moïse, quant aux préceptes moraux; mais Jesus-Christ, comme vous le verrez facilement par la suite de cet entretien, et sur-tout par la comparaison que vous ferez un jour de l'ancien Testament avec l'Evangile, Jesus-Christ, dis-je, a fait trois choses qui lui donnent véritablement le caractère de Législateur, et qui font que sa loi, comme il le dit lui-même, est une loi nouvelle. 1.° Il a abrogé tout ce qui, dans l'ancienne loi,

pouvait être pour l'homme, quoique toujours par sa faute, un prétexte ou une occasion d'aimer Dieu d'un amour moins pur, de s'aimer soi-même d'un amour moins sage, d'aimer ses semblables d'un amour moins universel, moins sincère et moins actif. 2.° Il a expliqué dans un plus grand détail que Moïse n'avait fait, les obligations que nous impose dans la pratique l'amour de Dieu, l'amour de nous-mêmes et l'amour de nos semblables: enfin il s'est appliqué avec un soin particulier à montrer à l'homme, soit par ses préceptes, soit par ses conseils, les moyens de conserver et de perfectionner en lui-même ces trois amours. C'est sous ces rapports que la loi de Jesus-Christ est une loi nouvelle, quoiqu'elle soit aussi ancienne que le monde. C'est en ce sens qu'elle est une loi différente que celle de Moïse, quoiqu'elle soit la même; parce qu'elle est, par rapport à la loi de Moïse, ce qu'un tableau achevé et auquel le peintre a mis la dernière main, est par rapport à une excellente ébauche. Ce que Jesus-Christ a voulu nous faire entendre quand il a dit: (Saint Matthieu, chap. 5, ℣. 17.) « Je ne suis pas venu pour détruire » la loi, mais pour l'accomplir, c'est-à- » dire, pour lui donner la dernière per- » fection. »

Gardons-nous bien cependant, mon

cher Théotime, de conclure de-là que la loi que Dieu donna autrefois au peuple Juif, par le ministère de Moïse, n'était pas bonne; ce serait un blasphème. La loi de Moïse était telle qu'elle devait être, eu égard au caractère et aux besoins du peuple Juif, et aux desseins que Dieu avait sur ce peuple, comme il serait facile de le démontrer. Cette loi avait donc toute la perfection qu'elle devait avoir dans la circonstance où elle fut donnée, et par conséquent elle était véritablement digne de Dieu, qui doit principalement montrer sa sagesse, en proportionnant les moyens qu'il emploie à la fin qu'il se propose, et en donnant à ses ouvrages cette beauté d'ensemble qui consiste dans le juste rapport que les parties ont avec le tout. La loi que Dieu donna autrefois au peuple Juif, par le ministère de Moïse, était donc parfaite; mais celle qu'il a donnée depuis à tous les peuples, par le ministère de Jesus-Christ, son Fils unique, est plus parfaite dans le sens que nous avons dit. C'est, Théotime, ce que je vais tâcher de vous faire comprendre, en vous exposant la doctrine de Jesus-Christ touchant les trois amours dont nous avons parlé, et qui sont, comme nous avons dit, le fond de la Religion.

ARTICLE II.

Caractères de l'amour de Dieu, selon la Loi de Jesus-Christ.

L'AMOUR que Jesus-Christ nous ordonne d'avoir pour Dieu, répond à l'idée que la raison et la foi nous donnent de la suprême excellence de ce premier Etre, et des rapports que nous avons avec lui. « Ecoutez, Israël, le Seigneur votre Dieu » est le seul Dieu, et vous aimerez le Sei- » gneur votre Dieu, de tout votre cœur, » de toute votre ame, de tout votre esprit » et de toutes vos forces. » *Vous aimerez le Seigneur*. L'homme doit aimer Dieu premièrement et principalement pour lui-même, et parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire, à cause de l'excellence infinie de son être; et, pour me servir des termes de votre Catéchisme, parce qu'il est infiniment bon et aimable en lui-même. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*. L'homme doit aimer Dieu, parce qu'il est son Dieu, c'est-à-dire, parce que Dieu l'a créé, parce que Dieu l'a comblé de biens, parce que Dieu est le bien dont il doit jouir pendant toute l'éternité. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre ame*. L'homme doit se consacrer tout entier à l'amour de Dieu. Cet amour doit être en lui l'amour

dominant, qui l'emporte sur tout autre amour, et qui règne sur toutes ses puissances; en sorte que Dieu soit au-dessus de tout dans l'estime de l'homme et dans son affection. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces.* L'homme doit aimer Dieu d'un amour agissant, qui se manifeste au-dehors et produise des fruits par les bonnes œuvres. L'homme rapportera donc à Dieu tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, et tout ce qu'il fait; il sera fidelle à sa loi, soumis aux ordres de sa Providence, docile à ses inspirations, toujours prêt à tout entreprendre et à tout sacrifier pour lui.

L'amour que l'homme doit à Dieu, est un amour digne de cet Etre suprême; c'est donc un amour par lequel il aime Dieu, pour Dieu même, sinon uniquement et exclusivement, du moins premièrement et principalement: d'où il suit que cet amour doit être un amour noble et généreux, qui ne dépende en rien des avantages de la fortune; qui se soutienne dans le dénuement le plus universel, comme dans l'abondance; qui rende le Chrétien toujours prêt à recevoir de la main de Dieu, avec une soumission parfaite, la pauvreté et les richesses, les prospérités et les adversités de la vie présente.

L'amour que l'homme doit à Dieu, est un amour digne de cet Etre suprême, et

par conséquent un amour ferme, constant, inébranlable, capable de soutenir les plus terribles épreuves. C'est l'idée qu'en donne Jesus-Christ, par ces paroles : (Saint Luc, ch. 14, ℣. 26.) « Si quelqu'un vient à » moi, et ne hait pas son père et sa mère, » sa femme, ses enfans, ses frères et ses » sœurs, et même sa propre vie, il ne peut » être mon Disciple. »

L'amour que l'homme doit à Dieu, est un amour digne de cet Etre suprême, et par conséquent un amour de zèle. Celui qui a cet amour dans le cœur, doit être animé d'une sainte passion pour la gloire de Dieu. Son grand intérêt, en ce monde, c'est celui de Dieu. L'unique but de ses travaux et de ses bonnes œuvres, sera de procurer la gloire de Dieu. Il fera consister tout son bonheur à être, s'il le faut, la victime de sa fidélité à Dieu. C'est ce que Jesus-Christ nous enseigne par ces paroles : (Saint Matthieu, ch. 5, ℣. 16.) « Que votre lumière luise devant les hom- » mes, afin que voyant vos bonnes œuvres, » ils glorifient votre Père qui est dans le » Ciel. » Et par ces autres : (S. Matthieu, ch. 5, ℣. 11.) « Vous serez bienheureux, » lorsque les hommes vous chargeront » d'injures, qu'ils vous persécuteront, et » qu'à cause de moi ils diront faussement » toute sorte de mal contre vous. Réjouis- » sez-vous alors, et tressaillez de joie,

» parce qu'une grande récompense vous
» est réservée dans le Ciel. »

Enfin, l'amour que l'homme doit à Dieu, est un amour digne de cet Etre suprême; et par conséquent un des effets nécessaires de cet amour, c'est d'inspirer à l'homme une souveraine horreur pour le péché: cette horreur produira toujours, dans le Chrétien, ou une vive crainte de commettre le péché, ou un regret amer de l'avoir commis, et l'engagera à veiller sans cesse sur lui-même, et à se faire de continuelles violences pour se préserver du péché, ou à embrasser les saintes austérités de la pénitence pour s'en punir. L'Evangile est plein de ces vérités.

Tels sont, mon cher Théotime, les caractères de l'amour que l'homme doit à Dieu, selon la loi ou la morale de Jesus-Christ. Je conviens avec vous, que Dieu ne pouvait exiger rien de plus de l'homme, sa créature. Mais pour peu que vous vouliez réfléchir et être juste, vous conviendrez aussi avec moi, que l'homme ne doit rien de moins à Dieu, son créateur. C'est par cet amour, qui naît de la foi, et qui est inséparable de l'espérance, que nous adorons Dieu en esprit et en vérité, et que nous lui rendons ce culte intérieur, qui est le seul qu'il agrée, parce qu'il est le seul qui soit digne de lui : culte intérieur, qui n'exclut pas le culte extérieur,

puisque celui-ci procède nécessairement de celui-là ; comme la parole, le geste et les différens mouvemens de la tête et du corps, procèdent eux-mêmes de la pensée et du sentiment, ainsi que nous l'avons dit ailleurs : mais en même temps, culte intérieur, qui peut seul donner du prix au culte extérieur, qui n'est, aux yeux de Dieu, qu'une feinte qui l'outrage, lorsqu'il ne procède pas de l'intérieur.

ARTICLE III.

Caractères de l'amour que l'homme se doit à lui-même, selon la Loi de Jesus-Christ.

L'HOMME est déterminé, par sa nature, à s'aimer lui-même. Il est donc impossible qu'il ne s'aime pas. Mais cet amour peut être conforme à l'ordre, ou désordonné. Quand l'amour que l'homme a pour lui-même est dans l'ordre, bien loin qu'il soit opposé à l'amour de Dieu, il est un acte et comme une partie de cet amour : mais quand l'amour que l'homme a pour lui-même est désordonné, il devient, dans le cœur de l'homme, le rival et le plus grand ennemi de l'amour de Dieu. Il importait donc souverainement à l'homme, de savoir comment il devait régler l'amour qu'il a pour lui-même ; et c'est ce que Jesus-Christ lui a appris d'une manière

véritablement digne d'un si grand Maître.

D'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mon cher Théotime, il est évident que l'amour que l'homme a pour lui-même, ne peut être dans l'ordre, qu'autant qu'il est conforme à la nature de l'homme, à la fin de l'homme, à l'état ou à la condition de l'homme sur la terre. Il ne faut que du bon sens, pour convenir de la vérité de tous ces principes.

1.° L'homme, comme nous l'avons dit plus haut, est composé d'une ame spirituelle et immortelle, et d'un corps organisé. Quant à l'ame, il est l'image de Dieu; mais par son corps, il diffère peu de la brute. C'est donc l'ame qui tient le premier rang dans l'homme; le corps n'a que le second. Or, il est évident que l'ordre veut que l'homme estime et aime principalement en lui-même, ce qui est plus excellent. Que son premier soin soit donc de conserver et de perfectionner sans cesse dans son ame la ressemblance divine. Comment cela? Par l'étude et par la pratique de la sagesse. Qu'il soit persuadé qu'il n'a pas de plus grand intérêt dans ce monde, que d'être fidelle à Dieu, vrai, juste, bienfaisant, modéré, etc. en un mot, aussi bon qu'il peut l'être; que c'est là sa vraie gloire et son vrai bonheur. C'est ce que J. C. nous commande par ces paroles: « Soyez parfaits comme votre

» Père céleste est parfait. » Que l'homme aime cependant son corps, mais qu'il l'aime comme subordonné à l'ame; qu'il l'aime, si je puis m'exprimer ainsi, sauf les droits et la dignité de l'ame. Que l'homme conserve son corps, mais comme un instrument que Dieu a donné à l'ame pour l'exercice de la vertu. Qu'il craigne donc beaucoup plus de dégrader son ame, que de nuire à son corps. Qu'il soit même toujours prêt à livrer son corps aux tourmens et à la mort, plutôt que de souiller son ame d'aucun crime. C'est pour nous faire comprendre cette vérité, que Jesus-Christ nous commande d'avoir la prudence du serpent. Ce reptile étant attaqué, expose tout son corps aux coups, pour sauver sa tête. C'est ainsi que l'homme ne doit tenir aucun compte de la vie du corps, quand il ne peut la conserver qu'en perdant la pureté de son ame. C'est ainsi que l'homme doit, selon la loi de Jesus-Christ, s'aimer lui-même, relativement à sa nature. L'homme est créé pour servir Dieu sur la Terre, et pour le posséder éternellement dans le Ciel. C'est en servant Dieu, et ce n'est qu'en le servant fidellement sur la Terre, que l'homme peut mériter de le posséder dans le Ciel. Ces deux choses sont absolument inséparables. Nul ne possédera Dieu dans le Ciel, que celui qui l'aura servi fidellement sur la Terre. Quiconque aura servi

Dieu fidellement sur la Terre, le possédera dans le Ciel. Et il faut observer ici, que ceux qui auront été rebelles à Dieu sur la Terre, ne seront pas seulement privés des récompenses dues à la vertu, mais encore punis de tous les châtimens que mérite le crime. L'Evangile est plein de ces vérités, si consolantes pour les bons, et si terribles pour les méchans.

Pénétré de ces vérités, le Chrétien en conclura, avec Jesus-Christ, qu'il ne sert donc de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son ame. Et dès ce moment, tous ses désirs se tourneront vers le Ciel; il ne s'occupera que du Ciel; il ne tendra qu'au Ciel; il ne connaîtra point d'autres biens que la vertu, et les bonnes œuvres par lesquelles on mérite le Ciel; point d'autre mal que le péché, par lequel on perd le Ciel. Il sera toujours dans la disposition de perdre tous les biens et de souffrir tous les maux du monde, plutôt que de commettre un seul péché qui l'exclue du Ciel. C'est pour faire sentir à ses Disciples toute la force de ces obligations, que Jesus-Christ leur a dit: « Ne » vous faites point de trésors dans la terre, » où les vers et la rouille mangent tout, » et où il y a des voleurs qui déterrent et » qui dérobent. Mais faites vous des trésors » dans le Ciel, où il n'y a ni vers ni » rouille qui puissent manger, ni voleurs

» qui puissent déterrer et dérober. Si votre
» œil droit vous est un sujet de scandale et
» de chute, arrachez-le, et jetez-le loin
» de vous ; car il vaut bien mieux pour
» vous, qu'une partie de votre corps pé-
» risse, que non pas que tout votre corps
» soit jeté dans l'enfer : et si votre main
» droite vous est un sujet de scandale et
» de chute, coupez-la, et jetez-la loin de
» vous ; car il vaut bien mieux qu'une
» partie de votre corps périsse, que non
» pas que tout votre corps soit jeté dans
» l'enfer. Je vous dis à vous, qui êtes mes
» amis : ne craignez point ceux qui tuent
» le corps, et qui, après cela, ne peuvent
» vous rien faire davantage. Mais je m'en va
» vous apprendre qui vous devez craindre.
» Craignez celui qui, après avoir ôté la
» vie, a encore le pouvoir de jeter dans
» l'enfer ; c'est celui-là, vous dis-je en-
» core une fois, que vous devez craindre. »
C'est ainsi que l'homme doit, selon la loi de Jesus-Christ, s'aimer lui-même, par rapport à sa fin.

3.° Enfin l'homme est créé pour vivre sur la terre en société avec ses semblables : chaque homme est donc, par rapport à la société, ce qu'un membre est par rapport au corps ; et la société est, par rapport à chaque homme, ce que le corps est par rapport à un seul membre. Il résulte de-là, que chaque homme est en droit de préférer

son propre intérêt temporel, à l'intérêt temporel de chacun de ses semblables, du moins dans le cas de l'égalité de ces intérêts; et qu'il doit préférer l'intérêt temporel général de la société, à son intérêt personnel, dans le même ordre. C'est ce que Jesus-Christ commande par ces paroles : *Rendez à César ce qui appartient à César.* Car, en cet endroit, par César il faut entendre celui ou ceux qui représentent les sociétés et exercent l'empire en leurs noms, selon les différentes constitutions de ces sociétés; les Rois, dans les Monarchies; les Magistrats, dans les Républiques; les Grands, dans les Aristocraties.

Mais l'homme ne doit jamais le sacrifice de son salut éternel, ni au bien temporel des particuliers, ni à celui de la société; parce que le salut d'un seul homme est infiniment au-dessus de tous les biens temporels de la société entière des hommes; parce que le salut n'est pas dans l'ordre des biens qui appartiennent à la société temporelle des hommes; enfin parce que l'homme ne peut jamais faire le sacrifice de son salut, qu'en violant quelque point de la Loi de Dieu, et qu'il est évident, par le simple bon sens, qu'il n'est jamais permis de faire le mal pour qu'il en arrive du bien, que le premier devoir de l'homme est d'obéir à Dieu, et que si un homme pouvait, par un seul péché, empêcher la destruction de tout

tout le genre humain, il ne devrait pas le commettre. D'où il résulte encore, qu'un homme ne devrait pas même faire le sacrifice de son salut éternel, pour procurer le salut éternel de tout le genre humain.

Cependant, comme les hommes ne sont pas seulement unis entr'eux par les liens de la société temporelle, mais encore par ceux de la société spirituelle, et qu'ils doivent s'entr'aimer principalement relativement au salut, et comme futurs concitoyens du Ciel; l'ordre demande que chaque homme, lorsque cela est nécessaire, sacrifie tous ses intérêts temporels, et même sa vie, non-seulement pour le salut éternel de la société, mais encore pour celui d'un seul de ses semblables: car il est évident que la vie d'un homme ne doit être comptée pour rien, en comparaison du salut d'un autre homme. C'est ce que J. C. nous a commandé, lorsqu'il a dit, en S. Jean, ch. 15, ℣. 12: « Le commandement que je vous donne, c'est de » vous aimer les uns les autres, comme je » vous ai aimés. » Or J. C. a aimé tous les hommes, et chacun d'eux en particulier, jusqu'à mourir pour leur salut.

C'est ainsi que l'homme doit s'aimer lui-même, selon la loi de Jesus-Christ, relativement à sa condition temporelle.

ARTICLE IV.

Caractères de l'amour que l'homme doit à ses semblables, selon la Loi de J. C.

Nous lisons au chapitre 10 de l'Evangile selon S. Luc, que J. C. ayant déclaré que le second commandement de la loi était celui-ci : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même ;* le Docteur de la loi, qui l'avait d'abord interrogé, lui fit encore cette question : *Et qui est mon prochain ?* Jesus-Christ lui répondit par cette belle et ingénieuse parabole du charitable Samaritain, qu'on trouve dans le même chapitre, et dont la morale ou la conséquence naturelle est, que tout homme doit regarder chacun de ses semblables comme son prochain. Ainsi, selon la doctrine de Jesus-Christ, chacun ne doit pas aimer seulement ses parens, ses alliés, ses amis, ses bienfaiteurs, ses concitoyens, mais tous les hommes sans exception ; parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait été créé, comme lui, à l'image de Dieu ; aucun qui n'ait été créé, comme lui, pour posséder Dieu ; aucun qui n'ait été racheté, comme lui, par la mort du Fils de Dieu. Chaque homme, il est vrai, doit sa prédilection à ceux de ses semblables avec qui il a, dans l'ordre de la nature, dans

celui de la société civile, ou dans celui de la religion, des liaisons plus prochaines et plus étroites; mais que cette prédilection n'aille jamais jusqu'à exclure aucun de ses semblables de son affection. C'est pour cela que J. C. a voulu que chaque homme priât au nom de tous, et pour tous. *Notre Père qui êtes au Ciel*, disons-nous, par son ordre, *que votre nom soit sanctifié*...... *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, etc.; et non pas, *mon Père qui êtes au Ciel.* Chaque homme doit aimer tous et chacun de ses semblables, d'un amour de justice, ne leur causant aucune espèce de tort ou de peine; d'un amour de charité, leur faisant tout le bien qu'il peut leur faire. Par rapport à l'amour de justice, J. C. renouvelle les Commandemens du Décalogue, qui regardent le prochain. Par rapport à l'amour de charité, il commande à chaque homme de faire aux autres tout le bien qu'il désire que les autres lui fassent; il fait un précepte exprès de l'aumône, sous le nom de laquelle on doit entendre tous les secours temporels que l'homme peut donner à ses semblables.

Mais comme chaque homme doit aimer ses semblables, premièrement et principalement dans l'ordre du salut, ainsi qu'il a déjà été dit, il est ordonné à chaque homme de prier pour son prochain, de l'instruire

de la loi de Dieu, de lui faire, quand il le peut, selon les règles de la prudence, d'utiles corrections, et de lui donner de bons exemples. Tous ces devoirs sont marqués dans l'Evangile. Que l'homme craigne, sur-tout, d'être pour ses frères une occasion de péché. « Malheur, dit J. C., » à celui par qui le scandale arrive ; il » vaudrait mieux pour cet homme, qu'on » lui attachât au col une meule de moulin, » et qu'on le jetât dans la mer. »

Enfin, l'amour que la loi de Jesus-Christ prescrit à chaque homme pour ses semblables, ne doit pas seulement être sincère et affectueux, agissant et secourable ; mais il faut encore qu'il soit patient, et capable de supporter et de pardonner les injures les plus cruelles et les plus multipliées. « Vous » avez appris, dit Jesus-Christ, (St. Matth. » ch. 5.) qu'il a été dit : Vous aimerez votre » prochain et vous haïrez votre ennemi ; » et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, » faites du bien à ceux qui vous haïssent, » priez pour ceux qui vous persécutent et » qui vous calomnient ; afin que vous soyez » les enfans de votre Père qui est dans le » Ciel, qui fait lever son soleil sur les bons » et sur les méchans, et fait pleuvoir sur » les justes et sur les pécheurs. Car si vous » n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle » récompense en aurez-vous ? les Publi- » cains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous

» ne saluez que vos frères, que ferez-vous,
» en cela, de particulier? les Païens ne le
» font-ils pas aussi? Soyez donc, vous au-
» tres, parfaits, comme votre Père céleste
» est parfait.» Et nous voyons encore dans
l'Evangile, que St. Pierre s'étant approché
de Jesus-Christ, et lui ayant dit: «Seigneur,
» combien de fois pardonnerai-je à
» mon frère, lorsqu'il aura péché contre
» moi; sera-ce jusqu'à sept fois? Jesus lui
» répondit: Je ne vous dis pas jusqu'à sept
» fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.»
Et afin que nous ne crussions pas que le
pardon des injures n'est que de conseil,
et non pas de précepte; il prononça sur-
le-champ la belle parabole qu'on lit au
même lieu, et la termina par ces paroles:
« C'est ainsi que vous traitera mon Père
» qui est dans le Ciel, si chacun de vous
» ne pardonne à son frère du fond du
» cœur.» Ce n'est pas tout: car Jesus-
Christ a poussé les choses jusqu'à nous
obliger à renoncer à tout pardon de la part
de Dieu, si nous ne pardonnons pas nos
frères, et à en faire, devant lui, notre décla-
ration authentique, chaque fois que nous
le prions, en lui disant: « Pardonnez-nous
» nos offenses, comme nous pardonnons à
» ceux qui nous ont offensés.» Et afin que
les hommes sussent bien que rien ne leur
est permis de ce qui peut donner la moin-
dre atteinte à la charité fraternelle, qui doit

régner entr'eux; Jesus-Christ termine tous ses préceptes par celui-ci:(St. Matth. ch. 5, ℣. 21.) « Vous avez appris qu'il a été dit » aux anciens : Vous ne tuerez point; et » quiconque tuera, méritera d'être puni » par le Jugement. Et moi je vous dis que » quiconque se mettra en colère contre son » frère, méritera d'être condamné par le » Jugement; que celui qui dira à son frère, » Raca, méritera d'être condamné par le » Conseil; et que celui qui lui dira : vous » êtes un fou, méritera d'être condamné au » feu de l'enfer. Si donc, lorsque vous pré- » sentez votre don à l'autel, vous vous » ressouvenez que votre frère a quelque » chose contre vous, laissez là votre don » devant l'autel, et allez auparavant vous » réconcilier avec votre frère, et puis vous » reviendrez offrir votre don. »

Il vous semble peut-être, Théotime, que ces derniers préceptes de Jesus-Christ touchant le pardon des injures et l'amour des ennemis, sont bien durs : le désir de se venger est naturel à tous les hommes: vous êtes dans un âge où la colère s'enflamme facilement, et d'une condition où, par un malheureux préjugé, on croit se déshonorer quand on ne se venge pas; mais quand vous aurez appris à connaître le cœur humain par l'étude de votre propre cœur, vous verrez que rien n'était si nécessaire aux hommes, que ces préceptes,

soit pour leur salut, soit pour leur bonheur temporel : alors vous raisonnerez ainsi avec tous les sages. Il est impossible aux hommes d'être justes dans la vengeance, et de mettre une exacte proportion entre les injures qu'ils ont reçues, et les réparations qu'ils s'en font : il fallait donc défendre aux hommes de se venger. Il est impossible aux hommes de ne pas chercher à se venger d'une injure reçue, quand ils ne la pardonnent pas du fond du cœur : il fallait donc ordonner aux hommes de pardonner, du fond du cœur, les injures qu'ils ont reçues. Quand on hait celui de qui on a reçu une injure, on ne la pardonne pas du fond du cœur : il fallait donc ordonner aux hommes d'aimer leurs ennemis. Enfin, il est impossible d'aimer quelqu'un sans lui vouloir du bien, et lui en faire, quand on le peut : il fallait donc ordonner aux hommes de faire du bien à leurs ennemis.

C'est ainsi que nous devons aimer nos semblables, selon la loi de Jesus-Christ.

Voilà, mon cher Théotime, la loi que Jesus-Christ a donnée aux hommes de la part de Dieu, dont il s'est toujours dit non-seulement l'envoyé, mais le propre fils. N'êtes-vous pas forcé d'en admirer la sagesse et l'équité ? Ne convenez-vous pas que Dieu lui-même ne pouvait former un plan de législation plus convenable à la nature de l'homme, à sa fin dernière

et à sa condition temporelle? que c'est véritablement ainsi que l'homme doit aimer son Dieu, qu'il doit s'aimer lui-même, qu'il doit aimer ses semblables? que rien n'était plus digne de Dieu que de donner à l'homme une telle loi? que rien n'est plus digne de l'homme que de l'accomplir? que l'homme ne peut être véritablement grand que par l'accomplissement de cette loi, et qu'il sera d'autant plus grand, qu'il l'accomplira avec plus de perfection?

Mais Jesus-Christ ne s'est pas contenté d'apprendre aux hommes comment ils devaient aimer Dieu, comment ils devaient s'aimer eux-mêmes, comment ils devaient aimer leurs semblables; il leur a encore montré les moyens les plus sûrs de conserver et de perfectionner en eux ces trois amours. C'est ce qui va faire la matière de l'article cinquième.

ARTICLE V.

Où l'on expose les moyens que Jesus-Christ a montrés aux hommes pour conserver et pour perfectionner en eux les trois amours dont on a parlé jusqu'ici.

TOUT jeune que vous êtes, mon cher Théotime, vous savez déjà, par votre propre expérience, qu'il s'élève souvent

dans cette partie de l'ame qu'on appelle la partie inférieure, des mouvemens subits et violens qui préviennent la raison, et qui sont en nous comme autant de funestes instincts qui nous portent au mal. Ce sont ces sentimens que nous désignons par le nom de passions. Or, parmi ces passions, il y en a quatre principales dont naissent toutes les autres : l'orgueil, la sensualité, la cupidité, la colère.

L'orgueil est dans l'homme un amour déréglé de sa propre excellence : cet amour lui inspire une estime injuste de lui-même, une vaine complaisance en lui-même, une folle admiration de lui-même ; cet amour fait que l'homme se confie témérairement en lui-même, et présume tout de ses forces ; il le pousse sans cesse à vouloir s'élever au-dessus des autres hommes, et dominer sur eux; il le porte à désirer, contre l'ordre, l'approbation, les louanges, le respect et même les hommages des autres hommes.

La sensualité est dans l'homme un désir immodéré des plaisirs des sens. Ce désir fait que l'homme se livre à la mollesse, au repos, aux excès de la table; qu'il recherche les voluptés de toute espèce, même les plus déshonnêtes.

La cupidité est un désir déréglé des richesses : cette passion naît des deux précédentes, dont elle est, pour ainsi dire, la

ministre; car, par les richesses, l'orgueilleux s'ouvre la voie à tous les honneurs, et le voluptueux achète tous les plaisirs.

Enfin, la colère est dans l'homme un mouvement violent, qui le porte à repousser tout ce qui s'oppose aux désirs que les trois autres passions lui font concevoir.

Quoique vous n'ayez encore qu'une connaissance très-légère de l'histoire, mon cher Théotime, vous savez cependant que ce sont ces quatre passions qui ont causé tous les maux dont la terre a été le théâtre depuis qu'elle est habitée par les hommes; qu'elles l'ont souillée de mille crimes et inondée de sang; qu'elles ont porté le ravage de tout côté, et ont fait une infinité de malheureux. Un temps viendra où vous verrez de vos yeux ce que vous ne savez encore que par ouï-dire: fasse le ciel que votre expérience personnelle ne se joigne pas aux expériences étrangères, pour vous donner sur ce point de tristes et humiliantes lumières; et qu'après avoir vu mille exemples des maux que les passions font aux hommes, vous n'en soyez pas vous-même une exemple effrayant!

Il importe donc souverainement à l'homme de réprimer ces passions, qui sont si funestes à son innocence, à son repos et à son salut, et qui deviennent toujours ses tyrans quand il n'en fait pas ses esclaves. La grande science de l'homme, c'est de

connaître la malignité de ces passions; le grand art de l'homme, c'est celui de ne se laisser pas surprendre par ces passions; le seul bonheur de l'homme en ce monde, c'est de se rendre maître de ces passions. Tout le secret du salut consiste pour l'homme, à combattre continuellement contre ces passions, et à ne leur jamais céder la victoire. O Théotime, que l'Homme-Dieu était convaincu de ces vérités! Car si l'on examine l'Evangile avec attention, on verra qu'à proprement parler sa morale n'a point d'autre but que d'apprendre aux hommes à connaître, à craindre et à réprimer ces passions. Exhortations, paraboles, maximes, mais sur-tout préceptes et conseils; tout roule là-dessus.

PRÉCEPTES DE JESUS-CHRIST

Touchant l'Orgueil.

L'ORGUEIL, mon cher Théotime, est de toutes les passions la plus injuste et la plus funeste, et cependant c'est celle qui est la plus naturelle à l'homme. Aucun d'eux n'en est entièrement exempt. De toutes les passions, c'est la seule que chaque homme hait et condamne dans tous les autres hommes, pendant qu'il l'approuve toujours en lui-même.

Pour guérir l'homme de cette passion, il était donc d'abord nécessaire de lui en

faire connaître l'injustice; et voici comment Jesus-Christ y procède.

1.° Il déclare et prouve aux hommes, qu'ils n'ont rien et qu'ils ne peuvent rien d'eux-mêmes, si Dieu ne leur prête son secours, ou comme auteur de la nature, ou comme auteur de la grace. « Qui de » vous, dit-il dans un endroit, peut, à » force de penser, ajouter à sa taille la » hauteur d'une coudée? » Et dans un autre lieu : « Vous ne pouvez rendre un » seul cheveu de votre tête, blanc ou » noir. » Comme s'il leur disait : O présomptueux mortels, qui vous confiez si témérairement dans vos forces prétendues, et qui vous en prévalez si insolemment, à quoi pensez-vous? Quelqu'un de vous peut-il ajouter une coudée à sa hauteur? Que dis-je? quelqu'un de vous peut-il seulement changer la couleur d'un de ses cheveux? Eh! comment pourriez-vous donc donner à votre corps un membre ou un sens de plus? Et si vous ne pouvez faire le plus léger changement dans votre corps, ni lui donner le moindre agrément qui lui manque, comment pourriez-vous changer votre ame, soit en l'enrichissant de quelque nouvelle faculté, soit en donnant aux facultés qu'elle possède, une plus grande étendue, ou le moindre degré de perfection? Tel est le raisonnement renfermé dans les paroles de Jesus-Christ,

que je viens de rapporter : paroles qui portent un terrible coup à l'orgueil humain ; mais il fallait quelque chose de plus pour abattre ce monstre.

L'homme est libre, et il sait qu'il l'est; il le sait parce qu'il le sent, comme nous l'avons montré ailleurs. Là-dessus l'homme se persuade qu'il n'a besoin que de lui-même pour être bon, comme il n'a besoin que de lui-même pour être méchant; qu'il ne doit la vertu qu'à lui-même, et ne la tient que de lui-même ; qu'il lui est aussi facile de se relever de ses chutes que de tomber, et de passer du vice à la vertu que de la vertu au vice. C'est une erreur dans l'homme de penser ainsi ; et cette erreur lui est d'autant plus funeste, qu'elle est plus agréable et plus flatteuse. Jesus-Christ l'en désabuse par ces paroles, que nous ne saurions jamais assez méditer. (Saint Jean, ch. 15, ℣. 4.) « Comme la » branche de la vigne ne saurait porter de » fruit d'elle-même, mais qu'il faut qu'elle » demeure attachée au cep; ainsi vous n'en » pouvez porter aucun, si vous ne demeu- » rez en moi : je suis le cep de la vigne, et » vous êtes les branches. Celui qui de- » meure en moi, et en qui je demeure, » porte beaucoup de fruit ; car vous ne » pouvez rien faire sans moi : » c'est-à-dire, rien d'utile au salut, rien qui soit méritoire pour la vie éternelle, rien de

grand, rien de petit, rien du tout, comme remarque Saint Augustin; car qui dit rien, exclut absolument tout. Et dans le chapitre 8 du même Evangile, on voit que Jesus-Christ ayant prononcé ces paroles : « Si vous demeurez dans ma parole,
» vous serez véritablement mes Disciples,
» et vous connaîtrez la vérité, et la vérité
» vous rendra libres; » comme il s'apperçut que les Juifs murmuraient contre lui, comme s'il les eût traités d'esclaves, il leur répondit : « En vérité, je vous dis
» que quiconque commet le péché, est
» esclave du péché; » et il ajouta : « Si le
» Fils (de Dieu) vous met en liberté,
» vous serez véritablement libres. »

L'homme ne peut donc, sans la grace de Jesus-Christ, ni être délivré de l'esclavage du péché, ni pratiquer aucune vertu, au moins d'une manière utile au salut. Je dis d'une manière utile au salut : car l'homme peut, sans le secours de la grace, faire des actions moralement bonnes, et avoir même quelques vertus morales; mais, outre que ce qu'il peut en ce genre ne sert de rien pour le Ciel, ce qu'il peut en ce genre n'est pas grand' chose, et ce peu, il le doit encore à Dieu, comme auteur de la nature, beaucoup plus qu'à lui-même.

C'est ainsi, Théotime, que Jesus-Christ a fait connaître aux hommes l'injustice

et la folie de leur orgueil : car quoi de plus injuste, quoi de plus insensé que de tirer vanité de ce qui ne vient pas de nous, et n'est pas à nous ?

Et afin que les hommes n'oubliassent jamais ces grandes vérités, Jesus-Christ les a obligés de faire tous les jours à Dieu un aveu solennel de leur faiblesse, de leur misère, de leur extrême dépendance, et du besoin qu'ils ont en tout de son secours tout-puissant. « Que votre volonté » soit faite en la terre comme au Ciel : » donnez-nous aujourd'hui notre pain » quotidien : pardonnez-nous nos offenses » comme nous pardonnons à ceux qui » nous ont offensés ; et ne nous induisez » point en tentation, mais délivrez-nous » du mal. » C'est ainsi que Jesus-Christ a ordonné à tous les hommes de prier, aux Rois comme aux sujets, aux riches comme aux pauvres, aux justes comme aux pécheurs, à ceux qui sont nés avec d'heureuses inclinations pour la vertu, comme à ceux qui sont nés avec de funestes penchans pour le vice. L'homme est donc absolument impuissant pour toutes les choses qui sont les objets de cette prière, puisqu'il est obligé de les demander à Dieu comme des graces. Et si l'homme ne peut rien de tout cela, que peut-il donc, et qu'est-il ?

Que résulte-t-il de ces principes, mon

cher Théotime, sinon que l'homme doit rapporter à Dieu, avec une humble reconnaissance, la gloire de tout ce qu'il a en lui-même de bon, de tout ce qu'il possède d'utile, de tout ce qu'il fait de louable; et qu'il ne peut s'approprier rien de cette gloire, sans se rendre coupable d'usurpation? Et de-là, les préceptes admirables que Jesus-Christ nous a donnés en matière d'humilité.

Précepte de fuir les louanges des hommes, même les mieux méritées, et pour cela, de dérober à leurs yeux toutes les bonnes œuvres qu'on pratique, excepté celles qu'il est nécessaire de laisser paraître pour l'édification publique. (S. Matthieu, ch. 6, ✝. 16.) « Lorsque vous jeûnerez, n'affectez point un air triste, comme les » hypocrites, qui se font un visage abattu, » afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils » jeûnent. Je vous dis, en vérité, qu'ils ont » reçu leur récompense. Mais vous, lorsque » vous jeûnez, parfumez votre tête, et » lavez-vous le visage, afin que votre » jeûne ne paraisse pas aux yeux des » hommes, mais aux yeux de votre Père.... » Lorsque vous donnerez l'aumône, ne » faites point sonner la trompette devant » vous, comme font les hypocrites dans les » places publiques et dans les Synagogues, » pour être honorés des hommes; mais » lorsque vous donnerez l'aumône, que

» votre main gauche ne sache point ce que
» fait votre main droite. Lorsque vous
» voudrez prier, entrez dans un lieu retiré
» de votre maison, et fermant la porte sur
» vous, priez votre Père en secret, et votre
» Père qui voit ce qui se passe dans le
» secret, vous récompensera. »

Précepte de renoncer à tout ce qui sent le faste et l'ostentation, le désir de frapper les yeux des hommes, et d'être remarqué par eux, d'attirer leur admiration ou leur respect, de se distinguer parmi eux, et sur-tout de s'élever au-dessus d'eux. (Saint Matth. ch. 22, ℣. 3.) « Observez et faites
» tout ce que vous ordonnent les Scribes
» et les Pharisiens ; mais ne faites pas ce
» qu'ils font. Ils font toutes leurs actions
» pour être vus des hommes ; c'est pour-
» quoi ils portent leur phylactères plus
» larges, et des franges plus longues : ils
» aiment les premières places dans les fes-
» tins, et les premières chaires dans les
» Synagogues : ils aiment à être salués
» dans les places publiques, et à être ap-
» pelés maîtres par les hommes ; mais
» pour vous, ne vous faites point appeler
» maîtres ; car vous n'avez qu'un seul
» Maître, et vous êtes tous frères. »

Précepte à ceux que la Providence (qui veut que les hommes soient gouvernés par d'autres hommes, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel) a

élevés au-dessus des autres, de se regarder, non comme leurs maîtres, mais comme les Ministres de Dieu, auprès d'eux ; que dis-je ? comme leurs serviteurs et leurs esclaves. (S. Matth. chap. 20, ℣. 25.) « Vous savez » (dit Jesus Christ à ses Apôtres) que » ceux qui sont Princes parmi les nations, » les dominent, et que les Grands les trai» tent avec empire. Il n'en doit pas être » de même parmi vous : mais que celui qui » voudra être grand parmi vous, soit votre » serviteur ; et que celui qui voudra être » le premier parmi vous, soit votre esclave ; » comme le Fils de l'Homme n'est pas venu » pour être servi, mais pour servir. »

Enfin, précepte d'étouffer dans son cœur tout sentiment de vaine complaisance en soi-même, à cause des vertus qu'on a, ou des bonnes œuvres qu'on fait. « Lorsque » vous donnerez l'aumône, que votre main » gauche ne sache pas ce que fait votre » main droite. » (Et dans S. Luc, ch. 17, ℣. 10.) « Lorsque vous aurez accompli » tout ce qui vous est commandé, dites : » nous sommes des serviteurs inutiles, » nous avons fait ce que nous étions obligés » de faire. » Tels sont les préceptes de Jesus-Christ, touchant l'humilité ; et ces préceptes, comme vous le voyez, sont autant de conséquences directes des principes qu'il avait établis sur cette matière ; savoir, que tout le bien qui est en l'homme, vient de

Dieu, et que l'homme n'est rien, n'a rien et ne peut rien par lui-même, sur-tout dans l'ordre du salut et de la vie éternelle. Et afin de rendre les hommes plus attentifs à ces préceptes, et plus courageux à les accomplir, il leur a déclaré solennellement que leur salut était attaché à l'humilité, et que la porte des Cieux serait éternellement fermée à l'orgueil. « Je vous » dis, en vérité, que si vous ne vous con- » vertissez, et si vous ne devenez sembla- » bles à de petits enfans, vous n'entrerez » jamais dans le royaume du Ciel. » Et ailleurs: « Quiconque s'élèvera, sera abaissé, » et quiconque s'abaissera, sera élevé. » Et remarquez que Jesus-Christ a répété ces dernières paroles jusqu'à trois fois, dans trois occasions différentes; et qu'en général il n'est aucune vertu que cet Homme-Dieu ait recommandée aussi souvent et aussi fortement que l'humilité, et dont il nous ait donné tant d'exemples.

Je ne suis pas étonné que Jesus-Christ ait tant insisté sur ce point, et qu'il se soit fait, pour ainsi dire, une affaire capitale de combattre l'orgueil des hommes, et de leur persuader l'humilité par ses leçons et par ses exemples. Je vois que depuis qu'il y a des hommes, l'orgueil a troublé le monde : il n'y a donc que l'humilité qui puisse lui donner la paix. Je vois que depuis qu'il y a des hommes, l'orgueil a

enfanté plus de grands crimes que toutes les autres passions ensemble, et qu'il ne s'est peut-être jamais commis de grand crime, dans lequel l'orgueil n'ait influé: il n'y avait donc que l'humilité qui pût faire régner toutes les vertus sur la terre. Je vois enfin que l'orgueil a fait tous les réprouvés : il n'y avait donc que l'humilité qui pût faire des Elus.

Voilà, mon cher Théotime, un fidelle exposé de la doctrine de Jesus-Christ, touchant l'orgueil et la vertu opposée à ce vice, qui est l'humilité. Cette doctrine, comme vous avez vu, comprend des vérités dont Jesus-Christ a révélé les unes et fait remarquer les autres, et des préceptes : les vérités sont le fondement des préceptes ; les préceptes sont les conséquences nécessaires des vérités.

J'avoue qu'au premier abord mon esprit se révolte contre ces vérités ; car je n'aime pas à m'entendre dire que je ne suis rien, que je n'ai rien et que je ne puis rien de moi-même ; et encore moins, que de mon fond je suis méchant et corrompu. Cependant quand je me considère avec attention, et que je m'étudie à fond, je suis forcé de convenir que rien n'est si certain ; et que si je puis absolument faire quelque bien par mes seules forces naturelles, je ne puis certainement me rendre entièrement bon. D'un autre côté, quand je jette les yeux

autour de moi, je ne vois d'hommes entièrement bons, que ceux qui sont humbles de cœur; c'est-à-dire, qui croient que la vertu est un don de Dieu, qui la demandent à Dieu, qui la rapportent à Dieu, et lui en renvoient toute la gloire. Enfin je parcours toute l'histoire païenne, sans trouver un seul homme, je ne dis pas qui ait été humble, mais qui ait seulement connu l'humilité; mais aussi je n'y rencontre pas un seul homme qu'on puisse proposer comme un modèle de vertus. Je trouve dans l'histoire des Juifs, et dans celle des Chrétiens, des milliers d'hommes qui ont été des modèles de vertus, et il n'y en a pas eu un seul qui n'ait été parfaitement humble. Je conclus de toutes ces observations, que rien n'était si nécessaire que les préceptes d'humilité que Jesus-Christ a donnés aux hommes; et de ce que ces préceptes sont nécessaires aux hommes, j'en conclus qu'il est donc vrai que les hommes ne sont, par eux-mêmes, que misère, faiblesse, ignorance et corruption : car il est plus clair que le jour, que si tout cela n'était pas vrai, Dieu ne pourrait, sans injustice, commander aux hommes d'être humbles.

PRÉCEPTES DE JESUS-CHRIST.

Touchant la Sensualité.

LA seconde passion qu'il fallait réprimer dans l'homme, c'est la sensualité, ou, si vous voulez, ce penchant naturel qui porte tous les hommes à rechercher les plaisirs des sens, et à faire consister leur félicité, ou du moins une grande partie de leur félicité, dans ces plaisirs : penchant violent, que la première vue de l'objet remue puissamment, que la réflexion allume de plus en plus, que le moindre souvenir réveille ; qui trouble la raison, qui devient une espèce de fureur et de frénésie, qui fait que l'homme est obligé de se faire d'extrêmes violences pour y résister, et qu'il n'est presque plus maître de lui-même, quand une fois il s'y est abandonné.

Pour nous engager à résister à cette passion, J. C. déclare d'abord « que le » royaume du Ciel se prend par violence, » et que ce sont les violens qui l'emportent ; » c'est-à-dire, ceux qui résistent courageusement au penchant de la nature. (St. Matth. ch. XI, vers. 12.) Il nous exhorte (St. Matthieu, chap. 7, ℣. 13.) « d'entrer par la porte étroite, parce que » la porte de la perdition est large, et » le chemin qui y mène est spacieux, et » il y en a beaucoup qui le prennent. »

Ensuite il nous avertit « de prendre garde » à nous, de peur que nos cœurs ne s'appe- » santissent par l'excès des viandes et du » vin, » et nous donne, par ces paroles, le précepte d'une exacte tempérance. A ce précepte, il joint encore celui de la pénitence; précepte qu'il adresse à tous les hommes, sans exception, quelque justes qu'ils soient : mais cependant, précepte plus rigoureux pour les pécheurs que pour les justes; pour ceux qui ont commis de grands crimes, que pour ceux qui ne sont coupables que de moindres péchés. Enfin, pour graver plus avant ces préceptes dans nos esprits et dans nos cœurs, Jesus-Christ nous représente, dans une effrayante parabole, le mauvais riche condamné aux tourmens de l'Enfer, pour avoir passé sa vie dans le luxe et la bonne chère.

Enfin Jesus-Christ a, pour ainsi dire, porté le dernier coup à la passion dont nous parlons : 1.° Lorsqu'il a réduit les hommes à la nécessité de choisir entre le mariage et la chasteté absolue, par ces paroles qu'on trouve en St. Matthieu, chap. 5, ℣. 26 : « Quiconque regardera une femme » avec un mauvais désir pour elle, a déjà » commis l'adultère dans son cœur. » 2.° Lorsque, peu content de rappeler le mariage aux termes de sa première institution, en abrogeant la polygamie et le divorce, tolérés l'un et l'autre jusque-là;

il a encore élevé ce contrat, déjà si vénérable aux yeux de ceux qui savent penser, à l'auguste dignité de sacrement, afin que les époux apprissent à se respecter mutuellement, à regarder leur état comme saint, à se souvenir qu'ils sont les instrumens et les ministres de la Providence divine, qui a voulu faire naître les hommes les uns des autres, pour les unir tous par des liens plus doux et plus étroits, et à ne jamais s'écarter de la fin qu'elle s'est proposée en les unissant ensemble.

PRÉCEPTES DE JESUS-CHRIST

Touchant la Cupidité.

A L'ÉGARD de la cupidité, qui est la troisième passion à laquelle il fallait donner un frein ; vous avez encore présent à l'esprit, ce que nous en avons dit, en expliquant les caractères de l'amour de Dieu. A quoi il faut encore ajouter ces paroles terribles de Jesus-Christ : « Malheur » à vous, riches, qui avez votre conso- » lation dans ce monde ; » et ces autres : « Il est plus facile à un chameau de passer » par le trou d'une aiguille, qu'à un riche » d'entrer dans le Royaume de Dieu. » Ce qui, selon l'interprétation de Jesus-Christ, doit s'entendre des riches qui mettent leur confiance dans leurs richesses. Et enfin, ces autres paroles : « Bien-

» heureux

» heureux les pauvres d'esprit, parce que » le Royaume des Cieux est à eux. » (Saint Matthieu, ch. 5.)

Par rapport à la colère, je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en expliquant les caractères de l'amour du prochain.

Tels sont, mon cher Théotime, les préceptes que Jesus-Christ a donnés aux hommes pour réprimer en eux les quatre passions principales; ces passions puissantes et terribles, que je puis bien appeler ici les quatre grands ressorts qui remuent tout dans le monde moral; qui sont les sources empoisonnées de tous les crimes que les hommes commettent, et de tous les maux qu'ils souffrent; qui, jusqu'ici, ont banni du monde l'innocence et la paix, et avec elles tout véritable bonheur. A ces préceptes si saints et si salutaires, Jesus-Christ a encore ajouté des conseils qu'on peut réduire au nombre de quatre, et dont je vous montrerai la sagesse et l'utilité, après les avoir exposés.

CONSEILS DE JESUS-CHRIST.

Contre l'Orgueil. Conseil de renoncer aux honneurs et à la gloire du monde, pour embrasser l'obscurité, l'humiliation et l'abjection. Je trouve ce conseil clairement marqué dans ces paroles du Sauveur, en S. Luc, ch. 14, ℣. 8 : « Quand vous » serez convié à des noces, ne prenez point

» la première place, mais allez vous » mettre à la dernière. Apprenez de moi » que je suis doux et humble de cœur, » et vous trouverez le repos de vos ames. » Savez-vous ce que je viens de faire? » (S. Jean, ch. 13, ỽ. 12.) Vous m'ap- » pelez votre maître et votre Seigneur; » et vous avez raison, car je le suis. Si » donc je vous ai lavé les pieds, moi qui » suis votre Seigneur et votre maître, » vous devez donc aussi vous laver les » pieds les uns les autres. »

Contre la sensualité. Conseil de renoncer au mariage, pour se dévouer à la chasteté absolue et perpétuelle. Nous trouvons dans l'Evangile selon S. Matthieu, ce conseil proposé en termes figurés et énigmatiques, mais cependant très-intelligibles. S. Paul l'a expliqué d'une manière plus proportionnée à vôtre âge, par ces paroles du chapitre 7 de la première Epître aux Corinthiens : « Quant aux » Vierges, je n'ai point reçu de comman- » demens du Seigneur; mais voici le » conseil que je donne comme étant » fidelle ministre du Seigneur, par la misé- » ricorde qu'il m'a faite. Je crois donc » qu'il est avantageux à l'homme de ne » se point marier. »

Contre la cupidité ou l'amour des richesses. Conseil de renoncer à toute propriété et à toute possession en ce monde,

pour vivre, à l'exemple de Jesus-Christ, dans une étroite pauvreté. Vous trouverez ce conseil dans la réponse que Jesus-Christ fit à ce jeune homme, qui lui ayant assuré qu'il avait toujours fidellement observé les commandemens de Dieu, lui demandait ce qui lui restait à faire. « Si vous » voulez être parfait, lui dit notre Sei-» gneur, allez, vendez ce que vous avez » et donnez-le aux pauvres, et vous aurez » un trésor dans le Ciel ; puis venez et me » suivez. »

Contre la colère enfin. Conseil de ne pas se défendre contre la violence et les injustes entreprises du prochain. « Vous » avez appris, dit Jesus-Christ, (en Saint » Matthieu, ch. 5, ℣. 38) qu'il a été dit » œil pour œil, et dent pour dent; et moi » je vous dis de ne pas résister à celui qui » vous traite mal : mais si quelqu'un vous » donne un soufflet sur la joue droite, » présentez-lui encore l'autre : si quel-» qu'un veut plaider contre vous pour » avoir votre robe, abandonnez-lui en-» core votre manteau ; et si quelqu'un » veut vous contraindre de faire mille pas » avec lui, faites-en encore deux mille. »

SAGESSE
des Conseils de Jesus-Christ.

J'AVOUE, Théotime, qu'au premier coup d'œil, les conseils de Jesus-Christ me paraissent bien durs, et que j'en suis effrayé. Quoi ! me dis-je à moi-même, pour être Chrétien faut-il renoncer à toute joie, à tout plaisir, à toute satisfaction, se dépouiller des sentimens les plus naturels, cesser d'être homme, et mourir, pour ainsi dire, avant la mort ?

Voilà les premières pensées dont mon esprit est frappé à la vue des conseils de Jesus-Christ; mais lorsqu'après avoir fait taire le murmure de l'orgueil et des passions, j'examine ces conseils de sang froid, et avec une entière impartialité, j'y découvre la plus profonde sagesse, et je suis forcé de les regarder comme la plus belle partie de la morale de Jesus-Christ.

J'observe d'abord que celui qui dit à ses Disciples, *prenez la dernière place*, a lui-même établi, dans son Eglise, des Pasteurs et des Chefs pour commander aux simples fidelles, et les gouverner dans l'ordre spirituel. Que celui qui a dit *qu'il y a des eunuques* qui se sont rendus tels à cause du Royaume de Dieu, a honoré les noces de sa présence et de son premier miracle, et a élevé le mariage à la dignité de Sacrement. Que celui qui a dit : *Allez*,

vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, a logé, par préférence, chez Zachée, qui possédait de grands biens, et l'a déclaré fils d'Abraham, quoiqu'il fût Publicain. Que celui qui a dit: *Ne résistez pas à celui qui vous traite mal*, a déclaré que le second Commandement de la Loi était celui-ci : *Vous aimerez le prochain comme vous-même*, et non, plus que vous-même. Je conclus de cette première observation, que les quatre moyens dont nous parlons, de combattre les quatre grandes passions pour acquérir la perfection des vertus opposées, ne sont pas commandés, mais seulement conseillés; car autrement, J. C. se contredirait lui-même.

J'observe, en second lieu, que si tous les hommes embrassaient ces conseils, la désolation et même la ruine totale du monde seraient les effets de ce zèle indiscret. Le premier y introduirait l'anarchie. Le second interromprait tout d'un coup la population, et deviendrait comme le tombeau du genre humain. Le troisième et le quatrième livreraient les bons à la fureur des méchans. Tout cela se comprend sans peine, et se sent encore mieux. Je conclus de cette seconde observation, que ces conseils, dans l'intention même de J. C., ne sont que pour très-peu de personnes. Pourquoi donc Jesus-Christ les a-t-il donnés? me dira-t-on. Pour répondre à cette question, j'examine

d'abord quelle a été la fin principale que Jesus-Christ s'est proposée lorsqu'il a donné ces conseils, et je vois que ç'a été de réprimer plus efficacement les quatre passions dont j'ai parlé plus haut. Je considère ensuite le génie de ces passions, et je découvre, et par ce qui se passe au dedans de moi, et par ce qui se passe autour de moi, et par tout ce qui s'est passé dans le monde depuis qu'il est habité par des hommes, que ces passions ont deux caractères principaux : elles sont, tout-à-la-fois, séduisantes et tyranniques; elles ont une infinité de ruses, de détours, de subtilités, pour s'introduire dans le cœur de l'homme; elles ont une infinité de moyens pour s'y maintenir : il est très-facile d'en devenir l'esclave; il est très-difficile d'en secouer le joug. Je sais qu'il y a un milieu entre l'extrémité du vice et celle dela vertu : ainsi la modestie, dans l'élévation, tient le milieu entre l'ambition et l'amour de l'abjection et du mépris; la sobriété tient le milieu entre le jeûne et l'abstinence, et l'intempérance dans le boire et le manger; la chasteté conjugale tient le milieu entre la virginité et le libertinage; la modération dans le désir d'acquérir tient le milieu entre la cupidité et la pauvreté volontaire; enfin la défense légitime tient le milieu entre la vengeance qui ne pardonne rien, et la patience qui souffre tout sans résister. Mais je

sais aussi qu'il est difficile à l'homme de trouver ce milieu dans la pratique, et encore plus difficile de s'y fixer constamment. C'est, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, comme vouloir se mettre et se tenir en équilibre sur un point. Cela n'est pas impossible ; mais on le tentera mille fois sans succès.

Ces principes supposés, il m'est évident que Jesus-Christ, qui connaissait sans doute aussi bien que nous le génie de nos passions, devait faire consister la suprême vertu de l'homme, dans *l'extrême* humilité, dans *l'extrême* mortification des sens, dans *l'extrême* détachement des richesses, dans *l'extrême* patience et *l'extrême* douceur. Pourquoi? Parce que ce n'est qu'en se jetant dans ces extrémités de vertus, s'il est permis de parler ainsi, que l'homme peut infailliblement éviter les extrémités des vices opposés, l'extrême orgueil, l'extrême sensualité, l'extrême cupidité, l'extrême colère ; ou du moins, tout orgueil, toute sensualité, toute cupidité, toute colère.

Il m'est évident que J. C., en donnant ces conseils aux hommes, leur a montré les moyens les plus infaillibles pour assurer leur salut, qui est, dans le fond, leur grande et unique affaire, et pour le succès de laquelle ils ne peuvent jamais trop entreprendre.

Il m'est évident que ces conseils (quand

même très-peu de personnes les pratiqueraient, et quand même personne ne les pratiquerait) seraient cependant utiles à tous les hommes; parce que la vue des conseils fait mieux sentir la force des préceptes, inspire une plus grande crainte de les violer et un plus grand zèle pour les accomplir, tient dans l'humilité ceux dont la vertu est trop faible pour aller au-delà de cet accomplissement.

Enfin il m'est évident que la vue des conseils de J.C. est une source de courage et de consolation pour ceux qui, par le malheur de leur naissance où par d'autres causes, sont dans la nécessité de pratiquer les œuvres qui sont l'objet des conseils; pour les pauvres, pour ceux qui passent leur vie dans l'obscurité et la dépendance, pour ceux qui se voient réduits à souffrir l'injustice et la vexation sans oser se plaindre, et le nombre en est infini.

Tout cela est évident, mon cher Théotime; et par une suite nécessaire de tout cela, il est encore évident que tous les conseils de J. C. sont remplis d'une sagesse profonde, et que nous ne pourrons jamais assez admirer, vous et moi.

RÉFLEXIONS

Sur la législation ou la morale de Jesus-Christ.

Je viens, mon cher Théotime, de vous présenter un tableau fidelle de la morale de J. C. Plus vous étudierez cette morale, plus vous vous convaincrez qu'elle est un chef-d'œuvre de raison, d'équité, de sagesse. Cette morale forme un corps de législation si parfait, qu'on ne peut rien y ajouter, ni en rien retrancher : elle montre à l'homme tous ses devoirs envers Dieu, son Créateur et son Maître absolu ; envers ses semblables et envers lui-même : elle convient aux hommes considérés en corps, et comme formant différentes sociétés entr'eux, et à chacun d'eux en particulier, dans toutes les situations où il est possible qu'ils se trouvent: elle est propre à tous les pays et à tous les temps. Lorsqu'on examine cette morale de près, on est forcé de convenir que celui qui en est l'auteur, a dû avoir la connaissance la plus profonde de tout l'homme, de son esprit, de son cœur, de ses passions, de ses faiblesses, de tous ses maux, et des remèdes qu'il y fallait appliquer ; de la véritable fin de l'homme, et des moyens par lesquels il fallait l'y conduire. Il est évident que lorsque les hommes se conformeront à cette morale, ils seront aussi bons

et aussi heureux, en ce monde même, qu'ils peuvent l'être selon la condition de leur nature.

Représentez-vous, mon cher Théotime, un peuple de vrais Chrétiens; c'est-à-dire, un peuple composé d'hommes qui tous aiment Dieu comme leur père, et s'aiment les uns les autres comme des frères, ne sont tous qu'un cœur et qu'une ame, n'ont tous qu'un même intérêt, tendent tous, de concert, à la même fin, qui est le salut; marchent tous, d'un mouvement commun, vers le même terme, qui est le Ciel; aucun d'eux ne fait jamais céder la loi à la passion, l'intérêt personnel à l'intérêt général, l'intérêt de l'éternité à celui du temps; (car tel serait un peuple de vrais Chrétiens :) n'est-il pas vrai, Théotime, qu'un tel peuple serait un grand spectacle pour le monde, pour les Anges et pour les hommes; qu'il serait vénérable à tous les autres peuples; qu'il serait le plus heureux de tous les peuples? La paix, qui est le plus doux fruit de la charité, fixerait sa demeure au milieu de ce peuple chéri du Ciel. Jamais on n'entendrait parmi eux les cris effrayans de la discorde, parce qu'on n'y verrait ni injustices, ni violences, ni jalousies, ni rivalités. Là, on ne trouverait point de vrais malheureux, parce qu'on n'y verrait point de méchans. Les biens seraient des biens purs, et les maux ne

seraient plus des maux ; parce que la charité rendrait communs tous les biens et tous les maux. J'ose le dire, Théotime : quand il n'y aurait point d'autre vie que celle-ci, quand la destinée des hommes se bornerait à la terre, tous les peuples devraient embrasser la Loi de Jesus-Christ.

Mais, me dira quelqu'un de ces hommes de notre siècle, qui se croient esprits forts, parce qu'ils ont le courage de combattre les vérités les plus démontrées ; qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et qui osent juger Dieu : on convient avec vous qu'un peuple de vrais Chrétiens serait en même temps, et le plus sage et le plus heureux de tous les peuples. Mais, 1.° ce peuple n'a jamais existé, et selon les apparences, il n'existera jamais ; 2.° parmi les peuples qui ont embrassé la Loi de Jesus-Chrit, le plus grand nombre ne la pratique pas.

Comme je ne lis pas dans l'avenir, mon cher Théotime, et que Dieu ne m'a pas communiqué ses desseins sur le monde, je ne puis pas savoir si l'on verra un jour un peuple de vrais Chrétiens, ni si le plus grand nombre des Chrétiens seront bons Chrétiens ; mais je sais que Dieu est infini en puissance et en bonté, inépuisable en moyens et en ressources, et qu'il a dans les trésors de sa miséricorde (comme le

dit l'Ecriture), des remèdes infaillibles pour guérir non-seulement les maladies morales de chaque homme, mais des nations entières et de tout l'univers. J'approuve, ou plutôt j'adore tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera; et je conseille à ceux qui font ces puériles objections, de m'imiter. C'est le parti le plus sage et le plus sûr de beaucoup.

Je sais, en second lieu, que c'est avec la plus grande témérité qu'on avance qu'un peuple de vrais Chrétiens n'a jamais existé. Ce peuple a existé, Théotime; les premiers Chrétiens étaient ce peuple également saint et heureux, que je viens de peindre. Les Actes des Apôtres en font foi. Tout le monde connaît une région où un peuple semblable existait il n'y a pas long-temps, et faisait l'admiration de l'univers.

Mais je le veux; jamais on n'a vu et jamais on ne verra un peuple entier de vrais Chrétiens. Que s'ensuit-il de-là? La loi que Dieu a donnée au monde, par Jesus-Christ, est-elle moins belle, moins sainte, moins utile par elle-même, parce que tous les peuples ne l'ont pas reçue, et que chez les peuples qui l'ont reçue, le plus grand nombre n'en fait pas la règle de sa conduite? Dieu devait-il moins commander aux hommes d'être bons, parce qu'il prévoyait que la plupart s'obstineraient à

être méchans ? Dieu devait-il moins apprendre aux hommes les moyens d'être heureux, parce qu'il prévoyait qu'ils s'obstineraient à se rendre malheureux ? Dieu ne devait-il donner aux hommes d'autres lois que leurs passions, parce qu'il prévoyait que la plupart des hommes n'en suivraient point d'autre ? Si cela est, qu'on demande donc aussi pourquoi Dieu a gravé la loi naturelle jusque dans le fond du cœur des hommes ; car il est constant, par toutes les histoires, que cette loi a toujours été violée par le plus grand nombre des hommes.

O Théotime ! Dieu prévoit tout ; mais sa prévision ne doit pas lui lier les mains, parce que cette prévision ne lie point les volontés de ses créatures. Dieu prévoit tout ; mais sa prévision ne doit pas l'empêcher de donner des lois en Dieu ; c'est-à-dire, des lois dignes de lui par leur sagesse et leur sainteté, quel qu'en doive être le succès. Car il est plus clair que le jour, que si les hommes violent les lois de Dieu, ce n'est pas parce que Dieu a prévu qu'ils les violeraient ; mais qu'au contraire, Dieu a prévu que les hommes violeraient ses lois, parce qu'ils devaient les violer en usant mal de leur liberté.

Jamais toutes les nations ne recevront la loi de Jesus-Christ ; et parmi les nations qui recevront cette loi, ce ne sera jamais

que le petit nombre qui l'observera. Encore un coup, je le veux; eh bien! dans cette supposition même, Dieu aura toujours donné aux hommes une loi digne de lui ; dans cette supposition même, le petit nombre des serviteurs de Dieu l'honorera d'une manière plus digne de lui. La vertu de ces Chrétiens d'élite fera les extrêmes efforts et s'élèvera jusqu'au sublime. Les combats qu'ils seront obligés de livrer contre eux-mêmes, les obstacles qu'ils auront à surmonter, les contradictions et les persécutions qu'il leur faudra souffrir, en feront des héros; au lieu que si l'exemple universel les eût animés et soutenus, ils n'auraient été que des hommes ordinaires. Il y aura dans le monde moins d'hommes bons, il y en aura plus d'excellens; il y aura moins de saints, il y aura plus de grands saints. La fidélité constante et inébranlable du petit nombre dédommagera l'Etre suprême de la défection de tout le reste de l'univers; et enfin la fidélité constante et inébranlable de ce petit nombre aura plus de mérite, et sera plus magnifiquement récompensée.

Mais, dit-on encore, si chez les peuples qui ont reçu la loi de Jesus-Christ, le plus grand nombre ne la pratique pas, ne s'ensuit-il pas de-là que le petit nombre qui l'observe doit être bien malheureux? Non, Théotime, cela ne s'ensuit pas; car,

1.° les disgraces temporelles (et vous le verrez un jour de vos yeux) sont pour les méchans comme pour les bons. Les méchans persécutent les bons, mais aussi ils se persécutent entr'eux; et si la vertu a ses peines, le vice a aussi ses amertumes. Or, malheur pour malheur, il vaut mieux, sans doute, être homme de bien malheureux, que scélérat infortuné. 2.° Les méchans sont plus malheureux en ce monde que les bons, parce qu'ils le sont sans consolation. Enfin, les méchans seuls sont véritablement malheureux en ce monde; parce que les avantages qu'ils tirent de leurs crimes, sont peu de chose en comparaison des calamités dont ces crimes sont la source pour eux, et ne sont rien en comparaison des punitions qui leur sont réservées dans l'autre vie à cause de ces mêmes crimes.

Quand il serait arrêté que tous les maux de ce monde sont pour ceux qui vivent selon la loi de Jesus-Christ, et ne sont que pour eux, je ne balancerais pas de préférer le sort de l'homme qui vit selon la loi de Jesus-Christ, au sort de l'homme qui n'a point d'autre loi que ses passions. Car enfin, la raison seule me montre que le premier bien de l'homme, c'est de vivre selon l'excellence de sa nature, et d'être aussi vertueux qu'il doit l'être; que la vertu délaissée et persécutée est préférable au vice

triomphant, et qu'il vaut mieux être homme de bien, malheureux, que scélérat fortuné. Les plus célèbres d'entre les philosophes païens ont envié le sort d'un Socrate, d'un Aristide, d'un Régulus, d'un Brutus; et il me sera défendu d'envier le sort d'un martyr de Jesus-Christ, en comparaison duquel les Socrate, les Aristide, les Régulus et les Brutus ne sont rien, même aux yeux de la raison!

Mais, dit-on encore, la morale de Jesus-Christ est bien dure; et moi je dis à quiconque parle ainsi, qu'il plaide la cause des passions; et je demande à cet homme s'il croit que les passions sont justes, ou s'il pense qu'elles sont injustes. S'il me répond que les passions sont justes, je le livre à la censure de sa conscience et à celle de tout le genre humain, qui le regarde comme un monstre; et s'il avoue que les passions sont injustes, je lui réponds qu'il fallait donc les réprimer; et je le défie de trouver un moyen plus propre à produire cet effet, que la morale de Jesus-Christ.

Ce serait ici le lieu, mon cher Théotime, de m'étendre sur le changement admirable que la loi de Jesus-Christ a fait dans le monde, et sur les avantages sans nombre que le genre humain a reçus par cette loi; mais je me réserve à vous en parler dans un autre entretien; je me contenterai de vous faire remarquer ici:

1.° Que les peuples les plus célèbres de l'univers, les Grecs et les Romains, furent les premiers qui reçurent la loi de Jesus-Christ, et que les peuples qui la reçoivent aujourd'hui, et qui sont en très-grand nombre, sont incontestablement les plus sages et les plus éclairés de tous les peuples. Or, ce jugement de tant de peuples, et de peuples si distingués, n'est-il pas un grand préjugé, ou plutôt une démonstration de la beauté et de la sainteté de la loi de Jesus-Christ?

2.° Parmi les peuples qui se sont soumis à la loi de Jesus-Christ, le plus grand nombre ne la suit pas; et cependant ce grand nombre même convient toujours de la divinité de cette même loi, qui le condamne et qui le réprouve. Il faut donc que la divinité de cette loi soit bien démontrée.

3.° Parmi ceux qui sont nés Chrétiens, il s'en trouve un petit nombre qui s'élève contre la loi de Jesus-Christ, et ose la combattre; mais quand on suit de près ces hommes hardis, on démêle bientôt l'intérêt qui les pousse. J'ose le dire: l'infamie de leurs mœurs venge la loi de Jesus-Christ du mépris qu'ils affectent d'en faire; et l'on voit clairement que, dominés par un orgueil inflexible, ils prennent le parti de condamner la loi plutôt que de se condamner eux-mêmes, et d'accuser Dieu

d'injustice, plutôt que de convenir qu'ils sont méchans.

4.° Enfin on dit à ces mêmes hommes, qu'il faut une Loi au monde; et qu'ils en donnent donc une, puisqu'ils n'approuvent pas celle de Jesus-Christ: et ils répondent qu'il faut suivre la Loi naturelle. Mais comme la Loi de J. C. n'est que le parfait développement de la Loi naturelle, il s'ensuit de-là qu'il faut nécessairement, ou recevoir la Loi de J. C., ou défigurer la Loi naturelle, ou renverser totalement cette Loi, quand on ne veut pas recevoir celle de Jesus-Christ; et c'est ce qui est arrivé aux hommes dont nous parlons. Car les uns ont donné des plans de législation naturelle, qui sont pleins d'inconséquences, et où rien ne se soutient; et les autres ont réduit toute la Loi naturelle, et tous les devoirs de l'homme, à l'intérêt personnel. Il semble que les premiers ont mieux aimé être inconséquens, que tout-à-fait foux, et que les seconds ont mieux aimé être foux qu'inconséquens. Ceux-là se sont attiré la risée des gens sages, et ceux-ci, l'horreur du genre humain; et tous ont montré la vérité de cet oracle de St. Paul: *L'homme ne peut rien contre la vérité.*

CATÉCHISME
DE LA III.me CONFÉRENCE.
Sur la beauté, l'excellence et la sainteté de la Loi de Jesus-Christ.

D. J'AVAIS toujours admiré Jesus-Christ; mais, depuis que je vous ai entendu, je l'admire encore davantage. Jesus-Christ a été un prodige de sagesse et de sainteté. Je conviens avec vous que si Dieu a voulu se faire homme, il est évident qu'il a dû être tel que Jesus-Christ a été; je conviens encore que Jesus-Christ a été digne, par sa sagesse et par sa sainteté, d'être le législateur des autres hommes. Si cet Homme vénérable a donné une loi, cette loi doit être un chef-d'œuvre de raison et d'équité. Je vous prie donc, d'abord, de me dire s'il est vrai que Jesus-Christ a donné une loi au monde.

R. Jesus-Christ a donné une loi au monde, et cette loi est consignée dans les livres de l'Evangile.

D. Donnez-moi une première idée et comme un précis de la Loi de Jesus-Christ.

R. Toute la Loi de Jesus-Christ est renfermée dans ces paroles du chapitre 12 de Saint Marc, qui sont prises de l'ancien Testament: «Voici le premier de tous les » Commandemens: Ecoutez, Israël, le

» Seigneur votre Dieu est le seul Dieu, et
» vous aimerez le Seigneur votre Dieu de
» tout votre cœur, de toute votre ame, de
» tout votre esprit et de toutes vos forces.
» C'est là le premier Commandement,
» et voici le second, qui lui est semblable :
» Vous aimerez le prochain comme vous-
» même. Il n'y a aucun autre Comman-
» dement plus grand que ceux-ci; toute la
» Loi et les Prophètes sont renfermés dans
» ces deux Commandemens. »

D. J'admire la beauté de ces préceptes, et je conviens qu'ils sont la base et comme le fond de toute législation divine : car je conçois très-bien que tous les devoirs de l'homme se réduisent à aimer de tout son cœur l'Etre suprême, qui est son principe et sa fin; à s'aimer lui-même d'un amour juste et bien réglé; à aimer son prochain comme il s'aime lui-même. Mais j'ai une petite objection à vous faire, et qui vous embarrassera peut-être. Si toute la Loi de Jesus-Christ est renfermée dans les deux préceptes que vous venez de rapporter, la Loi de Jesus-Christ n'est donc pas autre que la Loi de Moïse; et, cela étant, la Loi de Jesus-Christ n'a aucun mérite particulier? Jesus-Christ n'est donc pas Législateur, à proprement parler, puisqu'il n'a fait autre chose que de promulguer de nouveau la Loi de Moïse?

R. La Loi de Jesus-Christ est la même,

pour le fond, que celle de Moïse, considérée quant aux préceptes moraux; j'en tombe d'accord. Cependant Jesus-Christ porte, avec raison, le titre de Législateur, et du plus grand des Législateurs. Car, 1.° il a expliqué dans un plus grand détail que Moïse n'avait fait, les obligations que nous imposent, dans la pratique, l'amour de Dieu, l'amour de nous-mêmes et l'amour du prochain; 2.° il a abrogé tout ce qui, dans l'ancienne Loi, pouvait être pour l'homme (quoique toujours par sa faute) une occasion d'aimer Dieu d'un amour moins pur, de s'aimer lui-même d'un amour moins sage, d'aimer ses semblables d'un amour moins universel, moins sincère et moins généreux; enfin, il s'est appliqué avec un soin particulier à montrer à l'homme les moyens de perfectionner en lui-même ces trois amours.

D. Expliquez-moi donc, 1.° quels sont les caractères de l'amour de Dieu, selon la Loi de Jesus-Christ.

R. Selon la Loi de Jesus-Christ, l'homme doit aimer Dieu, en Dieu, c'est-à-dire, pour lui-même, et au-dessus de toutes choses; il doit donner à Dieu, le premier rang dans son estime et dans son affection; se dévouer tout entier à son service, par la pratique constante et fidelle de ses Commandemens; être toujours prêt à tout entreprendre, à tout souffrir et à tout perdre

pour Dieu, même la vie, et cela, sans autre intérêt que celui de plaire à Dieu en ce monde, et de le posséder en l'autre.

D. Jesus-Christ n'a-t-il promis aucune prospérité temporelle à ceux qui aiment Dieu, et qui le servent fidellement?

R. Non, Jesus-Christ n'a promis aucune prospérité temporelle à ceux qui aiment Dieu, et qui le servent fidellement, parce qu'il n'a pas voulu que les hommes attachassent à ce prix la fidélité qu'ils doivent à leur Créateur; et c'est là une des différences qui se trouvent entre l'ancienne Loi et la nouvelle.

D. Dieu exige donc de l'homme un amour bien pur et bien héroïque?

R. J'avoue que Dieu ne pouvait exiger de l'homme, rien de plus que ce qu'il en exige; mais aussi vous devez avouer à votre tour, que l'homme ne doit à Dieu rien de moins.

D. Quels sont les caractères de l'amour que l'homme se doit à lui-même, selon la Loi de Jesus-Christ?

R. Voici les caractères de l'amour que l'homme se doit à lui-même, selon la Loi de Jesus-Christ.

L'homme est composé de corps et d'ame: selon l'ame, il est créé à l'image de Dieu; selon le corps, il diffère peu de la brute: voilà sa nature. L'homme est créé pour aimer Dieu sur la terre, et pour le posséder

dans le Ciel : voilà sa fin. L'homme est créé pour vivre en société avec ses semblables : voilà sa condition temporelle. L'homme, pour s'aimer lui-même d'un amour conforme à sa nature, doit préférer son ame à son corps, et s'appliquer principalement à conserver et à perfectionner, dans son ame, la ressemblance divine, par l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu; il doit soumettre le corps à l'ame, et non l'ame au corps; être toujours prêt à perdre la vie du corps pour conserver celle de l'ame, qui consiste dans l'innocence.

L'homme, pour s'aimer lui-même d'une manière conforme à sa fin, doit préférer son salut à sa fortune, à ses plaisirs, à son honneur, et même à sa vie; car que lui servirait-il de gagner le monde entier en perdant son ame?

Enfin l'homme, pour s'aimer lui-même d'un amour conforme à sa condition temporelle, doit préférer l'intérêt général temporel de la société, à son intérêt particulier aussi temporel; mais il ne doit jamais préférer à son propre salut, l'intérêt temporel de la société, parce que le salut d'un seul homme est au-dessus de tous les biens temporels de la société; et il doit préférer le salut d'un seul de ses semblables, à tous ses intérêts temporels, même à sa vie, parce que la vie d'un homme n'est rien en comparaison du salut d'un autre homme.

D. Quels sont les caractères de l'amour que l'homme doit au prochain, selon la Loi de Jesus-Christ?

R. Voici les caractères de l'amour que l'homme doit à son prochain, selon la Loi de Jesus-Christ.

Cet amour doit être universel. Un Chrétien doit regarder tout homme comme son prochain. Il doit cependant une préférence d'amour à ceux avec qui il a des relations plus étroites, comme ses père et mère, son épouse, ses fils, etc. Cet amour doit être saint dans son motif. Le Chrétien doit aimer son prochain pour l'amour de Dieu, dont il est l'image. Cet amour doit être sincère; c'est-à-dire, qu'il doit être dans le cœur, et non sur les lèvres et dans les démonstrations extérieures. Cet amour doit être agissant. Le Chrétien doit donner à son prochain tous les secours qui dépendent de lui, sur-tout par rapport au salut. Cet amour doit être patient. Un Chrétien doit tout pardonner; il lui est permis de se défendre, mais non pas de se venger. Enfin cet amour doit être noble et généreux. Le Chrétien doit aimer jusqu'à ses ennemis, et leur faire du bien, quand il le peut, pour se rendre semblable à Dieu, qui fait lever son soleil sur les pécheurs comme sur les justes.

D. On ne peut, sans doute, concevoir une loi plus parfaite, et qui, à tous égards,

mette mieux l'homme dans l'ordre, que celle de Jesus-Christ. C'est vraiment ainsi que l'homme doit aimer Dieu, qu'il doit s'aimer lui-même, qu'il doit aimer ses semblables. Il ne vous reste donc plus qu'à m'apprendre les moyens que Jesus-Christ a montrés aux hommes pour conserver et pour perfectionner en eux l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et pour bien régler l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes.

R. Il y a, dans l'homme, quatre passions principales; l'orgueil, l'amour du plaisir, la cupidité, et la colère. Ces quatre passions, qui naissent d'un amour-propre désordonné, combattent sans cesse en nous l'amour de Dieu, et l'amour du prochain, comme chacun sait; et c'est pour cela que Jesus-Christ s'est attaché, avec un soin particulier, à montrer aux hommes les moyens d'affaiblir et de réprimer ces passions; et il a employé, pour cela, les préceptes et les conseils.

D. Quels sont les préceptes que J. C. a donnés aux hommes touchant l'orgueil?

R. Jesus-Christ, après avoir fait sentir aux hommes l'injustice de l'orgueil, en leur prouvant qu'ils n'ont rien, et qu'ils ne peuvent rien d'eux-mêmes, leur déclare qu'ils n'entreront jamais dans le Royaume des Cieux, si, par leur humilité, ils ne se rendent semblables à des enfans; il leur

commande de demander chaque jour à Dieu, comme autant de graces qu'il ne leur doit pas, tout ce qui leur est nécessaire, soit pour le corps, soit pour l'ame; il leur défend de s'élever au-dessus des autres, de chercher à se distinguer et à se faire remarquer; il veut enfin, lors même qu'ils font le bien, qu'ils répriment tout sentiment de vaine gloire dans leur cœur, et qu'ils ne se regardent jamais que comme des serviteurs inutiles.

D. Quels sont les préceptes que Jesus-Christ a donnés aux hommes touchant la sensualité ou l'amour du plaisir?

R. Jesus-Christ, pour réprimer dans les hommes l'amour du plaisir, leur a commandé de marcher dans la voie étroite, et de mener une vie pénitente; mais surtout il les a mis dans la nécessité de choisir entre la chasteté absolue et la chasteté conjugale, en abolissant la polygamie et le divorce, tolérés dans l'ancienne loi, et en déclarant que celui qui regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur.

D. Quels sont les préceptes que Jesus-Christ a donnés aux hommes touchant la cupidité?

R. Jesus-Christ, pour réprimer la cupidité, a commandé aux hommes de se contenter du nécessaire à la nature, et de ne demander à Dieu que ce même nécessaire.

Il a déclaré bienheureux, les pauvres d'esprit; et il a assuré, qu'il est plus difficile à un homme riche d'entrer dans le Royaume des Cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

D. Quels sont les préceptes que Jesus-Christ a donnés aux hommes touchant la colère ?

R. Jesus-Christ, pour réprimer la colère, a d'abord commandé aux hommes d'étouffer jusqu'aux moindres mouvemens de cette furieuse passion. Il leur a ordonné de pardonner sincèrement, et du fond du cœur, toutes les injures qu'ils auraient reçues. Il les a obligés à aimer leurs ennemis, à prier pour eux, et à leur faire du bien.

D. Vous avez dit que Jesus-Christ avait ajouté des conseils à ses préceptes, pour aider les hommes à réprimer plus efficacement les quatre grandes passions. Voudriez-vous me faire connaître ces conseils?

R. Jesus-Christ a donné aux hommes quatre conseils, pour les aider à vaincre les quatre grandes passions. *Contre l'orgueil :* le conseil de renoncer aux honneurs de ce monde, pour se dévouer à l'obscurité et à l'abjection. *Contre la sensualité :* le conseil de la chasteté absolue, ou de la virginité. *Contre la cupidité :* le conseil d'embrasser la pauvreté volontaire. *Contre la colère ou la vengeance :* le conseil de

ne se point défendre contre la violence et l'injustice.

D. Ces conseils me paraissent bien durs.

R. Ces conseils ne sont point durs, dès qu'ils ne sont que des conseils; ils n'obligent personne.

D. Pourquoi donc Jesus-Christ a-t-il donné ces conseils ?

R. Jesus-Christ a donné ces conseils aux hommes, pour leur faire sentir encore mieux l'importance des préceptes, pour leur enseigner les moyens les plus courts et les plus infaillibles de dompter leurs passions, et pour plusieurs autres raisons qu'on voit dans le corps de la Conférence.

D. Je vois clairement que la loi de Jesus-Christ est la plus belle et la plus sainte de toutes les lois, parce qu'elle est la plus proportionnée à la nature de l'homme, à sa fin, à sa condition temporelle, au caractère de son esprit et de son cœur. En vivant selon cette loi, l'homme sera toujours dans l'ordre; il sera aussi grand et aussi parfait qu'il peut l'être: dès qu'il s'écartera de cette loi, il se dégradera lui-même. Mais quelle conséquence tirez-vous de-là ?

R. La conséquence que je tire de tout ce qui vient d'être dit, se présente d'elle-même à tous les esprits. La loi de Jesus-Christ, étant de toutes les lois celle qui

convient le mieux à l'homme, et qui le met mieux dans l'ordre, à tous égards; elle est donc la plus sainte et la meilleure de toutes les lois que Dieu put donner à l'homme; elle est donc l'ouvrage de Dieu, car il n'y a que Dieu qui puisse donner une loi digne de lui. Celui qui a donné cette loi, c'est-à-dire, Jesus-Christ, était donc Dieu, ou du moins Dieu était avec lui, et l'inspirait, lorsqu'il donnait cette loi.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du premier volume.

